This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

[redacted]

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Vet. Fr. II B. 317

MON
BONNET
DE NUIT.

MON BONNET DE NUIT.

Par M. MERCIER.

Nullus dies sine linea.

TOME PREMIER.

A NEUCHATEL.

M. DCC. LXXXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
6 MAY 1975
OF OXFORD
LIBRARY

MON BONNET
DE NUIT.

AVANT-PROPOS.

J'AI contracté l'habitude de mettre par écrit tous les soirs, avant de me coucher, ce qui me reste de l'impression de la journée. Ma plume est prête ; & ce que j'ai vu, senti, ce que j'ai pensé, entendu, enfin le résultat de mes lectures & de mes conversations, tout se couche sur le papier.

Qu'il est doux de converser seul avec le bout de sa plume, son bonnet de nuit sur la tête! On est maître de ses idées, de ses expressions; on frappe sa pensée à sa maniere ; on n'apperçoit plus le critique ni le puriste, on écrit abondamment, & non sans volupté.

Quoi de plus utile que de se rappeller tout ce qu'on a éprouvé ; de dicter un arrêt quelconque sur les événements, &, ce qui touche le plus, l'amour-propre d'un Auteur, sur les raisonnements qui circulent? Graves aristarques, ah laissez-moi

ma plume tous les ſoirs une heure avant que je m'endorme !

Quelquefois les rapports les plus plaiſants s'offrent à mon eſprit. Alors je ris, comme Démocrite, de la folie humaine, & je prononce pour moi ſeul, diſtribuant le blâme & la renommée, diſant en moi-même : Tel qui a parlé bien haut & en beau langage, ne ſavoit ce qu'il diſoit, & tel de l'aſſemblée qu'on n'a point écouté, a dit le mot vrai.

Enfin, dans le ſilence de la nuit, ma plume m'a préparé à mon réveil une nouvelle jouiſſance du jour écoulé; il n'eſt pas tout-à-fait anéanti pour moi, ce jour perdu pour tant d'autres.

Comme j'aime ce genre d'écrire, je me plais à le continuer. Il faut qu'un Auteur ſe paie d'avance de ſes mains, s'il ne veut pas ſe réduire au rôle d'un créancier abuſé; car on ne reçoit quelquefois rien de ce public dédaigneux & frivole, qui nous juge ſi arbitrairement, & qui, ſoit qu'il nous loue ou qu'il nous déprécie, n'eſt jamais à notre meſure. Il eſt bon de ſe ſatisfaire dans la forme, dans le ton, dans le ſtyle, & juſque dans le titre que l'on donne à ſon livre.

Avec ces principes, on ne crie point après l'ingratitude & l'injuſtice du ſiecle qui ne vous entend point; on ne ſe voit plus d'ennemis ni d'envieux; on dédaigne les injures des connoiſſeurs à gages; on a écrit ce qu'on a voulu ſans gêne & ſans réſerve. Après cela, le public prononce comme il l'entend. Chacun a été libre; chacun peut compter ſa jouiſſance.

Or je maintiens que celle de l'Auteur eſt de faire à ſa guiſe. Il ſeroit dupe, s'il n'uſoit pas du droit de ſervir le public ainſi qu'il l'entend, & non comme celui-ci l'exige impérieuſement.

Qu'il est doux, la tête sur l'oreiller, de se dire : j'ai rempli ma vocation ; & quand je donne au public beaucoup plus que je n'en reçois, il m'est redevable : il est en masse mon débiteur, & je ne suis pas le sien. Je lui ai procuré des sensations agréables, & que peut-il ajouter à celles que j'ai ressenties en écrivant ?

OCÉAN.

Aujourd'hui pour la premiere fois de ma vie j'ai vu l'Océan, ou le vieux Neptune des anciens, que l'on peint armé d'un trident dont il perce le flanc de la terre. L'image est vraiment juste : l'Océan paroît le despote du globe. Malgré cette force inconnue qui brise la fureur de ses vagues contre le sable des rivages, il paroît qu'il a franchi impétueusement ses limites à certains intervalles, dont l'empreinte est encore reconnoissable. Elles sont gravées sur les fibres des cerveaux humains, ces terreurs des anciens bouleversemens, trop bien justifiées par une tradition non interrompue & par la trace visible & profonde des ruines & des dévastations qui hérissent la surface de la terre. Elle paroît, à la premiere inspection, horriblement déchirée de tous côtés par l'élément terrible qui la ronge, la mine, en souleve diverses parties, & abyme dans ses gouffres, à différentes époques plus ou moins reculées, des portions de terrein qui soutenoient des villes, & quelquefois des royaumes. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une foible croûte qui couvre les gros ossements & la charpente du globe. Elle est brisée par les volcans comme une voûte fragile, & dans

ces crevaſſes que le feu a ouvertes, les torrents viennent porter leurs inondations & opérer ces énormes & larges ſciſſures qui creuſent des golfes & des lacs, où repoſoit le fondement majeſtueux des montagnes. Leurs pointes affaiſſées ne forment plus alors qu'une iſle qui ſe couvre lentement d'un peu de verdure à la place des neiges entaſſées qui les ſurchargeoient.

Mais il n'y a que l'œil qui voit les ſiecles comme les inſtants, qui peut compter les révolutions ſubites que le globe a eſſuyées. L'équilibre des eaux n'a pu ſe maintenir ſur un théâtre mobile, emporté perpétuellement d'occident en orient, & ſoumis encore au mouvement des cieux. Auſſi lent que les ſiecles, ce mouvement n'a point échappé à la ſagacité moderne de l'homme. La terre a une tendance viſible à redreſſer ſon axe, dérangé ſans doute par quelque antique révolution. L'activité de tous ces grands corps environnants & peſants ſans ceſſe ſur elle, doit déplacer l'Océan & promener ſucceſſivement les flots ſur tous les points qu'ils peuvent couvrir.

Faut-il donc s'étonner ſi le ſuperbe éléphant qui vit ſous les magnifiques ombrages de l'Aſie, a laiſſé ſes dépouilles dans les flancs aujourd'hui glacés de Sibérie? Le ſein des montagnes offre des poiſſons pétrifiés; les abymes rendent des coquillages qui n'ont perdu ni leur nuance, ni leur couleur; les déſerts de ſable préſentent des veſtiges de villes maritimes; des forêts entieres enfin ſont enſevelies ſous des couches de pierres qui ſe ſont formées avec le temps ſur leurs cymes. Tout dit que l'Océan a diſpoſé en ſouverain de cette terre, ſon domaine, ſur lequel il reprend à ſon gré ſes inévitables droits. La main du brave

Hollandois, qui a repoussé la tyrannie & l'Océan, ne pourra pas toujours, hélas! enchaîner ce furieux despote. O jour désastreux, où ses digues seront brisées, où cette magnifique républiqne, vigilante, laborieuse, sage, économe, disparoîtra de dessus le globe; où les flots effaceront le plus beau monument du courage & de l'industrie! Eloigne ce monument, divine Providence! & si les loix éternelles que tu as établies ne peuvent passer sans effet, suspens-les du moins, & recule cette irruption dévorante!

Les loix physiques ont dans leurs cours une force insurmontable : comment cet amas immense d'eaux, qui joint à la masse de la pesanteur la force dissolvante, force non moins active, n'auroit-il pas les effets les plus extraordinaires & les plus rapides?

L'Océan, toujours balancé, peut-il reposer dans une inertie stagnante? Il faut qu'il délaie incessamment notre argile, & son sein avide paroît appeller toutes les richesses de la terre. Aussi le contour des montagnes semble nous dire : Ici a coulé ce fluide qui nous ceignoit d'une pression égale. Tout offre aux yeux les traces du combat éternel de deux éléments rivaux, faits cependant pour être unis.

Vous avez apperçu les ravages de l'Océan, voyez ses bienfaits. Lien des peuples, il rend tous les climats mutuellement tributaires de leurs dons respectifs. Deux mondes éloignés sont fondus en un; les flots ne semblent baigner indifféremment toutes les côtes, & ne rouler sur toutes les plages, que pour inviter l'homme à se confier à leur fluctuation, qui va le porter en un clin d'œil sur des rives opposées. Contemplez ensuite le plus hardi, le plus étonnant ouvrage du génie audacieux

de l'homme, ce pont mobile, ce vaisseau que la hache retentissante construit dans un port. A la vue de cette frêle machine, vous vous étonnez comment elle osera affronter tous les dangers qui l'attendent sur le perfide élément : mais elle le domptera ; elle assujettira, & l'onde qui menace de l'engloutir, & le vent qui menace de la briser contre les écueils ; elle fera obéir ces élémens destructeurs, en emprisonnant l'un dans la direction de ses voiles, & en fendant l'autre sous la courbure d'une coupe ingénieuse : le poisson monstrueux, organisé par la nature pour vivre dans les flots, ne paroît pas plus maître de l'Océan que cette machine inanimée que guide la foible main de l'homme. Victorieux, il va voler sur le sein des eaux avec une sécurité comparable à celle du char qui roule sur un terrein uni & solide.

Mais que de combinaisons il a fallu faire avant qu'elle ait reçu ses mâts, ses voiles, ses cordages ! Le pavillon est arboré ; que de connoissances nouvelles pour la diriger ! Est il sous le ciel un spectacle plus intéressant, & qui mette dans un plus beau jour la dignité de l'homme ?

Si le Philosophe regrette de voir un si superbe édifice ne servir le plus souvent qu'à la cupidité, & transmettre les fers de l'esclavage aux régions les plus lointaines, qu'il sache que la bassesse de l'homme est à côté de sa grandeur. Pour se consoler, qu'il se figure ce vaisseau portant une foule d'hommes généreux, guidés par l'amour des découvertes, qui ne vont toucher un nouveau monde & cherher des terres inconnues, que pour agrandir le domaine de nos connoissances ; qu'il voie des Philosophes visitant des peuples nouveaux, émerveillés de son étonnante structure, & portant sur

des rives à peine ſoupçonnées les arts conſolateurs; rapportant en échange des idées neuves & ſingulieres, qui étonneront nos ſyſtêmes moraux, & décompoſeront les idées qui nous ſont les plus familieres.

Si à l'aſpect des déſaſtres occaſionnés par la maſſe active de l'Océan, on demandoit comment tant de fléaux ſont réunis contre l'habitation de l'homme, où il ne ſéjourne qu'un inſtant; comment la nature eſt ſoumiſe à ces criſes violentes, qui tendent à détruire l'antique génération de ſes enfants; comment le genre humain ſubſiſte après ces ravages ſuſpendus ſur ſa tête, & combien de fois on l'a vu renaître de ces débris; comment enfin un globe entier, couvert de douze cents millions d'êtres ſenſibles & penſants, dépend de l'action brutale des éléments dont il eſt le jouet? *Une bulle d'eau qui s'éclate*, répondra Pope, *un monde qui périt*, ſont égaux à l'œil qui voit tout? Où tombe ce globe? Dans la main qui l'a créé.

JUGEMENT DERNIER.

LE tableau du Jugement dernier eſt le plus ſublime qui ait jamais été tracé de la main des hommes. Il eſt ſi grand, ſi magnifique, ſi impoſant, qu'il doit entrer dans le plan de l'univers. Tous les cœurs nus devant l'aſſemblée univerſelle des hommes, les penſées coupables, les crimes dévoilés au grand jour, & celui qui a uſurpé les hommages dus à la vertu, écraſé ſous le poids de la honte: Le Juge de l'univers laiſſant à chacune de ces créatures, pour châtiment ou pour récompenſe, le tableau de ſa vie paſ-

ſée, tableau fidele, tableau vivant & que la main menſongere de l'artifice ou de l'erreur ne colore plus; la vérité armée de ſes rayons, éclairant le cœur humain dans ſes derniers replis; l'innocent condamné, qui triomphe à la face de l'univers, tandis que le coupable abſous par le faux jugement des hommes, entend ſa ſentence prononcée par le Juge qui voit tout; le menſonge qui a diſparu de deſſus la terre; toutes les ténebres diſſipées, plus d'ombre; un jour pur qui s'étend ſur l'utilité des décrets éternels; une réparation authentique des calamités paſſageres qu'a éprouvé l'homme de bien; une publication éclatante de ce que la ſourde trahiſon croyoit pouvoir enſevelir dans la nuit du tombeau; tous les crimes revenant du fond de l'abyme ſur la ſurface du miroir où préſide la Juſtice divine; l'éclair de ſon regard, qui punit ou récompenſe; le Monarque égal au dernier de ſes ſujets; le glaive de l'ambition & le ſceptre de l'orgeuil également briſés, la main qui tient le verre d'eau offert par la charité, effaçant la main ſuperbe qui a tracé le plus auguſte monument du génie: Quelles idées plus grandes, plus magnifiques, plus conſolantes, plus propres à enhardir la vertu, à épouvanter le crime, à rapprocher l'homme de l'éternité qu'il oublie! Où trouver dans Homere, dans Pindare, dans Virgile, dans aucun Poëte ancien & moderne, une image qui approche de la majeſtueuſe grandeur de celle-ci?

FEU.

QUEL eſt cet élément qui, par l'activité prodigieuſe dont il eſt doué, échappe à l'examen & à l'eſprit d'obſervation; qui, ame de la nature, eſt en même temps le plus violent, le plus rapide deſtructeur de ſes formes? Tant qu'il eſt enchaîné, il fait croître les végétaux, il pare la terre de verdures & de fruits, il transforme le ſable en diamants, il entretient la force & la vie de l'univers. Déchaîné, il décompoſe toutes les parties de la nature, il brouille les éléments, les rend abſolument méconnoiſſables; & le Chymiſte lui-même, en implorant ſon ſecours au fond de ſes creuſets, eſt étonné de ſes ravages. Ses effets ſont terribles ſur le globe. Il déplace le fondement des montagnes, il change le lit des fleuves; à conſidérer la bouche des volcans, il menace d'allumer un jour la planete que nous habitons.

C'eſt la portion de cet élément plus ou moins répandue dans les corps, qui embraſe l'œil du lion & lui fait pouſſer des rugiſſemens; c'eſt elle qui fait bondir le courſier & remplit ſes muſcles & ſes nerfs d'une flamme ſubtile; elle agite inceſſamment le vif écureuil. Le cœur d'un jeune homme eſt bouillant ſous les impreſſions de cette matiere ignée, qui, s'affoibliſſant dans les veines de la vieilleſſe, la rend foible & peſante. L'énergie & le brillant de la nature ſont dus enfin à ce feu qui conſerve & dévore.

SOMMEIL.

NEWTON s'endort : à l'inſtant cette faculté active & pénétrante, qui donnoit un corps aux ſciences les plus abſtraites, qui débrouilloit le ſyſtême de l'univers avec tant de juſteſſe & de clarté, tombe dans la confuſion & dans les ténebres. Elle ne forme plus qu'un mélange d'images erronées. Au lieu de ces principes fermes & fertiles, elle ſuit des fantômes vagues, elle s'abandonne à des perceptions ridicules. Le cerveau de l'homme de génie, qui pourſuivoit la vérité avec une ſagacité ſi admirable, eſt livré à l'irrégularité la plus déſordonnée. Des figures groteſques remplacent les lignes de la plus ſublime géométrie. Il n'y a plus d'harmonie dans cette tête qui étonnoit ſes ſemblables. Le temps même a perdu pour elle ſon mouvement & ſa durée. Mais un rayon du ſoleil ouvre la paupiere de Newton ; il s'éveille, & reprend tout-à-coup la vigeur de ſes facultés : elles ſe rallient comme des ſoldats diſperſés, qui au premier ſon du tambour ceſſent d'être épars & ne ſont plus qu'un corps. Par quelle puiſſance l'ordre le plus lumineux dans les idées ſuccede-t-il aux plus ſoles viſions ? Comment la raiſon luit-elle ſubitement après une éclipſe ſi longue, & qui ſembloit devoir être durable ? Quel eſt cet état qui ôte à l'homme tout ce qui le diſtingue, ſans changer ſa nature, & qui lui rend ſon ame & ſa penſée avec une rapidité égale au moment qui les lui a enlevées ?

ÉCONOMIE.

L'ECONOMIE domeftique n'eft pas une vertu brillante, mais elle compofe une vertu folide, & une des plus belles que je connoiffe. Elle eft le fondement des maifons, ainfi que des grands établiffemens & des entreprifes faites pour le bien public. Ce font les racines obfcures qui nourriffent le pompeux feuillage de ces arbres qui portent leur front dans la nue. La mifere eft une fource continuelle de foucis rongeants, d'inquiétude, de peines d'efprit, d'infomnies cruelles. Elle eft confeillere de plufieurs actions baffes & iniques. L'économie, qui chaffe tous ces tourments, qui nous met à couvert de ces épines renaiffantes, eft tout-à-la-fois & le foutien confolant de notre vie, & la fauve-garde de notre vertu. C'eft un doux oreiller où nous fommeillons fans crainte de l'avenir, toujours obfcur & partant redoutable. L'économie enfin eft la vertu la plus utile à la génération qui doit fuccéder. Elle embraffe donc deux âges à la fois : privilege qui n'appartient guere qu'à elle.

HORACE.

QU'Y a-t-il de plus vil au monde ? C'eft le Poëte courtifan, qui plie fon génie au ton de la fervitude, qui, par des vers tout-à-la-fois fublimes & lâches, empreint immortellement fa baffeffe, oublie la véritable gloire, pour men-

dier le paiement honteux d'un chant vénal ; qui flatte un Empereur qu'il craint ou qu'il méprise ; & qui tente de tromper la postérité, ne pouvant se tromper lui-même. Hé bien, cet homme, ce Poëte vil, c'est Horace, Artificieux, avide & souple, employant la morale pour la corrompre, déguisant sa lâcheté sous une insouciance épicurienne, il avoit la vigueur de la pensée d'un homme libre, & l'expression d'un esclave. Je sais qu'il est fin, ingénieux, délicat ; & voilà pourquoi je souffre en le lisant : il souille à mes yeux son esprit. Viens à moi, Juvénal, viens à moi, pour me sauver des traits de la corruption ! Je pourrois, séduit par son esprit, chérir sa maniere. Je ne veux point l'aimer ; non. Le vrai satyrique, qui s'attache aux mœurs, qui humilie le vice en nommant le vicieux, c'est lui qui est utile à son siecle, qu'il châtie, qui se rend respectable à la postérité en transmettant la morale dans toute sa pureté, qui s'altéreroit sans les vengeurs de l'honnêteté publique.

CONSCIENCE.

Quel trésor plus doux que celui d'une bonne conscience, qui, comme un miroir fidele, ne nous répete rien dont nous puissions souffrir ! Quelle délectation intime & victorieuse, d'appercevoir toute sa vie en un seul & même point, & de n'avoir pas à se reprocher le malheur ou les larmes d'autrui ! il est sans doute des foiblesses inséparables de l'humanité ; mais le souvenir de ces fautes ne détruit pas la paix intérieure, lorsqu'on peut se dire n'avoir offensé ni les autres ni soi.

L'homme de bien s'abſout & forme le deſſein de ſe perfectionner. Comparez cet état heureux à la tempête des remords, à la crainte, à l'effroi qu'ils traînent après eux ; & l'on verra ſe réaliſer l'image vraie & terrible des furies qui pourſuivent le ſcélérat, & qui jettent le déſeſpoir de l'enfer dans ſon cœur.

HYMNE AU PRINTEMPS.

REÇOIS mon hommage, ſaiſon des amours & des eſpérances ! Ton retour ſe manifeſte aux muets habitants des ondes, ainſi qu'aux hôtes bruyants des forêts, des campagnes & des cités. L'air frais, odorant, harmonieux, qui m'environne, électriſe mon être ; une flamme ſubtile entr'ouvre mes ſens, & ta préſence éveille dans mon ame attendrie ce déſir céleſte, ce déſir créateur, qu'un fanatiſme impie a trop long-temps outragé.

Qu'il eſt vivant, cet horizon dont je ſuis le centre, & que parcourt mon œil avide ! Ou plutôt mon ame s'élance rapidement comme l'éclair ſur divers objets de l'enceinte ; elle les reſpire, elle les ſavoure, elle les palpe, elle les conſidere en tout ſens, juſqu'à ce qu'elle imagine être avec eux identifiée toute entiere.

Tendres fleurs ! eſt-ce aujourd'hui que s'opere en vous le phénomene de la reproduction ? Douées des deux ſexes, vous n'avez à craindre ni les ſéducteurs ni les infideles : ſans impatience & ſans alarmes, vous attendez l'impulſion de la nature, & jamais vous ne réſiſtâtes à l'impulſion de la nature.

O lis ! adorable image de l'innocence, ni mes doigts ni mon souffle n'approcheront de ta robe nuptiale : il n'est donné qu'aux purs rayons du soleil d'y toucher sans en ternir la céleste blancheur. Permets au moins que je t'adore. Quel temple ! Au milieu de ce calice, un double sexe est épanoui. Déjà tous les organes dépositaires d'une rosée fécondante éprouvent une commotion intestine, un tourbillon de vivants atomes descend, comme un nuage, sur ce sanctuaire ; le signal du mystere est annoncé par une flamme électrique, & soudain l'œuvre ineffable de la création s'accomplit.

D'où vient ce tube organisé qui rampe sur ces feuillages & les dévore ! Hérissé d'épines soyeuses & de pieds encore informes, quelle est sa nature ? quelle est sa destinée ? est-il hermaphrodite, ou va-t-il au-devant d'une compagne ? Mais il s'enveloppe d'un tissu qui le dérobe à mes regards : caché sous ce rideau, il y jouit sans doute. Étonnante métamorphose ! voilà qu'il s'élance dans le vague des airs. Mieux coloré que l'oiseau de Junon, ses ailes ondoyantes & ses antennes délicates sont la vive image de Zéphyre : c'est Zéphire lui-même. Il va caressant toutes les fleurs ; & les fleurs, jalouses de son hommage, lui découvrent leur sein, abandonnant leur nectar à ses désirs.

Quel horrible écho vient retentir à mon oreille ? Tout frémit près de ces antres ténébreux. Est-ce la guerre qui nous menace ? Rassurons-nous. En ce moment, tout est amitié, tout est volupté : c'est le lion qui rugit d'amour à l'aspect de sa compagne ; il jaillit, cet amour, il jaillit de leurs prunelles étincelantes. Athletes également fortunés, ils bon

dissent, se compriment, s'embrassent, & leurs muscles vigoureux s'affaissent sous le poids du plaisir.

Masses colossales, qui soutenez le globe & les nuages, quelle main hardie vous a transportées au milieu des continents, tandis que sur vos cymes le chêne orgueilleux étend au loin son feuillage, pour favoriser les jeux & la nichée du timide oiseau ? A vos pieds, la vigne modeste pompe la liqueur spiritueuse que doit recueillir la coupe d'Hébé, & que les Dieux attendent.

Dieu du printemps ! as-tu jamais pénétré dans ces cavernes profondes, où regne un éternel silence, où la mort semble avoir établi son empire ? Oui. Guidé par le flambeau de l'amour, tu t'enfonces, environné des élémens, dans ces noirs abymes. Alors tout s'émeut, tout se cherche, s'attire & se combine; alors naît une prodigieuse variété de minéraux qui se décorent des plus riches parures : l'argent s'éleve en arbuste, le spat, en pyramides transparentes, le plomb & l'émeraude en colonnes légeres; le crystal étincelant & la brillante pyrite, semblables au Protée de la fable, se travestissent sous mille formes, se colorent de toutes les nuances dont Iris est la peinture.

Adorons-la, cette campagne autrefois vierge, à présent fécondée par le génie de l'homme & par le Pere des saisons. Quels torrents de vie circulent dans ses entrailles ! je vois sortir de tous ses pores la jeunesse & la beauté. Auquel de ces objets dois-je un tribut d'amour ? Est-ce à la verdure, où mon œil repose si mollement ? est-ce au végétal qui me nourrit ? au rossignol qui m'égaie ? au lilas qui m'enivre ? au tilleul qui m'offre son ombrage ? Est-ce au gazon qui m'in-

vite au sommeil ? O songe de la vie, ne me fuis pas encore !

Je vais m'égarer à travers ces moissons avec la jeune perdrix. Quelle richesse ! quelle profusion magnifique ! Jamais, non, jamais l'abondance ne s'offrit aux mortels sous des traits plus séduisants. Emules des forêts, comme ces épis s'élevent ! comme ils se pressent !... Plus j'avance... leur tige élastique & svelte rappelle à mon cœur éperdu... Que vois-je ? où suis-je ?.... Endormie dans ces lieux solitaires !... Oui c'est Delphine.... Amour ! Hymen ! couvrez-nous de vos ailes.

BALEINE.

POURREZ-vous prendre la baleine avec un hameçon, dit le livre de Job ? En ferez-vous votre esclave & votre victime ? Qui pourra la voir sans être épouvanté ? Qui ! le matelot Hollandois. Il la harponne, la dépece & l'emporte.

La majestueuse baleine convertit chaque jour en sa substance un million de harengs. La nature attentive fournit à cette étonnante consommation. Elle ouvre toutes les sources de sa fécondité pour multiplier les germes de cette espece qui se régénere sur les côtes & la surface des mers, comme l'herbe croît dans nos champs. Cette prodigalité magnifique, après avoir nourri les monstres pesans de la mer, va enrichir une république. N'est-il pas curieux de voir le Hollandois, sur les côtes du Groënland, pêcher le hareng que mangera le tranquille habitant de Paris ?

La faim des Esquimaux attaque, combat & subjugue aussi la pesante baleine, le féroce chien de mer

mer & les autres monſtres de l'Océan. Malgré leur force, leur ſoupleſſe & l'abyme orageux où ils plongent, ils viennent expirer ſous la dent de celui qui aſſervit l'univers à ſes beſoins. Son induſtrie victorieuſe a ſaiſi, dompté ſa proie ſur des gouffres mouvants. Il boit alors l'huile de baleine ; il dévore le poiſſon dont la tête briſoit les dômes de glace ; il fait voir qu'il eſt non-ſeulement le deſtructeur, mais encore le maître des animaux qui peuplent l'air, la terre & les mers.

Les mers du nord contiennent des richeſſes refuſées à la terre. Quelle eſt la chaîne qui lie le ciron à la baleine, & la baleine à l'incroyable production du *kraven*, iſle animée, monſtre que ne peut adopter la raiſon, & dont l'exiſtence eſt confirmée.

MATELOT.

POURQUOI les matelots s'ennuient-ils ſur terre ? c'eſt qu'accoutumés aux plus violents effets de la crainte, de l'eſpérance & de la joie, environnés de périls, & par conſéquent émus de ſenſations vives & fortes, ils éprouvent dans ces agitations diverſes une variété qu'ils ne trouvent plus dans la vie uniforme de terre. Ils ont ſur mer le plaiſir de ſe ſentir plus vivants qu'ailleurs, parce qu'ils touchent perpétuellement aux portes de la mort. Leur ame eſt dans une action continuelle, & livrée aux plus grands intérêts poſſibles. Auſſi a-t-on remarqué que les guerriers & les gens de mer ſont les plus intrépides joueurs du monde : ils ne peuvent ſouffrir de petites & ſtériles combinaiſons ; ils veulent voir ſortir du cornet

des chances égales à ces hasards où ils jouent leur existence. Point de sentiment mitigé pour ces hommes qui parcourent presque dans le même instant les extrêmes de la joie & de la crainte.

OISEAU.

S'IL étoit permis de ne pas être content de la condition d'homme, & qu'il fût licite alors de choisir son rang dans le regne animal, savez-vous, mes amis, ce que je voudrois être ? Je voudrois être oiseau, non pas oiseau de proie, mais hirondelle, ou oiseau de paradis. Je voudrois être oiseau, je le répete, à cause de la force & de l'étendue de la vision. Que j'aimerois à planer sur les villes & sur leurs clochers! à voir les forêts comme des tapis de verdure! à saisir la vaste rondeur du firmament! à ne pas perdre l'image des nuées brillantes & dorées! à pouvoir enlever mon corps avec une rapidité étonnante, le soutenant, le balançant sur l'air dans un vol flexible & combiné! à tourner en tout sens, en faisant sortir de mon gosier des vibrations douces & sonores! Ah! quel plaisir, de m'élancer vers l'astre pompeux du jour, de me plonger, de me jouer dans ses rayons! Mon œil, par sa structure, n'en seroit pas fatigué, mais réjoui : je contemplerois toutes les couleurs radieuses, qui feroient pour moi de la surface de la terre un tableau enchanteur. Dans un espace libre je ferois de longs voyages, parcourant les républiques & les royaumes, passant les mers & visitant les isles. Je me choisirois le soir des asyles bien élevés, ombrageux ; je partirois le matin au lever de l'aurore, & , toujours

dans l'ivresse des jouissances de la vûe, je n'aurois devant moi que les riches perspectives d'une nature vivement coloriée.

GLOBE.

Les empires tombent, les générations s'effacent, les mers changent leur lit; des continents plus grands que l'Europe sont submergés; des montagnes sont ouvertes par des feux souterrains : mais la masse du globe ne paroît pas s'en ressentir; c'est une piquure sur une orange : la forme, la grandeur sont inaltérables, & ce n'est que la superficie qui est légérement entamée.

Les hommes font beaucoup de bruit sur cette superficie; ils rompent incessamment la pente de la nature, qui tend au repos, au silence, à l'uniformité; elle couvriroit bientôt le globe de ronces, d'une bourre épaisse & de forêts mal-faisantes, où tous les germes entassés, confondus, ne s'ouvriroient que pour tomber dans la putréfaction, si l'homme avec sa bêche, sa coignée, le soc de sa charrue, ne lui imprimoit une forme nouvelle, qui fait sa parure & sa beauté. Alors, de ses combinaisons variées qui influent sur l'atmosphere, naît un air plus pur qui circule librement & qui entretient la fraîcheur & la vie.

La marche de l'univers, du grand tout, étourdit la pensée quand on y réfléchit. Ce grand tout, dans son cours immense & rapide, en effaçant les empires, ravage les opinions, les systêmes, détruit les faits, change les apparences; & tandis que le cours de la nature nous paroît égal, sa marche, qui se mesure sur l'éternité, ne permet plus de distinguer les temps ni les lieux.

Les siecles sont des instants ; les peuples, des individus ; les œuvres du génie, des parchemins qui périssent : tout rentre dans l'abyme des infiniment petits, & la masse auguste de l'univers semble vraiment indépendante de ces frêles accessoires qui la décorent.

Newton croyoit que la nature étant soumise à des loix mécaniqnes, il viendroit un temps où elle vieilliroit, où cette machine immense se décomposeroit par les frottements de sa propre activité. Alors ses loix affoiblies ne lieroient plus aussi étroitement les soleils & les mondes. L'attraction perdant de sa force, n'enchaîneroit plus le vaste systême planétaire. Les mouvements plus lents feroient naître les phénomenes les plus terribles. Le soleil, sorti de son orbite, pâle & sans rayons, s'enfonceroit dans la profondeur des cieux ; & la terre le suivant d'un cours incertain, verroit la nuit & le froid envelopper bientôt ses deux hémispheres.

La lune errante ne souleroit plus la masse des mers, & la contagion s'exhaleroit de ces eaux immenses & corrompues ; la mort anéantiroit le régne animal ; & la terre ne présenteroit plus, en s'égarant dans le vuide, qu'un sol aride & dépeuplé.

Ces images, quoique lugubres, ont un air de grandeur & de majesté. La mort d'un Souverain qui a fait de grandes actions, a quelque chose d'auguste. Son cercueil attache nos regards & imprime le respect. Le trépas de l'univers en impose à l'imagination ; & la tombe du genre humain nous fait moins frissonner que la tombe d'un ami ou celle d'une mere.

Mais l'homme pourroit-il demeurer insensible & inactif au milieu de l'univers, tandis que tant de merveilles curieuses interrogent ses sens, & ou-

vrent devant lui un vaste champ d'occupations? Peut-il n'être pas éveillé au milieu de tant de miracles? Que l'animal borné à végéter, à chercher sa nourriture, s'endorme; mais l'homme peut-il dire, je m'ennuie, je ne sais à quoi m'occuper! plainte bien singuliere dans la bouche d'un être raisonnable.

Il ne faut point regarder la masse de la terre comme un morceau de boue inanimé, un entassement grossier de parties stagnantes; il y regne une véritable circulation; tout est animé dans ce grand corps. La nature travaille dans le fond des abymes ténébreux & souterrains, comme elle rit & verdoie sur sa surface. Les minéraux s'engendrent, les pierres croissent, les eaux circulent; une chaleur douce, une vertu générative s'insinue dans les rochers les plus durs: une mine a son organisation, comme le chêne qui se balance au sommet des montagnes. Cette masse n'est point un cahos indigeste, où les matieres sont appesanties l'une sur l'autre; c'est un véritable corps animé, où les mers, par leur mouvement, représentent assez bien le sang qui circule dans le corps humain.

Cette ame de l'univers entretient tout à la fois sa beauté, son harmonie, sa durée; & l'homme a au-dedans de lui un principe céleste, supérieur à cette ame du monde. Voilà pourquoi il fait voir, admirer ce grand tout; voilà pourquoi il cherche à le comprendre: delà dérive aussi cet amour pour l'ordre, & pour ces loix qui, toutes bizarres qu'elles sont quelquefois, annoncent qu'il cherhe à établir les droits de chaque être. Sans la tyrannie des passions, tout homme seroit peut-être un Platon ou un Marc-Aurele.

On se plaît trop à rabaisser l'homme qui a élevé sur la terre de si beaux & de si durables mo-

numents : on lui fait un reproche éternel de sa foiblesse, tandis qu'il tente perpétuellement à en sortir. Les erreurs de l'homme portent l'empreinte de son génie; il ne s'égare souvent que parce qu'il assortit trop d'idées, & que leur fréquence, leur multiplicité leur dérobent la clarté nécessaire. La sphere d'activité qui animoit le génie erroné des Cardan, des Paracelse, des Albert, étoit peut-être plus grande que celle des Bacon, des Descartes, des Newton. Il est des erreurs sublimes : plus on embrasse d'idées, plus il est difficile de les lier. Hélas! l'activité de la raison humaine en découvre plus promptement la foiblesse que son inertie.

La nature, en suivant les loix éternelles qui lui furent assignées, n'a égard ni aux travaux, ni aux établissemens humains, ni à l'homme même, dont l'existence paroît moins essentielle à l'ordre & au mouvement que le cours du moindre ruisseau, ou la situation du plus petit monticule. Un rocher est cent fois plus stable qu'une génération d'hommes.

FIRMAMENT.

OU est la grande révélation? Dans l'orde & le spectacle des cieux. C'est-là que l'Etre suprême se manifeste comme s'il tomboit sous les sens.

Où est le livre de l'Eternel? Il est écrit en caracteres de feu; les astres sont les points magnifiques de ce livre auguste : la vérité est empreinte dans les cieux. Comment l'impie ose-t-il nier ce que l'univers reconnoît & adore?

Au-dessus de nous est un Pouvoir invisible qui nous presse, nous environne, & laisse par-tout à

nos yeux l'empreinte d'une intelligence profonde & d'une variété de desseins qui va jusqu'à l'infini. Nous ne pouvons nous dérober à cette grande idée, que quelque chose est hors de nous, qui nous tient sous sa dépendance. Notre naissance, notre organisation, nos sens, notre pensée, tout nous crie qu'une puissance sans cesse agissante & parfaitement éclairée a créé, disposé, arrangé, soutient, anime & conserve.

Socrate, Marc-Aurele, Newton, dans des pays & des rangs opposés, ont reconnu & adoré le même Dieu. Newton inclinoit la tête chaque fois qu'il prononçoit le nom de l'Etre suprême! Il faut qu'il y ait quelqu'aveuglement dans l'esprit, ou quelque perversité dans le cœur de celui qui ne l'imite pas.

Socrate ou Anaxagore fut le premier qui reconnut, dans l'ordre & le mouvement de l'univers, l'empreinte visible d'une pure & unique intelligence. Il bannit ces mots de hasard, & de nécessité, qui ne renfermoient que des idées absurdes. Socrate eut l'honneur d'être martyr de la Divinité. Jamais homme n'est mort pour une plus belle cause & avec plus de dignité.

Socrate sera dans tous les temps révéré des Philosophes & des Sages : ils adopteront ses maximes & souhaiteront de mourir comme lui. On a fait boire la ciguë à l'homme qui soutenoit qu'il n'y a qu'un seul Dieu incréé, tout puissant, juste & bon, & l'idolâtre étoit le juge & le bourreau.

Voici l'inscription qu'on a trouvée sur une statue dans la Haute-Egypte ; elle ne peut s'appliquer qu'à l'Etre suprême : » Je suis tout ce qui a » été, ce qui est & ce qui sera : il n'y a pas d'hom» mes mortels qui aient levé le voile qui me ca» che. «

L'OPTIMISME,

SONGE.

J'AVOIS réfléchi un jour entier sur le bonheur qui est le partage du méchant, & sur l'infortune qui poursuit l'homme vertueux : la nuit déployoit ses voiles ; mais qui peut dormir sur le duvet, tandis que le malheureux souffre, & que ses gémissements plaintifs accusent notre repos & réveillent dans nos cœurs l'invincible sentiment de la pitié ? Ce n'est point le Philosophe, ou pour mieux le qualifier, ce n'est point l'ami des hommes : son ame sensible est trop bien liée au sort de ses semblables, pour qu'elle s'isole comme celle du méchant. L'ame de l'homme vertueux ne veut point être heureuse, ou veut l'être avec l'univers.

Mes sens affoiblis avoient cédé aux pavots du sommeil ; mais ma pensée libre & puissante n'en suivit pas moins le cours de ses méditations. Je ne perdis point de vue les destins de l'infortuné ; mon cœur veilloit & s'intéressoit pour lui. J'étois encore irrité, quoiqu'en songe, du spectacle que m'offroit cette misérable terre, où le vice insolent triomphe, où la vertu timide est flétrie, persécutée. J'éprouvois ces tourments, dont ne peut se défendre l'homme qui ne resserre point son être dans le point de son existence. Attristé, je traversois d'un pas lent les belles campagnes d'Azora ; mais la tranquillité qui régnoit sur la face riante de la nature, ne pénétroit point jusqu'à mon cœur. Toutes les scenes d'injustice, de forfaits, de tyrannie, s'offrirent vivement à ma pensée. D'un côté,

j'entendois les cris de l'indigence affamée, qui ſe perdoient dans les airs; de l'autre, la joie folle & bruyante d'hommes inſenſibles & barbares, regorgeant de ſuperfluités. Tous les malheurs qui accablent la race humaine, tous les chagrins qui la ruinent & la dévorent, ſe retracerent en foule à ma mémoire; je ſoupirai, & la pointe douce & amere de la pitié bleſſa délicieuſement mon cœur. Des larmes brûlantes ruiſſelerent ſur mes joues: j'exhalai mes plaintes, & j'oubliai la ſageſſe, juſqu'à murmurer contre la main puiſſante qui arrangea les événements du monde. Dieu! m'écriai-je, que mon oreille n'entende plus les ſoupirs de la miſere & les gémiſſements du déſeſpoir; que mes yeux ne tombent plus ſur l'homme égorgeant ſon ſemblable; que je ne ſois plus témoin du glaive étincelant du deſpotiſme & des chaînes honteuſes de l'eſclavage; ou donne-moi un autre cœur, afin que je ne ſouffre plus avec un monde de malheureux. Hélas, tu as donné la vie à tant d'innocentes créatures qui ne te la demandoient pas! Etoit-ce ſeulement pour les voir naître, ſouffrir, & mourir? La douleur parcourt ce triſte univers comme un ouragan fougeux, tandis que le plaiſir eſt auſſi rare & auſſi léger que l'aile inconſtante du zéphir.

J'allois continuer mes plaintes, lorſque je me ſentis enlevé dans les airs par une force inconnue; la terre trembloit, le ciel s'allumoit d'éclairs, & mon œil meſuroit avec effroi l'eſpace immenſe qui ſe découvroit ſous mes pieds. Je reconnus que j'avois péché; je criai: *Grace, ô mon Dieu! grace à une foible créature qui t'adore, mais dont le cœur a été trop ſenſible aux maux de l'humanité!* Tout-à-coup je ſentis mes pieds affermis ſur un ſol inconnu; je me trouvai dans une obſcurité pro-

fonde, j'y reſtai plongé quelque temps; & voici qu'un rayon plus rapide & plus perçant que l'éclair vint diſſiper les ténebres qui m'enveloppoient. Un génie revêtu de ſix ailes brillantes ſe préſenta devant moi : à la flamme céleſte qui luiſoit ſur ſa tête, aux caracteres de la Divinité empreints ſur ſon viſage lumineux, je le reconnus pour un des Anges de l'Eternel. *Ecoute*, me dit-il d'un ton qui me rendit le courage, *écoute, & ne cenſure pas plus long-temps la Providence, faute de la mieux connoître : ſuis-moi.* Je le ſuivis au pied d'une montage dont le ſommet fendoit les cieux. Je monte, ou plutôt je gravis. Figurez-vous des rochers énormes, ſuſpendus les uns ſur les autres, qui à chaque inſtant menacent de tomber & d'écraſer les plaines. Au milieu de ces points de vue effrayants, l'œil cherchoit en vain un arbre ou une plante qui lui rappellât la nature animée; il ne découvroit qu'une chaîne de rocs à moitié calcinés par les éclats de la foudre. Je ſuivois en tremblant mon conducteur; & les hurlements des tigres & des lions, rendus plus affreux par l'écho, épouvantoient mon oreille : à chaque pas j'avois beſoin du bras de cet Ange ſecourable pour me ſoutenir, & je voyois à mes côtés, ô ſpectacle terrible! des compagnons malheureux, qui, voulant eſcalader ces rochers élevés, ſe tenoient ſuſpendus à leurs pointes, mais qui bientôt laſſés de l'effort, chanceloient, appelloient en vain à leur ſecours, rouloient, tomboient écraſés, & devenoient la proie des tigres, qui ſe diſputoient dans les vallons leurs membres palpitants.

Je crus qu'un pareil ſort m'attendoit, lorſque l'Ange me dit : *Ainſi la Providence punit l'audace téméraire des mortels. Pourquoi l'homme veut-il pénétrer ce qui eſt impénétrable? Son premier devoir*

eſt de reconnoître ſa foibleſſe. Tout roule inviſiblement ſous la main d'un Dieu ; ce Dieu veut te pardonner ; il veut plus, il veut t'éclairer. A ces mots, il me toucha la main, & je me trouvai au ſommet de la montagne. Quelle douce ſurpriſe ? Le penchant oppoſé où nous deſcendîmes, étoit un jardin tout-à-la-fois agréable & magnifique, où la verdure, le chant des oiſeaux, le parfum des fleurs enchantoient tous les ſens ; un charme ſupérieur y paſſionnoit l'être le plus indifférent. Mon divin Conducteur me montra dans l'éloignement un temple d'étonnante ſtructure ; la route qui y conduiſoit étoit ſi myſtérieuſe, que ſans guide il étoit impoſſible d'y parvenir.

A notre approche, les portes du temple s'ouvrirent ; nous entrâmes, & ſoudain elles ſe refermerent avec un bruit de tonnerre ſous une main inviſible : *Perſonne ne peut les ouvrir, perſonne ne peut les fermer, ſi ce n'eſt la voix puiſſante de Dieu*, me dit mon protecteur auguſte. Saiſi de reſpect, je lus ces mots écrits en lettres d'or : *Dieu eſt juſte, ſa voix eſt cachée ; qui oſera vouloir approfondir ſes décrets ?* Je jettai un coup d'œil ſur la hauteur magnifique de ce temple : tout cet édifice majeſtueux repoſoit ſur trois colonnes de marbre blanc ; au milieu s'élevoit un autel ; à la place de l'image de la Divinité, montoit une fumée odoriférante, dont la douce vapeur rempliſſoit le temple. A droite de l'autel étoit ſuſpendu un tableau de marbre noir, & vis-à-vis étoit un miroir compoſé du plus pur cryſtal. L'Ange me dit : *C'eſt ici que tu vas apprendre que ſi la Providence rend quelquefois un homme de bien malheureux, c'eſt pour le conduire plus ſûrement au bonheur.* Il dit, & diſparut. Ce

n'est plus la froide terreur qui glace mes sens ; c'est une joie pure, douce, ineffable, qui remplit mon ame. Je versai des pleurs d'attendrissement ; mes genoux fléchirent, mes bras se leverent vers le ciel, & je ne pus qu'adorer en silence la Bonté suprême. Une voix majestueuse, qui n'avoit rien de terrible, me dit : *Leve-toi, regarde & lis.*

Je portai les yeux sur le miroir, & j'y vis mon ami Sadak ; Sadak, dont la vertu constante & courageuse m'avoit souvent étonné, qui savoit braver l'indigence & même la faire respecter. Je le vis assis dans une chambre dont les murs étoient dépouillés ; il appuyoit sa tête languissante sur le dernier meuble qui lui restoit, le cœur consumé par la faim, & par le désespoir plus cruel encore. Une seule larme s'échappoit de sa paupiere, larme de sang ! Malheureux, il n'osoit pleurer. Quatre enfants crioient à leur pere & lui demandoient du pain ; le plus jeune, foible & languissant, couché sur un reste de paille, n'avoit plus la force de gémir ; il exhaloit les derniers soupirs d'une vie innocente. La femme de cet infortuné, aigrie par le malheur, oublioit sa tendresse & sa douceur naturelle, pour lui reprocher l'excès de leur misere. Ces plaintes cruelles déchiroient son cœur, & ajoutoient à son supplice. Sadak se leve, détourne la vue de ses enfants, &, tout malade qu'il est, se traîne pour leur chercher quelque secours. Il rencontre un homme, auquel il avoit ci-devant rendu les plus grands services ; cet homme lui devoit l'emploi honnête dont il jouissoit. Sadak lui expose l'état déplorable où il se trouve ; il lui peint ses enfants prêts à expirer dans ses bras faute d'un peu d'alimeuts..... Celui-ci rougit d'être forcé de le reconnoître, regarde

d'un œil inquiet ſi on ne l'obſerve point parlant à un homme qui porte la livrée de l'indigence ; il ſe débarraſſe du pauvre ſuppliant par de vagues promeſſes, des politeſſes froides, & tout-à-coup s'écarte à grands pas. C'étoit au moins pour la dixieme fois qu'il traitoit avec inhumanité celui de qui il tenoit tout. Sadak, déſeſpéré, porte ſes pas au haſard, lorſqu'un de ſes créanciers l'arrête, le charge d'injures, raſſemble le peuple autour du malheureux, le menace publiquement, & eſt prêt à le frapper, plus par mépris que par courroux. Enfin, je le vis, errant de porte en porte, tendre une main ſuppliante, tantôt rebuté, tantôt recevant l'aumône qu'on donne à l'importunité. Il achete un pain, le porte, le partage à ſes enfants, pleure de joie en appaiſant leur faim, & remercie à genoux la Providence des riches bénédictions qu'elle vient de répandre ſur lui.

Je jettai un cri de douleur, d'étonnement & d'effroi. Mes yeux, chargés de pleurs, ſe tournerent ſur le tableau de marbre noir, & une main inviſible y traça ces mots: *Acheve de contempler Sadak, & condamne, ſi tu l'oſes, la Providence qui regle tout.* Je reportai la vue dans le miroir, & j'y revis mon ami Sadak. Mais qu'il étoit changé ! que la ſcene étoit différente ! Ce n'eſt plus l'indigent Sadak, pauvre, il eſt vrai, mais tendre, vertueux, compatiſſant, plein d'honneur & d'humanité ; c'eſt Sadak dans l'abondance, devenu opulent par un héritage inattendu ; c'eſt Sadak qui, dans le ſein corrupteur des richeſſes, a mis en oubli les vertus qui lui étoient cheres. Aſſoupi dans le luxe, il eſt dur, il commande avec aigreur, & ne ſouffrant plus, il ne ſe ſouvient point qu'il eſt des malheureux, & que lui-

même l'a été. Je lus aussi-tôt avec une admiration respectueuse ce que le tableau mystérieux m'enseignoit : *Souvent la vertu souffre, parce qu'elle cesseroit d'être vertu si elle ne combattoit pas. Lorsque l'auguste Providence fait descendre la misere sur la tête d'un mortel, la patience sa sœur l'accompagne, le courrage la soutient, & c'est par ce don que la vertu se suffit à elle-même, & qu'elle devient heureuse lors même que l'infortune semble l'accabler.*

Mon œil avide ne tarda point à se reporter sur le miroir. Quel objet plus intéressant pour mon cœur! C'est ma patrie que j'apperçois, ma chere patrie, la ville heureuse où j'ai pris naissance! Mais, Ciel ! que vois-je ? Tout-à-coup une armée formidable a inondé ses campagnes, a environné ses fortes murailles, a préparé pour sa ruine les machines infernales de la destruction. Le fer est prêt, la vengeance & la rage allument leurs flambeaux. O superbe ville ! tu trembles, malgré tes fiers défenseurs. Tes trésors enflamment dans le cœur de l'ennemi la soif du pillage. Tu veux lui opposer une courageuse résistance. Vains efforts ! il monte, il escalade tes orgueilleuses tours ; le sang coule, la mort vole, la flamme ravage ; tu n'est plus qu'un triste monceau de pierres que couvre une épaisse fumée. Mes malheureux concitoyens, échappés à l'embrasement, errent dans les bois : mais l'horrible famine les attend dans ces déserts ; elle les dévore lentement, & prolonge leur supplice & leur mort. Dieu juste ! m'écriai-je, un million d'hommes tomberont les victimes d'un seul ambitieux, les enfants seront égorgés sur le sein de leurs meres, les cheveux blanchis des vieillards seront traînés dans le sang & la poussiere, l'innocente beauté deviendra la proie d'une foule meurtriere, une ville entiere disparoîtra,

parce que la cupidité d'un monstre aura convoité ses richesses ! *Un pays rempli de prévaricateurs*, répondit le tableau, *mérite le châtiment d'une Divinité trop long-temps méprisée. Ceux qui n'étoient point coupables sont arrachés au danger de le devenir, & si la main de la Providence les a frappés, c'étoit pour les préserver d'un naufrage bien plus horrible que ne l'est le tourment d'une mort passagere : leur refuge est dans le sein de la clémence d'un Dieu éternel.*

Le palais du Ministre Aliacin, dont les pyramides dorées percent la nue, s'élevoit avec trop de magnificence pour qu'il ne vînt point frapper mes regards. Que de fois l'indignation avoit saisi mon cœur à l'aspect de ce monstre heureux, qui, avec une ame vénale, un cœur barbare, des mœurs dépravées & un génie despotique, avoit comme enchaîné la fortune à son char ! Son élévation étoit le fruit de ses bassesses, ses trésors le prix de sa trahison. Il avoit vendu sa patrie pour de l'or. Une province entiere gémissoit sous son oppression. Tantôt il rioit du foible murmure d'un peuple ployé à l'esclavage ; tantôt il traitoit de cris de révolte ses gémissements étouffés. Chaque jour il commettoit un nouvel attentat, & chaque jour le succès couronnoit son audace.

Cependant l'intérieur de son palais n'offroit, tant sur la soie que sur la toile, que des traits de générosité & des exemples de vertus. Les bustes des grands hommes de l'antiquité ornoient la maison du plus lâche scélérat ; & ces marbres muets, loin de parler à son cœur, ne le faisoient pas même frémir lorsqu'il les regardoit. Je considérai ce méchant, revêtu de puissance, entouré de flatteurs, redouté de ses ennemis, encensé publiquement, & maudit, mais seulement tout bas.

Mille raretés précieuſes décoroient ſon cabinet, & chacune d'elle ne lui avoit coûté qu'une injuſtice.

La pourpre le couvroit aux dépens de ceux qui alloient nus, & le vin qu'on lui verſoit dans une coupe ornée de pierreries, pouvoit être conſidérée comme un extrait des pleurs qu'il faiſoit répandre.

Il ſort d'une table faſtueuſe, & va mettre aux pieds d'une concubine le patrimoine d'un orphelin. Il ſe tient avec elle à la fenêtre, & delà il voit tranquillement mettre à mort un citoyen ſenſible & courageux qui a oſé lui repréſenter l'abus de ſon pouvoir. On étrangle l'homme de bien, & un courrier vient une heure après annoncer au Miniſtre que le Sultan, pour reconnoître ſes ſervices ſignalés, lui fait préſent d'une terre conſidérable. Le monſtre ſourit, & devenu plus puiſſant, il ſonge à ſe rendre plus terrible.

Ma haine contre cet odieux tyran devint ſi forte, qu'impatient, je tournai à pluſieurs repriſes mes regards ſur le tableau, comme pour hâter l'arrêt qu'il devoit prononcer; mais rien n'y paroiſſoit encore tracé. Ma vue retombe triſtement ſur le cryſtal merveilleux. J'apperçois Aliacin entrant dans un cabinet ſecret. Quelle ſatisfaction pour mon cœur! La nature, les malheureux & la terre ſont vengés. Cet homme puiſſant, qui ſembloit le plus heureux des mortels, lit une lettre, pâlit, tremble, frappe ſon front de cette même main dont il égorgeoit l'innocent. Agité d'un déſeſpoir qu'il ne peut vaincre, il va, vient, erre en furieux, déchiré par la crainte plus que par les remords. Il arrache toutes les marques de ſa dignité, les foule aux pieds, & dans ſa rage il pleure comme un enfant. Je cherchois à deviner le ſujet de ſa fureur, lorſqu'un de ſes favoris,

plus vil que son maître, perce jusqu'à son cabinet, & j'apprends la cause de son desespoir. Un de ses confidents, espion à la Cour, venoit de lui écrire qu'un orage nouveau s'étoit formé ; qu'il alloit perdre son rang & son crédit, s'il ne possédoit pas assez d'adresse pour détourner le coup. Aussi-tôt cet honteux favori conseilla d'une voix ferme à son maître ce que tout autre n'auroit pu lui dire impunément. Ce conseil affreux plut au barbare. Il ordonna qu'on amenât sa fille en sa présence. Nourémi parut. Elle étoit belle, & elle avoit des vertus. Dieu ! avec quelle horreur elle entendit que son pere vouloit la livrer aux désirs du Sultan, comme une victime immolée à son insatiable ambition ! Elle tombe presque sans sentiment aux genoux de son pere ; elle fait parler les pleurs de la beauté, de la nature, de l'innocence..... Un regard sévere lui commande d'obéir ; elle obéit & meurt.

Aliacin en devint-il plus heureux ? Je le vis dans l'asyle du repos, étendu sur le duvet, ou plongé dans un bain délicieux. On le croiroit couché sur des épines. Il craint pour sa vie ; il se leve, il parcourt à pas tremblants son palais ; il trouve ses esclaves endormis, & envie leur paisible sommeil. Le jour luit : toujours inquiet, toujours soupçonneux, il frémit quand il mange, il pâlit lorsqu'il boit, incertain s'il fait couler la nourriture ou la mort dans son sein. Il redoute jusqu'aux caresses des femmes qu'il tyrannise, & dont il est l'esclave. Si quelqu'un s'éleve, mille serpents rongent son sein ; c'est l'adversaire qui doit un jour le renverser ; c'est l'homme redoutable qui doit s'asseoir à sa place.

Plein d'une attente respectueuse, je consultai la table des augustes jugements de l'Eternel, &

je lus : *La vérité est terrible au méchant ; elle est sans cesse présente à ses yeux ; c'est elle qui fait son supplice ; il ne voit que ce miroir redoutable, où il lit son injustice & la difformité de son ame.*

Tout-à-coup un bruit sourd comme celui d'un tonnerre lointain se fait entendre : je tourne la vue sur le Palais d'Aliacin. Ses jardins, ses pyramides, ses statues, lui-même, tout étoit disparu. A la place de ce séjour, où toutes les voluptés étoient rassemblées, on ne voyoit plus qu'un repaire de couleuvres impures, rampant dans des marais fangeux. Tel est le fondement des palais que le crime a bâtis. Les mots suivants, gravés sur le marbre noir, me découvrirent ce qu'Aliacin étoit devenu : *Il a été balayé de dessus la terre comme la vile poussiere, & les races futures douteront s'il a existé.*

Cet effrayant tableau ne sortira jamais de ma mémoire, & depuis ce temps je gémis en voyant un homme puissant. On contemple ses richesses, moi je le vois exposé au bras de la Justice divine. Mon œil plus attentif revola sur le miroir, & j'apperçus Mirza & Fatmé, amants tendres, généreux & dans cet âge où l'on connoît l'enthousiasme de la vertu. Ce même jour venoit de les unir, & leur tendresse mutuelle leur promettoit une longue suite de jours aussi fortunés. La douce ivresse du bonheur brilloit dans leurs regards, leurs mains étoient entrelacées, & leurs soupirs se confondoient avec une douceur touchante. Fatmé avoit la beauté d'une Vierge, sa pudeur, ses graces, & ce doux incarnat dont l'éclat est si fugitif. Le plus beau sein renfermoit le cœur le plus noble. Muet d'amour, l'ame plongée dans un ravissement inexprimable, Mirza embrassoit Fatmé, & des mots interrompus étoient les seuls & foibles interpretes

des mouvements de son cœur. Fatmé récompensoit la tendresse de son amant d'un aimable sourire ; son front rougissoit, & ce rouge adorable étoit l'effet de l'amour le plus pur. Comme leur silence exprimoit ce que leur langue ne pouvoit rendre ! Mon cœur tressaillit de joie au séduisant tableau de la vertu couronnée des mains de l'amour. Comment l'ami de l'homme pourroit-il voir deux cœurs heureux, sans être ému de plaisirs & sans applaudir à leur bonheur ?

Ces deux amants se félicitoient d'être unis, parce qu'ils pouvoient faire le bien ensemble. Ils étoient riches & satisfaits de l'être, parce qu'ils pouvoient soulager la foule des malheureux. Le jour de leur hymen, ils voulurent que des cœurs aussi sensibles que les leurs goûtassent la même félicité : ils marierent de jeunes filles à leurs jeunes amants, lorsque l'infortune étoit le seul obstacle qui s'opposoit à leur union. Mirza veut que tous les cœurs soient à l'unisson du sien ; son ame sublime voudroit souffler sur la nature entiere une volupté universelle & inaltérable. » Chere Fatmé, disoit-» il, dans le sein du bonheur, nous pourrons » dire : Nous ne sommes pas les seuls heureux ; » nous jouissons, & dans ce moment quelqu'un » nous bénit ; nous avons fait descendre l'hymen » dans de tristes chaumieres ; des cœurs innocents » se sont ouverts à la joie ; l'amour consolateur » a effacé l'image de leur misere ; & nous, nous » verrons leurs enfants sourire à notre approche. » Fatmé, leurs caresses seront notre plus douce » récompense ! «

Ces ames tendres & vertueuses formoient le plan d'une vie utile & bienfaisante : leurs enfants devoient être élevés dans les saintes maximes de la sagesse ; on devoit leur enseigner, avant tout,

à être ſimples & bons, parce que la ſimplicité & la bonté ſont le principe de toutes les vertus; on devoit nourrir dans leur ame flexible & tendre les impreſſions d'humanité & de commiſération, parce qu'il faut être ſenſible, afin d'être homme. Ce couple charmant & reſpectable s'enflammant aux tranſports de leurs cœurs, voyoit déjà leur poſtérité hériter du ſang généreux qui couloit dans leurs veines. Dans ce raviſſement qu'inſpirent l'amour, la vertu, le bonheur, ils tombent à genoux devant l'Etre ſuprême : » Grand Dieu, » s'écrioient-ils, donne-nous des enfants dignes de » toi ! Qu'ils ſoient humains ; qu'ils marchent dans » les voies de ta juſtice : ou s'ils doivent s'écarter » des loix ſaintes que nous chériſſons, frappe-nous » plutôt de ſtérilité, & qu'ils ne reçoivent pas » une exiſtence qu'ils aviliroient à nos yeux » comme aux tiens ! « Leurs bras ſuppliants étoient entrelacés, lorſque le plafond de la chambre crie, s'ébranle. Fatmé s'évanouit de frayeur. Mirza pouvoit encore ſe ſauver ; mais comment abandonner ſa chere Fatmé ? Il veut l'enlever dans ſes bras, le mur chancele, tombe, écraſe & enſévelit ces deux amants. Le monde perd ſon plus digne ornement, & le genre humain l'exemple des plus rares vertus.

Je cachai mon viſage pour pleurer librement. Je ſouhaitai d'être accablé ſous ces triſtes ruines avec Mirza & Fatmé. Long-temps immobile, je n'oſai hazarder mes regards ſur le tableau ; je levai enfin un œil tremblant, & je lus : *L'aveugle eſprit de l'homme ne voit rien que dans le préſent ; la Providence ſeule connoît l'avenir : la mort la plus ſoudaine a été la récompenſe des vertus de Mirza & de Fatmé ; elle les a fait paſſer à un état de délices dont ce monde n'offre point d'idée, en même-temps*

qu'elle les a ſauvés de l'horreur de mettre au jour des deſcendants indignes d'eux.

Je conclus que je ne devois rien décider déſormais, moi, foible atome, dont la vue bornée ne pouvoit embraſſer ma propre exiſtence. En regardant encore l'incompréhenſible miroir, j'eus un nouveau ſujet d'étonnement : j'apperçus Agenor, malheureux jeune homme adonné à toutes ſortes d'excès, & le libertin le plus décidé d'une ville diſſolue. Il étoit pâle, défait, violemment agité; il ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre, portant en fureur la main à ſon front, & prononçant à voix baſſe quelques imprécations. Il reſte un moment comme irréſolu. Bientôt toute ſa rage éclate : il court à une armoire ſecrete, en tire un papier, verſe dans une taſſe d'une certaine poudre... Oui, dit-il, les yeux enflammés, ce poiſon ſera l'unique reſſource que j'embraſſerai : il me ſauvera de l'opprobre qui m'attend. L'infidelle Roxane me ſacrifie à l'indigne Dabour; mon pere ne veut plus payer mes plaiſirs; mes créanciers me menacent chaque jour de la priſon : vengeons-nous à la fois de Roxane, de mon pere & de mes créanciers. Il portoit la taſſe à ſa bouche, & j'étois peu affligé de voir le monde perdre un débauché furieux, lorſque tout-à-coup il s'arrête. Quoi, s'écrie-t-il d'un ton ſourd & étouffé, je mourrois, & ſans être vengé! Perfide rival! ah! je veux rougir la terre de ton ſang : tu tomberas ſous ma main, & ta mort doit ſatisfaire à ma fureur! Il dit, poſe la taſſe, prend ſon cimetere & ſort. A peine eſt-il dans la rue, que ſon pere, vénérable vieillard, monte à la chambre de ſon fils. Hélas! il eût été heureux ſans ce fils. On liſoit ſur ſon front cette douleur vive qui abat une

ame paternelle. Il venoit repréſenter à ce fils ingrat les loix de l'honneur, celles de la probité & du devoir. Il eſpéroit de toucher ſon cœur, de le ramener à la vertu. Ses rides, ſes nobles rides & ſes cheveux blancs, les larmes qui baignoient ſon viſage, tout inſpiroit le reſpect & la pitié. En le voyant, l'ame la plus dure ſe ſeroit émue. Ce vieillard infortuné, fatigué des mouvements qu'il s'étoit donnés, étoit altéré. Il apperçoit la taſſe fatale: il boit, tombe à terre, & rend l'ame dans les plus horribles convulſions. J'oſai confier ma ſurpriſe à la Juſtice ſuprême, & elle traça de ſon doigt inviſible les mots ſuivants ſur le tableau redoutable: *Le pere d'Agenor s'étoit rendu, par ſa coupable négligence, la cauſe de la perte de ſon fils: il étoit juſte qu'Agenor devînt à ſon tour l'inſtrument de ſon ſupplice. O peres! connoiſſez toute l'étendue de vos devoirs, & frémiſſez! Tolérer le vice, c'eſt le commettre.*

A peine ces mots furent-ils tracés, qu'ils diſparurent, & ceux-ci prirent leur place: *Conſidere le tout, afin de ne ne point errer.* Auſſi-tôt j'apperçus dans le miroir une grande iſle, coupée en deux par un fleuve. La partie droite formoit une plaine floriſſante, couverte de palais ſomptueux, de jardins magnifiques: elle étoit peuplée d'hommes richement vêtus. La gauche, au contraire, préſentoit un déſert aride, où quelques miſérables cabanes entr'ouvertes laiſſoient voir les indigents, qui y menoient une vie obſcure & pénible. Cette iſle pouvoit être conſidérée comme une image du globe de la terre. On appelloit le pays à droite, le pays des Heureux. Des chants, des danſes, des feſtins, des ſpectacles, ſembloient leur unique occupation: la volupté ſourioit dans les yeux des beautés ten-

dres qui les accompagnoient; elles ſe laiſſoient mollement entraîner vers des ombrages ſolitaires. Cependant je remarquai que la plupart d'entr'eux ne s'eſtimoient heureux qu'autant qu'ils étoient apperçus des gens qui habitoient la rive oppoſée. Dans les repas ſes plus ſplendides, ils paroiſſoient d'un joie extrême; mais, moi, qui découvrois leur cœur à nu, je le voyois dévoré de vers rongeurs. Ils ſembloient à la table des Dieux boire le nectar, & l'enfer étoit dans leur ſein. Quoique au ſein de l'abondance, leurs déſirs étoient loin d'être ſatisfaits : ils n'avoient qu'une bouche pour ſavourer les aliments, & leur imagination active & inſenſée dépeuploit la terre & les mers pour fournir de nouveaux mets à un palais uſé par des ſenſations trop fréquemment répétées. Parmi ces prétendus heureux, il en étoit qui quittoient tout-à-coup les plaiſirs, pour courir après un certain feu follet, au bruit des tambours & du canon. Ils revenoient tout ſanglans, quelquefois mutilés, & alors ils ſe faiſoient appeller *héros*. D'autres faiſoient les plus grands efforts pour monter au ſommet d'un gradin qui étoit occupé, tandis qu'un peu plus bas ils auroient pu trouver une place fort commode. Ils ſe tourmentoient d'une maniere étrange. Quelquefois on ſe moquoit d'eux, & le plus ſouvent on les jettoit au dernier rang. Rien ne les rebutoit: ils remontoient; & s'ils réuſſiſſoient, ſoit par adreſſe, ſoit par importunité, alors ils n'avoient pas ſeulement le temps de s'aſſeoir, aſſez embarraſſés, aſſez occupés à repouſſer l'ambitieux qui à ſon tour vouloit uſurper leur place. Plus loin, j'appercevois des têtes légeres qui couroient çà & là, ſans occupation, comme ſans affaires, ſemant des pieces d'or ſans plaiſirs, & finiſſant par mettre le feu à leurs palais,

pour réjouir un instant les yeux d'une concubine capricieuse. Ensuite ils regagnoient à force de bras le pays désert, dit le pays des Malheureux. Dans ce misérable séjour, on n'entendoit que des plaintes & des cris; tous les habitants marchoient courbés sous le fardeau d'une loupe de chair qui opprimoit le derriere de leur cou. C'étoit d'un regard triste & envieux qu'ils contemploient le pays de la félicité. Qu'obtenoient-ils par ces vains désirs ? La bosse qu'ils portoient devenoit beaucoup plus pesante. S'ils s'approchoient de ces hommes fortunés, ils entendoient les railleries piquantes, lancées à l'envi l'un de l'autre contre les misérables porteurs d'une loupe de chair. Il n'étoit pas facile, mais il n'étoit pas absolument défendu aux habitants du pays Malheureux de traverser le fleuve à la nage, & de s'établir dans le pays des riches; mais après avoir essuyé quelque temps de l'air du canton, ils revenoient presque tous volontairement, aimant mieux encore porter une bosse pesante, que d'être toujours en guerre avec leur propre conscience. Si quelqu'un se plaignoit de ce que sa loupe étoit beaucoup plus lourde que celle de son confrere, il avoit le pouvoir de l'échanger; mais il se répentoit ordinairement du troc, & reprenoit son premier fardeau. Ces masses de chair ne me parurent point aussi insupportables que le porteur l'assuroit. En général, il me sembla que si dans le pays de félicité l'on exagéroit par air le sentiment du plaisir, dans le pays de misere on exagéroit par foiblesse le sentiment de la douleur : car c'est une ancienne manie, & toujours subsistante, que celle de vouloir être plaint. Je remarquai que la mal-adresse de ces derniers rendoit le fardeau beaucoup plus dif-

ficile qu'il n'étoit. Ceux qui ſavoient le porter alégrement, paroiſſoient contents & diſpos : l'habitude leur rendoit à peine le poids ſenſible ; au lieu que ceux qui ne s'étudioient pas à ſavoir maintenir un juſte équilibre, chanceloient à chaque pas, & rendoient leur marche trop pénible. Un autre avantage du pays de miſere, c'eſt que les habitants ſe confioient en aſſurance aux vagues irritées. Leur boſſe les ſoutenoit toujours ſur la ſurface des flots : ils avoient beau être ballotés, les plus rudes ſécouſſes de la tempête n'apportoient aucun dommage à leur ſituation : au contraire, les citadins du pays de félicité voyoient ſouvent les plaines unies de leurs belles campagnes tout-à-coup bouleverſées au moindre mouvement de l'empire liquide ; eux-mêmes emportés par les courants, ne pouvoient ſurnager, & l'or qui couvroit leurs habits ne contribuoit pas peu à les engloutir. J'obſervai auſſi que, dans le pays fortuné, on étoit bien moins habile, bien moins induſtrieux, bien moins humain, bien moins charitable, que dans le pays des malheureux.

Mon œil avide cherchoit quelqu'autre objet de comparaiſon, lorſque le ciel de l'iſle ſe couvrit de ſombres nuages : le tonnerre ſe fit entendre ; des éclairs furieux déchirerent la nue ; une grêle effroyable fondit ſur la terre.

Tous les cœurs furent conſternés : mais ſoudain la mer ſouleva ſes abymes ; ſes vagues impétueuſes s'éleverent juſqu'au ciel, aſſiégerent la double iſle, & bientôt l'engloutirent avec tous les habitans. Je ne vis plus dans le miroir qu'une lugubre & pâle obſcurité, qui couvroit un amas immenſe d'eaux, d'où perçoient quelques gémiſſements confus. A l'inſtant même une lumiere ſurnaturelle remplit le temple ; le nuage odoriférant qui fumoit

ſur l'autel ſe transforma en une colonne de flamme; & la voûte de l'édifice ſubitement enlevée, m'offrit le ſpectacle d'un trône lumineux qui deſcendoit lentement au bruit majeſtueux du tonnerre. Je tombai de frayeur devant la Divinité de ce lieu redoutable : un bras divin daigna me relever, & je revis auprès de moi l'Ange qui m'avoit ſervi de guide. Sa voix me rendit le courage; je lus ces mots écrits en traits de flamme, ſur le marbre myſtérieux : *La mort rend les hommes égaux. C'eſt l'éternité qui aſſigne à l'homme ſon véritable partage. La juſtice eſt tardive; mais elle eſt immuable : l'homme juſte, l'homme bon ſe trouve à ſa place, & le méchant à la ſienne. Mortels! la balance d'un Dieu éternel penche dans les abymes de l'éternité.* Alors le miroir redevint parfaitement clair, & je vis une grande & belle femme, revêtue d'une majeſté céleſte, aſſiſe ſur une demi-colonne : elle tenoit d'une main une balance, & de l'autre une épée flamboyante. Des millions d'hommes de toute nation & de tout âge, étoient raſſemblés autour d'elle. Elle peſoit les vertus & les vices, pardonnoit aux défauts, enfants de la foibleſſe : la patience & la réſignation étoient récompenſées, & les murmures indiſcrets étoient punis. Je vis avec une joie inexprimable que les pleurs des malheureux ſe ſéchoient ſous ſa main bienfaiſante. Ces infortunés béniſſoient leurs maux paſſés, ſource de leur bonheur préſent. Plus ils avoient ſouffert, plus grande étoit leur récompenſe. Ils entroient dans les demeures éternelles, où le Dieu de bonté ſe plaît à exercer ſa clémence, le premier, le plus grand, le plus beau, le plus adorable de tous ſes attributs. Tous ceux que l'Eternel avoit daigné animer de ſon ſouffle divin, étoient nés pour être heureux. Les taches qu'imprime à l'ame le vil limon du corps,

disparoissoient devant l'éclat du vrai soleil : sa splendeur absorboit ces ombres passageres. Le Créateur de ce vaste univers étoit un pere tendre, qui recueille ses enfants après un long & triste pélerinage, & qui n'arme point sa main contre leurs fautes passées. Ceux qui avoient ouvert leurs cœurs à la justice, à la douce pitié, qui avoient secouru l'innocent, soulagé le pauvre, recevoient un double degré de gloire. Un cantique immortel de louanges, répété par la race entiere des hommes, annonçoit la réparation des choses.

Les temps de la douleur, de la crainte, du désespoir, étoient à jamais écoulés ; les beaux jours de l'éternité s'ouvroient ; la figure de ce monde étoit évanouie ; aucun gémissement ne devoit troubler la céleste harmonie de la félicité universelle. Ce Dieu bon, dont la main magnifique est empreinte sur toute la nature, qui a embelli jusqu'au lieu de notre exil, embrassoit dans son sein toutes ses créatures : le pere & les enfants ne faisoient plus qu'une même famille. Alors une voix tonnante se fit entendre : *Va, foible mortel, esprit audacieux & borné ; va, apprends à adorer la Providence, lors même qu'elle te paroîtroit injuste. Dieu a prononcé un seul & même décret : il est éternel, il est irrévocable ; il a tout vu avant de le porter. Etres finis ! vos systêmes, vos vœux, vos pensées entroient dans son plan : soumettez-vous, espérez, & n'accusez point son ouvrage.* Le temple parut alors s'écrouler sur ma tête. Je m'éveillai, incertain si ce que j'avois vu étoit une apparition ou une réalité. Dois-je encore m'indigner de la prospérité du méchant ? Dois-je murmurer du malheur de l'homme juste ? Ou plutôt, ne dois-je pas attendre que le grand rideau étendu sur l'univers, soit tiré à nos yeux par la main de la

mort ? C'eſt elle qui doit nous faire vivre, en découvrant la vérité immuable, éternelle, qui ordonna le cours des événements pour ſa plus grande gloire, & pour la plus grande félicité de l'homme.

CRAINTE DE DIEU.

LA crainte de Dieu eſt une ſuite néceſſaire de l'examen de ſon pouvoir. On ne peut contempler en idée la grandeur de cet Etre que tout annonce, ſans éprouver un frémiſſement qui eſt un mélange de reſpect & de terreur. On ne peut ſe ſentir entouré de la préſence de ce Dieu tout-puiſſant, ſans une profonde émotion, c'eſt-à-dire, ſans être frappé à la fois de l'immenſité de ſes attributs & de la petiteſſe de notre être. Nous demeurons comme anéantis devant ce Dieu terrible & fort, malgré les témoignages viſibles de ſa bonté & de ſa clémence. Cette force à laquelle rien ne peut réſiſter, nous fait frémir ; & c'eſt peut-être pour ſe débarraſſer de cette crainte intime, que l'athée ſecoue orgueilleuſement le joug : à l'exemple des enfants, il ferme les yeux devant cet œil ouvert ſur la nature, & croit n'en être pas apperçu

Mais à l'aſpect de cette main qui ſoutient les mondes, de cette oreille qui entend les ſoupirs de tous les malheureux, une terreur ſecrete deſcend dans notre ame, & alors il faut nier la Divinité pour ne point trembler devant elle.

Tout adorateur s'écriera donc avec David : En admirant vos ouvrages, je ſuis fait pour vous craindre, ô mon Dieu ! Ce n'eſt point ici une crainte d'eſclave ou de coupable, c'eſt l'impoſſibilité de contempler ſans terreur, ſans étonnement, ſans

effroi, l'immenſité, la gloire & la puiſſance de celui qui a fait l'univers.

Les écrits anciens ont l'empreinte de ce mélange précieux & ſalutaire de reſpect & de crainte, que l'homme manifeſte, non-ſeulement lorſque le Dieu du tonnerre fait éclater ſes vengeances, mais même lorſqu'il ſignale ſes bienfaits. Le coloris de l'Ecrivain reſpire le ſentiment de cette majeſté, qu'il ne peut enviſager à l'inſtant même où elle ſourit.

C'eſt donc dans le cœur de l'homme une union inſéparable de la crainte & du reſpect dus à la Divinité, qui ſur toute la ſurface de la terre a bâti les temples, & a ordonné les expiations. Voilà le dogme de l'univers.

Mais Dieu eſt-il vraiment càché ? C'eſt l'œil aveugle ou ſtupide qui le premier a proféré ce mot vuide de ſens. La Divinité eſt préſente autour de nous ; par-tout nous ſentons ſes traces. Quelle marque plus viſible que l'étendue & la beauté de la création, que l'étincelle de la vie qui jaillit à chaque inſtant, que la lumiere de la penſée qui brille ſur le front de l'homme ? Il ne faut qu'un cœur, & l'on eſt éclairé ; s'il eſt ſenſible, il s'éleve vers cet Etre majeſtueux & bon qui l'a formé. Il s'enflamme, il s'attendrit, il adore, & rien n'eſt comparable au raviſſement qu'excite cette douce & ſublime contemplation de l'Auteur de la nature.

Sous le rapport de conſervateur des êtres, & prodigant à chacun d'eux une meſure de plaiſirs, l'Etre ſuprême eſt encore plus adorable que ſous celui de Créateur. La bienfaiſance a plus de droit à nos hommages que la grandeur.

Homme ! ſonge que ta tête eſt cent fois plus admirable encore que le globe du ſoleil ; il ne ſe connoît pas, & tu le connois ; il ne ſait pas ce

qu'il est, & tu l'as pesé. Il éclaire l'univers d'un feu matériel, & toi tu peux prétendre à un rang plus élevé. Les astres sont des instrumens absolument aveugles ; au lieu qu'il t'est permis de connoître les ressorts que la nature emploie. Tu sais te ranger à ta place, sentir l'indépendance de ta pensée, & la servitude de ton corps. Tu sens ta force, & ta foiblesse : tu connois le rang que tu occupes dans le systême universel.

Eh, ne serois-tu pas frappé du systême de Newton, lorsqu'il voit dans chaque étoile un soleil balançant les planetes, lorsqu'il apperçoit l'ordre qui proportionne leurs mouvements à leur distance des centres, lorsque l'univers, ainsi agrandi, leur a découvert que la pensée qui a démêlé ses sublimes rapports, est plus auguste & moins périssable que ces soleils mêmes, qui, malgré leur pompe & leur éclat, ne sont que matériels, & n'ont pas une idée du lieu où ils sont placés ?

RUINES.

Des ruines nous frappent.... Pourquoi ? D'où naît ce sentiment qui nous porte à contempler ces débris où la main du temps a imprimé ses ravages ? Seroit-ce l'idée de plusieurs siecles écoulés & anéantis, sur lesquels nous marchons, pour ainsi dire, en foulant ces magnifiques restes ? Est-ce le tableau des étranges révolutions que le cours insurmontable des années amene sur la terre ? est-ce le plaisir de survivre à la génération de tous ces Potentats que la mort a chassés successivement de leurs palais ? Maintenant démolis & entr'ouverts, on voit, non sans intérêt, un pâtre avec ses bœufs

ſous ce portique briſé, près de cette colonne majeſtueuſe & renverſée. Elle exiſte encore, & prête un point d'appui à la chaumiere d'un pauvre bûcheron, qui jadis n'eût oſé toucher l'avant-cour de ce même palais. Ce contraſte nous émeut, nous touche, & de grandes réflexions fermentent dans notre ſein.

En nous promenant dans les jardins des Anglois, on découvre les ruines qu'ils ont édifiées à l'aide du jeu d'une mine, afin que le jet hardi & capricieux d'une maſſe qui ſe décompoſe ſous l'activité de la poudre, ſoit plus fidellement empreint. Cependant on eſt moins touché en rencontrant ces ruines; & pourquoi? Parce qu'on apprend bientôt que c'eſt l'art qui les a faites, & qu'elles n'exiſtent que d'hier. On a tout imité cependant, juſqu'à la teinte auguſte & vénérable que le temps imprime aux monuments renverſés; mais la réflexion vient toujours nous dire que c'eſt là une couleur factice & menſongere, ouvrage de l'homme. Alors la moitié de notre plaiſir eſt détruite: on paſſe, & l'on n'admire plus.

Au milieu de tant de monuments ruinés, défigurés, à moitié effacés, qu'il eſt curieux de contempler dans Rome ces prodigieux obéliſques conſtruits en Egypte il y a trois mille ans!

PAPE

UN Pape philoſophe comme Benoît XIV, devoit ſe dire quelquefois à lui-même: Me voici ſucceſſeur des Céſars, aſſis dans la même Ville où ils ont régné, chef d'une religion qu'ils ne ſoupçonnoient pas devoir s'étendre ſur le globe.

Ils dominoient par les armes, & je tiens comme eux le monde enchaîné. Ils envoyoient des Edits à toute la terre, & moi j'envoie des Bulles. Je tiens en main le faiſceau de ces opinions qui ſe ſont accumulées à l'aide de dix-ſept ſiecles. Quel eſt mon pouvoir ! il m'étonne moi-même. Les Rois regnent par la force, par le canon, par différents corps militaires; & moi, qui oſe me dire *infaillible*, je ſais ce qui en eſt. L'un me baiſe les pieds, l'autre me prie de délier ſes péchés; celui-ci m'invite à canoniſer un mort, pour l'invoquer enſuite. Je ſuis comme environné de fantômes, & ma place elle-même reſſemble à un rêve.

Si un Pape au Capitole doit étonner, on ne doit pas être moins ſurpris de voir un Capucin prêcher au Mexique, un Negre apprendre le catéchiſme; un Monarque d'Europe envoyer des ordres à deux mille cinq cents lieues, exécutés auſſi ponctuellement qu'un ordre émané de Verſailles l'eſt à Paris.

Mais une Marchande de la rue Saint-Honoré ne coëffe-telle pas une Dame de la Martinique? Les paroles & la muſique d'un opéra bouffon s'embarquent pour aller réjouir les déſœuvrés de Saint-Domingue.

Et pendant ce temps, le Sauvage attaque & combat le requin, le plus terrible des animaux: il en triomphe à l'aide de foibles armes, tandis qu'avec nos fuſils, nos épées, nos lances, nous avons peine à nous défendre d'un loup qui ravage nos contrées.

AMITIÉ.

AMITIÉ.

BESOIN d'aimer, ſource précieuſe des vertus humaines; néceſſité douce, impoſée par cette premiere cauſe qui en a fait un conſolateur de l'Univers. Un ſeul homme a écrit contre l'amitié (*a*); il a voulu la repréſenter comme une illuſion; ſa conduite a démenti ſes écrits.

L'amitié eſt réelle; & s'il ſe trouve un ſeul homme qui affirme qu'il a ſenti ſeulement pendant un moment de ſa vie le plaiſir d'aimer ſans intérêt, ſon opinion eſt faite pour détruire tous les ſophiſmes contraires. Le même ſentiment, ſans doute, eſt plus ou moins pur, plus ou moins durable; il habite avec des nuances différentes dans les ames ſupérieures, & ſon activité ſuit leurs degrés de nobleſſe.

L'oſerai-je dire? l'amitié regne encore parmi les ſcélérats. Ces mains teintes de ſang ſe ſerrent dans une union étroite & monſtrueuſe. Raſſemblés par *le crime*, ils ſe jurent d'être fideles l'un à l'autre; des larmes ſinceres coulent de leurs yeux féroces; leur affreuſe concorde offre les premiers traits d'un ſentiment pur, quoique défiguré. Ils ſe ſoutiennent, ſe ſoulagent, & la générosité éclate dans les ſombres cavernes où ces hommes durs aiguiſent les poignards.

Et voyez! ſi l'un d'eux eſt pris & condamné au ſupplice qu'il mérite, il ne trahit pas le nœud de la confiance mutuelle. Un courage ten-

(*a*) Helvétius.

dre subsiste encore dans cette ame dégradée & coupable ; il refuse de nommer ses complices, il veut leur sauver les tortures, qu'il brave avec intrépidité. Il les aime donc, il se croit lié par les services qu'il en a reçus. Au pied de l'échafaud, il ne dément point sa fermeté ; & luttant contre la douleur & la crainte, il ne montre point la foiblesse d'une ame lâche & perfide ; un reste de vertu brille dans ce malheureux écrasé sous le fer des bourreaux : il expire avec la gloire dont il a l'idée ; il descend au tombeau, satisfait de n'avoir pas violé, malgré les tourments, le pacte de la confiance & de l'amitié.

Que j'aime à croire aux nœuds indissolubles de la sympathie ! Eh, pourquoi n'y auroit-il pas une liaison intime entre les hommes sensibles ? Que la matiere inactive & muette n'ait aucun rapport ; mais que les cœurs faits pour se répondre ne volent pas les uns au-devant des autres, qu'ils ne se devinent point, qu'ils ne se reconnoissent point, c'est ce qui ne peut être adopté par quiconque a senti la force attirante & repoussante que produisent l'amitié & l'aversion.

Voltaire a défini l'amitié, le mariage de deux ames. Cela est bien exprimé. Qui ne regarde que soi ne peut vivre heureux. Qui rapporte tout à soi sera seul. Qui vit seul est privé des délices du sentiment ; car le sentiment n'est que la réaction de deux cœurs qui sont unis.

L'amitié, comme l'amour, doit toute son énergie à la force de l'ame : tel sacrifice que tel homme ne conçoit pas, s'exécute librement & avec transport par tel autre.

On vouloit consoler Pyrrhus, affligé de la mort d'un de ses amis ; on lui représentoit que

la douleur étoit désormais inutile. Je le sais, reprit-il; mais il est mort avant que je lui aie rendu les plaisirs qu'il m'a faits.... Sentiment noble & bien exprimé !

Ajax, chez Philostrate, parle ainsi à Achille : Laquelle de tes actions héroïques t'a fait le plus oublier le danger ? — Celle, dit-il, que j'ai entreprise pour un ami. — Et laquelle, dit Ajax, t'a été la plus facile ? — La même, replique Achille. — Et de tes blessures, laquelle te fut la plus douloureuse ? — Celle qu'Hector m'a faite. — Hector ? Je ne sache pas qu'il t'ait blessé. — Il m'a blessé mortellement : il a tué Patrocle.

L'amitié peut demander, dit-on, mais point exiger. Cette proposition est fausse. L'amitié doit exiger ; elle doit même être impérieuse, parce que ce droit-là est réciproque. Sortie delà, l'amitié n'est qu'une simple liaison.

Je ne connois que le crime qui puisse mettre une barriere à l'amitié. Mais nous devons pour notre ami braver le ridicule & les brocards.

Dans une comédie angloise, un personnage dit à un autre : Tu te prétends mon ami ? — Oui. — Eh, comment le prouveras-tu ? — Ma bourse est à toi. — Bon ! Et si j'aimois ta maîtresse ? — Je te la céderois — Et si l'on me donnoit un démenti ? Je me battrois pour toi. — Et si l'on me railloit ? — Je dirois du bien de toi, à la face de ceux qui te donneroient des ridicules. — Oh ! si cela est, tu m'aimes.

DE LA GUERRE,

SONGE.

J'ÉTOIS ſur les frontieres d'une province inondée du paſſage de cent mille hommes : l'ordre qui les raſſembloit, leur marche impérieuſe réglée au ſon éclatant de pluſieurs inſtruments guerriers, leur farouche obéiſſance, tout m'offroit un ſpectacle impoſant. Je réfléchiſſois ſur le motif qui pouvoit raſſembler tant d'hommes ſous les mêmes étandards Ah! diſois-je en moi-même, ſi c'eſt la vertu qui les conduit, s'ils vont frapper quelque tyran, & en délivrer la terre, s'ils marchent pour aſſurer la liberté des mortels qu'on opprime, ils méritent nos reſpects & notre amour : ce ſont les défenſeurs ſacrés des droits de l'humanité.

Tout-à-coup cette multitude de ſoldats fit halte & ſe diſperſa de côté & d'autre. La tête échauffée des penſées qu'avoit fait naître cet amas prodigieux de combattants, je ſuivois leurs pas, & tâchois de démêler dans leurs geſtes les ſentiments qui les animoient. Quelle fut ma ſurpriſe de voir ces hommes, enfants de la même patrie, revêtus de la même livrée, tirer l'épée l'un contre l'autre avec une opiniâtreté furieuſe ? Je courus à l'un d'eux ; mais il étoit déjà trop tard : il retiroit ſon épée fumante du cœur palpitant de ſon camarade. O malheureux, m'écriai-je ! quoi, ton compagnon, ton frere ! Il eſt bien digne de l'être, me répondit-il d'une voix aſſurée ; il eſt mort en brave homme. —

Mais que peut-il t'avoir fait, pour le traiter aussi cruellement? — Rien. C'est un nouvel enrôlé; nous avons eu querelle, c'est l'usage de payer son entrée par quelque preuve de bravoure non-équivoque: il a fait les choses comme il faut; cette affaire lui fera honneur, & nous regretterons qu'il se soit laissé tuer. S'il eût forcé un peu plus la parade, il auroit évité le coup, & sûrement nous aurions vécu très-bons amis. — Est-il possible, répondis-je ému, étonné? Quelle étrange barbarie! Mais vous êtes un homme perdu; sauvez-vous, ses camarades, ses supérieurs seront forcés de venger son sang. — J'ai suivi leur exemple, & celui qui s'y refuseroit seroit regardé comme un lâche.! Notre gloire est de braver en tout temps la mort; & vous pensez bien que quiconque n'a point craint un adversaire en tête, ne redoutera point la présence de l'ennemi: ce sont là des échantillons de courage. — Voilà un courage fort utile à la patrie! — Oh! cette mort n'est rien. Voyez là-bas ces deux compagnies qui se battent; les beaux coups qui se portent! — Pourquoi donc cette férocité frénétique? N'ont-ils pris le même uniforme que pour s'égorger? — Point du tout. C'est la couleur des parements & la différence des boutons qui causent leur inimitié. — Mais ils marchent ensemble sous les mêmes drapeaux: ils vengent la même querelle. — Oui; mais en attendant, ils vuident leurs débats particuliers. Ils se haïssent entr'eux certainement plus qu'ils ne détestent l'ennemi qu'ils vont combattre, & chaque Officier se trouve rival & jaloux de l'Officier qui occupe un grade au-dessus du sien. Bientôt nous tournerons nos forces contre ***, & alors nous

verrons beau jeu. — Quoi! vous allez encore chercher dans un autre monde des hommes à tuer? Mais, si vous continuez, vous vous détruirez vous-même avant d'être en présence de l'ennemi. — Que nous importe? Nous ne vivons que par la mort; & pour que l'un s'avance, il faut que l'autre soit tué. Voilà tout ce que je sais. — Quel horrible métier vous faites, mon ami? Pourquoi vous entr'égorger? Pourquoi verser le sang d'un camarade? Pourquoi endurcir votre ame gratuitement? N'avez-vous jamais éprouvé la pitié, la commisération? Vous allez de sang froid faire des orphelins, des meres gémissantes. Ah! si vous écoutiez votre cœur, sûrement il vous condamneroit. — Je n'entends rien à tous ces beaux mots-là; voici le vrai. J'ai mené une vie assez incertaine jusqu'à l'âge où je me suis trouvé haut de cinq pieds six pouces. J'étois doué d'un estomac d'autruche, & j'avois beaucoup de peine à lui fournir de quoi digérer. Un homme tout galonné, cocarde en tête, canne en main, vint me toiser; & me montrant au bout d'une longue perche une ample provision de gibier, fit résonner à mes oreilles une trentaine d'écus renfermés dans un sac. Qui pourroit échapper à de pareilles amorces? Votre prétendue figure de la patrie seroit venue toute en pleurs se jetter à mes genoux en me priant de la secourir, qu'elle n'auroit pas fait sur mon ame une aussi touchante impression. Le jour de mon engagement fut le plus beau de ma vie. Je n'avois jamais absolument contenté mon appétit: j'eus du vin, des filles; je fis grand'chere & du tapage impunément. Les jours suivants ne répondirent pas à ce jour fortuné. Je sentis le poids de l'esclavage; j'ai déserté sept fois en quatre ans, ne tenant

à rien, voyant d'un œil égal la victoire ou la défaite, aussi peu attaché à un gouvernement qu'à un autre, & ne perdant rien en perdant tout. Notre sort, vous le savez, ne change point après vingt victoires : le soldat obtient rarement les distinctions militaires ; des Officiers supérieurs s'attribuent toute la gloire des armes & s'en réservent le prix. J'entendois la voix de chaque Potentat qui me crioit : Je t'accorde du pain, mais à condition que ton sang m'appartiendra tout entier, & coulera au moindre signal de ma volonté. J'ai donc vendu mon sang le plus cher qu'il m'a été possible.

Je ne vous parle point des rudes travaux que j'ai essuyés, des marches longues & pénibles que j'ai faites au milieu de l'hiver ; combien de fois le froid & la faim se sont unis pour m'accabler ; combien de fois je fus réduit à coucher sur la terre, morfondu par une bise piquante. J'ai eu quelques bons moments ; j'ai savouré plus d'une fois le plaisir délicieux de la vengeance. Un jour, après deux mois de fatigue, entrant dans une ville prise d'assaut, forçant les portes de vingt maisons, enlevant tout ce que je trouvois, j'apperçus une jeune femme, les cheveux épars, fort jolie, qui se cachoit, tenant un enfant dans ses bras. L'ardeur du pillage cede en ce moment à un appétit luxurieux. Tout est permis dans une ville prise d'assaut. Je perce deux de mes camarades qui vouloient me la ravir ; j'égorge l'enfant dont les cris m'importunoient ; je viole la mere, & je mets le feu aux quatre coins de la maison. — Vous me faites frémir. — Bon ! l'espece humaine est comme l'herbe des champs ; on la fauche, elle renaît : il ne faut qu'une nuit pour réparer le sac d'une ville. Oh ! nous ne laissâmes pas subsister deux pierres l'une sur l'autre :

les ordres étoient ainsi donnés. Je passe sous silence d'autres faits héroïques familiers à nous autres braves gens. Je ne vous dirai point que j'ai passé deux fois intrépidement par les baguettes ; que mes propres camarades, transformés en bourreaux, ont fait ruisseler le sang de mes larges épaules. J'ai eu ma revanche ; & mes Officiers, tranquilles spectateurs, ont loué plus d'une fois la vigueur de mon bras. Enfin, je suis revenu sous mon premier drapeau, à la faveur de l'amnistie ; & quoique je n'y sois pas mieux qu'ailleurs, j'espere faire plutôt ici mon chemin. — Quel chemin, s'il vous plaît ? — Parbleu ! voilà la premiere étincelle de la guerre : nous allons soigneusement l'entretenir. Vous voyez ce régiment habillé à neuf, avec ces enseignes flottantes ? Dans un mois peut-être il n'en restera qu'un sur cent : vous sentez bien qu'alors j'entrerai dans ce beau régiment, & que ma paie sera haussée de trois sous par jour. — Quoi ! seroit-il possible que vous pensassiez ainsi ? — Non pas seulement moi, mais encore mes camarades, tous nos Officiers, qui ne demandent qu'à hériter ; & vous savez qu'on n'hérite que des défunts.... Je regardai cet homme avec effroi ; je lui fis un petit présent, en lui recommandant beaucoup d'être humain. Il sourit à ce mot, & je m'éloignai.

Je rencontrai, chemin faisant, une compagnie qui s'en alloit tambour battant, & qui murmuroit hautement. Toujours trompé par les inspirations de mon cœur, je crus qu'elle maudissoit la guerre. Sans doute, lui dis-je, que l'humanité plaide dans votre ame la cause des malheureux que vous allez massacrer ? — Point du tout, me dit l'un d'eux. On nous envoie dans un misérable pays, nu, stérile, où il n'y aura rien à piller que la soupe du paysan ; tandis que nous sortons d'un pays gras,

où nous avions de quoi ravager à notre aise. Mais notre chef à déplu au Ministre, & nous en portons tous la peine.

Je me retirai bien résolu de ne plus faire de question. De retour chez moi, je voulus me consoler avec des livres : je cherchois un remede à ce fléau antique qui embrase la terre. J'ouvris le fameux traité de Grotius : je lus ce grand ouvrage ; & à la froideur révoltante qui y regne, aux exemples de barbarie accumulés avec une patience incroyable, à ses tristes, inutiles & longues définitions, le dégoût me surprit : je l'essuyai d'un bout du livre à l'autre. Jamais plus beau sujet ne fut plus mal traité. Quoi, le globe de la terre couvert de sang ! Quoi, ce métier d'égorger regardé comme le comble de la magnanimité, puni dans le scélérat obscur qui vous attend au coin d'un bois, honoré dans celui qui le commet au bruit des trompettes & des fanfares ? Quoi, cette folie injuste & abominable, qui n'est le plus souvent funeste qu'à l'innocence, au lieu d'allumer entre les mains de ce Philosophe le flambeau de la vérité redoutable, au lieu de pénétrer son ame d'une indignation forte & rapide, ne lui inspire que les moyens de légitimer ce qu'il y a de plus horrible, de commettre le crime avec ordre, & de s'appuyer encore de passages aussi dégoûtants que pédantesques ! Ce sont bien des autorités qu'il faut ! Il faut casser toutes les autorités humaines, pour ne faire valoir que celles de la raison & de l'humanité. Loin de remonter aux principes, loin de porter le fer & la flamme dans une plaie gangrénée, il use de remedes palliatifs, il couvre d'un manteau de pourpre ce monstre de la guerre ; il met un masque sur son front, un diadême sur sa tête ; & lorsqu'il dégoutte de sang humain, il se

profterne & n'apperçoit que la pourpre royale (1). Ah! difois-je en moi-même, quel fera l'homme qui dépouillera ce géant de l'appareil qui femgle l'ennoblir, pour ne laiffer voir que l'ogre hideux affamé de la chair des enfants, des foibles, des innocents, & refpirant avidement l'odeur du carnage & de la mort, à travers l'efpace des empires & la vafte étendue du monde? Je brûlai le livre de Grotius, faifant des vœux pour que ce fiecle ne fe pafsât point fans avoir produit un ouvrage approfondi fur cette importante matiere.

Rempli d'une mélancolie profonde, je me jettai fur mon lit, comme pour oublier ce que j'avois vu, & encore plus ce que j'avois lu. A peine le fommeil fe fût-il emparé de mes fens, que je me trouvai en pleine campagne, & fous un ciel étranger. Là, plus de quatre-vingts mille hommes s'étoient formés des lits de paille fous le couvert d'une toile légere & portative. Jamais coup-d'œil plus étonnant, plus fuperbe, n'avoit frappé mes regards. Voilà, dis-je, les hommes dans leur premier état & dans leur premiere liberté; les remparts menaçants des villes ne les tiennent point captifs. Mais, en examinant de plus près ces hommes, je vis qu'ils portoient des armes meurtrieres; j'apperçus une file de trente canons géométriquement pointés: moi-même, ô furprife! vêtu d'un juftaucorps rouge, un havrefac fur le dos, je me trouvois foldat; un long tube de fer qui vomiffoit la mort étoit entre mes mains pacifiques, & l'infernale baïonnete pendoit à mon côté. Le tambour fe fit entendre: je jettai bas les armes en

(1) Il eft une guerre légitime, une guerre de défenfe, qui rentre dans le droit naturel.

Philosophe, comme firent jadis Horace & Démosthene. Tout-à-coup on m'arrête : on me donne les noms de parjure, de lâche; on me rappelle les serments que j'avois faits la veille. Hier, me dit-on, lorsque vous étiez ivre, vous avez promis. — J'ai promis, moi? Ah! sûrement, Messieurs, j'étois bien ivre lorsque j'ai promis de tuer mes semblables. J'allois faire un beau discours pour leur prouver que je ne devois point me battre, lorsqu'il fallut marcher, entraîné par l'exemple & par la foule obéissante. En cela je ressemblois à bien d'autres, qui faisoient cependant parade de valeur. Le tonnerre des mortels, qui détruit plus d'hommes en un jour que le tonnerre du Ciel n'en détruit pendant des siecles, donna le signal de la bataille. Je vis le firmament tour-à-tour enflammé & obscurci par des volcans de flamme & des torrents de fumée. Le plomb fatal siffloit & voloit de toutes parts; les chefs à grands cris poussoient, précipitoient la file pressée des soldats; tous, dans une obéissance aveugle, couroient arroser de leur sang des monceaux de cadavres. Obligé de faire feu, je dirigeois le bout de mon fusil dans le vague des airs, aimant mieux mourir que de frapper un être sensible. L'horreur pâlissoit mon front : ceux qui me reprochoient ma peur s'efforçoient de noyer la leur dans une boisson forte qui leur égaroit l'esprit. Quel spectacle! Je doute que l'enfer puisse jamais en présenter un aussi odieux. Des cris lamentables, le fracas du canon, le roulement de cet épouvantable tonnerre, assourdissant les oreilles & endurcissant les cœurs; des hommes étendus & mourants, mêlés avec des chevaux; d'autres se traînant à demi écrasés, & poussant des hurlements effroyables qui ne touchoient personne; des yeux éteints, immobiles; des visages pâ-

les & ſanglants, que couvre les cheveux hériſſés; des voix ſuppliantes invoquant le trépas; toutes les ſcenes de douleur, de ſouffrances, de cruautés; tous les tableaux de la rage, de la fureur, du déſeſpoir; toutes les ſortes de bleſſures, tous les genres de mort, tous les tourments raſſemblés; la nature & l'humanité mille fois outragées, & outragées ſans remords; les oiſeaux du ciel fuyant épouvantés: les ſeuls corbeaux marquant leur joie par des croaſſements, ſuivant les guerriers à la trace & attendant leur proie. Ciel! quels objets de démence & de terreur! J'avançois ſur des corps entaſſés, & les dents d'un moribond expirant dans la rage me déchiroient la jambe, lorſqu'un homme armé de fer, plus fougueux que le courſier qui l'emporte, m'enleve par les cheveux & dreſſe ſon cimeterre pour m'abattre la tête; mais un boulet enflammé vint, & me coupant en deux, diſperſa loin de lui mes membres mutilés.

On ne fut jamais ſi content d'être mort. Bientôt je perdis de vue & le champ de carnage & ces hommes inſenſés qui, dans leur folie héroïque, égorgeoient pour être enſuite égorgés. Je ne diſtinguois plus cette terre déplorable que comme un point foiblement éclairé. Je traverſois rapidement d'humides ténebres. Au ſortir du bruit affreux & diſcordant des combats, je me trouvois dans un ſilence & dans un calme univerſel. Fragile jouet des airs, je commençois à devenir inquiet ſur mon ſort, lorſque je ſentis mes pas s'affermir ſur une baſe plus ſolide. Je m'apperçus que j'avois pris la forme d'un ſquélette d'une blancheur extrême; mais je ne conçus aucune horreur de ma nouvelle métamorphoſe. En effet, je ne ſais pourquoi l'on a tant de frayeur de ſes propres os: la charpente d'une belle maiſon eſt

peut-être aussi admirable que la décoration extérieure qui lui sert d'ornement.

Mon squélette blanc se trouva donc parmi une multitude d'autres squélettes aussi nus que moi. Nos ossements, en se choquant dans la presse, formoient un cliquetis singulier qui résonnoit au loin. Je ne pouvois maîtriser un saisissement secret à la vue de ce triste séjour. Je ne considérois pas de bon œil mes compagnons de misere. Tous leurs mouvements étoient brusques; & quoique réduits au plus misérable état, ils marchoient encore la tête levée & d'un air orgueilleux. Cependant des nuages étincelants rouloient au-dessus de nous; ils vomissoient les fleches tortueuses de la foudre: les éclairs qui partoient de ce ciel menaçant, répandoient une lueur sombre & effrayante.

Une voix aussi douce que céleste retentit à mon oreille, & me dit: Te voilà dans un des vallons où la Justice descend pour juger les morts coupables; celui-ci s'appelle *la vallée des homicides.* O Dieu! m'écriai-je, seroit-il possible? Mon cœur est pur, mes mains sont innocentes. J'ai été surpris, entraîné dans la foule des assassins; mais je n'ai été l'instrument d'aucun meurtre. Rassure-toi, reprit la voix; il en est d'innocents qui se trouvent mêlés, ainsi que toi, avec ces barbares: mais je suis ici pour les consoler, en attendant le grand jour; & tu n'es dans ce vallon que pour faire rougir ceux qui ont voulu te forcer au crime. La Justice, fille ainée de l'Etre suprême, vient éclairer ce lieu tout les six mille ans: tu n'as plus que cinq cents années à attendre. Je marquai vivement & mon impatience & ma douleur. La voix reprit: Tu t'imagines peut-être que tu te traîneras encore d'années en années, de

jours en jours, d'heures en heures, comme sur ce globe que tu as habité. Désabuse-toi; car depuis que je te parle, cinquante années déjà sont écoulées. A ces paroles, l'espérance vint ranimer mon cœur: je me mis à observer ces squélettes ambulants; la dureté de leurs cœurs sembloit s'être communiquée à leurs ossements; ils se heurtoient rudement entr'eux. Je prêtai l'oreille à certain murmure confus, & je distinguai le bruit effrayant & sourd du torrent rapide des siecles, que la main du temps précipitoit dans le lac immobile de l'éternité. Tout-à-coup ce torrent impétueux cessa de couler. La nature fit comme une pause, cent tonnerres furieux creverent le flanc des nuages, & voici qu'une pluie abondante de sang tombe aussi-tôt sur les coupables: c'étoit tout le sang versé depuis l'origine du monde, qui retomboit sur chaque meurtrier. Je vis en un moment tout ces squélettes couverts de gouttes ensanglantées, qu'ils tâchoient vainement d'effacer. N'appréhende aucune de ces taches, me dit la voix de la consolation: elles ne tombent que sur les homicides. Chaque goutte représente un assassinat. Ce sang fait leur honte & leur supplice; il leur imprime le remords, la douleur & le désespoir. Frémis pour eux! l'instant terrible est arrivé.

Aussi-tôt les nuées s'écarterent au loin; un jour lumineux descendit de la voûte céleste, & devint peu-à-peu si resplendissant, que toute cette multitude teinte des marques criminelles qu'elle portoit, se couchoit sur la terre & sembloit vouloir se cacher dans ses abymes. Moi-même, quoique ayant conservé la blancheur, emblême de mon innocence, je ne pus résister à une frayeur respectueuse: je tombai prosterné.

La Justice éclatante parut au milieu des airs, non avec ce front courroucé, ce glaive, ces balances que nous lui donnons ici-bas : revêtue d'un manteau bleu, parsemé d'étoiles d'or, elle tenoit d'une main un sceptre d'un feu blanc, tandis que l'autre se portoit avec tristesse sur son front, à la pensée des crimes qu'elle étoit obligées de punir. Sur ce front touchant, Dieu même avoit imprimé toute sa majesté : les nobles traits de son visage, quoique un peu séveres, inspiroient la confiance & sembloient plaindre les malheureux coupables en les condamnant. Quelle beauté ineffable ! Que son aspect faisoit naître de regrets & d'amour ! Quels remords affreux dans la race des homicides, d'avoir outragé cette majestueuse Déesse ! Environnée de toute sa gloire, assise sur son trône auguste, des gémissements s'élevoient au souvenir de ses saintes loix méconnues ou violées. Le soleil de la vérité lui servoit de couronne, & toute cette vaste scene étoit éclairée par la splendeur de ses rayons. Le Temps vint déposer son horloge aux pieds de la Justice ; & repassant le sable des années, elles s'écoulerent une seconde fois avec une rapidité inconcevable. Chaque mort y revit avec effroi les instants d'une vie dont il devoit rendre compte. A la gauche de la Justice, une voix tremblante servoit d'interprete aux coupables, & faisoit tous ses efforts pour les justifier. Cette foible voix se nommoit Politique, Raison d'état : tout ce qu'elle disoit tenoit du délire, de l'inhumanité, de l'extravagance. Une autre voix plus forte & plus éloquente, qui étoit à droite, foudroyoit ses vains discours : c'étoit l'Humanité.. Au son de cette voix victorieuse, les meurtriers étoient saisis de terreur : ils avouoient leurs crimes, &

la pleine connoiſſance de la vérité faiſoit leur ſupplice.

Cette multitude, tremblante devant les regards de la Juſtice, cherchoit en vain quelque aſyle. Tous ces Potentats ſi fameux étoient nus, tremblants comme les autres; pluſieurs milliers d'hommes en accuſoient un ſeul, & le rendoient reſponſable de tous les meurtres qu'ils avoient commis. La voix du côté gauche prononça ſi fréquemment le nom d'Alexandre pour excuſe, que la Juſtice ordonna qu'il comparût ſeul. Je vis alors un ſquélette de taille médiocre, les vertebres du cou penchées, & tout rouge de ſang, ſortir en tremblant de la foule où il ſe tenoit caché. Le murmure qui ſe fit entendre ſur ſon paſſage augmenta ſa confuſion. Nu, petit, dépouillé, il faiſoit pitié. Quoi, dit la Juſtice, voilà donc celui qui vous a ordonné le crime, & auquel vous avez obéi préférablement à l'équité, à l'humanité, à votre propre conſcience! Contemplez la baſſeſſe de votre idole : elle-même reconnoît ſon néant. Par quel enchantement êtes-vous devenus des eſclaves ſanguinaires, tandis que tout vous crioit que la nature ne vous avoit pas faits pour ſervir les fureurs orgueilleuſes de ce deſpote ?

Pour toi, qui as ſacrifié mes loix au penchant d'une ambition forcenée, tu te vois aujourd'hui l'horreur des complices même de tes forfaits ; mais ce n'eſt point aſſez, je vais te faire voir à qui tu peux être comparé. Au même inſtant elle fit ſigne de ſon ſceptre, & un autre ſquélette, à-peu-près de même taille qu'Alexandre, prit place à côté de lui. Il n'étoit pas tout-à-fait ſi rouge de ſang ; mais ſes os étoient fracturés en divers endroits. Je remarquai que les coups

du

du fer, instrument de son supplice, avoient même enlevé les taches principales. Regarde, Alexandre, dit la Justice, regarde ton émule : il ne manquoit à ce brigand que la force & la puissance pour t'égaler, & il se seroit servi des mêmes moyens que toi pour ravager le monde. Son courage fut aussi grand que le tien ; mais gêné par les obstacles, il fut réduit à égorger dans l'ombre ses concitoyens. Ceux qui veillent à l'observance de mes loix furent heureusement assez forts pour conduire l'homicide sur l'échafaud ; il y avoua ses crimes, & se jugea digne du supplice le plus honteux.

Malheureux ! tu ne differes point de ce brigand ; &, plus à plaindre, le châtiment n'est point tombé sur sa tête. La force a soutenu ton bras de fer qui écrasoit les humains ; tu brûlas mes loix dans l'incendie des villes ; tu forças les mortels effrayés à te dresser des autels ; tu perças le sein de l'amitié ; le scandale de tes victoires a égaré des Rois qui, à ton exemple, sont devenus injustes. Approche, cruel César, toi qui pleuras devant la statue de ce meurtrier, dévoré de l'ambition d'en mériter une semblable. Tu ne fus arrêté ni par le génie de Rome, ni par les pleurs de ta patrie. Armé d'un poignard, tu déchiras son sein lorsqu'elle te tendoit les bras. Tu détruisis la sagesse de six siecles de gloire, pour établir sur leurs ruines les regnes affreux du despotisme. Vas, ton nom commence à devenir en horreur, ainsi que ceux des Tamerlan, des Attila, des Charles XII, des Gengiskhan. Les sages proscrivent leur génie odieux & funeste ; il n'est que la foule aveugle qui soit encore séduite, & qui dans ses idées basses ne puissent confondre le cri-

minel puissant qui échappe au supplice, & le coupable obscur qui le subit justement.

Princes, Conquérants, Généraux, Guerriers, quelques noms superbes que vous portiez, vils ambitieux, hommes de sang, frémissez ! Vous avez accoutumé les hommes à s'entre-détruire ; vous avez fait de la guerre un fléau habituel & renaissant ; vous avez osé attacher une gloire au meurtre ; c'est vous, sans doute, qui répondrez des crimes que vous leur avez fait commettre ; mais celui qui est venu vous offrir une main sanguinaire, celui qui pouvant arrêter la cruauté, ou se dispenser d'en être le complice, a servi vos fureurs pour un coupable intérêt ; celui là, dis-je, s'est rendu aussi punissable que vous. Eh ! de quel droit un mortel ose-t il donner la mort ? Son existence n'appartient-elle pas au Dieu qui l'a créé ? La destruction est un attentat envers l'Etre suprême : frémissez, homicides, en ma présence ! rien ne peut vous excuser, le sang de vos freres crie vengeance. Celui-là même qui n'est couvert que d'une goutte sanglante, sera tourmenté plusieurs siecles par le feu dévorant du repentir. Vous soupirerez encore de regrets, lorsque la clémence du Dieu de miséricorde voudra bien vous absoudre ; car, faut-il vous le dire ? cette tache est ineffaçable.

Vous n'avez agi que pour mériter l'admiration des races futures. Eh bien, vous êtes condamnés à souffrir jusqu'au moment heureux où les peuples éclairés maudiront la guerre & ceux qui en ont allumé l'horrible flambeau. Alexandre ! il faut que ton nom soit en horreur sur toute cette terre où tu voulois être déifié ; il faut que tous ceux qui ont suivi ton exemple soient mis au rang des scélé-

trats, avant que tu puisses espérer quelque pardon. Puisse ce temps n'être pas aussi éloigné que le demanderoit la réparation de tes forfaits! Souffre avec patience: on commence déjà à te détester; on attache à tes exploits l'idée d'injustice & de barbarie, des sages ont frappé d'opprobres tes fougueux imitateurs.

Une autre squélette sortit de la foule, comme pour se présenter aux pieds de la Justice, & la voix du côté gauche devint son interprete. O suprême Justice, dit-il, je suis tout couvert d'un sang qui me tourmente, & tu le sais, je n'ai jamais tué personne. La voix qui étoit à droite, répondit: Tu n'as jamais tué; mais malheureux, tu as chanté les Héros meurtriers, tu les as excités au carnage: en immortalisant leur nom, tu as immortalisé le crime des conquêtes; tu les nommois des triomphes légitimes; & posant hardiment les lauriers sur une tête barbare, tu n'as pas rougi de montrer la gloire au milieu des villes détruites, des temples & des palais embrasés. Le massacre des hommes devoit-il être l'objet du langage des Dieux? Les chants du génie devoient-ils servir les attentats de l'ambition? La colere des Rois mérite-t-elle d'être ennoblie? Ah! c'étoient des larmes que tu devois verser sur le sort de l'humanité souffrante; ou plutôt, tu devois employer le génie dont la nature t'avoit doué, à faire valoir ses droits éternels & sacrés; alors tes vers auroient été plus sublimes & plus respectés. En avilissant les combats, en les rendant odieux à toute la terre, en les livrant d'avance à l'horreur de la postérité, l'on eût vu la gloire sanglante renversée de son char, dépouillée de ses rayons mensongers; l'humanité t'eût serré dans ses bras en pleurant de joie; l'hommage

des mortels sensibles & le regard approbateur du Ciel auroient été ta récompense. Que ta poésie soit lue, admirée, à cause de son harmonie, tandis que tu expieras ici l'abus que tu as fait des plus précieux talents !

Je l'avouerai en gémissant, je vis Virgile, Hor ce, Ovide, ces rares & beaux génies, mais indignes adulateurs du pouvoir arbitraire, suivre les pas de cette ombre désolée. Ils furent punis, comme le chantre d'Achille, pour avoir caressé le monstre qui signa les proscriptions, pour avoir abusé le monde par des vers aussi méprisables qu'ils sont coulants, pour avoir les premiers donné l'exemple honteux de diviniser le diadême, sur quelque front qu'il repose. Tous ces lâches Historiens qui ont déguisé la vérité, cette foule de flatteurs qui conseillerent le crime qu'ils n'oserent commettre, ceux qui ont formé le cœur des tyrans, ou qui, plus criminels encore, ont corrompu l'art de parler au genre humain; tous ces pervers, dis-je, étoient traités comme s'ils eussent versé le sang humain : car ils peuvent être rangés dans la classe des plus cruels ennemis de l'homme; & Machiavel n'étoit, la plume en main, que ce que Néron étoit sur le trône.

La Justice fit entendre sa voix majestueuse, & dit : Paroissez à votre tour, Héros chéris, qui n'avez combattu que pour assurer le repos du monde ! vous dont la valeur utile a été la protectrice des foibles & l'asyle de l'innocence; vous qui avez été aussi supérieurs à vos passions par votre sagesse, qu'à vos ennemis par votre courage. Approchez, Guerriers humains, aussi braves que sensibles, respectables soutiens des peuples, qui n'avez tiré l'épée que pour arrêter l'homme sanguinaire qui venoit les égorger ! Vous

gémissez vous-mêmes sur ce sang impur que vous avez été forcés de répandre ; mais vos regrets ne doivent durer qu'un instant : c'est un tribut que vous payez à la nature, elle vous tient quittes dès que je vous justifie. Alors on vit paroître les Sésostris, les Epaminondas, les Scipion, les Marc-Aurele, Charlemagne & Henri IV. Ils étoient sans tache ; les rayons lumineux du soleil de la vérité resplandissoient autour d'eux, & rendoient plus effrayantes les gouttes ensanglantées qui couvroient les coupables. La Justice fit un signe, & ces derniers furent plongés dans des abymes profonds, pour y être purifiés par les remords. Je me vis parmi le petit nombre qui pouvoit lever vers les cieux des mains pures. Ma joie fut grande ; car je souffrois autant d'être auprès de ces homicides, que si j'eusse été moi-même couvert de sang.

Parmi ces héros, j'apperçus cet homme vertueux qui, embrassant la cause du genre humain dans une affection tendre & sublime, forma ce beau projet de paix perpétuelle qui sera toujours la chimere des belles ames. Il étoit considéré comme l'écrivain le plus honorable de tous les siecles. Un sentiment profond de bienveillance enflamma son ame grande & sensible. Les peines de l'homme tourmenterent son cœur généreux : il auroit voulu abolir dans l'univers l'esclavage, le despotisme, le vice & le malheur ; & sur-tout arracher des mains des Rois ce glaive terrible qui sert leur ambition effrénée. Ses ouvrages avoient paru des rêves pendant le sommeil de la vie ; mais ici ils portoient une empreinte lumineuse qui leur méritoit les regards de la Justice.

Ce Philosophe, assis entre Henri IV & ce Duc

de Bourgogne adoré, tenoit entre ses mains le plan universel de la félicité des nations. Il consultoit ces grands hommes, dont l'humanité sincere & profonde étoient sans faste, sans vanité, sans foiblesse; mais hélas! la nature leur avoit refusé de plus longs jours. Mon ame ardente voloit comme pour s'unir à cette ame pure qui chérissoit l'ordre & l'harmonie pour le seul bien qu'ils font au monde. O quelle joie! quels moments heureux! J'eus le bonheur de m'entretenir avec lui sur des matieres également intéressantes & profondes. Il avoit encore cet enthousiasme que les ames qui ne sentent rien condamnent, & qui est cependant l'unique germe de toutes les grandes choses.

Tout-à-coup une décharge d'artillerie me réveilla en sursaut : elle célébroit la nouvelle d'une victoire. Le peuple, qui ne voit que le moment, étoit dans l'alégresse Pour moi, fuyant le tumulte des réjouissances publiques, le bruit du salpêtre enflammé, l'ivresse d'une populace aveugle, je me dérobai à la foule, & dans un cabinet solitaire j'écrivis ce songe.

SUICIDE.

ARRETE, suicide; arrête, tu as le dessein de te donner la mort. Quand elle vient d'une marche naturelle, elle est paisible; les ressorts se décomposent par gradation; on tombe dans la nuit du tombeau comme dans un sommeil léthargique: mais quand elle est violente, sais-tu les souffrances qui l'accompagnent?

Tu répondras, c'est l'affaire d'un instant. Tu te

trompes : cette balle, en perçant ton crâne, doit déchirer les membranes qui enveloppent ton cerveau ; le déchirement de ces membranes te causera des convulsions cruelles ; tu peux souffrir, dans ce qui paroît un instant, des tourments dont tu ne peux mesurer la durée. Si le temps n'est pour nous qu'une suite d'idées ou de sensations, la douleur qui les accumule dans un instant épouvantable, alonge cette durée par la foule des sensations douloureuses ; & la rapidité de la circulation des esprits animaux qui sont en souffrance, peut égaler dans une minute le cours de plusieurs heures. Tu peux souffrir dans un temps qui te paroît court, tous les tourments qui peuvent peser sur une vie entiere.

Eh ! pourquoi cette précipitation ? laisse faire la nature. Crois que tu es malade, & que lorsque tout change autour de nous, la guérison va venir. Attends : ton courage n'est point sensé. Je n'apperçois pas la nécessité de te donner la mort, lorsque la patience peut effacer tes idées noires. Le motif d'un aussi grand sacrifice est vague. Pourquoi renonces-tu à l'espérance ? Considere-toi comme dans une aliénation d'esprit, parce qu'il n'y a point de rapport entre la mort qui te détruit, & l'événement qui peut te sauver.

Le chapitre de l'avenir nous est inconnu ; les suicides ont une impatience grossiere : ils se tuent au moment où ils pourroient devenir fort heureux. Le suicide a donc un air de folie, de précipitation, de soif avide du repos. Il y a donc une certaine foiblesse dans un sens ; car le suicide ne sait plus combattre le malheur : il manque d'héroïsme. Il paroît n'avoir pas raisonné la vie humaine ; & n'avoir pas appuyé sa conduite sur une

base fondamentale. Sa morale, à coup sûr, est petite & incertaine.

L'idée de se donner la mort est donc une fievre de l'ame, une maladie impatience; il faut traiter le suicide comme un insensé.

Le suicide n'a que l'anéantissement pour espoir: car s'il croît un Dieu, il doit rester soumis sous la verge de l'infortune; il doit adorer l'ordre établi par la Majesté divine. Il oublie qu'il n'a reçu la vie que sous la condition de souffrir & d'attendre. D'ailleurs, si quelquefois l'homme innocent a cherché la mort comme un moindre mal, trop souvent les coupables en ont fait un asyle contre le jour de la clarté, de la justice, & le moment de la vengeance.

IMPRIMERIE.

C'EST le plus beau don que le Ciel en sa clémence ait fait à l'homme. Il changera bientôt la face de l'univers; l'imprimerie verra sortir de ses cases étroites les idées grandes & généreuses auxquelles il sera impossible que l'homme résiste; il les adoptera malgré lui, & l'effet en est déjà visible. L'imprimerie est à peine née, & tout a une pente générale & bien marquée vers la perfection. Les idées sont plus saines, le despotisme s'est civilisé, & l'humanité est plus respectée: de toutes parts on cherche, on scrute, on examine, on travaille au démolissement du vieux temple de l'erreur; on tourne toute son attention vers le bien public & général; tout reçoit l'empreinte de l'utilité. Pour bien comprendre cette vérité, il ne

faut point circonſcrire ſa vue dans les murailles de Paris : il faut enviſager l'Europe, voir les établiſſements nombreux & utiles qui s'élevent de toutes parts, paſſer les mers, regarder l'Amérique, & méditer ſur la révolution étonnante qui s'y prépare.

C'eſt peut-être en Amérique que le genre humain va ſe refondre, qu'il doit adopter une légiſlation neuve & ſublime, qu'il va perfectionner les ſciences & les arts, & repréſenter les anciens peuples. Aſyle de la liberté, les ames de la Grece, les ames fortes & généreuſes y croîtront ou s'y rendront ; & ce grand exemple, donné à l'univers, prouvera ce que peut l'homme quand il met en dépôt commun ſon courage & ſes lumieres.

Les moyens, pour le bonheur univerſel, ſont déjà indiqués : il ne s'agit plus que du développement, & delà à la pratique il n'y a qu'un pas. Voyez ſi telle idée conçue il y a trente ans ne ſe trouve pas réaliſée aujourd'hui, & jugez de la force de la raiſon humaine. Quand le génie lui a prêté le tonnerre de ſa voix majeſtueuſe, quel peuple tôt ou tard ne l'entend point, ne ſe réveille point de la léthargie où il ſommeilloit ?

Art auguſte, toi ſeul contre-balances aujourd'hui tous les canons des Souverains ! Tu es le contre-poids de cette fatale poudre qui alloit nous condamner tous à l'eſclavage. Imprimerie ! tu es une invention viſiblement émanée du Ciel.

Ce deſpote environné de gardes, de fortereſſes, défendu, par deux cents mille glaives nus, inſenſible aux remords de ſa conſcience, eh bien ! il ne le ſera pas à un trait de plume ; ce trait le percera dans le ſein des grandeurs. Il voudroit ſourire & déguiſer la bleſſure qu'il a reçue ; c'eſt

la convulsion de la rage qui agite ses levres. Il a beau être puissant, il est puni Oui, il l'est; & ses enfants le seroient aussi en héritant de ce nom détesté, s'ils ne lui imprimoient pas une autre renommee.

Tremblez donc, tyrans de toute espece, tremblez devant l'Ecrivain vertueux ! il souleve un tribunal vengeur, qui prélude à celui de la postérité.

Le travail de plusieurs siecles, & la suite des âges, donneront à la lumiere ce qui est encore caché dans les ténebres. Aucune découverte utile ne périra plus.

L'imprimerie immortalisera les livres dictés par le génie de l'humanité; & tous ces travaux accumulés, & toutes ces pensées différentes, élaborées par la réflexion, formeront le code des nations. Quand la nature ne produiroit plus de ces nouveaux génies dont elle est si avare, les soins assidus des esprits ordinaires éleveroient l'édifice des connoissances physiques.

L'esprit d'un seul s'épuise, & non l'esprit humain, a dit un Poëte. L'esprit humain semble vouloir marcher à pas de géant, parce que les étincelles qui partiront de tous les points du globe peuvent se réunir en un foyer, à l'aide de l'imprimerie, qui rassemble ces rayons épars. La postérité sera donc toute étonnée de notre ignorance sur des objets que le temps aura éclaircis dans tous leurs rapports. Ainsi il y a à parier qu'il vaudra mieux vivre dans mille ans que de vivre aujourd'hui. Je pense trop bien de l'homme, pour croire qu'il ne se rendra pas aux vérités qui l'environnent & le pressent.

La philosophie est un phare qui répand au loin la clarté. Elle n'a pas un pouvoir actif, elle

fait briller seulement sa lumiere : c'est aux vents à enfler les voiles, à pousser les vaisseaux ; elle ne montre que la route. Aussi la philosophie n'a-t-elle jamais causé de troubles, de séditions, de noirs attentats ; elle n'est que l'expression d'une raison sublime qui parle à l'univers, & qui n'a de force qu'autant qu'elle est adoptée. Mais l'homme s'éclaire involontairement : il n'est point en son pouvoir de rejetter la vérité, lorsque taillée & façonnée comme le diamant elle est mise en œuvre par les mains du génie.

Il y a telle opinion qui, semblable à la peste noire, a fait le tour du globle, a fait brûler en Europe, a fait massacrer en Amérique, a ensanglanté l'Asie, a causé des ravages jusqu'aux poles. La peste noire a eu du moins son cours ; elle n'a enlevé que les deux tiers de l'espece humaine : mais telle extravagance barbare a régné douze cents années & a rabaissé l'homme au-dessous de l'instinct des brutes. Les Ecrivains philosophes sont les bienfaicteurs qui arrêtent & rompent cette épidémie morale, plus dangereuse que les fléaux les plus redoutés.

Quand je vois un livre avec un privilege, je parie, sans l'ouvrir, que l'ouvrage contient des mensonges politiques Le Prince peut bien dire : Ce morceau de papier vaudra mille francs ; mais il ne peut dire, cette erreur deviendra vérité, ou bien cette vérité ne sera plus qu'une erreur. Il le dira ; mais il ne contraindra jamais les esprits à le croire.

Ce qui est admirable dans l'imprimerie, c'est que ces beaux ouvrages qui font l'honneur de l'esprit humain, ne se commandent point, ne se paient point ; au contraire, c'est la liberté naturelle de l'esprit généreux qui se développe, malgré les dangers, & qui fait un présent à l'humanité,

en dépit des oppresseurs. Voilà ce qui rend l'homme de lettres si recommandable, & ce qui lui assure la reconnoissance des siecles futurs.

DE L'AMOUR,

SONGE.

LE triste mois du Sagittaire annonçoit déjà l'hiver aux cheveux blancs; le flambeau des Cieux ne jettoit plus qu'un éclat pâle, & la nuit plus longue succédoit rapidement au jour. Adieu les plaines riantes, les bois ombragés, les ruisseaux tranquilles. Le froid vieillard qui s'assied sur les orages, tout hérissé de glaces & de frimats, chassoit l'Automne expirante. Il falloit retourner à la ville, à cette ville tumultueuse, où toutes les passions fermentent, & semblent de leur souffle impur corrompre l'air qu'on y respire. J'abandonnois à regret ces belles campagnes, où six mois s'étoient écoulés comme un seul beau jour. Au milieu de ma route je m'arrêtai sur le soir dans une Hôtellerie pour y passer la nuit. Assis auprès d'un large foyer, d'où jaillissoit un feu brillant, je réchauffois mes mains engourdies, lorsque je vis entrer une jeune femme d'une figure intéressante; son geste & sa démarche ennoblissoient la simplicité de ses habits: elle tenoit dans ses bras un paquet mollement pressé contre son sein, A peine fut-elle à mes côtés, qu'elle l'ouvrit & développa d'entre plusieurs langes le plus bel enfant qui ait jamais frappé mes regards Cette scene, quoique naturelle & commune, me toucha vivement par les graces, la noblesse, la dignité de celle qui la représentoit. Ref-

pectueux admirateur de la tendresse maternelle, je la considérai néanmoins avec beaucoup d'attention. Les traits les plus fins se dessinoient avec fierté dans les contours d'une physionomie douce & touchante; ses yeux étoient pleins de feu, mais la modestie en tempéroit la vivacité; sa parole étoit ferme, quoiqu'un peu agitée; & cet ensemble formoit un tableau qui m'attachoit tout entier. Encore plus excité par un intérêt tendre que par un penchant curieux, je me hasardai à lui demander d'où elle venoit, & si elle avoit encore loin à marcher, chargée d'un tel fardeau. Ce n'est point un fardeau, me répondit-elle d'une voix douce; mon enfant m'est trop cher pour peser dans mes bras: ils ne se reposeront de l'avoir porté, que lorsqu'ils l'auront remis dans les bras d'un pere tendrement aimé. Puissé-je toucher à cet instant heureux! Mais si le sort l'éloigne, l'espérance courageuse saura me donner la fermeté de l'attendre. Ces mots prononcés avec quelque véhémence, m'inspirerent le désir d'en apprendre davantage. Je la questionnai avec ce ménagement, ce respect, qui invitent l'ame par l'accent de la droiture, sans aucune autre espece de violence. Son cœur naïf se trouvant d'abord un peu embarrassé dans le chemin de la sincérité, hésitoit à chaque réponse; mais enfin, soit que ma façon de parler lui inspirât quelque confiance, soit qu'elle trouvât un soulagement secret à me faire un aveu que je paroissois désirer, elle me parla ainsi: Vous reconnoîtrez aisément à mon accent que je ne suis pas de cette province; je suis née à ***. Je perdis ma mere de trop bonne heure; bientôt je me trouvai à cet âge où tout paroît séduisant, & où on le devient soi-même. Parmi tant d'yeux qui cherchoient à fixer les miens, il s'en trouva deux

auxquels il fallut répondre. Je ne pus m'en défendre; car, en les regardant, je crus voir le bonheur qui y brilloit d'une flamme pure : elle acheva d'embraser mon cœur. Nous fûmes bientôt d'accord; nous nous entendîmes; nos cœurs n'en formerent plus qu'un; & forcés de cacher notre amour, il n'en devint que plus violent. J'appartenois à des parents aisés, mais d'un caractere tyrannique. Mon amant étoit jeune, bien fait, spirituel, vertueux; mais sa fortune étoit de beaucoup inférieure à la miennne : on refusa de me le doner pour époux. Un homme riche, sans graces & sans mérite, vient, me demande en mariage, comme on demanderoit un bijou pour lequel on auroit quelque fantaisie : l'occasion parut si avantageuse, qu'on n'accorda à mes larmes que deux jours pour me décider. On a beau dire, une fille jeune & timide, accoutumée à la soumission, ne peut se refuser à la main d'un pere qui, d'un air impérieux, la traîne à l'Autel. Je ne me sentois point cette force; je consultai mon amant, comme ce que j'avois de plus cher dans le monde, & je lui dis : je ne vois que la mort qui puisse me soustraire aux ordres d'un pere qui semble plutôt tonner que commander. Que faire ? Fuyons, me dit-il, si vous m'aimez; la fuite est nécessaire. Et il me serra dans ses bras, sans parler. D'autres pays, poursuivit-il, nous offrent des asyles contre la tyrannie; partons : la terre nourrit dans sa vaste étendue tous les enfants laborieux. Dieu nous a donné des cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre : c'est à sa Providence qu'il faut nous confier. Venez; c'est désormais à mon bras à guider vos pas. Sa voie douée d'un charme irrésistible m'entraîne : l'amour nous prête ses ailes, mais aussi son imprudence; dans notre invresse, nous aurions été, je crois, jusqu'au bout du mon-

de, ſi le manque d'argent ne nous eût tout-à-coup arrêtés. Surpris, nous nous regardâmes, & déjà endettés dans cet endroit où vous me voyez, il ne nous étoit plus permis d'en ſortir. Je portois dans mon ſein cet enfant qui charme vos yeux & les miens. Quelle ſituation pour une mere, pour un époux ! Je l'appelle mon époux, & il l'eſt en effet ; nos ſerments mutuels ſont montés au tribunal auguſte de la Divinité : ils n'avoient qu'elle pour témoin ; mais aucun de nous n'eſt aſſez vil pour les rompre. Mon époux, dans ſa miſere, ſe ſouvint d'un oncle dont il avoit toujours entendu vanter l'humanité bienfaiſante. Il occupoit un poſte lucratif, non loin de cette contrée. Te réſous-tu, me dit-il, à me laiſſer partir ſeul, pour toucher un parent qui peut nous ſecourir ? car je meurs de honte & de douleur de voir l'état où je t'ai réduite. Les travaux de mes mains ſeroient aujourd'hui inſuffiſants. Reſte ici en otage, & ne crains rien .... Va, lui répondis-je en le baignant de mes larmes ; moi, douter de ton cœur ? Jamais : ce ne ſera point ta main qui me portera le coup de la mort ; non.... Il part. Depuis trois mois je n'ai aucune nouvelle de lui. D'autres ſoupçonneroient ſa fidélité, mais je ſuis loin de cette horrible penſée ; mon époux n'eſt point mort, car le Ciel eſt juſte ; je ne ſais où il eſt, mais je l'attends chaque jour. Cependant j'ai été livrée aux douleurs de l'enfantement loin d'une vue ſi chere, & qui auroit pu les diminuer ; il n'a point reçu ſon fils dans ſes bras, il ne l'a point embraſſé. O Ciel ! dans quelle inquiétude doit-il être plongé ! En quelque état qu'il ſoit, il ſouffre, & l'image de ſes maux aggrave les miens. Rien ne me manque encore ici, il eſt vrai ; les gens de cette maiſon ſe ſont intéreſſés à mon ſort ; ils n'ont point ſuſpecté mon

honneur, ma probité : mais la naiſſance de cet enfant accumule mes dettes. Qu'il eſt dur de devoir de pareils ſervices à la pitié d'autrui ! Quel ſeroit mon déſeſpoir, ſi la religion ne ſoutenoit mon courage ! Je pleure en baiſant mon enfant, lorſque je ſonge que le premier aliment qu'il reçoit eſt à titre de grace : je tremble que l'infortune qui ſe leve à ſa premiere aurore ne l'accompagne le reſte de ſes jours. Dieu, protecteur de l'innocence, aie pitié de lui. Mon époux, en partant, m'a conjuré de l'attendre ici, de n'en point ſortir, ſur-tout de ne point m'inquiéter, quelque retard qu'il puiſſe arriver ; j'en crois ſa parole, comme ſi c'étoit la voix du Ciel même. J'ai porté long-temps ce ſecret douloureux ſur mon cœur, vous êtes le premier à qui je me ſois haſardée de le découvrir. On détourne ſi promptement les yeux de deſſus une infortunée, on eſt ſi cruellement ingénieux à lui ſuppoſer des fautes ; la pitié de certains hommes eſt ſi outrageante, ſi barbare..... Je remarque qu'on commence à ſe laſſer des ſecours que l'on m'accorde ; on me demande pourquoi je ne reçois aucune nouvelle de mon époux ; s'il reviendra bientôt. Je ne ſais que répondre. Chacun s'étonne de mon courage, mais perſonne n'a mon cœur.

Je gardois le ſilence, eſſuyant une larme qui naiſſoit dans mes yeux. Elle pourſuivit d'un ton plus animé..... Ah ! s'il vivoit, il ſeroit à mes côtés ; mais cet enfant, dans qui je l'embraſſe & crois le voir, voilà le lien qui m'attache à l'eſpérance & à la vie. En achevant ces mots elle le baiſa tendrement, en lui jettant ces inexprimables regards où ſe peint l'énergie de la nature. Elle paſſa modeſtement la tête de cet enfant ſous ſon mouchoir, pour laiſſer librement ſa petite bou-

che sucer le lait délicieux de son beau sein. Il étoit d'une blancheur éclatante. J'étois un peu troublé. Qu'elle étoit belle alors ! Ah ! j'ai vu la majesté des Rois assis sur leur trône ; celle d'une mere en cette fonction auguste est bien plus digne de nos respects.

Mais tout-à-coup entre avec précipitation un jeune homme un peu en désordre ; il vole dans les bras de cette tendre mere, qui jette un cri ; il la tient long-temps pressée contre son cœur. Il ne faut point demander qui c'étoit. Muette de tendresse, d'étonnement, elle lui présente son fils, ce fils qu'il n'avoit point encore vu. En le prenant dans ses bras il ne fut plus maître de lui-même ; il levoit les yeux vers le Ciel, & des pleurs ruisseloient le long de ses joues ; il signaloit les sentiments dont son cœur étoit plein, par des exclamations mêlées de cris de joie aigus, inarticulés, & qui ressembloient presque à ceux de la douleur. Emporté par des mouvements rapides & qui se confondoient, il serroit tour-à-tour la mere & l'enfant contre son sein ; les larmes de cette innocente créature ébranlerent son ame entiere ; il y répondit par ses baisers. Il ne pouvoit se détacher de cette partie de lui-même, qui lui étoit plus chere que sa vie ; & tous les témoins se sentirent agités, à ce spectacle touchant, de l'émotion la plus vive. Je partageois la volupté dont ils s'enivroient : l'envie de se parler plus librement les entraîna vers leur chambre. Le jeune homme soutenoit les pas de son épouse, dont les forces sembloient épuisées par l'excès de la joie. Son œil vigilant n'abandonnoit pas un instant son fils, & d'un bras protecteur il écartoit l'ombre du danger de cette tête innocente. Je les vis s'éloigner à

regret; ils emportoient le plaisir délicieux que je goûtois à contempler leur tendresse mutuelle.

On me conduisit dans une chambre; j'apperçus qu'elle étoit voisine de la leur. Une porte mal condamnée, simplement recouverte d'une tapisserie, me laissoit distinctement entendre leurs voix. Un sentiment involontaire me maîtrise, & me porte à prêter une oreille attentive; le jeune homme avoit un ton de voix si animé, que je ne perdis pas un seul mot. Tendre amie, disoit-il, livrons-nous au plaisir de nous aimer, puisque c'est le seul qui nous reste, puisque c'est lui qui nous ravit tous les autres biens. Soutiendras-tu avec courage le sort qui nous est réservé? Te sens-tu la force de m'entendre? — Parle sans crainte, répondit-elle; il y a deux heures que j'étois la plus infortunée des femmes, je me sens la plus heureuse : tu vis, tu m'aimes; mon fils dort entre nous deux, nos regards se croisent sur son berceau; c'est une existence nouvelle qui anime mon cœur; qu'ai-je encore à désirer? Si des parents cruels nous refusent la vie, nous la demanderons à toute la terre; nous louerons nos bras à des maîtres dont la tyrannie se bornera du moins à jouir du fruit de nos travaux. Nous pourrons nous aimer en liberté, vivre, travailler & mourir ensemble.

O Dieu! reprit le jeune homme, n'est-on riche que pour être injuste? J'ai volé chez cet oncle, en qui j'espérois trouver un pere; il étoit déjà prévenu par le tien. Dès le premier abord, il m'a reproché d'avoir violé les loix les plus sacrées, d'avoir déshonoré son nom, de m'être rendu digne du dernier supplice. Je ne revenois pas de mon étonnement; je crus qu'il avoit perdu le sens. Il ajouta que celle que j'a-

vois eu l'audace d'enlever ne seroit jamais mon épouse ; que ton pere en avoit fait le serment, & que lui-même avoit promis d'interposer son autorité pour te remettre en ses mains.

Il accompagnoit ce discours du geste de l'indignation & du mépris. Quoique sensiblement blessé, je déguisai l'état violent de mon cœur ; je lui peignis notre amour tel qu'il avoit été, pur innocent, imprudent peut-être, mais vertueux. Il m'imposa silence d'un ton menaçant ; il me dit que je n'avois point d'autre parti à prendre que de te livrer entre ses mains, sans aucun délai, & de me soustraire moi-même, par une absence éternelle, aux justes vengeances d'un pere irrité. Je lui répondis que la colere égaroit sa raison & déplaçoit à son œil les limites du pouvoir paternel ; que tout pouvoit aisément se réparer sans bruit & sans violence ; que si j'avois commis une faute, cette faute étoit excusable ; que c'étoit celle de l'amour ; qu'elle obtiendroit grace aux yeux de tout homme sensible, n'ayant été ni ravisseur, ni traître, ni séducteur. Comme il ne m'écoutoit point, je voulus abandonner ce parent cruel. Quelle perfidie ! On se jette sur moi, on m'arrête, on me conduit dans les prisons, où je suis étroitement resserré ; on ne met d'autre prix à ma liberté que de déclarer le lieu de ta retraite. Je garde un généreux silence, malgré toutes les persécutions & les instances les plus artificieuses. Ma fermeté s'accroît par tout ce que je souffre : mais je souffrois pour toi ; & à cette seule idée, ma captivité cessoit d'être horrible. Ma persévérance change en fureur la colere de ton pere : il arrive, il paroît devant moi, il feint de modérer ses transports, il ose me promettre ma

grace & la tienne, si je te remets à lui. C'étoit m'avertir qu'une clôture éternelle t'attendoit; mais un amant qui craint pour ce qu'il aime, a des yeux trop perçants pour ne pas pénétrer un tel piege. Je lui répondis avec fierté : Votre fille n'est plus à vous, Monsieur; vous l'avez tyrannisée; vous méditez en ce moment la perte de sa liberté; vous dressez le plan de son malheur. Elle m'a choisi pour époux; je défendrai son choix jusqu'à la mort; c'est moi qui dois répondre de sa liberté, de ses jours & de sa félicité : les droits d'un pere qui ne respire que la vengeance cedent aux miens. Et comment osez-vous contredire un choix qui assure son bonheur? Comment osez-vous prétendre un empire sur des inclinations auxquelles le cœur même où elles sont nées ne peut commander? Je recevrai la mort, avant de livrer à votre aveugle courroux une tête si chere; oui, je mourrai avant de manquer au secret que je lui dois.

On me laissa quelque temps tranquille. L'homme chargé de m'apporter quelque nourriture parut s'intéresser à mon état : il m'offrit ses services, & voulut m'engager à lui confier une lettre que j'avois écrite; mais je ne pus jamais me résoudre à y mettre une adresse. Pour vous prouver la sincérité de mon attachement, me dit-il, si vous voulez, dès ce soir, je vous procurerai les moyens de vous échapper, pourvu que vous en profitiez avec précaution. Je le serrai entre mes bras comme un libérateur. Il me tint parole, & la nuit suivante vit précipiter mes pas vers toi. J'ai marché trois jours de suite sans prendre aucun repos; & si la fatigue m'accabloit, l'amour me prêtoit ses forces. J'ai tout oublié, tendre amie, maintenant que je

repose auprès de toi, que tes bras sont enlacés autour des miens, & que ta douce haleine est sur mon visage. Cependant, faut-il te le dire ? mon amour n'est point sans inquiétude. J'en crois trop peut-être un pressentiment fatal; mais je crains qu'on ne m'ait laissé fuir que pour mieux suivre la trace de mes pas, & pour mieux s'assurer de l'asyle qui te recele. Si c'étoit un stratagême ! Dieu ! . . . . J'ai vu, non loin d'ici, une chaise de poste fermée; je l'ai remarquée dès le premier jour de mon départ, qui suivoit la même route que moi. Fuyons, tendre amie, fuyons de ces lieux dès la pointe du jour, & choisissons un asyle où la Providence daigne nous protéger contre nos persécuteurs. — Mais comment partir, répondit la jeune épouse, lorsque nous sommes engagés par une dette que nous ne pouvous acquitter ? L'honneur, la probité nous retiennent ici en esclavage. Dis-moi, cher ami, trouves-tu quelque moyen de les accorder avec la nécessité où nous sommes réduits ? — Oui, sans doute; mais tu n'y voudras jamais consentir. — Parle. — Je ne crains que pour toi. Si l'on venoit t'enlever de ces lieux, nous serions à jamais perdus l'un pour l'autre, & mon désespoir seroit sans bornes. Fuis avec mon fils, cache-toi dans quelque endroit où tu puisses demeurer inconnue; je resterai ici pour répondre de la somme; je vendrai, s'il le faut, mes habits & les derniers effets qui me restent. Peut-être deviendrai-je l'ami d'un cœur compatissant & généreux, que nos malheurs toucheront; alors je revolerai vers toi, & nous ne nous séparerons plus. Mais le premier de nos soins est de te soustraire à la poursuite d'un pere; il t'enseveliroit pour la vie dans une maison de douleurs & de

déſeſpoir. Mon ſang ſe trouble à cette ſeule penſée. — Cependant, ſi ton cœur ne peut ſe réſoudre à me quitter, demeure ; nous mourrons enſemble. — Non, dit-elle ; je cauſerois ta perte, il ſuffit de la mienne. Je ne me flatte point de fléchir un pere irrité ; il m'arracheroit de tes bras. Je fuirai pour mieux aſſurer notre liberté & notre bonheur...... A ces mots, le jeune homme l'embraſſa ; ils ne ſe répondirent plus que par des ſoupirs ; & une douleur voluptueuſe, qui avoit ſon prix, abattit ſur eux le doux ſommeil qui les ſurprit inſenſiblement.

Mon cœur ému palpitoit avec violence, je donnois des larmes d'attendriſſement à leur ſort. L'ame plongée dans une douce mélancolie, je me diſois à moi-même : Quel eſt ce mouvement ſympathique, dont l'impulſion, auſſi rapide que victorieuſe, réunit ſi étroitement deux êtres, rend courageux le ſexe le plus timide, & fait ſoupirer le cœur le plus féroce ? O charme invincible de la beauté, ton empire eſt certain, tu ne trouves point de cœur rebelle ! Ne nous le déguiſons pas, cette même femme en cheveux blancs, courbée ſous le fardeau des années, plus à plaindre encore, plus preſſée des beſoins de la vie, n'auroit point excité dans mon ame une ſenſibilité auſſi vive. Je cherchois à définir cette paſſion active dont je me rappellois par tout les étonnants effets. Eſt-elle donnée à l'homme pour ſa félicité, ou pour ſon malheur ? Je comparois les exemples de crime & de vertu qu'elle a donné au monde ; je m'endormis peu-à-peu dans un torrent de réflexions : bientôt, égaré dans les illuſions d'un ſonge, mes pieds ne touchent plus la terre ; je me ſens tranſporté dans les nues, au milieu d'un char attelé de colombes qui ſe bequetoient dans le vague des airs, &

un objet aussi ravissant qu'admirable s'offrit tout-à-coup à mes regards. Une femme d'une taille haute & d'une beauté indéfinissable, couronnée d'étoiles, planoit au milieu d'un air pur, au-dessus de la terre, qui sembloit s'embellir sous ses regards, & s'abreuver délicieusement d'un lait éblouissant que son sein répandoit avec abondance. Son sein étoit enrichi de plusieurs mamelles fécondes, rangées dans un ordre parfait; d'une main elle tenoit un flambeau dont les flammes étoient extraites des premiers rayons du soleil. Elle l'agitoit avec une grace majestueuse, & des millions de petites étincelles brillantes, en forme de dards, se précipitoient avec activité dans toutes les parties du monde. De l'autre main, elle tenoit un fil invisible aux mortels; ce fil que rien ne pouvoit rompre, passoit dans tous les cœurs, & tenoit tous les objets de la terre enchaînés avec des nœuds plus forts que le diamant. Le plus léger mouvement partoit de ce grand principe, & les révolutions les plus prodigieuses étoient l'effet de ce simple ressort; c'est par lui qu'elle développoit le cours des choses avec une harmonie réguliere & constante, qu'elle conduisoit tout avec une magnifique aisance; sa robe tachetée embrassoit le globe de l'univers, & présentoit une admirable variété de couleurs nuancées à l'infini. Elle se suffisoit à elle-même, & jouissoit de ses propres charmes. Dans ses regards se peignoient sa tendresse & la sollicitude maternelle; je n'eus pas de peine à la reconnoître. O Nature, lui dis-je, est-ce-toi que j'ai tant cherchée? est-ce toi que les mortels veulent méconnoître? est-ce toi, beauté pure, qu'ils outragent à chaque instant? Elle me jetta un sourire plein de bonté, & dit: Tous les hommes sont mes enfants, mais ces enfants sont volages & rebelles. Ils oublient leur

mere; & plus ils s'éloignent de moi, plus leurs yeux deviennent foibles pour m'appercevoir. Je les conduits doucement par ce fil, en leur cachant la main qui les soutient; car leur orgueil en seroit blessé. Je leur présente de flatteuses amorces pour qu'ils m'obéissent, & je ne les châtie que pour leur bien, lorsqu'ils s'écartent trop de mes aimables loix : ils murmurent sans césse contre leur mere; elle ne les en chérit pas moins. Je veille sur tous leurs besoins véritables; mais je ne me prête point à leurs besoins factices, qui enflamment & déreglent leur imagination. Ces feux que tu vois partir du flambeau de la vie vont la porter dans les entrailles cachées de la terre; je tends sans cesse au mouvement, à l'existence, au développement de tous les êtres; ces feux brillants sont autant de germes reproductifs, source intarissable de joie, de plaisir, de bonheur & d'immortalité. Si je ne fais pas mieux, mon fils, crois qu'il ne m'est pas donné de faire davantage.

Elle me fit signe, & je jettai les yeux sur un verre concave, d'une large circonférence, étendu à ses pieds. Quel fut mon ravissement! Je pouvois appercevoir, à travers ce céleste microscope, toute la terre sous un seul point de vue; je pouvois en distinguer chaque partie jusque dans les détails les moins perceptibles. Le genre humain m'offroit ce qu'il est en effet, une seule & même famille; tous ces petits dards enflammés qui jaillissoient du flambeau créateur, avoient une activité féconde. Le plaisir animoit la matiere, & elle croissoit à vue d'œil sous cette main fortunée. Les plantes, les fleurs, les arbres penchoient l'un vers l'autre leurs tiges amoureuses & vivantes; les grands corps semés dans l'espace, obéissoient à ce mouvement universel; les atomes se poursuivoient; chaque

désir voloit vers son aliment; chaque étincelle enflammoit un objet & le dévoroit comme sa proie. Le métal vivifié dans la mine étendoit ses branches, & les unissoit en silence; le caillou le plus dur s'incorporoit à la pierre qu'il faisoit grossir; les oiseaux aux ailes étendues cherchoient la volupté dans l'azur des cieux: les habitants des eaux ressentoient ce feu subtil dans leur humide demeure; & parmi les sables brûlants, le fier lion, les crins hérissés, l'œil étincelant, suivoit sa compagne en rugissant de plaisir; tandis que dans le creux des antres sourds, la tigresse, allaitant ses petits, ne représentoit qu'une mere soigneuse & tendre.

Cette flamme inépuisable, toujours une & toujours divisée, multiplioit à l'infini l'amas prodigieux des êtres, mais l'excès de cette population seroit devenu effrayant, si la main de la destruction n'eût arrêté une partie de ce cours intarissable. La Nature gémissoit en voyant la moitié de ses enfants incessamment sacrifiée à l'autre; elle détournoit les yeux de cette main dévorante qui les précipitoit dans la mort lorsqu'à peine ils étoient nés: mais, fille soumise du Dieu qui l'a créée, elle adoroit sa volonté sans chercher à la comprendre. Les individus se détruisoient, mais l'espece survivoit & sembloit immortelle. Profite, me dit-elle, des instants précieux qui te sont accordés; n'égare point ta vue sans fruit sur cette multitude d'objets dont aucun œil humain ne peut embrasser les rapports: arrête-toi sur l'homme, comme sur le plus parfait, mais aussi comme sur le plus singulier de mes enfants; c'est lui qui doit préférablement t'intéresser. Ne diroit-on pas qu'il est le terme & le centre de ce monde, tant il a su tout assujettir à ses besoins ou à ses plaisirs? Saisis quelques exemples, car il ne t'est donné que le coup-d'œil.

Je portai mes regards avec rapidité, & je découvris dans de vastes contrées qui nous ont été jusqu'ici inconnues, un sauvage nu, mais libre, se promenant sur la terre & n'y étant point enchaîné, n'ayant que Dieu & la Nature au-dessus de sa tête, jouissant des biens qui s'offroient à lui, sans les analyser, content du présent, & ne se forgeant point dans l'avenir des fantômes imaginaires. Son corps étoit souple & robuste, son œil vif & perçant, son oreille prompte & sûre, & sa démarche avoit une fierté dont rien ne nous présente l'image dans nos climats dégénérés ; une étincelle du flambeau créateur avoit volé dans son sein. Embrasé de ce feu, il erre sur le sommet d'une montagne ; c'est-là qu'il a prévenu l'aurore : il regarde le Ciel, contemple la nature, & demande à chacun d'eux cette volupté dont ils ont mis le principe brûlant dans son cœur. En promenant sa vue avide, impatiente, il découvre dans le fond d'un vallon l'objet qui lui étoit destiné ; l'éclair est moins prompt ; il vole, s'élance en trois bonds, poursuit à la course cette beauté fugitive ; il la fatigue bientôt. Lasse, abattue, elle tombe sur un lit de verdure : il se précipite dans ses bras, & leur foible résistance annonce les secrets désirs dont elle-même est consumée. Ce n'est point le délire de l'imagination qui les unit & les enflamme, ce n'est point une passion terrible qu'on reconnoît à ses égarements ou à ses excès : c'est plutôt l'énergique & chaste impulsion de la Nature, qui consomme avec sagesse le miracle de la reproduction des êtres. Jamais la volupé ne fut plus vive & plus pure ; il a déposé les feux bienfaisants de l'amour dans un cœur reconnoissant & sensible. La pudeur de cette beauté mourante ne consiste point dans les grimaces d'une resistance aussi ridi-

cule qu'involontaire, mais dans cette modération qu'avoue le bonheur. Elle jouit ſans crainte comme ſans remords : on la verra déſormais attachée aux pas de celui qu'elle reconnoît pour ſon vainqueur & ſon maître. Ce n'eſt point le lien de l'eſclavage qui la captive, c'eſt le nœud de l'amour & celui du plaiſir : ils errent librement ſur une terre féconde, qui n'eſt point vendue au démon de la propriété. Le jeune ſauvage a plus de grace & de majeſté auprès de ſa compagne; ſon œil eſt plus doux, ſon front plus ſerein. Le moment arrive où il faut rendre avec douleur le fruit d'une union voluptueuſe : c'eſt aux bords d'une fontaine que ſe paſſe cette ſcene attendriſſante ; elle ſurmonte toutes les peines d'une mere, pour n'en goûter que les plaiſirs. Le cœur du ſauvage eſt ému d'un ſentiment nouveau & ſupérieur à tout ce qu'il a encore reſſenti ; il reçoit dans ſes bras vigoureux ſon enfant, qui annonce déjà la force & la ſanté de ſon pere ; il reconnoît ſon ſang, & il ne lui ſera pas plus poſſible de s'en détacher, que de renoncer au ſentiment intime de cette liberté qu'il idolâtre, ſans ſavoir qu'il peut la perdre.

Tu vois, me dit la Nature, les enfants qui ſont demeurés les plus fideles à mes loix ; d'autres bien moins ſenſés ont voulu réaliſer les rêves de leur eſprit. Ils ont rougi de leur nudité & de leur bonheur ; ils ont rejetté mes bienfaits, ils ont fait un code bizarre..... Si je les abandonnois à leurs propres loix... Mais, non ; l'inſtinct, leur premier guide, cet inſtinct qui, malgré eux, les porte au bien, veille, en dépit de leur orgueilleuſe folie, à la conſervation de l'eſpece.

Je reportai la vue dans le verre myſtérieux, & j'apperçus des hommes policés. Ils ſe reſſembloient preſque tous ; on ne diſtinguoit plus leur

taille, & tous leurs mouvements sembloient gênés. La même main qui bâtissoit leur coëffure formoit l'intérieur de leur tête, & la pensée étoit devenue moins libre que la mode. Ils se croyoient sages, & n'étoient que malheureux. Les deux sexes, diversement habillés, marchoient l'un vers l'autre avec une gravité singuliere, se cachoient d'abord avec grand soin l'effet des petites étincelles, se parloient pendant long-temps de toute autre chose que de ce qu'ils vouloient se dire, & après s'être trompés réciproquement, la vanité achevoit l'ouvrage du mensonge. Chacun intéressoit de son côté d'autres gens, pour qu'ils consentissent à l'union qu'il avoit dessein de former. On s'assembloit, on consultoit, on pesoit scrupuleusement la fortune; & pour peu qu'elle fût inégale, tout étoit rompu. Souvent pour conclusion on envoyoit à trois cents lieues delà demander à Pierre si Jacques pouvoit en sureté de conscience s'unir à celle qu'il aimoit : Pierre prenoit de l'argent, & puis écrivoit oui. Alors c'étoient des cérémonies sans fin; on chantoit le matin, on dansoit le soir, & on laissoit les époux seuls, lorsque souvent le désir étoit passé. Vois, me dit la Nature : au bout de toutes leurs extravagances, les voilà qui reviennent à moi comme ils y reviendront tous; ils mettent bas les habillements dont ils sont embarrassés. Mais cette flamme active que je leur envoyai pour leur bonheur, brisée dans sa direction, n'a plus la même force; elle s'est éteinte parmi ces longs débats. J'y perds un enfant fort & vigoureux; je n'ai plus que celui de la gêne & de la contrainte: leur race dépérit, décline en beauté, en vigueur; les ames sont aussi foibles que les corps. A peine sont-ils nés, qu'on leur imprime

l'empreinte de l'esclavage. Les bandes, les entraves sont toutes prêtes, & on les y soumet avec une joie triomphante, à-peu-près comme dans les prisons on fête le nouveau venu qui vient partager la disgrace commune. Que d'idées chimériques ils se sont forgées! Que leur génie a été funeste! Que la raison leur a fait sacrifier de goûts innocents & délicieux! Les remords importuns, les sombres réflexions, les agitations perpétuelles, voilà l'ouvrage de ces hommes superbes. Il n'y a pas longtemps qu'ils avoient la folie barbare d'écraser à coups de pierres ceux qui, cédant aux traits que je leur inspirois, s'unissoient de concert sans l'avis ni la petmission de personne. Aujourd'hui ils se contentent de les railler ou de les mépriser, en les enviant secrétement. Ils se plaisent à exercer les uns sur les autres une tyrannie profonde & cruelle. Ils ont tellement étendu le fil de leurs loix sur toutes les parties de la terre, qu'on rencontre ce fil à chaque pas, & qu'il faut être bien adroit ou bien heureux pour ne le point rompre. C'étoit là le secret de faire beaucoup de malhonnêtes gens; & ils l'ont parfaitement perfectionné, en interdisant mille choses légitimes & innocentes. Puis-je regarder sans frémir ces serrails nombreux, peuplés d'Eunuques, sombres persécuteurs des plus parfaites beautés, qui languissent dans les horreurs d'un désespoir qui ne finira qu'avec leur vie! Elles attendent d'un despote, pâle, énervé, un foible soulagement qui ne fait que les irriter, tandis qu'un serrail d'hommes conviendroit bien mieux à chacune d'elles. Dans d'autres climats, il est d'autres serrails, où elles semblent adorer leur joug, où un soupir vers moi est une impiété, où dans de longs cantiques

elles vantent au Créateur le refus qu'elles font de perpétuer la race des hommes. Il faut qu'elles la jugent bien méchante pour oser parler ainsi. J'ai mon tour; je les châtie cruellement; elles ont beau crier dans leurs couches solitaires, arrosées de larmes : O Nature ! Nature ! Je poursuis mon cours, & leur repentir me venge du mépris qu'elles ont fait de mon pouvoir.

Je n'étends pas moins mon indignation sur ces débauchés qui ne sont soumis qu'à leurs sens, qui brûlent leur imagination dans une poésie lascive. Malheureux ! ils ignorent que le plaisir, pour être goûté, doit être simple, naturel, facile; ils ne connoîtront que le tourment de l'impuissance; la coupe de la volupté n'est point faite pour leurs levres enflammées d'un poison mortel. Je proscris encore ceux qui se font un jeu de déchirer un cœur crédule, & ces corrupteurs infâmes de l'innocence, & ceux qui font un abus détesté de mes bienfaits, & ces monstres qui outragent mes loix. Je rejette tous ces enfants pervers : je les accuserai un jour aux yeux du Créateur, & ils seront punis; car tout ce qui est excès ne vient pas de moi.

Il en est d'autres qui voudroient borner ma fécondité. Faux calculateurs des biens de la Providence dont ils se méfient, ils osent craindre de mettre au monde un être qui, selon eux, ne trouveroit ni assez de place sur la terre, ni cette terre assez abondante pour les nourrir. O que les loix qu'ils ont faites sont mauvaises, puisqu'il est si difficile de vivre chez ces hommes réunis en société ! Mais, quoiqu'ils aient tout gâté, que ne connoissent-ils combien cette spéculation intéressée est outrageante envers moi, & criminelle aux yeux du Créateur ! Tout leur crie : Qui es-tu ?

Comment exiſtes-tu ? Eſt-ce toi qui fais mûrir les préſents de la terre ? Ce pepin que tu enſevelis dans ſon ſein, ſais-tu par quelle magie il va croître, s'élever à quatre fois ta hauteur, te couvrir de ſon ombrage, te nourrir de ſes fruits ? Eſt-ce toi qui l'as couronné de feuilles ? Eſt-ce toi qui donnes la vie ? Quas-tu donc à tant ſpéculer ? Va, marche où la Nature te conduit; c'eſt elle qui répond du reſte.

Si tu t'étonnes encore de voir régner un ordre auſſi admirable parmi ce cahos de fauſſes opinions & de triſtes extravagances, ſonge que c'eſt à ma bonté vigilante que cet ordre eſt dû. Je n'abandonne point mes enfants, quoiqu'ils dreſſent des autels à la Folie ; ma tendreſſe ingénieuſe redouble de ſoins. Je me déguiſe ſous le maſque qui les ſéduit, j'amuſe leur foibleſſe, j'emprunte leur langage, je me prête à leurs caprices, pour mieux les conduire au but où je veux les mener. Je leur cache juſqu'à mon pouvoir; je tiens toujours leur cœur entre mes mains par ce fil indiſſoluble, mais j'agis ſans violence. J'ai vu qu'ils aimoient les illuſions, les ornements de l'imagination ; je les ai employés pour reſſerrer leurs chaînes heureuſes ; j'ai fondu tous les ſentiments du cœur humain dans ce penchant primitif, puiſqu'ils ne veulent point que leurs plaiſirs ſoient exempts d'alliage. L'eſtime, l'amitié, l'amour-propre, la vanité, & juſqu'à la fortune, ſont venus augmenter le domaine de cette paſſion. De libre & de folâtre qu'elle étoit, elle eſt devenue, il eſt vrai, ſérieuſe & terrible : l'art n'a fait qu'augmenter ſon aſcendant ; elle a produit alors des incendies : mais j'ai préféré quelques déſaſtres à l'anéantiſſement de l'eſpece. Il s'agiſſoit de la conſerver, doublement opprimée ſous les fers de la

superstition & de la tyrannie. Par mon adresse, son effet invisible à su braver les regards du plus fier despote; & cette jeune fille timide & modeste, sous le joug de la contrainte, en dit plus à ce jeune homme d'un coup d'œil, que si dans une entiere liberté elle sautoit à son cou, & s'abandonnoit à tous les transports de son amour.

A présent, qu'ils gravent des loix bizarres sur l'airain & la pierre; que dans leur enthousiasme pompeux ils croient me subjuguer; qu'ils entassent préjugés sur préjugés : je me rirai d'eux, je me glisserai toujours parmi leurs jeux, leurs badinages, leurs cérémonies. Ils auront beau m'habiller de vingt couleurs différentes, je tirerai le fil secret de leur cœur. Cet endroit est mon sanctuaire, j'y régnerai, quoiqu'ils fassent; ils ne pourront m'en chasser sans s'anéantir eux-mêmes.

Et crois-tu, sans moi, que cette chaîne solemnelle que viennent de se donner ces deux amants dans un appareil imposant, ne seroit pas rompue aussi-tot que formée, si le plaisir que leur préparent mes mains, n'ourdissoit la trame secrete de leur union! C'est la chaîne de la volupté, & non celle des loix, qui maintient leur intelligence, tandis que cette derniere, dans son ostentation, s'en attribue toute la gloire.

Pendant que la nature me parloit, mon œil appliqué sur le verre voloit d'objets en objets; je contemplois, avec une émotion inexprimable, les effets étonnants de ce flambeau qui vivifioit l'univers. Ces hommes qui ont fait trembler la terre sous le déluge de leurs armes, qui paroissoient des dieux à l'univers épouvanté, les bras rougis de carnage, la foudre dans les mains, tomboient aux genoux d'une beauté timide, abaissoient

ſoient la hauteur inſultante de leurs regards, pour mendier un coup-d'œil. Tous ces cœurs endurcis aux meurtres ſoupiroient; mais quelquefois les vœux des maîtres du monde étoient dédaignés. Un Berger l'emportoit ſur un Monarque: la beauté vertueuſe préféroit ſon amant à tous les tréſors; & la tyrannie des deſpotes confus reculoit à l'aſpect de la barriere invincible où expiroit leur vaſte puiſſance.

Mais, hélas! lorſque ce feu tomboit ſur des ames perfides, accoutumées au crime, alors la rage évoquoit les furies de l'enfer; on méditoit les noirs complots; on aiguiſoit le fer; on préparoit les poiſons; on portoit l'embraſement de la haine & de la vengeance parmi les ténebres paiſibles de la nuit; le chaume étoit dévoré, les palais réduits en cendre, & les monuments affreux de la jalouſie épouvantoient ceux mêmes qui les avoient dreſſés. O Nature! pourquoi ſecoues-tu ce flambeau ſacré ſur ces ames féroces & viles! Elle me fit ſigne, & je vis dans le verre concave les ſerpents, les tigres, les pantheres, les inſectes gonflés de venin, les animaux les plus affreux, reproduire leurs ſemblables dans leurs horribles embraſſements. La Nature détournoit ſon auguſte viſage, & gardoit un profond ſilence.

Et cependant toutes les actions courageuſes, toutes les productions du génie, avoient pour principe ce feu vivifiant; il accéléroit les progrès de l'ame, il agrandiſſoit le cercle des idées, il faiſoit parcourir, avec un rapidité ſurprenante, une carriere où l'on n'auroit fait que ramper peſamment ſans ce noble aiguillon. Tous les ſacrifices qui tiennent à l'héroïſme lui étoient familiers; toutes les entrepriſes élevées lui étoient

naturelles, & dans l'univers il n'étoit point de plus beau ſpectacle qu'un cœur vertueux, échauffé de cette flamme divine. Toutes les vertus de la ſociété naiſſoient de ce ſentiment précieux, comme d'une ſource épurée. Alors elle n'avoit plus cette activité turbulente qui la rend funeſte; elle étoit douce, modérée, & elle anéantiſſoit les peines de la vie, pour laiſſer régner à leur place cette ſatisfaction intérieure, le plus ſûr gage du bonheur.

Mais ce qui me plaiſoit ſur-tout, c'étoit de voir cette égalité primitive des hommes reprendre dans les pays les plus civiliſés ſes droits antiques; les Rois deſcendoient du trône & mettoient bas le ſceptre, la couronne & le menteau royal. Les dignités de toute eſpece n'étoient plus regardées que comme un fardeau gênant qui nuiſoit aux embraſſements de la volupté. Les tiares, les diadêmes, les mitres, les ſimarres, les caſques, les mortiers giſoient épars, & étoient ſouvent foulés aux pieds dans une impatience amoureuſe; & je me diſois: ils viennent tous nus au monde, ils rentreront tous nus dans la terre; ils quittent tout ornement étranger, pour ſe livrer aux inſpirations ſecretes de la Nature: & vous ne feriez pas tous égaux, ô mortels! Ah! cet appareil momentané, dont quelques-uns d'entre vous ſe décorerent, ne ſont que les livrées de la folie, qu'ils dépoſent ſagement lorſqu'ils veulent être heureux.

Je ne concevois pas comment ils pouvoient reprendre ce maſque incommode, importun, qu'ils venoient d'ôter avec tant de délices; mais l'habitude leur rendoit ce devoir indiſpenſable, & ils étoient contraints de conſerver par orgueil ce qu'ils avoient adopté dans leur premier délire.

Leur injustice alloit jusqu'à accuser la Nature des entraves qu'ils s'étoient données eux-mêmes, tandis qu'elle ne tendoit qu'à supprimer les obstacles qui nuisoient à leur félicité.

Alors la Volupté au visage riant, à la démarche aisée, s'avança vers la Nature, qui étoit sa mere. Elle reconnut sa fille à son œil chaste, à son front coloré d'une vive pudeur; elle lui donna en ma présence une coupe d'or, & lui dit: Allez parmi les hommes; qu'ils puisent le plaisir dans votre coupe enchanteresse, qu'ils se désalterent, mais qu'ils ne s'enivrent pas. L'orgueilleuse ambition sera elle-même votre esclave, & plût au Ciel qu'elle demeurât toujours enchaînée à votre char! La Volupté descendit sur la terre, & l'homme brava tous les maux pour se reposer un instant dans ses bras. Ce fut pour elle qu'il apprit à combattre, à triompher ou à mourir. Il ceuillit des lauriers épineux, pour obtenir un sourire de ses levres. Eh! qui pouvoit résister aux attraits de cette aimable Souveraine? Mais pourquoi vouloir y résister? Tout étoit engourdi dans le monde, si par un rayon du plaisir elle n'y portoit le mouvement & la vie. Ame des êtres animés, elle repoussoit incessamment la main absorbante de la mort; c'est elle qui entretenoit l'immense création. Le farouche misanthrope poursuivoit son image dans les rêveries de sa noire mélancolie. Il versoit des larmes & blasphémoit en l'adorant, cette Reine de l'univers. Une voie douce fit entendre ces mots dans les airs: Mortels, ne combattez point ses douces amorces, elles tiennent aux sens de l'homme, à son intime & profonde existence. Avouez, sages atrabilaires, avouez que son miel est doux. Ce que la Nature anime est nécessairement bon: le plaisir est le baume de la vie, le plaisir éleve dans le cœur un sen-

ment de reconnoissance pour l'Auteur de l'univers. Les cantiques de la raison sont froids ; mais lorsque le cœur les féconde & les colore, alors ils sont brûlants, ils percent la voûte des cieux, ils portent l'encens d'un digne hommage aux pieds majestueux de l'Eternel. Aimable & sublime législatrice, douce Volupté ! commande, mais ne sois pas tyrannique. Que tes loix gracieuses n'enfantent point l'ivresse, mais un sentiment réfléchi. Tu n'es pas descendue des cieux sur la terre pour abrutir l'homme, mais pour l'ennoblir ; ne viole point ta fin glorieuse ; tu te détruirois de tes mains, & tu deviendrois ton propre bourreau. Cette voix étoit celle de la Modération ; elle embrassa la Volupté, & la Volupté me parut plus radieuse. Je la vis dans cette plaisible & parfaite jouissance qui est sans trouble, sans inquiétude, sans emportement;le plaisir n'étoit plus ce mouvement machinal qui fatigue les sens plus qu'il ne le satisfait ; il étoit aussi durable que modéré ; son ivresse tranquille ne transportant point l'ame, n'empêchoit pas ses sublimes fonctions, & aucune loi n'étant violée, la Nature répandoit ses largesses dans l'ame heureuse qui l'avoit respectée.

O tendre, ô soigneuse mere, m'écriai-je tout-à-coup en reculant d'horreur ; quel horrible revers ! que vois-je ? quelles sont ces flammes livides qui tombent de ton flambeau ! Comment osent-elles se mêler & ternir l'éclat des flammes brillantes de la Volupté ? Nature, que ta beauté est flétrie ! Ciel que de malheureux périssent en se livrant à leur adeur ! Cette flamme impure sort-elle des grouffres infernaux ? Elle en porte avec elle tous les tourments. L'homme atteint de cette vapeur empoisonnée, abhorre son existence, la perpétue avec horreur, & transmet son désespoir dans

toute sa race infortunée. Il frissonne en embrassant le plaisir, & il y cede pour son malheur. Comment oses-tu couronner son ouvrage, & donner la vie à des innocents, qui un jour maudiront justement, & leur pere & toi? Je vois l'adolescent dans l'âge de l'imprudence, de la fouge & du plaisir, receler à son insu ce poison dans ses veines; il le communique innocemment à sa tendre amante; ils périssent dans la fleur de leurs beaux jours; ils meurent dans des supplices solitaires, & le poids de la honte vient aggraver celui de la douleur. Il est d'autres fléaux; mais du moins la peste s'annonce, & n'a qu'un cours passager; la famine présente quelques ressources, & n'anéantit pas l'espoir; l'incendie de la guerre s'arrête; les volcans tonnent avant de vomir leurs feux : celui-ci plus épouvantable, semble immortel; il s'est répandu sur toute la terre, sous l'appât perfide de la volupté. Feu dévorant & caché, il mine la race entiere des hommes; il l'infecte en silence d'un venin horrible; il détruit le plaisir, qui est plus que la vie, il corrompt le seul bien consolateur, mêlé à la foule de nos maux; il frappe l'innocence, & dans elles les générations futures. Nous serions trop heureux, s'il ouvroit tout-à-coup les abymes de la mort. Mais non; le lait pur que tu distilles se tourne dans ton propre sein en un poison lent, & tes mamelles ne cessent d'abreuver tes enfants de ce breuvage homicide & douloureux.

Mon fils, me répondit la nature, n'insulte pas aux plaies dont je suis couverte, & dont je gémis la premiere. Dieu a permis au mal d'épancher son amertume dans mon sein, & je le sentis en même-temps déchiré en plusieurs endroits par les dents aiguës de ce bourreau renaissant. J'avois caché cette peste dans des isles presqu'inaccessibles;

l'imprudente audace des hommes a tout franchi. Que je fus consternée, lorsque je vis l'avide Européen porter la désolation au sein de l'Amérique, & dans ce même sang innocent qu'il avoit versé par torrents, vouloir transmettre son sang barbare! Il en fut puni, & l'Amérique est vengée. Les progrès de la contagion furent aussi rapides qu'affreux. Je me crus perdue, & j'élevai mes regards vers ce séjour, où la Justice sévere & la Miséricorde souriante, les bras entrelacés, soutiennent ensemble le trône de l'Eternel dans tout l'éclat de sa majesté. Il daigna faire signe à l'Espérance, & cette avant-couriere du bonheur vint, me soutint dans ses bras; le baume de ses paroles entra dans mes blessures. Fille sensible de l'Eternel, me dit-elle, confie-toi entiérement en sa clémence; le plan du Créateur est vaste, & il ne t'est pas permis de tout connoître; la soumission & le courage, voilà tes devoirs & tes vertus. Si le fer brûlant de la douleur purifie ta chair, c'est l'opération d'un instant; elle se réduit à une minute imperceptible, en comparaison des siecles qui doivent s'écouler. Tu es devant Dieu, ô nature! comme un enfant est devant sa mere; elle semble quelquefois l'abandonner un moment, pour voir de quel côté il tournera la tête : mais s'il sourit, s'il étend vers elle ses foibles bras, comme vers son unique asyle, alors elle court le reprendre dans ses bras maternels; elle le presse avec plus d'amour contre son sein; elle l'appelle à jamais son cher fils, son fils bien-aimé, qui l'a reconnue, qui lui a souri tendrement & avec confiance. Encore un instant, te dis-je, & tu seras initié dans tous les secrets de l'Etre suprême, & tu liras le plan de la création dans son sein lumineux, & tu ne trouveras plus d'ombres ni de nuages, & tu saisiras Dieu

lui-même. Le mal physique est le marteau qui frappe sur l'éternité, pour en faire jaillir la source du bien moral....

Un bruit discordant & plantif se fit entendre & me réveilla tout-à-coup ; il partoit de la chambre voisine, où j'avois laissé ces amants malheureux, dont l'aventure m'avoit si vivement intéressé la veille. J'accours. Quelle scene terrible & touchante ! Un homme enflammé de fureur, que je reconnus pour le pere de cette jeune femme, vouloir l'étrangler de ses mains ; son amant le retenoit d'un bras vigoureux, & sembloit, en le ménageant, le contenir de toute sa force. Tour-à-tour il prioit & combattoit ; il paroissoit à la fois, & le dieu protecteur de cette femme éplorée, & un fils suppliant & soumis. Toute la maison étoit accourue au bruit ; plusieurs gens qu'échauffoit la voix de ce pere furieux, s'efforçoient de se rendre maîtres du jeune homme, tandis que les autres spectateurs, émus, attendris, prenoient sa défense. Cependant aux ordres d'un Exempt, muni d'un pouvoir redoutable, & qu'il fit connoître, au front courroucé d'un pere qui réclamoit les droits qu'il avoit sur sa fille, tout céda ; la force eut son effet.

On sépara les deux amants, qui se tenoient étroitement embrassés. Je les vis tomber du comble du désespoir dans le silence morne de la douleur ; ils paroissoient anéantis, & comme deux victimes qu'on va traîner au supplice.

J'apperçus l'enfant nouveau-né à demi éveillé par ce tumulte, & qui se débattoit dans son berceau. Encore agité de mon songe, & plein de l'image de la nature, un mouvement extraordinaire m'inspire. Tout-à-coup je prends cet enfant dans mes bras, & le présentant à ce pere

inflexible : Monsieur, lui dis-je, d'une voix ferme, voici un enfant qui a besoin d'un pere ; c'est votre sang qui fait palpiter son jeune cœur, & ce cœur doit un jour bénir celui qui aura pris soin de sa foiblesse, ou détester celui qui l'aura abandonné. Voilà celui dans qui vous devez revivre, & dont la voix fera un jour, ou votre gloire, ou votre opprobre. Voyez cet innocent que votre barbarie veut priver de tout ; voulez-vous qu'il vous maudisse ? Le crime de votre fille est d'avoir cédé à un mouvement qui vous a maîtrisé vous-même plus d'une fois, & que vous n'avez pu dompter. Elle a mis au monde sans votre aveu, peut-être sans le sien, un fils qui ne doit point être coupable à vos yeux. Il ne tient qu'à vous de réparer cette faute, & de légitimer ce fils qui doit vous chérir & vous respecter. Des préjugés cruels vous feront-ils sacrifier ce que vous avez de plus cher au monde ? Quant à ce jeune homme, il aime, il est aimé ; il vous offre une main vertueuse ; quelles richesses demandez-vous donc ? Ah ! le sourire de cet enfant, avouez-le, a plus de charme & de valeur qu'un triste monceau d'or. Sa mere est votre fille ; c'est un cœur nouveau que vous acquérez. Quel autre titre doit porter le pere de cet enfant que celui de son époux ? Il le mérite, puisqu'il en a rempli les devoirs ; estimez son courage & cette ame sensible & fiere, qui vous aime malgré vos rigueurs.

Ce pere, encore plus frappé de l'aspect de cet enfant que de mon discours, restoit immobile en le contemplant. Il s'étoit débarrassé d'une partie de ses langes ; & soit l'effet du moment ou d'un heureux hasard, il fixoit son aïeul avec la même douceur qu'il fixoit sa mere. Il lui tendoit même, en souriant, deux petites mains innocentes. Je me

hasardai à le remettre dans ses bras. Voilà son asyle, m'écriai-je ; il est dans le sein de la nature, il n'en sortira pas ; ce sein ne se fermera point à ses pleurs. Pourroit-il le rebuter ?..... Son visage commençoit déjà à trahir l'émotion de son cœur ; il s'efforçoit vainement de la déguiser. Dans ce premier trouble, il ne put s'empêcher d'approcher cet enfant de sa bouche, & de le baiser. La mere désolée, attentive à tous ses mouvements, saisit cet instant ; elle se jetta à ses pieds, & d'une main soutenant son enfant, le pressant contre le visage d'un pere, elle prit sa main de l'autre, & l'arrosa d'un torrent de larmes. Le jeune homme, quoiqu'un peu éloigné, mit lui-même un genou en terre ; & moi debout, les yeux humides, les bras étendus, j'excitois ce pere, déjà ébranlé, à la pitié, à la commisération. Il ne tarda pas à porter une main à ses yeux, pour en essuyer une larme ; & gardant un silence qui présageoit quelque grand événement : Tu m'as vaincu, dit-il tout-à-coup à sa fille ; je ne m'attendois pas à ce coup de tonnerre. Il vient du Ciel ; c'est lui qui conduit tout. Qu'il soit béni à jamais ! Leve-toi ! Je n'ai plus de courroux, je te pardonne, & je sens que mes larmes se mêlent aux tiennes.... Cet enfant.... Ah !... laisse-moi, tu m'attendris trop.... Prends ton fils, il devient le mien.... Aimez-moi tous les deux. Il dit, & baisant cet enfant avec un nouveau transport, il le remit dans les bras de sa mere. Alors le jeune homme osa s'avancer, prendre sa main & la baiser d'un air respectueux ; & moi, cédant à la force du moment, je tombai à ses genoux comme si j'eusse été son propre fils, comme s'il m'eût accordé ma grace. Il ne nous releva point ; il pleura long-temps, il pleura abondamment, se cachant le visage, retournant par intervalles au berceau de

l'enfant, qu'il considéroit avec des yeux étonnés, attendris. Tous les témoins de cette scene, interdits & touchés, étoient livrés aux divers mouvements de la surprise, de la tendresse & de la joie.

L'amour & la reconnoissance ne se manifesterent jamais par des expressions plus vives & plus touchantes; autant la fureur éclatoit une heure auparavant, autant le triomphe de la Nature victorieuse étoit paisible & attendrissant. Ce pere si dur, si inflexible, paroissoit honteux des excès où il s'étoit livré; sa confusion entre un fils, une fille & une petit-fils, formoit un tableau qui demanderoit un autre pinceau que le mien. Ce fut ainsi que le geste innocent d'un enfant désarma la colere d'un homme irrité, que tout autre auroit tenté vainement de fléchir. O Nature! ô Nature! disois-je tout bas, voilà de tes coups; tu as tiré le fil secret qui unit les cœurs de tous tes enfants, & tes enfants t'ont obéi! Il faut revenir à toi, pour être sensible, pour être humain, pour être heureux. Le pere ne pouvoit rassasier sa vue de cet enfant chéri, qui avoit fait tomber toute sa fureur; il revenoit vingt fois le caresser: le cœur d'une mere jouissoit de ce spectacle, & n'en perdoit pas une circonstance. Il se promettoit déjà le plaisir de le présenter à toute sa famille. La mere essuyoit ses larmes, mais celles-ci étoient d'alégresse. Le jeune homme vint m'embrasser en silence, & moi, satisfait de la victoire de la Nature, je partis, emportant le plaisir déliceux d'avoir vu tout changer au gré de leurs vœux & des miens (1).

---

(1) Un Comédien nommé Armand, dans une piece intitulée, *le Cri de la Nature*, s'est approprié le plan, les caracteres & les expressions de l'Auteur.

DIALOGUE

Entre un Philosophe & son Jardinier.

PARADOXILE.

QU'Y a-t-il de nouveau chez toi, Mathurin?

MATHURIN.

Bonnes nouvelles, Monsieur. Ma femme vient d'accoucher d'un gros garçon, qu'on baptisera ce soir, & de cette affaire-là, je sens qu'aujourd'hui je vais travailler de meilleur courage.

PARADOXILE.

Te voilà donc bien satisfait, Mathurin?

MATHURIN.

Eh pardi! qui ne le seroit pas à ma place? Si j'avois le temps, je danserois tout seul.

PARADOXILE.

Mais, mon ami, comment peux-tu te réjouir, lorsque ton enfant vient d'entrer dans une scene de misere & de peines?

MATHURIN.

Oh! qu'il ne soit pas plus malheureux que son pere, & tout ira bien. S'il a quelques peines, à son tour il aura du plaisir. L'un peut-il aller

(1) On a voulu exposer les différents systêmes sur la génération, & en montrer tout le vuide & l'inutilité.

ſans l'autre?.... S'il n'eſt pas pareſſeux, s'il travaille, il ne ſera pas fâché d'être venu au monde. Je ne regrette pas, moi, de m'y trouver.

PARADOXILE.

Quoi! tu es heureux?

MATHURIN.

Et pourquoi pas? Sans doute, je ſuis heureux.

PARADOXILE.

Bon! tu t'imagines l'être.

MATHURIN.

Mais quelle raiſon! Je ſens bien ce que je ſens, peut-être. Allez-vous préſentement vouloir me faire accroire que je ſuis malheureux? Allez, je ſuis bien content, ſur-tout les jours que notre femme accouche; car je ſuis débarraſſé d'un poids.... Je ne me plains pas de ce que je ne puis empêcher. J'aime mieux jouir de ce que le bon Dieu m'a accordé, que de murmurer & de gémir inutilement; & voilà pourquoi je me ſuis marié, parce que c'eſt un grand plaiſir d'avoir une femme gentille, qui nous aime & nous careſſe, & un plus grand encore d'embraſſer l'enfant qu'elle tient ſur ſes genoux & qu'elle nourrit de ſon lait.

PARADOXILE.

Eh! ſais-tu comment ton enfant eſt venu au monde?

MATHURIN.

Eh pardi! il eſt venu comme les autres; les fils

des Rois ne viennent pas autrement : c'eſt tout un..... Et c'eſt-là palſembleu ! quand j'y ſonge, une bonne leçon pour les orgueilleux.

PARADOXILE.

Ce n'eſt pas cela que je veux te dire... Comment penſes-tu que tu aies pu procréer un être ſemblable à toi ?

MATHURIN.

Voilà une ſinguliere queſtion ! Quand je plante un arbre, je mets le germe en terre, & puis je m'en vais : tout cela croît quand le bon Dieu lui a donné ſa bénédiction. Ce ne ſont pas ceux qui font les plus beaux raiſonnements, voyez-vous, qui font les plus beaux enfants.

PARADOXILE.

Mais, quelle idée as-tu du myſtere de la génération ?

MATHURIN.

Puiſque vous dites que c'eſt un myſtere, je n'en puis rien ſavoir. Dieu veut nous cacher ſes ſecrets, puiſqu'il les exécute ſous nos yeux ſans que nous y voyions goutte.

PARADOXILE.

Mais enfin, que ſais-tu, qu'imagines-tu là-deſſus ?

MATHURIN.

Je ne ſais rien, je n'imagine rien : je ſais ſeulement quand il faut planter un arbre ; mais je ne ſais comment il vient. Il en eſt de même des enfants, je crois : après s'être aimés une bel-

la nuit, il faut un beau matin envoyer chercher la sage-femme, & voilà l'enfant qui crie. Comment viennent-ils au monde, ces enfants? Ça nous passe. Ils y viennent enfin : voilà le principal; que nous importe le reste?

PARADOXILE.

Comment, que nous importe? Tu ne sais donc pas que cette science bien connue nous donneroit le moyen de perfectionner l'espece humaine, & qu'au lieu de tant de sots il n'y auroit plus sur la terre que des gens d'esprit & des Philosophes?

MATHURIN.

Mais si tout le monde avoit de l'esprit & de la philosophie, il n'y auroit plus de sots: & alors qui est-ce qui admireroit les gens d'esprit & les Philosophes? Vraiment, vraiment, ils seroient bien attrapés. Mais ce sont de bonnes gens qu'il faudroit autour de nous, comme vous, mon cher maître; car, tenez, vous êtes un bon humain : &, permettez-moi de vous le dire, vos actions valent mieux que vos paroles.

PARADOXILE.

Va, si je ne suis pas meilleur, c'est que je ne suis pas encore assez éclairé. Mais je voudrois que tu me disses franchement les idées que tu as sur la génération.

MATHURIN.

Je n'en ai aucune, vous dis-je. C'est à vous, qui êtes un Docteur, de me dire tout cela. Cependant il seroit mieux, entre nous, de faire un enfant que de vous creuser la cervelle pour

ſavoir comment il vient... Mais, puiſque vous avez tant de ſcience, là, racontez-moi toute votre doctrine. Je vais toujours bêcher en attendant, pour ne pas perdre de temps.... Voyons. Comment arrangez-vous la fabrique des hommes? Avez-vous été dans la manufacture?

PARADOXILE.

Mais, à peu près.

MATHURIN.

Comment, diable! Que dites-vous là?

PARADOXILE.

J'ai ouvert deux ou trois cents chevres après l'accouplement, & à l'aide du ſcalpel, j'ai pourſuivi dans les ramifications des veines....

MATHURIN.

Quoi! vous avez fait ces cruelles expériences-là? Vous vous êtes fait bourreau pour devenir ſavant? Au lieu d'épargner ces pauvres bêtes, vous en avez fait un maſſacre qui ne vous a conduit à rien du tout. Palſembleu! j'en ſuis bien aiſe; car ce n'eſt pas en tuant que l'on découvrira ce qui nous fait vivre.

PARADOXILE.

Ton bon-ſens me charme. C'eſt à regret que j'ai fait ce maſſacre philoſophique; mais le déſir de connoître la nature.

MATHURIN.

Eh! reſtez plutôt ignorant comme moi, & ne faites mal à perſonne. Parbleu, ſi on vous laiſſoit faire, dans la curioſité qui vous pique,

vous iriez peut-être jusqu'à éventrer nos... pardonnez à ma franchise.... le tout pour mieux voir.

PARADOXILE.

Oh ! dis toujours tout ce que tu penses. J'aime que l'expression soit libre comme la pensée. Je préfere ta conversation à celle de beaucoup de Savants.

MATHURIN.

Eh bien, tenez, vous êtes un bon homme tant que vous n'êtes pas curieux.... Vous ne donneriez pas une chiquenaude à un enfant; mais quand le démon du savoir vous possede, vous êtes plus cruel à vous seul que tous les chasseurs ensemble.... On a raison de dire autour du village que vous êtes un peu timbré.... Vous riez.... Je n'en ai rien dit à personne; mais je sais, moi, les vilaines expériences que vous avez faites avec ces verres qui grossissent..... Fi ! les opérations de la magie noire sont moins diaboliques. Tous les secrets du monde ne sont rien auprès de ces recherches honteuses : j'en ai rougi pour vous.

PARADOXILE.

Ma foi, mon ami, je n'ai pas songé à rougir : j'ai vu tout cela philosophiquement, en scrutateur de la nature ; & tout ce qui existe est fait pour être vu & considéré par l'homme.

MATHURIN.

Allons, allons, ce n'est pas comme cela que l'on devient savant..... Allez chercher où.... Mais vous serez puni de votre curiosité ; vous ne saurez rien. Vous voilà au monde ; que diable vous fait comment vous y êtes venu ?

PARADOXILE.

PARADOXILE.

Je voudrois découvrir l'origine d'un animal aussi singulier que l'homme. Le moment de la fonte d'une statue est celui qui lui imprime à jamais la grace & la beauté. Si nous connoissions bien le moule de l'espece humaine, nous pourrions le façonner; & l'art, qui par-tout ailleurs sert merveilleusement la nature, pourroit la seconder dans cette circonstance. Si tu savois tout ce qu'on a imaginé là-dessus, cela te paroîtroit bien curieux, & te feroit pardonner, sans doute, à toutes ces expériences dont tu te plains.

MATHURIN.

Eh bien, racontez-moi tout cela : je serai alors aussi avancé que vous, & je n'aurai rien à me reprocher.

PARADOXILE.

Voilà une distinction subtile, monsieur Mathurin ; vous voulez tout savoir & ne rien payer.

MATHURIN.

Vous faites des raisonnements, c'est votre métier ; & moi, je fais venir des choux : vous mangez de nos choux, faites-nous goûter de vos raisonnements.

PARADOXILE.

La chose est juste...... Eh bien, mon ami, apprends donc qu'il s'en est peu fallu que toi & toute la race humaine n'aient jamais existé.

MATHURIN.

Oh! oh c'est drôle ça.... Le monde l'a donc échappé belle? Et comment cela?

PARADOXILE.

Il faut aller par ordre. Ecoute bien. Il y a des millions & milliars de germes plus innombrables que les grains de poussiere, qui, faits pour se développer, périssent & ne parviendront jamais à la vie. Ton germe, à toi, heureusement ou malheureusement, je ne sais lequel, s'est développé.

MATHURIN.

Je n'en suis pas fâché....

PARADOXILE.

Tu as grandi, tu a pris des sens, tandis que des millions d'autres sont tombés dans le néant. Tout tenoit au premier homme, & l'univers lui-même n'a été, dans l'origine, qu'un germe favorisé entre des milliers d'autres.

MATHURIN.

Quoi! le monde a grandi comme moi? Quoi! vous croyez cela?

PARADOXILE.

Oui. Le monde a pu commencer par un germe pas plus gros qu'un œuf.

MATHURIN, *riant.*

Oh, que la philosophie est drôle!.... Et la poule, Et la poule qui a fait le monde?

PARADOXILE.

Le soleil, la lune, la terre, la mer les générations présentes & futures; tout cela, te dis-je, tenoit comme toi à bien peu de choses.

MATHURIN, *riant plus fort.*

A la poule, à la poule?

PARADOXILE.

Oui; toi, par exemple, tu étois dans ton pere; & ton pere avec toi étoient dans ton grand-pere; & ton grand-pere & ton pere & toi étoient dans ton bisaïeul; & ton bisaïeul & tes bisaïeux & tes trisaïeux & toi étoient dans les reins de notre pere Adam, lorsqu'il se promenoit dans le jardin.

MATHURIN.

Je me promenois donc avec lui? Pardi! je n'ai pas manqué la vocation de mon pere.... je suis toujours au jardin.

PARADOXILE.

Justement. Mais à quoi tenois-tu alors, toi & la race humaine?

MATHURIN.

O Ciel, j'étois si petit alors!

PARADOXILE.

Eh misérable! crois-tu être plus grand aujourd'hui? Que fait sur le globe ta figure de cinq pieds quatre pouces? A peine paroîtras-tu, que tu seras effacé. Le premier pas que fait ton fils, te pousse vers le tombeau. Point de repos dans la nature; en marchant dans la vie, tu t'achemines à la mort:

c'eſt un cours irréſiſtible qui t'entraîne; tu ſouffres par état, & tu mourras par néceſſité.

MATHURIN.

La. belle conſolation! Eſt-ce là ce que vous appellez de la philoſophie? Elle n'a pas un habit couleur de roſe au moins.

PARADOXILE.

Veux-tu qu'on te trompe?

MATHURIN.

Non.

PARADOXILE.

Eh bien, entends donc la vérité.

MATHURIN.

Voyons donc une fois quelle eſt ſa phyſionomie.

PARADOXILE.

Tu es ſemblable au fleurs que tu cultives.

MATHURIN.

Moi?

PARADOXILE.

Oui. Tu es une plante ambulante: elles naiſſent, croiſſent, dépériſſent dans ton jardin par les mêmes loix qui te font vivre.

MATHURIN.

Quoi! je ſerois une plante qui marche?

PARADOXILE.

Sans doute. Ton eſtomac que tu remplis de gros aliments, repréſente les racines qui, en terre, pompent le ſuc qui les fait croître & vivre. Les

fleurs respirent & transpirent comme toi, se nourrissent & se dégagent du superflu comme toi : elles s'unissent sous tes yeux ; elles font l'amour.

MATHURIN.

Mes fleurs font l'amour ? Ah pardi ! en voilà bien d'un autre.

PARADOXILE.

Eh ! oui, ignorant, qui as des yeux sans voir.

MATHURIN.

En quoi donc, mon maître ?

PARADOXILE.

Pose ta bêche, approche, & apprends à respecter la philosophie.

MATHURIN.

Je n'y comprends rien : je dois respecter ?

PARADOXILE.

Contemple le calice de cette tulipe ; vois le sommet de l'étamine ; ou plutôt ce fleuron mâle, qui se penche amoureusement vers ce fleuron femelle & cherche à darder sa poussiere. Par-tout tu verras l'empressement du fleuron mâle à rechercher le fleuron de l'autre sexe : si tu veux être témoin de ce jeu, pile subitement & adroitement un fleuron mâle bien fermé, & tu en verras jaillir une fumée poudreuse qui couvrira le pistil. Les palmiers s'inclinent & s'embrassent, malgré les obstacles ; ils se serrent & se compriment fortement : ainsi les fleurs viennent par le même principe que tu es venu au monde. Il y a un systême uniforme dans la génération ; & les minéraux, qui sont si

durs, ou plutôt qui te paroissent tels, éprouvent en eux-mêmes une action perpétuelle : tout est vivant, animé, dans cette matiere que tu crois oisive. Les pierres, les marbres viennent exactement comme l'homme, le tout à l'aide d'une matrice, d'enveloppes, de cordon & de placenta.

MATHURIN.

Mon Dieu ! la tête me tourne de tous ces noms-là. Quoi ! ma bêche est venue au monde tout comme moi ?

PARADOXILE.

Oui ; & le fer dans la mine s'est développé par les mêmes loix qui ont développé ton corps. Le feu, l'eau & la terre sont nés eux-mêmes du germe particulier. Ils sont doués comme toi de la faculté de se reproduire. Cette multitude innombrable de tourbillons, de soleils, de terres habitables, systême que je t'ai expliqué la derniere fois.....

MATHURIN.

Oh ! je m'en souviens, je m'en souviens. Je n'ai rêvé toute la nuit que d'étoiles qui étoient plus grosses que tout le village.

PARADOXILE.

Souviens-toi donc de mes leçons. Tout cela, te dis-je, (non, tu ne le croiras pas encore) tout cela a pu autrefois être contenu dans un grain dont la grosseur égaloit à peine celle d'un pois.

MATHURIN.

Eh ! dites du moins une feve, mon maître.

PARADOXILE.

Non..... La voie lactée que je t'ai montrée avec mon télescope, est un paquet de petits mondes qui ne sont sortis de leur coque que depuis soixante ou quatre-vingts siecles : les astres enfantent les astres, & le plus gros globe a eu un germe comme la mouche, comme le petit insecte qui est le jouet des vents. Les vents promenent les semences universelles des êtres....,

MATHURIN.

Et font tomber les abricots.

OXFORD

PARADOXILE.

Qu'est-ce que cela fait? Ne m'interromps point... Il paroît que Vénus a engendré depuis peu un satellite ; notre terre jadis a enfanté la lune ; un peuple, qu'on nomme les Egyptiens, avoit le certificat de sa naissance, qui depuis s'est perdu. Mais comme la terre n'est pas encore décrépite, elle pourra fort bien procréer une seconde lune.

MATHURIN.

Qui nous tiendra lieu de lanternes qu'on vient de nous faire payer chérement. Nous rendra-t-on alors notre argent, Monsieur?

PARADOXILE.

On ne rend jamais l'argent, quelque chose qui arrive, mon ami.

MATHURIN.

En ce cas, vous feriez mieux d'employer votre esprit à le redemander, que de vous creuser la tête à imaginer que les astres font des enfants...

PARADOXILE.

Quoi ! la grosseur d'un monde t'empêcheroit de voir & de reconnoître ce que tu apperçois tous les jours dans les êtres qui t'environnent ? Quoi ! tu ne veux pas te mettre en tête que tout est développement dans la nature entiere, comme dans l'espace borné de ton jardin ; que le soleil engendra des soleils, comme la graine de tes salades engendre des salades ? Songe donc que la race entiere des hommes périroit, que toi tu suffirois au renouvellement des êtres.

MATHURIN.

Moi tout seul !

PARADOXILE.

Oui : je veux dire avec ta grosse femme.

MATHURIN.

A la bonne heure. Laissez-moi-la, de grace.

PARADOXILE.

Tu es un univers en petit, ayant tout ce qu'il faut pour le reproduire ; & l'univers est un grand être vivant, asservi aux mêmes loix qui te dirigent. Dans le fond, ce n'est que plus ou moins de matiere ; & ce que tu appelles petit ou grand, n'est qu'une illusion de tes yeux. Dès que tu existes, tu es grand comme ce qu'il y a de plus grand au monde. Il n'y a plus de mesure pour te calculer, tu es à la fois partie & totalité.

MATHURIN.

Diable emporte si je comprends un seul mot à tout cela !

PARADOXILE.

Ecoute toujours........ Tantôt un tourbillon est malade, se dissout, & pourrit comme la pêche que tu ramasses; tantôt il est dans la force de la jeunesse. Sa durée est de quelques millions d'années, & la tienne est de quatre-vingts ou cent ans: voilà toute la différence. Cela n'empêche pas que ce tourbillon n'ait commencé, comme je te l'ai dit, par un œuf, ainsi que toi.

MATHURIN.

J'ai commencé aussi par un œuf?

PARADOXILE.

Oui; voilà ton origine. Elle est commune à tous les êtres. Qu'importe la grandeur?..... Il a toujours fallu commencer, qu'on soit soleil ou moucheron.

MATHURIN, *se recueillant.*

J'ai commencé par être enfermé dans une coquille? J'ai déjà entendu dire cela à quelqu'un de vos confreres, qui se promenoit avec vous. Mais je ne suis point de son avis, je vous en préviens. Je n'aime point l'idée qui m'emprisonne dans une coque. Je crains d'avoir un bec; je préfere l'avis de ceux qui cassent tous ces œufs-là, & qui me laissent avec ma face large & sans pointe.

PARADOXILE.

Pas mal raisonné...... Je savois bien que nous ferions quelque chose de toi. Tu aime donc mieux les molécules organiques!

MATHURIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, s'il vous plaît ?

PARADOXILE.

Ce ſont de petits points matériels & ſimilaires qui compoſent un nez, un œil, un bras, un pied, un doigt, un orteil, & qui ſe raſſemblent par affinité.

MATHURIN.

Par affinité ! Qu'eſt-ce à dire ?.... Je n'entends point..... Je n'entends point.

PARADOXILE.

As-tu joué aux barres quelquefois ?

MATHURIN.

Oui, quand nous allions à l'école ; & depuis encore, ça nous eſt arrivé à la fête du village.

PARADOXILE.

Eh bien, tu ſais qu'à ce jeu, les premiers venus occupent la place & délogent ceux qui viennent enſuite. Ainſi, l'œil alerte & le nez vigilant chaſſent tous les yeux lents & tous les nez pareſſeux. Ils s'arrangent merveilleuſement dans leur moule, quand ils ne ſe trouvent pas doubles & d'égale force ; car alors il y a un grand combat, & il réſulte un monſtre à deux têtes & à quatre bras. Mais ordinairement ces molécules, auſſi polies que des perſonnes civiliſées, qui ne vont pas s'aſſeoir dans un fauteil déjà rempli, ſe rangent de côté, ou ſe retirent, s'il n'y a point de place ; elles s'inſtallent ſous une forme pareille à celle qu'elles

avoient lorſqu'elles couloient dans l'individu qui les a fournies. Elles ſe moulent ſur cet individu.

MATHURIN.

Mais ſi tous ces petits êtres ſont vivants, pourquoi vont-ils tous s'immoler pour ne plus former qu'un ſeul & même animal? S'ils ſont vivants, qu'ils gambadent tout ſeuls: s'ils ſont morts, réunis ils ne peuvent rien par eux-mêmes. D'ailleurs, mis en place, il faut que quelque choſe les uniſſe. Il faut du ciment dans les pierres qui compoſent un bâtiment. Or, quel eſt le ciment de vos molécules organiques?..... J'avoue que je n'y comprends rien.

PARADOXILE.

Puiſque tu ne crois pas au produit de pluſieurs petits êtres diſtincts & ſimilaires, faits pour compoſer l'homme, aimes-tu mieux que les particules primitives de la matiere aient du ſentiment & de l'intelligence? Cela ne coûte rien à ſuppoſer; & en raiſon de leur maſſe & de leur force, elles coordinent entr'elles, d'après les notions qu'elles ont eues.

MATHURIN.

C'eſt ici de l'hébreu pour moi, & pour vous peut-être.

PARADOXILE.

Eh bien! aimes-tu la progreſſion ſucceſſive par exaltation de la ſemence?

MATHURIN.

Je ne ferai pas un enfant de plus avec tous ces mots-là.

PARADOXILE.

Eh bien, aime-tu mieux les cerveaux humains, qui forment graduellement le reste de la machine ?

MATHURIN.

Je m'embarrasse peu de tout ce qu'on dit là-dessus.

PARADOXILE.

Voyons, encore un autre pour te satisfaire..... Eh bien, aimes-tu mieux que l'homme tout entier se trouve raccourci originairement jusqu'à une petitesse incompréhensible, & qu'en proportion de la contraction qu'il éprouve, il tende à se dilater, & se dilate en effet avec le plus grand ressort, lorsque la force comprimante cesse d'agir ?

MATHURIN.

Attendez : j'entends un peu mieux ceci, mais cela n'est pas encore bien clair.

PARADOXILE.

Eh bien, contente-toi des animalcules spermatiques, qui sont par-tout dans l'atmosphere, que nous avalons sur-tout quand nous avons appétit, & qui sont ensuite si favorables au physique de l'amour. Tu sais bien distinguer le céleri d'une autre plante ?

MATHURIN.

Quand on en vient au céleri, j'entends ce que cela veut dire.... Mais je vous ferai une salade ce soir, plutôt pour vous rafraîchir le sang ; car, avec votre permission, vous êtes un peu fou, mon cher maître.

PARADOXILE.

Comment! lorſque je raiſonne avec toi ?

MATHURIN.

Tout ce que vous m'avez dit eſt ſans doute pour en rire en mon particulier .... Tenez, ſi je ſavois écrire comme je ſais lire, je ferois une douzaine de ſyſtêmes ſemblables aux vôtres.

PARADOXILE.

Toi ?

MATHURIN.

Oui, moi. Ne fait-on pas dire aux cloches tout ce que l'on veut ? Il en eſt de même de la nature ; elle ne dit mot à perſonne, & MM. les Savants veulent la faire parler .... Allez, le ſecret de faire périr les loirs qui mangent nos fruits, ſeroit plus utile cent fois que de vouloir deviner comment nous venons au monde. On n'y voit goutte, tant à l'entrée qu'à la ſortie. Je ne tue pas des chevres, moi, par curioſité : je détruis le plus que je peux les chenilles, parce que ce ſont-là nos vrais ennemis. Si on les laiſſoit faire, nous n'aurions pas une poire. Dites-moi, pourquoi les Académiciens ne s'occupent-ils pas à exterminer cette engeance, au lieu de regarder aux étoiles, qui ſe moquent d'eux le matin en s'enfuyant ? Eſt-ce qu'une pêche que l'on tient, que l'on mange, ne vaut pas un monde qu'on voit à peine au bout d'une lunette ? car vous m'avez mis toutes ces belles choſes en tête ; & nous voyons à préſent des mondes là-haut, tout comme on voit des pommes en Normandie.

PARADOXILE.

Tu vois donc qu'il y a du plaisir à contempler l'univers en grand : tu respires plus à ton aise quand tu regardes le Ciel : tu dis, là-haut sont des Jardiniers tout comme moi, qui bêchent la terre & qui font venir des légumes.

MATHURIN.

Parbleu ! je voudrois bien me trouver dans une Planete où, dans l'été, il plût seulement une demi-heure par jour .... Quel plaisir de voir tomber une petite pluie fine ! .... Ça seroit bien morbleu, & tout n'en iroit que mieux dans notre jardin ; nous ne serions pas obligés d'aller puiser incessamment de l'eau, ce qui fatigue nos bras & notre tête, & nous empêche de rêver à tous vos beaux systêmes.

PARADOXILE.

Vous entamez-là une furieuse question, monsieur Mathurin. Comment ! vous vous plaignez du mal physique & du mal moral ?

MATHURIN.

Monsieur, qu'est-ce que cela, je vous prie ? Nous n'avons jamais eu de ces maladies-là, entendez-vous : c'est bon pour les libertins de la Ville.

PARADOXILE.

Ta méprise me fait rire, quoiqu'elle ne soit pas déjà si grande.... Ah çà, mon cher Mathurin, je t'expliquerai une autre fois comme quoi tout est lié dans l'origine des choses ; je te montrerai l'échelle des êtres.

MATHURIN.

L'échelle des êtres ?.... Mais ne vaudroit-il pas mieux jouir que de rêver à monter si haut ?.... Tenez, quand j'embrasse ma femme, je tiens une vérité charmante, je n'en veux point d'autre. Je ne voudrois savoir qu'une chose, & puis une autre encore : pourquoi le Seigneur du village me méprise quand il passe, & pourquoi il est des mois entiers sans pleuvoir.... Si je savois deviner cela, je croirois tenir toute la science.

PARADOXILE.

Mon ami, ce Seigneur, avec son orgueil, a le front triste : n'est-il pas vrai ?

MATHURIN.

Oui, vraiment ; il ne rit jamais.

PARADOXILE.

Il n'est pas content de lui-même, & c'est pourquoi il se gonfle de vanité.... Songe que tu vaux mieux que lui, & par l'utilité que tu es au monde, & sur-tout par ton cœur.

MATHURIN.

Allons, tenez, je vous aime quand vous parlez comme cela. Oui, je me sens meilleur que lui ; car si j'avois ses richesses, je crois que je ferois du bien : & lui, il fait de la peine à tous ses voisins, tant avec sa chasse qui fourrage nos terres, qu'avec ses valets qui viennent corrompre nos filles. Ce germe-là auroit bien dû rester dans le néant, & avec lui les germes des loirs & des chenilles.

PARADOXILE.

Tu ſauras une autre fois pourquoi cette engeance eſt venue au monde.

MATHURIN.

N'importe pourquoi : c'eſt le moyen de la détruire que je voudrois trouver.

PARADOXILE.

A la prochaine converſation je t'expliquerai tout.... Pour le préſent je vais me mettre à la rencontre d'une comete qui doit bientôt nous ſarriver.

MATHURIN.

Et moi je vais cueillir une ſalade.... Mais à propos, notre maître, dois-je avoir peur de cette comete ? On dit que la qûeue de ces dames-là envoie des inondations.... Faites qu'elle nous montre un peu le viſage.

PARADOXILE.

Mon ami, il n'y a point d'apparence qu'elle puiſſe nous faire le moindre mal : mais ſi elle approchoit un peu de la terre, conſole-toi d'avance, ce ſeroit l'affaire d'un inſtant. Un tremblement univerſel d'une minute, tout ſeroit dit.... Tu mourrois avec tous les Empereurs, tous les Potentats & tous les Philoſophes de ce monde.

MATHURIN.

Pardi, voilà une belle conſolation ! N'eſt-ce pas toujours mourir ? J'eſtime ma vie autant qu'ils eſtiment la leur.... Raſſurez-moi, je vous prie, Monſieur,

Monsieur, contre la comete, car autrement nous n'aurions plus cœur à l'ouvrage.

PARADOXILE.

Tranquillise-toi : le grand chemin où voyagent ces planetes est assez large pour qu'elles ne se coudoient pas.

MATHURIN.

Tant mieux : car s'il leur prenoit fantaisie en route de faire l'amour, comme vous nous le disiez tantôt, & qu'elles s'approchassent, dans un petit jeu semblable à celui de mes fleurs, où en serions-nous ?

PARADOXILE.

Va, ces grands astres majestueux, dans leur vaste & superbe rotation, s'envoient les témoignages de leur tendresse à des distances immenses, pour ne pas dire incommensurables.

MATHURIN.

A la bonne heure. Je sais fort bon gré à leurs Majestés ; mais je ne voudrois pas être planete, parce que, quand notre femme sera relevée, nous nous entendons bien ; nous ne ferons pas l'amour, nous, comme des Soleils.

PARADOXILE.

Va, ta tête pesante vaut mieux à elle seule que tous les Soleils & les Astres du monde, qui ne pensent point.

MATHURIN.

Ah çà, Monsieur, vous l'étourdissez, cette pauvre tête. Vous nous conterez cela tantôt, avant

que nous allions nous coucher. Le souper va venir, & vous n'aurez pas de dessert si je ne vous quitte.... Adieu.

PARADOXILE.

Songe sur-tout à mes fraises.

MATHURIN, *en s'en allant.*

Graces à Dieu, j'y pense plus qu'à tous vos mondes.

DE LA FORTUNE ET DE LA GLOIRE.

SONGE.

LE sceptre de Morphée avoit touché mes paupieres: les noirs soucis, les inquiétudes voltigeoient loin de moi. Tout, jusques à mon amour, goûtoit avec mon cœur les charmes du repos. Tout-à-coup un peuple de fantômes vient frapper mon imagination; mais bientôt elle démêle un systême régulier dans cette scene tumultueuse, & tel est le tableau fidele que ma mémoire en a conservé.... Je me trouvois dans un temple rempli d'un peuple immense; j'entendois de tous côtés ces mots: Elle va paroître.... la voilà.... non.... oui... c'est elle.... non. On alloit, on venoit, on se coudoyoit. Hommes & femmes, jeunes & vieux, Magistrats & gens de guerre, artisans, citoyens, étrangers, tout étoit en mouvement comme en confusion. Tout-à-coup ce ne fut qu'un cri. Je tournai la tête, & je vis une femme nue, un bandeau sur les yeux;

elle avoit un pied sur une roue qui tournoit avec une rapidité inconcevable; dessous on lisoit cette inscription : *A la Souveraine de l'univers.* Aussitôt toutes les bienséances furent anéanties; on se heurtoit sans ménagement, & moi-même, entraîné dans la foule, j'étois forcé d'obéir à son énorme impulsion. On crioit à mes oreilles: A moi, à moi, à votre plus fidele serviteur, à votre esclave; ô Déesse, regardez-moi! je rampe, je flatte, je sers depuis dix ans..... Et tous les visages m'offroient alors quelque chose d'avide, de dur, de rebutant. On fouloit aux pieds sans miséricorde ceux qui étoient tombés. Cependant des pieces d'or pleuvoient de toutes parts; il suffisoit d'en ramasser une pour être riche; elle se multiplioit dans la main de celui qui la possédoit : mais personne ne se contentoit d'une seule. Les uns se plaignoient des rigueurs de la Déesse; les autres sembloient puiser une nouvelle fureur, dès qu'ils avoient obtenu quelque bienfait; mais elle, sans s'embarrasser ni de leurs éloges, ni de leurs reproches, ni de leurs clameurs, distribuoit, toujours en tournant, les dons divers qu'elle avoit à faire à cette foule empressée. La plupart étoient trompeurs. Celui-ci croit ramasser un trésor, il ne ramasse que le goût des chimeres & de la prodigalité; celui-là, en se bâtissant un palais, se prépare le poison que lui destine son avide héritier. Dans le flux & reflux continuel qui me pressoit, je n'avois rien de plus précieux à désirer que de sauver ma fragile existence. Tandis qu'une joie folle éclatoit à ma droite, des larmes de rage couloient à ma gauche. Ni la beauté, ni les mœurs, ni l'esprit n'attiroient l'attention de l'aveugle Déesse. Le plus fort, le plus adroit, ou, pour mieux dire, le plus fourbe, ravissoit les présents. Chacun élevoit en l'air un mor-

ceau de papier qui contenoit ses demandes; c'étoient autant de placets. J'en lus plusieurs; le premier portoit : ô Déesse! je n'ai que cent mille livres de rente, comment voulez-vous que je vive? Je dépense cela en porcelaines & en magots; ô vous, qui faites les heureux du siecle, permettez seulement que j'affame une Province, & mes affaires iront bien! Un autre disoit : ô Déesse! un homme de ma naissance & de mon rang devroit-il se trouver dans cette bagarre? Ne seroit-ce point à vous à venir au-devant de moi? Et à quoi servent les loix, si ce n'est à m'assurer en paix l'oisive opulence qu'il est de ma grandeur de prodiguer à ceux qui sauront flatter mes caprices? Celui d'une jeune fille s'énonçoit ainsi : ô Déesse, un amant, quand même il ne devroit pas être mon mari; ou un mari, quand même il ne devroit pas être mon amant! Celui d'un Poëte : vous qui tenez le Dieu Plutus assis sur vos genoux, & qui le caressez familiérement, je ne demande point que vous lui disiez quelque chose en ma faveur; faites seulement marcher la Persuasion, votre compagne fidelle, & ce petit Amour ailé qui ne vous abandonne point : que je trouve grace devant les Histrions & les Laïs, dont l'insolente ignorance n'a plus de bornes; que ma piece soit jouée & applaudie, afin que seulement deux ou trois de mes confreres en crevent de dépit. O Fortune! vous présidez plus que toute autre Déesse aux représentations nouvelles; faites luire sur ma tête, dans ce jour terrible, la bénigne influence de votre étoile.

Un autre : Je suis arrivé, ô Déesse! des rives de la Garonne, dans la ville du monde la plus florissante, celle où l'on s'intrigue le plus, où l'on s'agite davantage, où l'on emploie toutes sortes de

moyens pour s'avancer & s'enrichir, où regnent les vices les plus éclatants, &, ce qui est plus aimable encore, l'art de les faire chérir ou estimer. J'ai eu toute l'effronterie possible ; j'ai menti comme on ne ment pas ; j'ai incessamment parlé de moi, j'ai relevé mon frêle mérite avec toute l'adresse imaginable ; hélas ! je n'ai point réussi. O Déesse ! n'est-il plus de sots, n'est-il plus de dupes dans cette ville immense ? & s'il y a quelques gens sensés qui devinent les frippons au premier coup d'œil, par quelle fatalité les ai-je rencontrés ? Je serai donc le premier de ma race & de mon pays à qui l'impudence n'aura servi de rien ?

Un autre encore : mon protecteur me promene & me joue depuis quinze ans, ô sourde Déesse ! Je le méprise : mais je ne manque pas une seule audience où je le loue en face ; je me charge des commissions les plus affligeantes & les plus onéreuses ; je lui dédie mes livres ; je mange à sa table, tant qu'il y a un couvert de reste ; je me fais aussi petit qu'il s'imagine être grand : que faire donc ? Je n'ai ni femme, ni fille, ni sœur, ni niece, ni cousine : ô Déesse ! tire une parente de ma côte, & que le barbare s'attendrisse.

Le dernier disoit : je voudrois échanger mon honneur, mon nom & ma probité, contre un peu d'argent ; & je ne trouve personne pour m'en débarrasser. Ma foi, si cela continue, je serai obligé de garder mon nom, mon honneur & ma probité.

Tous ces placets, que soulevoient tant de mains suppliantes, étoient tous aussi fous, aussi bas, aussi extravagants ; ils contenoient des plaintes outrées, des vœux chimériques, des projets bizarres. Tout-à-coup un homme, surchargé de dorure, dit en se retirant de la foule : Messieurs les mal-adroits,

écoutez; j'ai fait mes affaires, suivez-moi; soyez mes humbles complaisants. Je tiens table ouverte, parce que cela m'amuse; quiconque voudra venir manger sera bien venu, soit qu'il m'amuse, soit même qu'il ne m'amuse pas; entendez-vous? Aussitôt le personnage fut entouré; curieux je suivis la foule, & nous entrâmes chez Mirmon. C'étoit un palais où le goût le disputoit à la magnificence; le travail des ameublements étoit exquis, & le luxe y étoit recherché. D'un côté, le génie déployoit sur la toile ce qu'il y a de plus majestueux & de plus tendre; de l'autre, le grotesque étaloit ses bambochades & ses autres inventions modernes. Le nombre des esclaves égaloit les caprices du maître : pour lui, enivré de son opulence, il se regardoit comme un des premiers citoyens; il rappelloit souvent l'obscurité de son origine; mais, qui le croiroit! par un sentiment d'orgueil. Quel chemin j'ai fait, disoit-il! cela n'arrive qu'à ceux qui, comme moi, ont le talent de s'élever. Les sots demeurent l'œil étonné, la bouche béante; l'homme qui connoît le local, perce & rompt toutes les digues. On l'envie, & c'est un hommage qu'on rend à son adresse. Un flatteur parasite lui répondoit : Dans tous les lieux on ne vante que votre bon goût, l'arrangement de votre maison, la délicatesse de votre table; tout le monde applaudit aux talents supérieurs qui vous distinguent du reste des mortels; & c'est à vous de jouir de cette fortune qui, en soulevant le coin de son bandeau, vous a apperçu dans la foule, & a récompensé votre prodigieux mérite.

A table, enflé des louanges qu'il recevoit, il parloit de tout, & se piquoit, non-seulement d'aimer passionnément les beaux-arts, mais encore de s'y connoître. J'y aurois infailliblement excellé, si je

m'y étois appliqué, disoit-il d'un ton presque convaincant; mais j'ai choisi le parti solide, & je n'ai point lieu de m'en repentir. Actuellement je puis m'ouvrir une autre carriere : quand on a su prendre les voies les plus fines, les plus ingénieuses pour s'enrichir, on n'est pas, je crois, mal-habile à trouver les routes du Parnasse. D'une voix unanime, chacun lui protestoit qu'il ne tenoit qu'à lui d'être Poëte, Musicien, Peintre, Graveur, Architecte, Traducteur, Comédien, enfin tout ce qu'il voudroit être, aussi parfaitement qu'il avoit été excellent Monopoleur.

Je sortis, & guidé une seconde fois par une invincible curiosité, je rentrai dans le temple; mais je m'arrêtai sous le portique, ne voulant observer que de loin le tumulte effroyable que faisoient les intéressés, J'apperçus un homme d'un extérieur simple, d'un port noble & ouvert : il ne songeoit pas à se mêler parmi la foule; au contraire, appuyé sur une colonne, il regardoit d'un œil triste ces combats odieux; il disoit en soupirant, & par intervalles : Quelle race méprisable! quelle multitude dévouée au plus vil esclavage! Ces malheureux ne connoissent d'autre divinité que la Fortune. Voyez cet empressement, ces passions furieuses; elles n'ont jamais été si vives pour la gloire ou pour la vertu. On voit jusqu'aux Ministres des autels abandonner leurs demeures tranquilles, & les Philosophes les hautes spéculations de leur cabinet; on n'a que du mépris pour la sagesse; on préfere les richesses au mérite & aux talents. Tout décroît, tout s'efface, tout annonce une ruine prochaine. Les ames n'ont ni force, ni assiette, ni vigueur; la vie morale des états dépérit & s'éteint. Le Pontife du temple de la Fortune, le front orné de sa tiare, qui se promenoit

alors, entendit ces mots. Il étoit ſuperbement vêtu, ſes doigts étoient chargés de bagues, ſes habits étoient couverts de diamants. Il répondit à l'inconnu avec ce ton léger qui convenoit à ſon extérieur : c'eſt bien dommage, monſieur le frondeur, mais cela eſt ainſi ; les hommes ſont ridicules, extravagants, foibles, malheureux ; ils ſont nés tels. Conſidérez l'homme en détail, ſon entendement eſt obſcurci par mille erreurs ; il commence à ſe tromper dès qu'il commence à penſer ; pourquoi ? Parce qu'il a trouvé l'ordre naturel des choſes renverſé. Le gage de tous les biens s'eſt trouvé fixé dans un métal jaune ; il le pourſuit avidement comme l'échange de tous les plaiſirs ; l'homme veut être abſolument heureux, il ne ſait point, ſelon vous, en quoi conſiſte le bonheur ; d'accord : il l'a bonnement placé à embellir ſa retraite, à y répandre l'abondance & toutes les commodités de la vie, à jouir de toutes les ſenſations que lui apporte en foule la nature obéiſſante au pouvoir de l'or. Il eſt déraiſonnable de penſer ainſi, je l'avoue ; il a tort d'être ſenſible & d'aimer la volupté : plaignons-le de ce goût infortuné. — Quoi, reprit l'autre ! peu de choſe lui ſuffira ; ſes beſoins ſeront bornés ; il n'aura qu'un eſtomac & qu'un inſtant à vivre, & il ne pourra connoître la modération, la tempérance, l'équité ; il obéira à toutes les ſenſations capricieuſes que lui dicteront les ſaillies d'une imagination enflammée ; il ſacrifiera, s'il le faut, l'univers entier pour le chatouillement agréable d'une fibre ! Non, une injuſtice ſi criante & ſi cruelle ne peut être autoriſée que par ceux qui en ſont les complices. Si mon bras ne peut abattre ces coloſſes d'orgueil & d'inhumanité, ma voix les maudira. Miſérable Fortune, ſois maudite à

jamais ! — Elle eſt au-deſſus du murmure des hommes, répondit paiſiblement le Pontiſe ; il faut que le reſſort qui fait mouvoir le monde moral, ait tout le jeu d'où dépendent ſa force, ſa durée & ſon éclat. Il faut que la ſociété, qui n'eſt qu'une fermentation perpétuelle, pour ne pas tomber dans un état d'inertie, éprouve cette ſecouſſe vive qui ſe communique à ſes membres, & leur procure la chaleur & la vie. Cette inégalité, qui vous ſemble monſtrueuſe, eſt le principe actif des êtres; ce ſont les plus viles paſſions qui fécondent le riche tableau de l'univers. Parmi les combinaiſons infinies d'êtres qui exiſtent, il en doit exiſter de toutes les ſortes. L'animal hideux, bourſouflé d'un venin livide, occupe ſa place, & dans la fange ne ſauroit être l'aigle fier qui s'éleve dans la pure région des airs. — Vous ne me prouverez jamais qu'il faille que des millions d'hommes rampent dans l'obſcure miſere, pour nourrir le luxe ſcandaleux des favoris de votre indigne Déeſſe. Cœurs barbares & aveuglés, qui ne jouiſſent pas-même de ce qu'ils raviſſent à l'indigence, ces hommes cruels ne ſe réconcilieront jamais avec l'auguſte morale, avec cette morale touchante, éternelle, qui dans tous les temps les condamnera, & vengera les torts faits à la foibleſſe par ces tyrans qui demain vont rentrer dans la poudre & dans l'ignominie. Mais, ſi l'or & l'argent ſont en effet la ſource du bonheur, pourquoi ne ſont-ils pas la récompenſe du bon eſprit, de la vertu, de l'honneur, de la probité ? Pourquoi la pauvreté & l'obſcurité ſont-elles le partage des gens de bien & de mérite ? — Eh! d'après votre aveu, n'ont-ils pas reçu des dons plus précieux ? Peuvent-ils, doivent-ils tout avoir ? Et dans l'état actuel des

choses, n'êtes-vous pas heureux que des hommes avides courent les mers & s'exposent à des périls sans nombre, pour enrichir la patrie des trésors d'un nouveau monde ? Ne jouissez-vous pas vous-même d'une portion de ces biens ? n'en jouissez-vous pas autant qu'eux ? Ils ont des monceaux d'or; mais avez-vous compté toutes les peines qu'ils ont essuyées ? Sans un aveuglement surnaturel, auroient-ils fait un pas, se seroient-ils fatigués dans l'espoir incertain de se reposer ? Un Criton se charge de l'approvisionnement de nos magasins en temps de guerre ; il se dévoue volontairement à l'indignation publique, pour le plaisir d'élever un palais. L'autre se rend monopoleur, prend en main tous les deniers publics, s'end rend dépositaire, au risque de voir le glaive de Thémis s'appesantir un jour sur sa.tête; & tous ces soins, ces embarras sont pour se procurer une opulence enviée, méprisée, & trop souvent dangereuse. Je crois qu'un Philosophe devroit encore les remercier : car enfin, dans une situation extrême, l'Etat a eu grand besoin de leur activité; l'Etat étoit perdu, sans doute, s'il n'y avoit eu alors que des gens paisibles & modérés. Otez les moyens de fortune, le patriotisme est un mot vuide de sens; l'émulation & l'industrie cesseront entiérement. L'opulence entre donc dans l'ordre politique, qui lui-même est une nuance de l'ordre universel. La carriere est ouverte à tous, & les efforts hardis sont presque toujours couronnés. Ces excès seront condamnables dans la théorie d'un empire parfaitement policé : mais où existe-t-il ? Remue-t-on la matiere morte sans levier ? Les nations n'ont-elles pas besoin d'un levain qui, poison par lui-même, étend leur sphere, sert à la circulation, leur donne une sorte de

vie & de mouvement ? Et si le bien qu'il produit est mêlangé de mal, quel est l'ordre des choses où ces éléments opposés ne se rencontrent pas ? Au figuré comme au physique, rien ne prépare plus la corruption des choses que cet état paisible qu'on nomme égalité, & qui annonce la mort de la république. — Vous avez des idées & des raisons de gouvernement & de police que je n'ai pas : mais je connois quelque chose d'antérieur aux gouvernements ; c'est la justice, l'honneur, la probité ; car, vous l'avouerez, la cupidité rompt aisément les liens que ces vertus impoposent aux hommes, & l'exemple de ceux qui se plongent dans le luxe sera contagieux. Que deviendront alors ces appuis sacrés du genre humain ? — Ces vertus brilleront d'un nouvel éclat ; & quand il n'y auroit que la foule des mécontents pour les admirer ? — L'inhumaine avarice plaisante quelquefois, mais toujours bassement. S'il est permis de se procurer le nécessaire, autant est-on vil & coupable en recherchant le superflu, si ce n'est pour le répandre aussi-tôt. En causant la misere des peuples, on se rend digne de leurs mépris. Il ne faut qu'écouter la voix de la nation, pour entendre son arrêt. Le premier devoir de l'homme est de reconnoître les bornes qu'il doit assigner à ses désirs. — Les impulsions du cœur humain sont comme celles de la nature : elles sont fortes & rapides ; & pour mieux frapper le but, elles le passent quelquefois. Foible & risible vertu, raison encore plus foible ! vous n'avez jamais eu la force de résister à l'appât séduisant des richesses : à leur approche votre faste tombe, les désirs reprennent leur cours avec plus de véhémence : ils avoient été suspendus, parce que rien ne déterminoit leur pente ;

mais il étoit contre leur nature de remonter vers leur ſource : d'ailleurs, la cupidité réciproque des hommes leur ſert mutuellement de poids & d'équilibre ; & s'il eſt rompu, il ne tarde guere à ſe réparer. Tous les mortels ſont égaux aux yeux de la Fortune ; voilà pourquoi elle diſtribue au hazard ſes bienfaits. De deux hommes courageux, l'un monte ſur le trône, l'autre ſur l'échafaud : elle les voit du même œil régner, ou mourir dans les tortures. Si les hommes vertueux, ſi les hommes de génie la recherchoient, elle récompenſeroit ſans doute leur aſſiduité ; mais il faut toujours un peu mériter la fortune ; & il eſt plus doux de s'emporter contr'elle, que de ployer ſous cette Déeſſe, qui, Reine du genre humain, a le droit de le traiter à ſon gré. — Quoi ! vous ne connoiſſez pas même la fierté attachée à la vertu ? Sachez qu'elle ne ſait rien demander ; que ſolliciter avec éclat eſt un aviliſſement qui l'outrage. Contente de ſa médiocrité, elle ne vient point groſſir une cour profane ; ſon bonheur eſt dans l'accompliſſement de ſes devoirs ; ils lui ſont plus chers que toutes les richeſſes qu'elle pourroit acquérir ; elle connoît cette paix qui accompagne la modération des déſirs : elle ſait jouir ; mais elle ſait auſſi ſupporter la privation ſans murmurer. Si les récompenſes que la Fortune accorde étoient proportionnées au temps qu'on a employé, aux ſoins qu'on s'eſt donnés, & ſur-tout aux vrais ſervices rendus à la patrie, alors je ſerois le premier à fléchir le genou devant cette Divinité juſte. — Je vois que des idées d'une perfection chimérique vous dominent : la nature, je le répete, nous donne des déſirs ſans bornes. — C'eſt à nous, s'il eſt vrai, de rectifier les déſordres de la nature. — Eh ! le pouvons-

nous ? — Je le crois. — Mais, du moins, la fortune n'eſt-elle pas un moyen pour obliger, & à ce ſeul titre ne devroit-elle pas être chere au Philoſophe ? — Celui qui ne ſait obliger qu'avec de l'or, n'obligera jamais : les mortels les plus indigents ſont ceux qui rendent à leurs ſemblables les plus grands ſervices. Le cœur s'endurcit dès qu'il ſe voit indépendant des calamités générales : c'eſt un homme dans le port, qui contemple un vaiſſeau battu par l'orage ; ce n'eſt pour lui qu'un ſpectacle. Je veux être pauvre par goût, pour conſerver plus ſûrement ma ſenſibilité & ma vertu. — Je vois que nous ne nous entendrons pas. — Je le vois avec douleur. Inſenſés mortels ! reprit le ſage d'un ton élevé, eſt-il poſſible que vous ne puiſſiez rien tirer de votre propre fond, rien trouver dans votre penſée, dans la fermeté de votre ame, dans votre amour pour la vertu, de quoi vous rendre heureux ? Le bonheur eſt en nous, dans des actions bonnes, légitimes, que notre cœur avoue avec complaiſance. Faut-il que vous vous adreſſiez ſans ceſſe à cette Déeſſe volage, changeante, capricieuſe, qui gouverne en deſpote aveugle, & qui ne vous careſſe que pour vous préciper dans les abymes de la folie & de l'imprudence ! .... A ces mots le Pontife ſourit, & lui prenant la main, il voulut lui mettre au doigt un diamant d'un prix très-conſidérable. Le ſage retira ſa main ſans courroux ; & ſouriant à ſon tour, il dit : que prétendez-vous faire ? C'eſt pour les enfants que ces bagatelles ſont faites : amuſez-les avec des diamants, des pierres bigarrées, des rubans de diverſes couleurs ; il faut les diſtraire pour les empêcher de jetter un œil ſérieux ſur cette valeur imaginaire qui les éblouit & les trompe. C'eſt bien

de l'or & de l'argent dont j'ai besoin ! Vertus fieres ! courage d'esprit inébranlable ! étude profonde, qui transportez la vie de l'homme dans la pensée ! venez à moi, remplissez mon ame ; que je mette à profit cet instant qui m'est donné, & qui s'écoule dans la profondeur de l'éternité ! Qu'il ne soit pas perdu pour moi, que je vive tout entier, que je me plonge dans ces idées justes, élevées, propres à fortifier l'ame contre les malheurs inévitables de la vie ! Tels sont les trésors qui seuls ont quelque prix, & que je brûle d'acquérir. Cependant, pour reconnoître le bien que vous me vouliez, marchez sur mes pas, & que je vous montre à mon tour le séjour où je préside.

Je les suivis tout ému. Le ton, la démarche, le courroux noble de ce sage m'avoient frappé ; il nous introduisit dans un temple majestueux, tout éclatant de lumiere. On n'y voyoit point de foule ; le marbre vivifié présentoit de toutes parts les statues de plusieurs grands hommes ; elles portoient le caractere & le feu de leurs ames. L'expression étoit inimitable ; le ciseau avoit donné le mouvement ; ils avoient été peu connus pendant leur vie, à leur mort le cri de l'admiration avoit fait voler leur nom sous ces voûtes augustes ; une multitude de lampes descendoit de ce nouvel empyrée, & la clarté qu'elles répandent ne doit jamais finir. Au milieu, je vis un corps immense, formé d'une substance purement aërienne ; c'étoit l'image de la Postérité reconnoissante. Elle étoit à genoux devant un diadême, un bâton de Commandant & un livre. C'étoit la couronne de Henri, le sceptre de Turenne, & l'Esprit des Loix. A sa droite étoit le buste de Socrate, en face celui de Richardson. Là, se

promenoient les Solon, les Epaminondas, les deux Brutus, avec les Fabius, les Scipion, les Caton, les Antonin. Là, sont les Héros qui ont eu la véritable grandeur d'ame, les Ecrivains illustres, les sages de tous les temps; leur extérieur simple & leur air modeste annonçoient la simplicité & la candeur de leur ame; ils disoient à la Postérité: Déesse, nous n'avons jamais cherché vos louanges, nous n'avons jamais désiré vos présents. La plus pure récompense de nos actions a été dans le plaisir que nous avons goûté à les faire. Pour suivre la vertu, l'on n'a besoin que de l'amour de la vertu même.

La Postérité répondoit: vous vivrez éternellement, vous, mes vrais amis; je veux que tous les humains vous connoissent & vous respectent. Mon plus grand plaisir sera de divulguer vos vertus: arrachés pour toujours au sommeil léthargique de la mort, les filles de mémoire célébreront vos grandes actions. Aussi-tôt une céleste harmonie se fit entendre; elle s'éleva lentement dans les airs, & par une gradation bien ménagée, elle frappa la voûte sonore du Temple, & delà se répandit dans l'univers. Il n'est point d'oreille qui ne soit enchantée d'un si beau concert. Je sentis l'ivresse délicieuse que les Muses font couler dans les cœurs sensibles. Ah! je suis dans le Temple de la Gloire, m'écriai-je; je ne vois ici ni conquérants ni ambitieux, ni tous ces fléaux de la guerre, que la crainte a déifiés; je vois les vertus éminentes, les talents extraordinaires, qui font le charme & la consolation du genre humain. Qu'elles sont viles les inclinations de ceux qui méprisent la gloire!

Plus ces grands hommes avoient été maltraités de la fortune, plus ils répandoient d'éclat. Le Tasse & Milton, couronnés des mêmes lauriers, rioient

des coups impuissants que leur avoit porté le sort; ils fouloient aux pieds la face ignoble de leurs Zoïles. Le Pontife du Temple de la Fortune baissoit un œil confus. Ces fronts rayonnants avoient sur les cœurs une autorité si douce, si naturelle & si puissante, ils attiroient tellement le respect & l'amour, que les cœurs les plus vicieux redoutoient leur mépris. Le sage éleva sa voix, qui retentissoit avec majesté sous ces voûtes élevées, & dit: la gloire ne naît point de l'orgueil, de l'ambition, du faste, de la puissance ou de l'intrigue; si l'on se prosterne devant l'idole du pouvoir, les démonstrations de ce respect sont passageres & forcées; il faut des vertus distinguées, il faut des talents reconnus, pour obtenir ce suffrage public, qui récompense dignement; c'est lui qui acquitte la dette que l'homme ne peut plus payer. La gloire ne consiste point à éterniser des syllabes, mais à laisser un grand exemple. Elle se dérobe aux poursuites empressées, & elle se plaît à couronner l'homme simple & modeste, qui, chaque jour, a développé ses vertus avec la chaîne de ses devoirs. Vous retrouvez ici ce brave & généreux Phocion, qui, après avoir commandé des armées nombreuses, vit la vieillesse & l'indigence le saisir sous ses lauriers. Il mourut pauvre, il mourut abandonné! quelle fin plus glorieuse! Vous voyez encore cet Aristide, cet homme juste par excellence; il suivit constamment ses devoirs; il fut banni: il ne se prêta point aux caprices du Peuple, aux séductions des Magistrats. Le sort réservé à la vertu l'attendoit. Contemplez Catinat, son héroïsme guerrier, sa philosophie tranquille; il disoit, dans sa retraite: j'ai servi ma Patrie avec zele & courage; dès qu'elle a jugé que mes services lui étoient inutiles, j'ai commencé à vivre pour moi-même, les vœux les plus

ardents

ardents de mon cœur seront toujours pour elle. Ce grand homme, dans sa disgrace inespérée, n'avoit rien à se reprocher. Ses ennemis, qui ne savoient agir que par des voies détournées, triomphoient de son obscurité; il leur opposoit sa vertu, & cette égalité d'ame que la vertu seule peut inspirer. Plus bas, vous voyez ce Fénelon, qui, dans le séjour de la haine, dans le tourbillon des passions fougueuses, regagna par la modération cette paix que la fureur jalouse voulut lui faire perdre. Tels sont les hommes qui méritent l'admiration des siecles. On voudra leur ressembler : ils serviront de modele, ils formeront de grandes ames qui ne sont pas encore nées.

Maintenant que les Lucullus, que les Crassus, que les Monopoleurs jouissent de leur fortune, qu'ils rassemblent autour d'eux toutes les voluptés sensuelles que procurent les richesses; que la foule des plaisirs ne les abandonne jamais; qu'ils aient l'aisance, l'agréable & même le superflu, j'y consens : tel est leur lot. Nulle personne bien née n'enviera, je crois, leur coupable opulence. Mais aussi qu'une barriere éternelle les sépare de ceux qui ont eu l'honneur pour perspective, pour aliment & pour but de leurs travavaux; qu'ils ne se trouvent jamais sur la même ligne avec le Magistrat qui veille à la conservation des loix, avec le Guerrier dont le moindre effort est de braver la mort, avec l'Ecrivain illustre, qui ajoute aux pensées de son siecle & à celles du genre humain. Eh! quelle seroit la récompense des vertus désintéressées, patriotiques, si la même monnoie payoit l'homme vénal & le héros? Que la tache imprimée sur les mains qui levent les impôts publics, ne puisse être effacée par des fleuves d'or; que les distinctions honorables ne leur appartiennent

mais ; qu'elles jouissent de tout, excepté de l'apanage des grands hommes.

Le Pontife de la Fortune, humilié, vaincu, sentoit, dans ces paroles, une force à laquelle il ne pouvoit répondre. — Quels sont donc les plaisirs attachés à cette Gloire que vous vantez tant ? — C'est le secret des grandes ames, répondit le Pontife du Temple de la Gloire ; ceux qui l'adorent sont heureux par elle : la Fortune s'épuise & s'affoiblit en se partageant ; la Gloire est un patrimoine aussi étendu qu'il est inépuisable ; la couronne d'un vainqueur ne fait aucun tort aux palmes que moissonne un autre vainqueur. Il est sur la terre des hommes dont le nom flatte mon oreille ; je les attends ici pour les recevoir, les embrasser, & étendre avec eux l'empire de la pensée, de la raison, de la vertu. A ces mots, un feu divin s'alluma dans ses yeux : je le fixai plus attentivement ; quel étrange contraste m'offrirent ces deux personnages si opposés ! Le Pontife du Temple de la Fortune étoit Bourvalais ; celui du Temple de la Gloire étoit Corneille.

ANATOMIE.

ENTRONS sans frémir dans cet amphithéâtre, où l'homme, avant de descendre au tombeau, paie un dernier tribut à l'admiration, & satisfait encore à la gloire du Créateur. L'homme n'est plus, & sa beauté subsiste encore. La flamme pure & sacrée qui anima ce corps, maintenant immobile, y a laissé l'empreinte de son essence divine. Les insectes dévorants attendent que l'arrêt de la destruction soit répété ; & l'intervalle qui regne

entre la mort & la corruption, atteste avec quel regret la nature décompose son plus magnifique ouvrage.

Eloigne-toi, pâle fossoyeur, plus avide que tes tombeaux! Pour oser t'emparer de ta proie, attends que tous les traits du chef-d'œuvre soient effacés. Que ta main grossiere ne cache point dans le sein de la terre ce que l'œil étonné peut découvrir avec ravissement dans ce dédale immense, où chaque pas doit lui montrer un prodige.

Entrons, mes amis, entrons sans crainte, puisque la mort est un repos, & que l'ame, en s'élançant vers l'immortalité, sourit la premiere sur sa dépouille. Le cœur qui embrasse la puissance & la bonté de l'Etre suprême, bénit la mort comme la vie; & sous sa main étendue & puissante, qu'importe où agit le principe pensant, indestructible comme son Auteur? Il est grand, il est bon; la terreur l'outrage; elle n'appartient qu'au vil esclave.

Et toi, jeune beauté, à qui je consacre cet article, c'est pour toi que je colore ces funebres objets! Tu ne pourrois soutenir la vue de ce corps froid & inanimé, que par la magie du pinceau. Je trace à ton imagination ce que ton œil délicat refuseroit de voir. Approche; c'est un jeune homme étendu sur ce marbre noir. Approche; il n'est plus redoutable. Son œil qui saisissoit à ton passage l'assemblage de tes graces, est fermé. Son oreille n'entendra plus ta voix touchante. Ce cœur, que tu as déchiré peut-être, a trouvé un rempart contre tes charmes. Si ta beauté te rend toujours inflexible, sois moins orgueilleuse en ce moment. La mort, tu le vois, le sauve de tes traits, & dompte l'amour. Ah! vous avez vu, mes amis, la souplesse libre de tous ses mouvemens, lorsqu'il se jouoit sur la sur-

face de la terre, qu'il ne touchoit que légérement du pied; vous auriez frémi d'offenser le tissu délicat de sa peau; une goutte de sang échappée de ses veines vous auroit fait pâlir d'effroi. Maintenant abattu & couché, l'extérieur lisse & poli de ce corps est le moindre objet fait pour attacher. L'insensibilité du marbre est répandue dans ce corps, dont toutes les fibres répondoient au plaisir ou à la douleur. La douleur n'existe plus pour lui; approche, jeune Artiste, surmonte une horreur secrete; prends le scalpel, je tiens le flambeau. Que l'homme vivant s'étudie dans l'homme mort. Raffermis ta main, fais tomber l'enveloppe qui voile les admirables ressorts de la machine humaine; que mon œil curieux se plonge dans ce mécanisme merveilleux. D'autres iront prier dans des enclos vastes & sombres, bâtis en pierre par la main des hommes; moi, c'est devant le sanctuaire où a habité le souffle pur de la Divinité, que je me prosterne & que j'adore.

L'œil n'est embarrassé que du choix. Par où commencerai-je l'examen de cette surprenante machine? Elle est ouverte, & je vois cet alambic, principe de la santé & de la force. C'est là que les aliments se dissolvent, se décomposent, se métamorphosent en une liqueur nutritive qui a la blancheur du lait. Elle passe par différents canaux, où elle subit encore une nouvelle métamorphose. Toutes les liqueurs dont le corps est abreuvé, reçoivent dans ces différents laboratoires leur degré de perfection; car c'est là que se forme, s'épure & se subtilise cette humeur nervale, ce baume précieux qui imbibe les nerfs & les tient dans ce degré de flexibilité d'où résulte cette sensibilité admirable, motrice de toutes les opérations de l'ame.

Mais, montons à la partie la plus noble où siege l'entendement. Sous une voûte impénétrable; est une substance moëlleuse, que traversent d'innombrables vaisseaux presqu'imperceptibles. C'est un labyrinthe composé de filets qui se croisent à l'infini. Le séjour de l'ame est inexplicable, comme son essence; & comme c'est dans ce dédale que les pensées se forment & que les idées se conservent, le caractere de l'homme, presque toujours inexplicable, semble tenir de la nature du lieu où gît la profondeur de sa réflexion. Le physique est aussi composé que le moral.

Tous les nerfs en qui seuls réside le principe de sensibilité, se réunissent à cette substance qui se prolonge dans les vertebres, d'où elle se divise en une multitude de branches entrelacées: elle forme l'origine de ce tissu admirable, répandu dans tout l'animal; de sorte que le moindre ébranlement qu'éprouve une partie, se communique à l'ensemble.

L'ame, qui a besoin d'être perpétuellement avertie, a tout à côté d'elle deux surveillants prompts & fideles, la vue & l'ouie. Le globe de l'œil mobile se tourne en tout sens, sous six muscles qui facilitent ses mouvements. C'est un vrai télescope: la lumiere se rassemble au centre qui réunit ses rayons. Ils traversent un cryſtal lenticulaire, & vont dessiner l'objet sur une espece de rézeau très-délié. L'ame apperçoit & juge le tableau. Trois humeurs différentes humectent cet organe précieux, qui, sans elles, s'échaufferoit & s'useroit par les frottements multipliés qu'exige la conservation de l'individu, obligé qu'il est d'interroger à chaque instant tous les objets qui l'environnent.

L'oreille, entonnoir cartilagineux, reçoit l'air ébranlé, & le porte, par la sinuosité d'une coquille

reſſemblant à celle du limaçon, ſur une membrane juſtement appellée tambour. Deſſous, un petit nerf d'une exquiſe ſenſibilité, donne à la membrane plus ou moins de tenſion. C'eſt là que la mélodie de Gluck, & l'harmonie de Piccini, vont ſe rendre pour enchanter l'ame; le nerf auditif lui tranſmet tous ces ſons échappés du ſein des inſtruments, & qui ſe perdroient infructueuſement dans les airs.

Il eſt des plaiſirs moins parfaits, mais voluptueux encore. Quand la fleur s'épanouit, quand elle exhale ſes parfums, ils paſſent par deux conduits que ſépare une cloiſon vers un os percé de mille trous, où aboutiſſent des lames cartilagineuſes, tournées en ſpirale. Heureux qui, au pied des Alpes ou des Pyrénées, aſpire l'odeur des plantes aromatiques que le ſol des montagnes nourrit de ſa ſuave énergie!

Vous qui aimez de préférence les plaiſirs de la table, plaiſirs qu'aucune crainte ne corrompt, & qui ſe renouvellent tous les jours, conſidérez cet organe obéiſſant, ſource de vos délices. Dix muſcles font mouvoir la langue de tous les mouvements poſſibles. Jamais elle n'eſt ni lente, ni rebelle. Elle s'empare de l'aliment, en exprime le jus le plus ſubtil; ſes mouvements accélérés ſont inſenſibles & forts; elle porte ſous la dent ce qui doit être broyé; elle preſſe contre le palais ce qui n'a beſoin que d'être légérement froiſſé; elle atteint les fineſſes que la main ſavante du Cuiſinier a ſemées; elle démêle les mélanges, & en ſent les rapports; elle n'inonde qu'autant qu'il le faut, le ſuc pénétrant des mets. Ce ſuc qui interroge toutes les houppes nerveuſes, & ces petits mamelons, ces glandes, ces points ſalivaires mis en action, fourniſſent le ſavon qui fond l'aliment, le réduit en pâte liquide, & permet que le plaiſir ſe propage pendant une aſſez

longue durée. Souvent l'eſtomac a dit *aſſez*, que la langue ſe ménage par la ſimple ſuccion, des jouiſſances qui pourroient la faire nommer infatigable.

La poche qui reçoit les aliments eſt attachée par des ligaments forts. Elle en a ſouvent beſoin pour réſiſter aux excès de l'intempérance. Elle eſt garnie intérieurement de petites glandes ou éponges, d'où ſort une liqueur diſſolvante. Là s'opere, par la fermentation & la trituration, la métamorphoſe étonnante, qui, de tant de ſubſtances mêlangées, n'en forme plus qu'une ſeule. La ſanguification ſe fait dans les poumons. Porté dans le cœur, le ſang s'épure; porté dans le cerveau, il s'y ſubtiliſe encore; & par une derniere dépuration plus merveilleuſe, il forme enfin cette matiere incompréhenſible qui reproduit l'homme. Ce ſont les parties ſubtiles des aliments qui compoſent ces différentes liqueurs: mais l'œil, armé du microſcope, croit en vain ſurprendre les ſecrets de la nature; il n'y voit que des apparences trompeuſes, toujours détruites par des obſervations nouvelles.

Pour faciliter dans tous ſes conduits l'écoulement des matieres plus ou moins élaborées, le foie convertit en bile une partie de nos aliments; la bile ſert à verniſſer les inteſtins, & ſert encore à la derniere coction, en même-temps qu'elle fait gliſſer tout ce qui doit appartenir aux différentes ſécrétions.

Les inteſtins forment un méandre, & dans leur contour étalent une longueur prodigieuſe: ils ſont contenus dans leurs poſitions par le méſentere. Doués d'une multitude de veines, de vaiſſeaux, de nerfs, de fibres aſpirantes, ils pompent encore beaucoup de chyle avant de faire deſcendre le dernier marc.

Que notre fauſſe délicateſſe ne rougiſſe goint de

voir le mécanifme de l'opération qui expulfe du corps une matiere qui, plus long-temps retenue, troubleroit l'économie animale, & porteroit le ravage en féjournant dans les conduits où elle couloit, naguere, douce, balfamique & bienfaifante. Admirons tous les objets de la nature : il n'en eft point de vil à fes yeux ; aucun n'eft plus noble que l'autre ; elle a employé le même degré d'intelligence & d'attention pour ce qui compofe le corps humain. Tout eft également néceffaire, fi ce n'eft à la vie, du moins à la force & à la fanté, fans lefquelles la vie n'eft qu'un tourment ; & quand on voit la maffe entiere des inteftins, après mille circuits, aboutir à ce débouché pliffé comme l'ouverture d'une bourfe, qui s'ouvre & qui fe refferre à l'aide des mufcles, qui font l'effet des cordons, on eft furpris de l'attention de la nature, & de la prodigalité magnifique qu'elle déploie dans des objets que notre ignorance ne diftingue pas, ou qu'elle frappe d'un mépris, enfant de nos petites & frivoles idées.

Il eft des objets interdits & inacceffibles à mes pinceaux. Si je pouvois tout peindre j'analyferois ce fixieme fens, fi diftinct des autres. Je dévoilerois le trône où fiege ce plaifir vif & paffager, auquel l'homme fuffit à peine ; mais la volupté de l'être fenfible, la volupté réelle eft dans le cœur ; & l'émotion purement phyfique, féparée des tranfports du fentiment, eft trop peu de chofe, ou avilit trop l'homme, pour être ici comptée.

Parlons du fens univerfel qui fupplée fi fréquemment aux autres, du toucher. Répandu fur toutes les parties du corps, fon empire eft univerfel. Mais quel eft le véhicule de cette fenfibilité exquife ? C'eft un tiffu de petits filaments qui fervent de cordages, & qui, traverfant les

chairs en tout ſens, produiſent l'enſemble de toutes les parties dans les mouvements. L'une n'eſt jamais ébranlée que l'autre ne le ſoit ; car, outre le tiſſu de la peau qui couvre toutes les chairs de la tête aux pieds, il eſt recouvert lui-même d'un autre tiſſu beaucoup plus délié, & l'épiderme a un tact encore plus fin, formé qu'il eſt de petits canaux creux, perpétuellement abreuvés de la liqueur qui leur eſt propre. Quand la main ſerre mollement la main de l'objet aimé, ce ſont les petites houppes nerveuſes qui frémiſſent ſous ce toucher doux & voluptueux, & l'ame aimante conçoit alors ſans peine que c'eſt dans l'embraſſement que réſide l'entiere volupté.

Mais, ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que dans les inteſtins de ces tiſſus ſont plantés une multitude innombrable de petits oignons ſemblables à ceux des fleurs. C'eſt la tige de ces oignons que l'on nomme poil. Les uns, plus humides, deviennent plus longs, comme les cheveux. Ce ſont de véritables végétaux, qui ont des racines creuſes pour pomper l'humidité ; la ſeve circule dans ces petits tuyaux : & quelle fineſſe doivent avoir ces tubes nourriciers d'un poil follet ?

La peau elle-même n'eſt qu'un double crible, qui d'un côté admet l'air & ſe prête aux couleurs des objets environnants, & de l'autre à des voies de décharge pour le ſang & les humeurs étrangeres. Delà le torrent de la tranſpiration qui s'écoule & qui ne ceſſe point un ſeul inſtant. Interrompue, elle cauſe toutes les maladies, & la ſanté ne renaît que quand ce flot ſucceſſif eſt parfaitement rétabli. Ainſi, outre la poche membraneuſe qui reçoit la leſſive du ſang,

le sang se fait jour à travers la peau dans les agitations violentes; & ce que nous appellons sueur n'est que les parties aqueuses & séreuses de l'humeur rouge qui coule avec tant de rapidité dans nos veines.

Un jeu continuel qui s'exerce par le mouvement du cœur, muscle doué d'une force prodigieuse, fait circuler les liqueurs de la tête aux pieds, aux moins soixante fois par minute. La mort seule anéantit ce mouvement, qui met en action tout le mécanisme entier de la machine. La plus légere lésion faite à cet organe éteint la vie, & c'est en contemplant la fragilité de ces vaisseaux qui aspirent & repompent, que la vie paroît un miracle, & que l'imagination a peine à se figurer que cent années d'existence appartiennent encore à un être aussi frêle, qui porte en lui-même les principes de sa dissolution encore plus que ceux de sa régénération. C'est néanmoins cet être foible, incessamment suspendu sur le bord du tombeau, qui a arraché avec violence le fer de la mine, pour abréger encore d'une maniere insensée la durée de sa vie, qui a pêtri le salpêtre pour donner des ailes au trépas, & des pointes plus aiguës à la douleur.

La douleur! ah, qu'elle agit vivement sur ce centre nerveux, sur ce *plexus*, siege de la sensibilité! comme toutes les émotions de l'ame répondent à ces rayons musculeux qu'on appelle diaphragme, quand la crainte & l'inquiétude l'agitent! Ah! combien le moindre mot va frapper ces fibres tendineuses, susceptibles de toutes les émotions que l'ame éprouve! C'est delà, sans doute, que partent & la rougeur subite qui enflamme le visage, & la pâleur effrayante qui le couvre. C'est là que naissent ces larmes douces ou ameres, abon-

dantes ou rares ; ces pleurs attendriſſants ou cruels, qui dilatent ou compriment, flattent ou dévorent. Quand l'homme jaloux ou outragé leve, en frémiſſant, le fer de la vengeance, c'eſt delà que part la tempête orageuſe qui le pouſſe au crime : mais, par un effort contraire, la pitié, la commiſération arrêtent le bras levé ; & c'eſt dans ces mouvements opposés & douloureux que l'homme ſouffre, & quelquefois il expire.

Mais quelle eſt cette ſubſtance ſpongieuſe, ſi étroitement unie au diaphragme ? Elle reçoit l'air extérieur, l'échauffe, s'il eſt trop foid ; & rafraîchit ſans ceſſe le ſang enflammé par la rapidité de ſon cours, en y mêlant un air nouveau : cette ſubſtance reçoit inceſſamment l'air par une eſpece de ſoupape qui eſt au fond de la bouche. Soixante-cinq muſcles ſervent à dilater & à reſſerrer l'organe qui aſpire & diſtribue l'air. Les tons ſont produits par le racourciſſement ou l'alongement des fibres de la glote ; & Ferrein a démontré que la voix étoit le réſultat d'un inſtrument à vent & à corde. Cet organe eſt ſpécialement affecté à l'homme, le diſtingue, & l'animal ne partage point ſon privilege ; il ſemble lui appartenir comme à l'être penſant, excluſivement doué de la parole. Le trépas ne détruit encore qu'imparfaitement le jeu de cet organe ; car un ſoufflet introduit par la tranchée-artere, rend les ſoupirs, les gémiſſemens, les ſons de voix du mort.

Ne frémiſſez pas, mes amis ; ce corps ne lui appartient plus ; il eſt étranger. Il a tout reçu de la nature, il lui a tout rendu. Ainſi nous ſerons un jour. Point d'humiliantes terreurs ; jouiſſons de notre intelligence & de nos ſens. Pourſuivons l'examen de notre machine merveilleuſe. Parcourons cet univers, où des routes infinies & incon-

nues à nous-mêmes atteſtent avec quel appareil majeſtueux notre être fut compoſé. Un tel aſſemblage de prodige, pour un rôle qui paroît auſſi court, annonce que cette vie paſſagere n'eſt point encore le ſpectacle, & que nous ne voyons que le rideau. Déchirons le voile, autant qu'il nous eſt poſſible; tout ce qui eſt ſous l'œil de l'homme appartient à ſon profond examen. En vain la nature travaille avec le plus grand ſoin des objets infiniment petits, comme pour les dérober à l'attention la plus ſcrupuleuſe. Nous lui avons déjà ſurpris bien des ſecrets; & il viendra un temps où des mains plus habiles, des yeux plus exercés & plus fins, une attention plus laborieuſe, & ſurtout le haſard, ameneront la lumiere des découvertes nouvelles. En nous anatomiſant tour-à-tour, nous apprendrons à nous connoître. Notre corps n'aura plus une fibre qui ne ſoit apperçue. Nous léguerons à nos deſcendants notre ſcience, & ils nous ſurpaſſeront encore, ainſi que nous avons ſurpaſſé nos peres. Pourſuis, jeune Artiſte, & pour gage de mon amour pour un art utile, ſonge que dès ce moment je legue mon corps à ton amphithéatre.

Comme l'Anatomiſte palpite d'admiration, comme il treſſaille de joie, quand il ſuit la ramification de tous ces vaiſſeaux qui ſe correſpondent! Le moindre petit nerf, non encore apperçu, lui cauſe le même raviſſement que la comete enflammée qui ſe découvre dans les plaines de l'héther à l'œil avide de l'Aſtronome. Que chacun creuſe de ſon côté, l'un avec le ſcalpel, l'autre avec le téleſcope. Que chacun cherche à agrandir le domaine du Créateur. Où s'arrête cette profondeur immenſe? Que ſommes-nous, & quel univers! Ma vue ſe fatigue, mon imagination eſt acca-

blée, ma tête ſe perd, & je ſuis obligé de revenir à des objets moins vaſtes, moins fatigants pour la meſure de mon attention.

Je viſite la charpente oſſeuſe, qui eſt la baſe où portent toutes les parties de la machine humaine; cette charpente eſt creuſe, & la ſeve qui circule eſt une émanation du cerveau. La moëlle en deſcend, & forme une huile qui ſert à entretenir & la ſoupleſſe & la ſolidité. Cette circulation particuliere paroît jalouſe de retenir ſes propres liqueurs : elle ne peut franchir certaines bornes; car une membrane, qu'on nomme *périoſte*, ne laiſſe pas la moindre lacune. Cette membrane environne étroitement les os; c'eſt un tiſſu ſerré, qui ne laiſſe rien échapper de la ſubſtance médullaire. Elle paroît nourrir les os, recevoir d'eux ſa nourriture, & quand le malheureux ſouffre de l'amputation, c'eſt lorſqu'on vient à cette membrane ſenſible, que la douleur lui arrache des cris.

Vous avez admiré quelquefois à combien d'attitudes ſe prête la ſoupleſſe du corps humain; vous avez contemplé le jarret de ces danſeurs de corde, la force incroyable de leurs ſauts, & la grace effrayante de leurs mouvements, l'équilibre étonnant qu'ils gardent ſur un point étroit & fixe : voyez comme s'accompliſſent ces tours de force; c'eſt à l'aide de ces charnieres, les unes fixes, les autres mobiles, propres à tourner en tout ſens; c'eſt à l'aide de ces muſcles, véritables leviers, de forme, longueur & groſſeur différentes; le corps ſe baiſſe, ſe plie, s'étend. Ces rondeurs ſont des poulies, ces points d'appui ſont des chevilles. La main de l'éternel Géomettre eſt empreinte dans la longueur plus ou moins grande d'un tendon; alongez-le, raccourciſſez-le, placez-le à la plus légere diſtance; une ligne plus bas, & la grace,

& le mouvement, & la force disparoissent, tant la précision est exacte & étonnante. Il est dit que la tête ne formera qu'un demi-cercle; que pouvant se baisser à tel degré, elle pourra se renverser en arriere au même point. Je vois les ligaments qui permettent tel effort, qui se refusent sagement à tel autre; & ces hardis sauteurs, en déployant tout le jeu des vertebres, me donnent le spectacle d'une anatomie vivifiée : tous les ressorts sont saillants à mon œil; mais, quelque étonné que je sois, je sais en même-temps l'attitude qu'ils ne sauroient franchir.

Tous les vuides de cette charpente sont remplis d'une matiere molle, soutenue elle-même par une multitude innombrable de charnieres animées, qui, sous le nom de tendon & de muscles, contribuent à donner à chaque partie un mouvement & une direction particuliere, en même-temps qu'ils servent aux mouvements généraux. La circulation propre à chaque objet, quoique distincte, répond à la circulation universelle; & le nombre des veines & des arteres, par leur entrelacement & leur variété, surpasse l'imagination. Une simple tunique couvre les veines, une double tunique enveloppe les arteres, & dans ces canaux roulent le sang & la lymphe, substance distincte, quoique perpétuellement mélangée. Les fibres, qui souvent n'égalent pas la grosseur d'un cheveu, sont les cordages tendus de toutes parts, & qui, à la moindre volonté, obéissent & font obéir la partie qui leur est confiée.

Qui ne trembleroit à la vue de l'extrême petitesse & délicatesse de cette multitude de fibres & de vaisseaux imperceptibles! & ils sont doués encore d'une prodigieuse élasticité. Voyez ce

porte-faix, dont le cou & la tête sont comprimés par un fardeau quatre fois plus considérable que ne pese son corps. Il marche, & accomplit les loix de l'équilibre ; il résiste longtemps à cette pression effrayante, & l'intempérance & les excès causent plus de ravages dans la machine, que les efforts réitéres qui domptent les résistances physiques.

Organisations vraiment étonnantes ! La sagacité d'un Winslow, pendant une vie entiere d'homme, n'a pu en découvrir la dixieme partie ; ce corps est sous la main glacée du trépas, & sa structure remplit l'Anatomiste de surprise & d'admiration. Qu'est-ce donc que ce même corps, lorsqu'il est animé d'un souffle de vie, lorsqu'un fluide subtil & inconnu donne à toutes ses parties un jeu qui en fait saillir tous les rapports, lorsque son œil brille d'une douce flamme, que la grace accompagne son mouvement, que le sourire amene l'ame sur ses levres, lorsqu'enflammé d'amour, il se reproduit au sein de la profonde volupté ?

Mais tandis que, surmontant l'effroi qu'offre l'image du trépas, j'ai commandé à ma plume de tracer ce tableau & d'en écarter les couleurs livides, les heures de la nuit s'envolent avec le son du timbre ; tout est calme, tout repose autour de moi ; les étoiles brillent au firmament, la terre exhale un encens suave. O Nature ! si d'une main tu détruis, tu répares de l'autre. La vie & la mort forment les deux bouts de la chaîne dont tu embrasses tous les êtres. L'individu meurt, dit ton Historien, & l'espece subsiste immortelle. En ce moment le chaste Hymen & le tendre Amour tiennent assujettis les cœurs sensibles. Je me réjouis des plaisirs que goûtent mes

semblables. Les transports de la jeune amante, l'extase de son époux heureux, donnent un aspect riant à cet univers, & effacent les traces pâles sur lesquelles mon œil s'est trop reposé.

Amour réparateur, répands la joie & la vie, le sentiment & la félicité; perpétue la race bienfaisante & glorieuse de ces ames qui font l'honneur & les plaisirs des hommes. En ce moment peut-être, un nouveau Pergolese est conçu dans les flancs d'une vive Italienne; un nouveau Newton sortira du sein d'une chaste Angloise; un Rubens devra le jour à une modeste Flamande; & la Fontaine & Fénelon renaîtront à Paris, pour nous enchanter par une nouvelle langue. O Nature! après le génie, n'oublie pas la beauté; rends-nous une Héloïse, le modele des amantes; rends-nous un objet non moins rare, cette Ninon, qui sut ôter à l'amour ses épines, & rétablir la nuance délicate & fine qui peut exister entre des loix sauvages & l'oubli de la décence. O Nature! acheve ces êtres précieux que le plaisir ébauche. Ne laisse échapper que de pareilles ames; & si dans quelque coin du Nord, au milieu des rudes & âpres climats, quelque Prince guerrier enfantoit un Charles XII, un nouvel Attila, moissonne-les dans leur fleur; qu'ils tombent; que ces fils de Rois, avec leurs passions brutales, ne viennent point troubler l'harmonie & la paix que les sciences & les beaux-arts commencent à répandre sur la face de la terre. Au lieu de grandir pour le malheur de l'humanité, qu'enfermés comme embryons dans un bocal, ils repaissent les regards de la curiosité. J'aime mieux les voir ainsi que d'appercevoir leurs tombeaux chargés de ces trophée,

phées, instruments homicides que réverent la foiblesse & la démence.

CONTRE L'HOMERE

Traduit en François.

Il me semble que les contes modernes de Fées valent bien les contes anciens, & ceux d'Homere en particulier ; que ces divinités de l'Iliade qui glissent au lieu de marcher, qui montent & descendent sur des nuages, qui dans les batailles combattent d'une maniere invisible sur la tête des guerriers & n'en attrapent pas moins quelques coups de lances qui font couler leur sang vermeil & divin, ne sont pas de meilleure condition que ces êtres puissants qui, la baguette en main, se promenent dans l'immensité des airs encore plus prestement que tous les célestes habitants de l'Olympe.

S'il s'agit du merveilleux & des prodiges d'imagination, la gloire assurément doit demeurer aux contes de Fées. Homere fait marcher des trépieds d'or au conseil des Dieux, fait parler des chevaux, &c..... Bagatelles ! On a mieux imaginé que tout cela. Qui a pu lire le *Serpentin vert* sans admirer son adresse & son éloquence comparable à celle d'Ulisse ? Il ne faudroit plus au monde qu'une académie, pour commencer emphatiquement les beautés de ce conte ; il pourroit figurer à côté d'Homere, & cette assertion n'auroit plus alors l'air d'un paradoxe ; car on est convenu d'appeller de ce nom toute vérité nouvelle qui n'a pas encore eu son passe-port.

On parle de la morale de l'Iliade : mais il faut avoir les yeux pénétrants d'Horace pour la bien voir ; car son Jupiter, sa Junon, sa Vénus, son Mercure, ainsi que ses autres dieux, toujours en discorde, sont le plus souvent injustes, mal-faisants, licencieux. Les enchanteurs de nos contes ont sans contredit plus de dignité dans leur courroux, de fermeté dans les revers & de grandeur dans leurs bienfaits.

De tels blasphêmes feront dresser les cheveux à tous les maniaques adorateurs de l'antiquité. Curieux de rassembler, de lire & de comparer une bonne fois les traductions de cette superbe Iliade, si prônée, nous avons eu le malheur de trouver ce poëme sans plan, sans ensemble, sans liaison, dénué d'unité & d'intérêt, plein de descriptions verbeuses, absolument monotone dans le tour des harangues & dans le récit des combats ; & ces dieux qui toujours pérorent dans la même forme, & tous ces héros s'envoyant de longs discours avant d'en venir aux coups, & ces répétitions éternelles pour dire ou qu'il fait jour ou qu'il fait nuit, & l'anatomie minutieuse des différents genres de blessures, tout ce déluge fastidieux nous a fait reléguer ce poëme parmi les romans médiocres.

On ne voit pas même la prise de Troye, dont il est toujours question ; & l'utilité réelle de ce long ouvrage échappe à la spéculation, à moins qu'il ne s'agisse de prouver que la discorde des Rois entraîne des suites fâcheuses : vérité que les peuples sentent sans le secours des Poëtes.

Nous possédons vingt romans dans notre langue, mieux faits, plus intéressants, plus remplis de mœurs, de vérités & de détails vrais & touchants, ou du moins qui ont parlé plus éloquemment à notre ame.

C'est là faute sans doute des traducteurs. Dans la langue Greque, l'Iliade à coup sûr est un poëme admirable, étonnant, divin; nous n'en doutons pas. Il est sublime anciennement parlant: hé bien, que les anciens reviennent l'admirer avec tous ceux qui se naturalisent Grecs; pour nous, il nous a prodigieusement ennuyés en françois & en latin, & nous n'avons été soutenus dans cette lecture que par la curiosité de contempler les mœurs de ces temps éloignés. Sous ce point de vue, on lit une relation étrangere qui attache & qui a son prix comme tableau antique. Un tableau de Zeuxis qu'on découvriroit (s'il avoit pu être conservé) seroit une chose très-curieuse; mais au fond il pourroit pâlir devant la palette de Rubens & de le Sueur.

Pendant cette lecture, il nous est venu plusieurs idées que l'on appréciera comme on le jugera à propos. Nous ne nous persuaderons jamais que la même tête ait composé l'Iliade en entier. Cela nous paroît même impossible, & par l'exécution du poëme, & par l'historique du temps. On aura probablement rassemblé des *rapsodies*, faites dans des temps divers. Un *rapsode* plus heureux ou plus habile, sembable à un de nos jongleurs, aura gratifié Homere de chants composés par plusieurs; chants épars qu'il aura réunis & retouchés à son gré. Le lieu de la naissance d'Homere est incertain; le siecle où il vécut l'est aussi. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après sa mort qu'on recueillit ses poésies. On n'en avoit que des lambeaux. Lycurgue, dit Plutarque, les rassembla le premier en Asie. Qui sait ce qui s'est passé dans ce laps de temps, temps à demi barbare! On dit qu'Homere alloit chantant ses vers à peu près comme faisoient nos *Bardes*. Quelle apparence qu'il eût composé un poëme aussi étendu, pour n'en réci-

ter dans ses courses que des lambeaux? Chantoit-il l'Iliade d'une haleine, ou traînoit-il après lui une foule de chantres subalternes pour la détailler aux passants? Voilà une contradiction qui saute aux yeux.

Nous pensons qu'il y a deux époques bien caractérisées dans ce poëme, & qu'il n'a pu être composé dans le même temps. Le bouclier d'Achille nous offre la perfection des arts & des sciences; & pour ainsi dire le résultat des connoissances d'un peuple extrêmement civilisé. Les discours grossiers, les actions sanguinaires & brutales des héros de l'Iliade, leur table, leur marmite & leur cuisine, leur âpreté indigente pour le moindre gain, tout nous montre d'un autre côté l'enfance des sociétés. Nous croyons y voir, tantôt le ton d'un Poëte inculte & sauvage, tantôt l'accent d'un Poëte versé dans les arts mêmes les plus raffinés. Les chars superbes aux roues d'or, les vases magnifiques, les tapis de pourpre font contraste avec des Princesses qui font la lessive & des Héros qui font tourner la broche. Il nous peint le vieux Nestor comme le modele des sages & le plus respectable des Héros; & ce sage n'a d'autres ressources dans son éloquence si vantée, que de dire à ses soldats: *Mes amis, je pense bien qu'aucun de vous ne voudroit retourner dans sa patrie, sans avoir couché auparavant avec la femme de quelque Troyen.* Ce motif honteux est dans la bouche d'un vieillard inspiré par Minerve, la plus chaste des Déesses. Cet Achille, dont le courroux majestueux punit les héros Grecs en laissant reposer son bras, après avoir pardonné aux cheveux blancs de Priam & s'être attendri sur ce pere malheureux, en songeant qu'il a aussi un pere âgé, vend pour ainsi dire à ce vieillard qui baisoit ses mains homicides, le corps de son fils Hector, en acceptant lâchement

les préſents qui lui ſont apportés. Ce fils de Thétis, ce demi-dieu, dont la noble valeur a dédaigné de répandre un ſang vulgaire, égorge froidement douze Troyens ſur la tombe de Patrocle, & l'on n'oſe approfondir le principe de ſa douleur & de ſon amitié. Il ne ſert enfin la patrie que pour venger la mort de Patrocle. Agamemnon, auſſi féroce, tue de ſa propre main Adraſte, qui s'étoit rendu à Ménélas; & celui-ci ayant voulu l'épargner, eſſuie les reproches de ce chef ſuperbe, que l'on repréſente comme le modele de l'héroïſme. Des choſes auſſi diſparates n'ont pu ſortir de la même tête.

Comment concilier enſuite tel moment où Homere adore de bonne-foi ſes dieux, & tel autre où il les raille? Croyoit-il à la Junon qu'il enflamme d'une jalouſe & céleſte colere, au Jupiter qui ébranle l'Olympe du mouvement de ſes ſourcils, tandis qu'il ſe moque de Vulcain le boiteux? Ce dieu malencontreux a reçu de ſon pere brutal & inhumain un ſi terrible coup de pied dans la hanche, qu'il en eſt demeuré eſtropié pour le reſte de ſes jours éternels. Ainſi Homere tour-à-tour adore & mépriſe ſes dieux; & au lieu d'élever l'imagination de l'homme, dont il étoit le maître par ſon art, il ſuit les plus hautes extravagances du paganiſme, s'il n'en eſt pas toutefois le principal inſtituteur.

N'avoit-il reçu cette doſe de génie & le rare talent des vers, que pour conſacrer le ridicule des opinions vulgaires? Un grand homme ne s'occupe-t-il pas plutôt à détruire l'erreur? A-t-il créé cette mythologie burleſque, ou étoit-il lui même dans l'illuſion? Son ton en général nous paroît grave & ſérieux; & dans cet amas de folies, l'on s'étonne de la maniere dont il ravale l'idée ſubli-

me de la divinité, dans un temps où Orphée a tracé cette belle hymne, dont nous admirons encore les fragments. Aussi Platon dit-il formellement qu'Homere étoit dans le Tartare pour avoir mal parlé des dieux.

Quoi! ce pretendu génie, devant lequel tous les siecles se sont prosternés, fut dans l'impuissance de s'élever à quelque chose de plus noble, de plus parfait que les fictions reçues! Il a encore ajouté au ridicule de celles qui étoient en vogue. Le majestueux Jupiter bat sa femme & la caresse, & le tissu grossier des fables les plus impertinentes n'étale dans le superbe Olympe que des passions viles & désordonnées. Homere a abusé probablement de la mythologie païenne; & quand il l'auroit suivie à la lettre, il seroit encore coupable, parce que l'homme vraiment fait pour parler aux nations, doit dissiper les ténebres trop épaisses, & dresser son poëme sur un plan philosophique, ordinairement adopté du reste du genre humain. Il suit le flambeau lumineux qui fait disparoître les mensonges, dès qu'il est offert par les mains du génie; mais le Chantre ou le fabricateur de ces extravagants mensonges n'a pu seul les imaginer & attribuer à ses dieux tant de contradictions manifestes. Il a fallu plusieurs têtes humaines pour le complément de tant de sottises, pour achever l'édifice de ce systême confus, dans lequel il est impossible de ne pas découvrir les traces & le mélange de plusieurs cultes.

On s'accorde assez généralement à reconnoître plusieurs Chantres de la guerre de Troye, entreprise pour l'enlevement d'une femme; & les femmes néanmoins dans ce temps-là étoient des esclaves toujours sacrifiées à l'intérêt public: témoin Iphigénie immolée, quoique fille du Gé-

néral. Comme on ne tenoit pas regiſtre de tous les Chantres, & que le Journal des Savans n'exiſtoit pas alors, le nom d'un ſeul Chantre ou Poëte aura englouti les autres, à-peu-près comme le nom d'Hercule prévalut, lorſqu'on lui attribua les travaux des grands hommes ſes devanciers & ſes contemporains. Ce poëme ayant paſſé par l'épreuve de pluſieurs ſiecles, aura reçu des modifications qui nous paroiſſent palpables, & qui atteſtent viſiblement pluſieurs mains. Tantôt il eſt vif, rapide, comme dans le quatrieme livre; tantôt long, diffus, traînant; ici, le même refrein ſe fait ſentir; là, c'eſt une autre chute uniforme. Il y a des vers répétés, qui atteſtent les jointures du rédacteur.

L'enlevement d'Hélene prouve d'ailleurs quels étoient ces Rois de la guerre de Troye, ainſi que l'eſpece de la garde du Roi des Moloſſes. Le bon Priam n'étoit, ſelon toute apparence, qu'une eſpece de Baron; & depuis, l'imagination en a fait un Roi opulent & ſuperbe. Mais ce qui eſt très-important à remarquer, c'eſt que les mœurs du poëme contrediſent à chaque vers le génie deſcripteur du Poëte, & que les arts ſont perpétuellement oppoſés aux uſages. Croira-t-on jamais que ce beau bouclier d'Achille, d'un travail exquis, où le ſyſtême aſtronomique ſe trouvoit ſi merveilleuſement gravé, ait été en butte à l'atteinte des fleches? Qui ne voit ici un cadre formé tout exprès pour y enchâſſer les découvertes récentes? & qui n'eſt tenté de regarder ce morceau comme une interpolation? Nous croyons y appercevoir diſtinctement ce qu'on voit encore parmi nous, une Poëte venu après les autres, qui prenant le premier venu pour ſon héros (Théſée par exemple), le couvrira

d'or & d'argent (comme a fait notre Racine, Tailleur à la françoise de tous les Rois anciens) tandis que Théfée n'étoit au fond qu'un pauvre Chevalier errant, lequel n'avoit reçu de fon pere qu'une épée & une paire de fouliers cachés fous une groffe pierre, qu'il devoit préalablement fou-lever avant d'avoir ce précieux héritage, & qui fe fervoit de cette épée, en guife de couteau, pour découper les viandes, c'eft-à-dire un gros bœuf proprement mis en quatre, premier & dernier fervice.

Ainfi, tous ces ornemens prodigués dans l'Iliade, & qui atteftent une efpece de traduction, font voir un mélange d'images poftérieures, unies à des images antiques. Le fond n'eft pas déguifé. On y reconnoît l'empreinte du caractere & des coutumes fous les couches, pour ainfi dire étrangeres, qui n'ont pu anéantir les veftiges d'une précédente génération.

Ce poëme aura donc été compofé en totalité, ou en partie, dans les temps obfcurs & groffiers où vivoit Théfée : depuis, il aura été remanié ou plutôt refait dans les temps de la Grece éclairée. Cela eft plaufible. Théfée & Gédéon étoient prefque contemporains. Tout étoit divifé alors en petites peuplades, en petits Rois, en petits états. Tout nous peint l'homme, à cette époque, prefque dans l'état de nature; & rien ne nous montre cette fplendeur du Royaume de Priam, cette majefté d'Agamemnon, Roi des Rois, ces flottes fuperbes, ces richeffes accumulées, ces Palais de marbre, ces arts enfin qui n'exiftoient pas, &c. Efchime cite des vers grecs d'Homere, comme tirés de l'iliade, & ces vers ne fe trouvent plus dans le texte que nous poffédons : preuve certaine que le texte a été changé, mutilé, altéré,

corrigé. Ajoutez la diverſité des dialectes, reconnue de tous ceux qui entendent la langue.

Le Xante, dans Homere, eſt un fleuve rapide qui entraîne dans ſes eaux majeſtueuſes, & les caſques, & les cuiraſſes, & les armures des héros. Faites le voyage, vous trouverez un petit ruiſſeau deſſéché, que vous enjamberez comme fit Céſar en le cherchant, ainſi que l'a ſi bien exprimé un Poëte moderne :

Et ſans l'appercevoir, il a paſſé le Xante.

Les palais de Priam étoient ſans doute à l'uniſſon de ce fleuve ſi vanté, & la deſcription de ces arts ſomptueux eſt viſiblement empruntée, ou d'un peuple voiſin qui eſt demeuré inconnu pour nous, ou des temps poſtérieurs, ce qui eſt plus vraiſemblable encore.

Il y a ſans doute quelques images grandes, fortes & majeſtueuſes dans ce poëme : mais les Dieux gâtent tout; la bravoure & le courage s'éclipſent ſous la préſence inutile & fatigante de ces perpétuels moteurs, ſemblables aux machines de nos opéra. Les héros ne ſont plus que des automates guerriers, qui n'ont ni bras, ni volonté. Hector fuit à pied devant Achille, au moins pendant trois lieues, preſſé qu'il eſt par l'aſcendant d'une divinité ennemie; il ſe retourne comme une marionnette, lorſque, par la protection d'une autre déeſſe, il ſe voit deux contre un. La colere d'Achille eſt une colere oiſive, impuiſſante, déraiſonnable ; il boude neuf ans dans ſa tente : voilà ſes armes. Neuf ans d'oiſiveté à cauſe de l'enlevement de Briſéis ; c'eſt bien employer ſon temps, pour un héros iſſu d'une déeſſe ! ſa vengeance muette n'entreprend rien,

& c'est encore plus son opiniâtreté que sa valeur qu'on a voulu célébrer.

Enfin aucun modele de vertus dans ce long roman. Des combats, & puis encore des combats; des assemblées de dieux qui ne terminent rien, & puis encore des assemblées. Une supputation de toutes les plaies, une longue liste des morts & des blessés, une fidelle nomenclature de généalogies, une indifférence caractérisée pour l'effusion du sang humain, & des divinités animant & contemplant le carnage : voilà ce qui domine; le pardon généreux, l'humanité, la bienfaisance désintéressée y sont des qualités entiérement méconnues. On voit des bras souples, nerveux, robustes, soulevant des quartiers de rochers, & des ames étroites, dures, sanguinaires, qui ne savent réprimer ni la vengeance, ni l'orgueil, ni l'avidité, se disputant un misérable butin, comme le faisoient les compagnons de guerre de Clovis. Quand la fleche a sifflé, a percé le bouclier & la cuirasse, un autre arc, se détend, siffle à son tour, & une divinité ne manque pas de voler avec le javelot, & de l'émousser ou de l'aiguiser d'une main céleste, selon le besoin.

Tous les peuples de la terre d'ailleurs ont eu de ces images; elles appartiennent encore plus aux peuples barbares qu'aux peuples policés. La poésie des hommes du Nord a le plus grand rapport avec le fond de cette poésie d'Homere, qui ébranle tout le ciel à l'occasion des mouvements d'un simple mortel. On a fait d'Homere un génie géant; & s'il ne s'agit que d'entasser des figures hyperboliques & de faire danser la terre & les cieux à chaque coup de lance que se donnent des combattants, nous conviendrons que cela parle beaucoup à l'imagination enfantine des

hommes. Les combats font du reffort des héros ; mais c'eft le Poëte qui en fait des harangueurs impitoyables, & qui fait defcendre à propos de rien tous les dieux de l'Olympe. Dans les poéfies Erfes, on ne voit auffi que des dieux qui peuplent les arbres, les rochers, & le défert des rivages. Toutes les comparaifons font tirées du pin fourcilleux, de la couleur verdâtre des mers, des nuages qui flottent, &c. Mais ils n'y a pas, dans tout Homere, une feule harangue auffi fublime que celle de ce Logan, chef d'une horde fauvage de l'Amérique. Nos maîtres peut-être en éloquence, fans goût, fans Dictionnaire & fans Académie, font encore cachés dans les forêts du Nouveau-Monde.

Réfumons. Cet amas de fables qui pouvoient convenir aux Grecs, cette mythologie impénétrable, dont ils fentoient apparemment toutes les fineffes, n'eft point faite pour produire parmi nous le même enthoufiafme. Tous ces prôneurs fanatiques ont été des charlatans, ou dupes de leurs propres preftiges, ou qui ont voulu relever le frêle mérite d'entendre une langue morte & prefque inutile, ou qui voulant toujours admirer, n'ont jamais fu comparer entr'eux les Ecrivains. Que le Taffe eft bien plus égal, plus touchant & plus varié, & avec quel art il fait graduer l'intérêt, mélanger fes couleurs & unir le merveilleux de fon temps aux vérités auguftes de fa religion !

On nous dira : Mais voyez la foule des admirateurs. Mais qui ne fait qu'à raifon de fon antiquité, un tel livre obtient plus ou moins de faveur ? Les Commentateurs & les Traducteurs furviennent, s'affimilent à l'Auteur original, & par un fentiment d'orgueil, dont les exemples font

si risibles & si nombreux, croient partager les honneurs rendus à l'ouvrage qu'ils ont défiguré.

Parlez de l'illustre Moliere devant son Commentateur : vous verrez celui-ci baisser les yeux & rougir de modestie. La superstition littéraire, assez semblable à un autre, admire sans choix & sans mesure ce que dans l'enfance on lui a dit d'admirer ; elle est plus commune aujourd'hui que l'on ne pense.

On a vu les excès de madame Dacier dans le dernier siecle, & sa pédantesque fureur contre le bon sens philosophique de ses adversaires. Elle pleuroit encore, il y a cent ans, la mort de Pindare, & elle n'entendoit ni Pindare ni Homere : témoin sa prolixe traduction, où tout feu poétique est éteint. Enfin on a vu un *Serenus Sammonicus*, Médecin & Précepteur du jeune *Gordien*, tellement enthousiaste d'Homere, qu'il donnoit publiquement, pour la guérison de la fievre-quarte, l'application sur la tête du quatrieme Livre de l'Iliade, attendu la chaleur de l'action qui regne dans ce Livre, & qui étoit capable, disoit-il, de guérir, en fondant les humeurs. On rira de Serenus ; mais ne faut-il pas rire de même de celui qui trouve dans Homere l'assemblage du Politique, du Naturaliste, du Moraliste, à-peu-près comme d'autres enthousiastes ont voulu trouver la Trinité dans Platon ? L'histoire des préjugés littéraires ne seroit ni moins amusante, ni moins étendue, ni moins curieuse que celle des erreurs politiques ; & la liste des admirateurs sur parole est immense, car elle est tout aussi nombreuse que celle des sots.

Quant à l'Odyssée, où l'on voit une nature plus douce, des peintures naïves, une conduite plus simple & ménagée avec plus d'intérêt, jamais le touchant Auteur de ce Poëme n'a été celui de la

bruyante Iliade. C'eſt comme ſi l'on raſſembloit un jour Oſſian & Geſſner, & qu'on vînt nous dire alors que ce fut le même homme.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve auſſi dans l'Odyſſée de ces contes à dormir debout, qui appartiennent à tous les temps barbares, ſoit que ce ſoient d'anciennes traditions défigurées, ou de nouvelles créations émanées d'imaginations bizarres. Toutes ces fables groteſques échappent à la fange des ſiecles, pour circuler juſques chez les Nations policées; parce que le génie poétique s'amuſe quelquefois, en riant, à les décorer, ſoit pour plaire au peuple, ſoit par la néceſſité de ſuivre les rites anciens & conſacrés. Telle fable proſpere, telle autre s'anéantit, à-peu-près comme tel beau ſujet de tragédie qui n'a pas encore été traité parmi nous, tandis que d'autres moins heureux ont trouvé un Racine pour les faire voguer encore quelques ſiecles ſous la livrée nationale. Nous pourrions mettre en parallele Polypheme & la Barbe-bleue, Circé & Méluſine, Ajax & Pierre de Provence, &c. Mais nous gardons pour nous cette grave diſſertation. Il y auroit de l'irréligion à ne ſe point proſterner devant un poëme admiré depuis trois mille ans, que cent ſoixante perſonnes environ dans l'Europe ſavent lire dans ſa langue, & que tant de Profeſſeurs montés dans leurs chaires & vêtus de leur robe doctorale ont déclaré ſublime par-devant leurs écoliers.

Seulement nous interrogerons ici la conſcience de ceux qui nous liront, & nous leur demanderons d'abord s'ils ont lu Homere en original, s'ils l'ont lu tout entier, s'ils l'ont lu ſans ennui, s'ils l'ont lu avec beaucoup de plaiſir: & ceux qui ſeront de bonne foi avoueront, à ce que nous imaginons, qu'Homere n'a que quelques morceaux iſolés, que

ses sommeils sont longs & fréquents, & que malgré ses quinze cents Commentateurs & Traducteurs, il est monotone, verbeux & descripteur jusqu'à la satiété.

Quand nous faisons cette interrogation à la conscience intime de nos Lecteurs, c'est que beaucoup de gens ressemblent à ce Gentilhomme Napolitain, qui tira quatorze fois l'épée pour prouver que l'Arioste étoit le premier Poëte du monde, & qui convint, en mourant d'un coup d'épée, ne l'avoir jamais lu.

Dans trente siecles peut-être, après la destruction de nos Arts, de nos Livres & du Journal de Bouillon, tel Roman de nos jours, peu lu ou dédaigné, échappant à la ruine universelle, obtiendra les honneurs de la sublimité; & le peuple des Commentateurs, bouche béante, y trouvera toutes les beautés possibles: le premier Savant appliquera l'ouvrage au nom qui aura surnagé, & l'on écrira peut-être en plusieurs volumes la vie d'un pauvre Auteur qui aura eu peine à obtenir quelques pages dans le Nécrologe moderne. Qui sait même si l'on n'ira pas jusqu'à confondre le Commentateur & l'Auteur, & si l'on n'attribuera pas, par exemple, à M. Bret, les Comédies de Moliere; car enfin son nom se trouve lié à jamais aux Œuvres de l'Auteur du *Misanthrope*. Le quiproquo pourroit fort bien arriver. Dans telle Académie future, située dans un coin de l'Amérique septentrionale, quelque Académicien érudit, s'il en fut, affirmera peut-être, en langue qu'assurément nous ne devinons point, que M. Bret a fait dans le dix-huitieme siecle le *Tartuffe* & la Gazette de France.

En attendant, admire qui voudra, ou qui pourra, les personnages de l'Iliade. Comme les traductions nous ont fait bâiller, & qu'on ne dispute

point contre l'ennui, nous sommes autorisés à prononcer pour nous, que nous ne sentons rien d'agréable quand nous lisons Homere traduit. Le sentiment de chaque homme est à lui & indépendant. Ce divin Homere nous ennuie. Nous sentons des ouvrages modernes, comme les juges par excellence du beau & du parfait sentent l'Iliade. Nous ne sommes pas juges des plaisirs d'autrui: mais notre Homere à nous sera Richardson; notre Théocrite, Gessner; notre Théophraste, Fielding; & nous gémirons de voir des Académies puériles, des Admirateurs par écho, des Commentateurs énergumenes proclamer aveuglément cette langue Greque, qui possede un si petit nombre d'ouvrages, encore inutiles pour la plupart; tandis qu'au milieu de cette impuissante & stérile curiosité, nous oublions les images, les tableaux, les idées vraiment utiles & grandes, les livres moraux & politiques qui nous environnent, & qui, faits pour nous parler éloquemment, nous trouvent presque insensibles à mesure qu'il nous importeroit davantage de les approfondir & de les connoître.

Qu'il vienne du moins un Traducteur propre à nous faire goûter l'iliade. L'Homere Anglais de Pope, de l'aveu de bien des gens, est supérieur à l'Homere Grec; parce que Pope a fait, pour ainsi dire, un poëme neuf, par les tournures originales qu'il a données aux détails, en corrigeant leur excessive longueur, & par une multitude d'allusions fines & délicates qu'il a su créer, graces à l'énergie, la liberté & la souplesse audacieuse de sa langue.

Roman pour roman, j'aime donc mieux lire un roman moderne que le vieux roman de l'Iliade, qui me paroît fastidieux. Il peut être admirable dans sa langue, d'accord; mais en François, soit

en prose, soit en vers, il m'a beaucoup déplu.

Tout Poëme épique doit commencer, comme on le sait, par ces mots : *Je chante.* Un conte ressemble fort à un Poëme épique : or voici le commencement d'un conte qui me revient en mémoire :

Il étoit une fois un Roi & une Reine ; le Roi s'appelloit Petaud ; *c'étoit un fort bon homme, un peu brusque, d'un esprit simple, & le meilleur Roi qu'il y eût au monde.....* Ici faisons un peu le Commentateur Homérique. Que ce début est simple, énergique, précis, lumineux ! Voilà un caractere dessiné dans les premieres lignes. Le vieux Chantre lui-même n'a pas mieux dit. Comparons. *Inspirez-moi, Déesse ! & vous, Muse immortelle, chantez la colere d'Achille & cette haine inexorable qui fit périr tant de jeunes héros, & qui livra leurs membres déchirés à la faim des avides vautours.* Il y a plus de simplicité dans le début du conte, il y a plus de grace & de vérité.

Pourquoi Homere se dit-il inspiré par une Muse ? Qu'est-ce qu'une Muse ? N'est-il pas constant que c'étoit lui-même qui travailloit ses vers ? Pourquoi paroître écrire sous la dictée d'un être imaginaire ? Comment cette Muse est-elle immortelle ? Pourquoi chanter la colere & la haine ?

Nous pourrions poursuivre ainsi l'examen de la divine Iliade, pour peu que cela plût à quelqu'un de nos Lecteurs, fatigué d'entendre parler incessamment de cet ancien Poëte, & de ne pouvoir ni le lire, ni le juger.

DISCOURS

DISCOURS

Prononcé par M.... pour sa réception à l'Académie de..... (1)

QUEL honneur pour moi, Messieurs, d'être admis dans cet Aréopage litéraire, qui parle peu, écrit encore moins, mais qui pense beaucoup ! Combien il est au-dessus des Académies de Paris, dont les productions annuelles remplissent d'énormes volumes ! Au Louvre on écrit ; on réfléchit dans votre Lycée. Autrefois la Province suivoit l'exemple de la Capitale ; mais on assure que la Capitale commence à suivre celui de la Province, & qu'elle a senti que la plus grande gloire d'un Académicien est de penser dans un fauteuil deux fois la semaine après dîner. Qu'il est glorieux pour vous, Messieurs, de voir ces fieres Académies, qui avoient dédaigné la vôtre, la prendre aujourd'hui pour modele ! Mais à propos de modele, comment pourrai-je égaler jamais le grand homme à qui je succede. (*Ici l'Orateur s'arrêta un moment pour recevoir les justes éloges que méritoit cette heureuse transition.*) Ah ! si je ne puis l'égaler, je tâcherai du moins à m'associer à sa gloire, en vous traçant un tableau de sa vie.

Ne vous attendez point à entendre des récitts de batailles. Il dédaigna la gloire des armes. Ne cherchez point dans son histoire les soins orgueilleux

(1) Ce badinage est d'un homme qui n'a voulu que rire, & non blesser aucun Académicien.

d'un Magistrat qui veut interpréter ou changer les loix, & faire une révolution dans sa patrie. Il foula aux pieds les grandeurs de la terre; & lorsqu'on voulut le nommer Officier municipal, il rejetta cette offre, non pas avec cette feinte modestie qu'affectoit César lorsqu'Antoine lui offroit la couronne, mais avec une franchise décidée & vraiment philosophique. *Je n'entends rien à toutes ces affaires-là*, dit-il. Que ce peu de mots renferment de sens! Tout ce qu'ont dit les Philosophes Grecs & Romains sur les embarras inséparables des honneurs, ne se trouve-t-il pas renfermé dans cette réponse simple & laconique? Tous les gens de goût la préféreront sans doute à ces vers pompeux de Racine:

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché!

N'allez pas non plus m'imposer la tâche de vous donner des analyses de ses ouvrages. Sa modestie m'en a dispensé. Il étoit bien éloigné du faste de tant d'Ecrivains qui publient le fruit de leurs veilles, & dont le but est moins d'instruire l'univers que d'en être admirés. Personne ne doute, Messieurs, que s'il eût voulu prendre la plume, il n'eût effacé Racine, Fénelon, Voltaire, & nos grands hommes. Il le disoit lui-même avec cette ingénuité que vous lui connoissiez: mais, ajoutoit-il, la gloire viendroit me chercher; je suis homme, je suis foible, & quelques mouvemens d'orgueil pourroient altérer le calme de mon ame. Ecrivez, lui disoit quelqu'un, mais gardez l'anonyme. On me reconnoîtroit toujours, répondit-il, & le cri de la renommée viendroit troubler ce silence qui regne dans ma retraite. Il étoit si imper-

turbable dans ce systême, que lorsqu'il fut admis parmi vous, vous fûtes forcés de le dispenser du discours ordinaire ; exception faite pour lui seul, & qui prouve autant votre modestie que la sienne, puisque dans ce discours il n'auroit pu s'écarter de l'usage reçu, & de vous louer, & de se louer lui-même. Il fut grand, parce qu'il dédaigna la grandeur. Il eut des talens, parce qu'il eut soin de les cacher. Il fut penseur profond, parce qu'il renferma toujours ses pensées en-dedans de lui-même. Sa mere nous assure que, trois jours avant de lui donner l'être, elle eut trois songes où elle vit trois couronnes de laurier qui furent placées sur la tête de son enfant, par trois Muses, qui l'allaitoient tour-à-tour. Je sais bien que les Académiciens de Paris rejetteront ce fait au rang des fables, parce que leurs meres n'ont point eu de pareils songes avant de les mettre au monde. Mais ce que le Ciel ne permet pas pour des hommes vulgaires, il le permet en faveur des grands hommes.

On l'envoya de bonne heure au College. Ici l'histoire de sa vie offre des obscurités, & fait naître un problême que je vais résoudre. Les uns prétendent qu'il brilla dans les classes ; les autres, qu'il y fut toujours placé au dernier rang. Si la premiere tradition est vraie, c'est que ses talents extraordinaires se développoient déjà. Si c'est la seconde qu'il faut adopter, c'est qu'il dédaignoit la gloire scholastique, ou que la nature vouloit mûrir ce fruit avant même qu'on en soupçonnât le germe. Au reste, j'ai su qu'il avoit fait une étude profonde de la syntaxe, & qu'il avoit dédaigné les mathématiques, l'astronomie, la physique, la morale & toutes ces sciences vagues qui forment peu l'esprit & le cœur. Au sortir du College, sa mere lui ordonna de choisir un état :

aucun ne lui plut. Que veux-tu donc faire, lui dit-elle ? Je veux penser, répondit le jeune Philosophe. Hé bien, pense, reprit cette femme illustre, le modele des meres. En effet, il pensa toute sa vie. Il lisoit peu, parce qu'il y a peu de bons livres; & lors même qu'il lisoit les meilleurs, il s'endormoit, parce qu'il sentoit combien il étoit supérieur aux Auteurs même qui faisoient ses délices. Les logogriphes des Journaux étoient sa lecture favorite. Combien de fois l'avez vous vu, Messieurs, nouvel Œdipe, chercher le mot d'un logogriphe avec une inquiétude inexprimable, se battre le front, s'arracher les cheveux, & donner tous les signes du désespoir, lorsqu'il ne pouvoit le trouver! C'est la seule circonstance de sa vie où son flegme & son courage se soient démentis. Mais lorsqu'il rencontroit ce mot précieux, comme la joie rayonnoit sur son visage! Non, celle d'un Roi qui vient d'être proclamé n'a rien de si grand & de si majestueux. Je dois à sa gloire de dire ici, qu'un jour il me la sacrifia toute entiere. Je cherchois le mot d'un logogriphe; il le trouva, vint me le dire à l'oreille, me permit de m'en faire honneur, ne révéla jamais ce secret; bien différent de ces Auteurs indiscrets, qui ne prêtent leur plume à leurs amis que pour réclamer deux jours après les ouvrages qu'ils leur ont donnés.

Enfin, Messieurs, familier avec le peuple, il s'humanisoit avec lui, se mettoit à sa portée sans efforts, & prenoit si bien le langage du simple bourgeois, qu'on eût dit que ce langage lui étoit naturel. Convive agréable, l'appétit avec lequel il mangeoit en donnoit aux autres. Rappellez-vous, Messieurs, ce superbe repas qu'il vous donna le

jour de sa réception, cette soupe succulente, ces petits pâtés d'un goût! ces... Mais je m'apperçois, Messieurs, que je redouble les regrets que vous a causé sa perte, & je m'arrête avec vous pour pleurer cet homme étonnant, qui donnoit d'excellents dîners & qui n'exigoit pas qu'on les lui rendît. La douleur m'étouffe la voix, & je ne me sens plus la force de lire cette phrase par laquelle je finis. Je me suis proposé ce grand homme pour modele, & je sens qu'en faisant ce discours j'ai manqué à la loi qu'il s'étoit faite à lui-même de ne jamais écrire, mais c'est la seule fois que je m'écarterai de ses traces, & dans tout le reste de ma vie je vous promets, ainsi qu'au public, d'être son fidele imitateur... Deux mots encore, Messieurs, avant de nous séparer. On n'a trouvé dans les papiers de ce grand homme que les deux premier vers d'un madrigal; il fit le premier il y a dix ans, le second il y quatre ans : l'impitoyable mort l'a empêché de faire les deux derniers, & de couronner son ouvrage. Voici les deux premiers vers qui nous restent :

L'amour est un enfant volage,
Dont les yeux & le badinage....

Qui de nous, Messieurs, oseroit mettre la derniere main à ce chef-d'œuvre posthume. Ah! conservons-le plutôt tel qu'il est dans les archives de notre Académie, & n'imitons pas les Commentateurs audacieux qui ont osé remplir les lacunes que Virgile avoit laissées dans les six derniers livres de l'Énéide.

ÉPITRE A UN AMI.

Est Deus in nobis.

Veux-tu connoître, ami, ta force, ta grandeur,
Et de ton être enfin l'immense profondeur ?
Ne sors point de toi-même, & saisis tes richesses ;
La nature en notre ame a semé ses largesses.
Tous les biens sont à nous : quel est le vrai trésor ?
Cours auprès de l'avare, interroge son or ;
L'or est pauvre : ton cœur, mine riche & féconde,
Etend ton existence aux deux bornes du monde.
Sans lui, cet univers, obscur & pâlissant,
Tombe avec son soleil dans la nuit du néant.
Mais la terre & le ciel sont nos vastes domaines.
Ta raison, ta pensée, augustes souveraines,
Vont sur tous les objets porter leur pur flambeau,
Et forcer la nature à lever son bandeau.
Ah ! qui donne au soleil sa chaleur salutaire,
A l'astre de la nuit sa beauté solitaire,
Aux fleurs ce coloris, aux fruits cette saveur,
Aux bocages muets leur concert enchanteur ?
Ce sont tes sens, ami. Ces Rois de la nature
Sont les dieux créateurs de ta volupté pure.
Ton œil peint cet azur qui colore les cieux,
Ton oreille a formé ces sons mélodieux.
L'univers, sans leur douce & puissante magie,
Ne seroit qu'un cahos sans couleur & sans vie.
C'est toi qui va créer tous les traits du tableau :
L'objet est une toile, & tu tiens le pinceau.
Imagination, que tes brillants prestiges
Enchantent nos esprits d'agréables prodiges !
Que ton foyer brûlant, miroir ingénieux,
Rend nos plaisirs plus vifs & plus délicieux !

Ton magique pouvoir me tranſporte, m'entraîne ;
D'un corps appeſanti j'ai ſecoué la chaîne....
O Nature ! je fuis tes objets raviſſants,
Je dois un plus doux charme à l'erreur de mes ſens.
Non, ce n'eſt point aſſez dans ſon vol inviſible,
Et de l'être exiſtant, & de l'être poſſible ;
Elle donne naiſſance à des mondes nouveaux ;
Je peux les enfanter dans l'horreur des cachots.
Feu puiſſant, feu ſacré ! viens, trace ma carriere,
Les roſes du bonheur ceindront ma tête altiere.
Je laiſſe, en m'élançant vers mon ſuperbe choix,
Aux vulgaires mortels la couronne des Rois.
  Agiſſante mémoire, ô toi dont la puiſſance,
Aux ſiecles écoulés redonne l'exiſtence,
Qui tire du néant un empire effacé,
Et redis au préſent les deſtins du paſſé !
Tu roules ſous mes yeux les faſtes de la terre.
Eh quoi ! le crime heureux eſt armé du tonnerre !
Mon cœur gémit.... La mort dévore les tyrans ;
Leur rage eſt paſſagere, ils ſont ſoumis au temps :
Le temps nous a vengés.... Tout foibles que nous
  ſommes,
Rendons graces à ſes coups en chériſſant les hommes.
  Dans notre entendement quel pouvoir ſouverain !
Il condamne, il approuve ; & ce creuſet divin
Reçoit nos ſentiments, les unit, les épure ;
Et peſant nos beſoins d'une balance ſûre,
Donne une aſſiette fixe à nos arts, à nos loix.
L'édifice commence & s'acheve à ſa voix.
Quand tout nous abandonne, il eſt notre refuge,
Notre conſolateur, ou plutôt notre juge.
Du choc des paſſions éprouvons-nous l'effort ?
Son phare ſe rallume & nous montre le port.
  Et le cœur qui connoît la pitié, la tendreſſe,
Ce doux beſoin d'aimer, ce charme, cette ivreſſe,
Ces élans enchanteurs, ce trouble, ce déſir,

Douces sensations au-dessus du plaisir :
Qu'il est fier lorsqu'il peut rendre heureux ce qu'il aime !
Qu'il est grand dans les bras de la Volupté même !
Animant chaque objet d'un souffle précieux ;
D'un œil reconnoissant il regarde les cieux.
Innocente amitié, plus touchante & plus pure,
Accours, viens adoucir, non fermer sa blessure.
Laisse-lui ses vertus, sa sensibilité ;
C'est d'elles que naîtront la tendre humanité,
Les cantiques brûlants d'une ame transportée :
Le cœur qui n'aime point fut le premier athée.
Riches de tant de biens, par un indigne choix,
Irons-nous à Plutus vendre nos plus beaux droits !
L'or perfide est semblable au despote infidele,
Qui chaque jour impose une chaîne nouvelle.
L'opulence est souvent un fardeau dangereux,
Un funeste embonpoint qui cache un vuide affreux.
L'homme plein de santé marche d'un pas plus libre ;
Le jeu de ses ressorts naît d'un juste équilibre.
Quand la digue est rompue & que l'on voit les eaux
S'élancer & franchir les bords de leurs canaux,
Les champs sont inondés, leur source est épuisée.
J'aime mieux goutte à goutte une douce rosée.
L'abeille nous instruit, ses travaux diligents
Ne pompent que le suc qui forme ses présents.
La gloire, diras-tu, la gloire ! qu'elle est belle !
Oui ; mais pour en juger, prends un prisme fidele,
Et distingue ses traits parmi de faux brillants.
Garde-toi d'imiter ces crédules enfants,
Qui, voyant du soleil la flamme vagabonde,
Imprimer sa splendeur sur la face de l'onde,
S'enfoncent dans la fange en voulant le saisir.
Trop souvent un fantôme a trompé le désir.
La gloire véritable est de chérir tes freres,
Immortels comme toi, comme toi nécessaires.
La gloire est d'honorer le dernier des humains,

Puisque Dieu l'a formé de ses augustes mains.
La gloire est de dompter l'inimitié parjure ;
L'effort le plus sublime est l'oubli d'une injure.
Quand l'ame, s'élançant d'un corps vil & mortel,
Sortira du bûcher immense, universel,
Sur les débris du monde on la verra sourire.
Ces palais, que la mort tiendra sous son empire,
Tomberont en cachant leurs maîtres orgueilleux.
Mais un soupir secret, offert aux malheureux,
S'élevant vers le Dieu qui prolonge la vie,
Recevra tout l'éclat qu'usurpoit le génie.
Ainsi de l'univers embrasse le tableau.
Le chêne altier décroît, tout rentre de niveau.
Que nous sommes trompés par tant d'arts si frivoles !
Et que sont en effet de stériles paroles ?
Ce langage arrangé, ce discours élégant,
Ce badinage fin sont les jeux d'un enfant.
Vertu ! seule beauté, reçois tous nos hommages.
Le génie a causé d'effroyables ravages.
Nous perdons nos beaux jours pour dompter nos rivaux.
Mais quels sont, après tout, les généreux travaux ?
C'est de combattre en homme, & de sauver sa tête
De tous ces fers honteux que le sort nous apprête.
Ne nous amusons pas à quereller les vents ;
Mais trompons leur fureur par nos soins renaissants.
Je dédaigne un mortel dont la voix suppliante
Va carresser des grands la bassesse insolente :
J'aime à voir Diogene, en se moquant d'eux tous,
D'une froide statue embrasser les genoux.
Je plains l'infortuné qui chérit la mollesse,
Qu'un petit mal aigrit, qu'un rien tourmente & blesse,
Qui, contre le malheur, ne sait point se roidir,
Et seul dans l'univers ne voudroit pas souffrir.
Ce n'est pas que je veuille en misanthrope austere,
Briser des nœuds civils le lien tutélaire,

Changer un patriote en ſtoïque orgueilleux ;
Placer l'homme inſenſible au rang des demi-dieux.
Je connois trop les nœuds qu'a tiſſu la nature,
La ſource des plaiſirs coule de ſa main pure.
Je reſpecte ces cœurs d'un doux limon pêtris,
Aux cris de l'infortune aiſément attendris.
C'eſt ainſi que l'on voit la tendre ſenſitive
Déceler les douleurs de ſon ame paſſive,
Perdre au ſimple toucher, ſes graces, ſa fraîcheur,
Et crier au méchant, Toi ſeul n'a pas un cœur.
  Dans peu de jours, hélas ! la peſante vieilleſſe
Flétrira ſous nos pas les fleurs de la jeuneſſe ;
Nous perdrons par degrés & notre ame & nos ſens,
Prévenons la langueur de ces jours pâliſſants.
Le ſoleil, au couchant, moins vif qu'à ſon aurore,
De ſes derniers rayons s'énorgueillit encore.
Je veux que, banniſſant la foibleſſe & l'effroi,
L'homme, dans tous les temps, ſache vivre avec ſoi.
Ce voyageur (1) fameux par ſon île déſerte,
De ſes nombreux talents y fit la déconverte.
Ayons ſon induſtrie, & dans cet univers
Jugeons-nous habitants des plus profonds déſerts.
Ton ſemblable, ô mortel ! eſt un être fragile.
Chéris-le ; mais, crois-moi, cherche un plus ſûr aſyle.
Nous ſommes tous du ſort les jouets éternels,
Le vrai courage reſte aux généreux mortels :
Qui peut abattre l'homme alors qu'il eſt ſon maître ?
Le cœur qui ſait ſe vaincre eſt tout ce qu'il veut être,
Il meſure ſa gloire au poids de ſa vertu ;
Il n'eſt ſoumis qu'au Ciel, dont il a tout reçu.
L'ame eſt de ſon Auteur l'image la plus belle,
Tout ce qui n'eſt pas Dieu s'éclipſe devant elle.

---

(1) Robinſon.

DERNIERE LETTRE

Du Roman de Julie, ou de la Nouvelle Héloïse. (1)

SAINT-PREUX A WOLMAR, *après la mort de Julie.*

O Wolmar, quel coup tu viens de me porter ! Celui de la mort me sera cent fois moins horrible.... Je n'existe plus ; je ne sens plus rien, pas même ma douleur ! Mon cœur est arraché loin de moi, ou plutôt il est anéanti.... La terre se dérobe sous mes pas ; tous les objets fuient sous mes mains comme des fantômes ; & mon ame stupide, égarée, réside toute entiere au fond de la tombe où repose Julie ! Divine Julie, je respire à tes côtés, je veille sur ton corps froid & inanimé comme sur un dépôt sacré confié à mes soins.... Je me tais ; je respecte le silence dont tu t'environnes.... Je te contemple dans l'ombre de la mort ; mes yeux percent ce voile redoutable qui te couvre.... O Julie ! oui, tu es toujours la même, ton ame anime encore tes yeux ; le trépas n'a point glacé ton front ; les insectes dévorants n'osent t'approcher, ils te respectent ; ta bouche va s'ouvrir... *Ami, remplis ton devoir*.... Quels accents, quelle voix touchante & lugubre ! Où suis-je ? L'illusion

(1) La lecture du roman de Rousseau a fait naître l'idée de cette Lettre. Elle fut écrite en 1764.

fuit, sa langue s'est glacée ; ses yeux se sont éteints ; la mort enchaîne dans un cercueil ce corps jadis le temple de la vertu.... Je voudrois fuir ; je ne puis. Cette image affreuse & adorable nourrit & déchire mon cœur. Quoi, Julie, tu n'es plus ?.... O Wolmar, j'excuse tes erreurs.... Eh ! quel pouvoir régit cet univers ? Femme adorée, tu n'es plus ? Où es-tu ? Ah ! ta plus belle place étoit au milieu de nous. Qui a pu te séparer des cœurs que tu aimois, des cœurs dont tu faisois le bonheur ? & où est le tien, éloigné de ton époux, de tes enfants, de ton amie, & l'oserai-je dire, de moi ?.... Un fier mépris m'anime, une muette indignation s'éleve dans mon sein ; en contemplant ce monde où regne un désordre si bizarre, je trouve dans le fond de mon cœur, je ne sais quel sentiment de grandeur & de générosité, je ne sais qu'elle supériorité sublime, qui me font dédaigner la vie & l'existence, qui me font en même-temps verser des larmes sur le sort des malheureux humains, qui me démontrent enfin qu'il ne me manque que la puissance pour qu'ils soient fortunés. Non, je ne suis point furieux.... Cet événement cruel m'étonne, surpasse & confond mes idées ; mon œil est sec, le sourire amer est sur mes levres ; ce n'est point le destin qui a conduit ce coup effroyable, il étoit trop bien mesuré ; c'est.... ô Wolmar, acheverai-je ? Et toi, Etre incompréhensible, trop grand pour t'irriter du vain désespoir d'un mortel dont tu as percé le cœur, pardonne ; Julie est dans ton sein ; je t'adore, mais.... O Dieu ! que ne nous la laissois-tu ? ou pourquoi, en la frappant, n'as-tu pas daigné nous frapper tous ensemble ! Un seul instant a donc confondu tous nos projets ; il n'est donc

pas permis à l'homme de bâtir sa propre félicité; & quand la vertu commence à faire notre bonheur, la mort vient déchirer le plan heureux de notre vie. Ami, nous ne verrons plus, nous n'entendrons plus cette ame qui animoit notre ame, ce cœur aimant qui attiroit nos cœurs, cet esprit sublime dont la force & la douceur consoloient nos maux & nous élevoient au-dessus de nous-mêmes! Je tenois tout d'elle, vertu, courage, bonheur, je ne suis plus rien. J'ai été un homme, aujourd'hui mon cœur est devenu insensible; j'ai tout perdu, jusqu'à l'opinion de moi-même: absorbé dans une nuit épaisse, je ne vois que l'horreur du moment présent; le passé est un songe, & l'avenir un gouffre d'amertume où je me précipite.

O Wolmar! ta lettre dans un seul instant a répandu sur mon cœur tout ce qu'un cœur peut sentir de souffrances. Je n'ai éprouvé qu'une secousse; mais qu'elle a été cruelle! mon ame en est pénétrée & presque anéantie. Je conçois l'horreur de ma perte dans toute son étendue; mais je n'ai pas la force de sentir ma douleur. C'est vous, infortuné Wolmar, c'est vous qui buvez jusqu'à la lie ce calice amer. Vous avez reçu ses derniers soupirs; vous lui avez rendu les devoirs les plus chers & les plus tristes; vous êtes mort mille fois; vous vivez! Que n'ai-je éprouvé ces tourments désirables! Je ne serois plus, ou je vivrois consolé.

O Julie! je ne puis m'accoutumer à l'idée de ta mort. Ah! puisque tu devois mourir, que ne t'ai-je vu expirante! Mes levres auroient pressé tes mains tremblantes; mes soins auroient retardé ce moment fatal. J'aurois recueilli tes larmes, tes soupirs, tes regrets; je t'aurois immolé ma dou-

leur ; j'aurois vu briller ton dernier regard ; j'aurois emporté ton ame, & ma voix auroit consolé ta digne amie.... Aujourd'hui, plus à plaindre qu'elle, je ne puis donner de consolation, je ne puis en recevoir ; rien ne peut me donner ce courage dont j'ai besoin pour remplir tes volontés dernieres ; je meurs sans que je te sois utile ; j'expire, & je n'ai rien fait pour toi. Wolmar, homme sublime, toi qui me rendis vertueux par ta noble confiance, tu possédois le trésor où s'attachoit mon être, & je t'aimois ! Je vivois près de Julie, & j'étois heureux ! Si tu étois son époux, j'étois plus, j'étois son chaste amant, ta générosité fit mon bonheur ; il étoit peut-être supérieur au tien. O cher Wolmar ! je te gardois cet aveu pour récompense.

Mais c'est peu : comment te rendre ce que je te dois ? J'ai tout perdu, & il me reste une dette immense à acquitter ; je ne puis supporter la vie, & tu m'ordonnes de vivre.... Ah ! cruel, quel sacrifice exiges-tu ! Ne sois pas un tyran, n'abuse pas des droits que tu as sur moi. Moi, revenir à la vie ? revivre pour gémir, pour détester mes jours ?.... Non.... tu le veux, est-ce assez ! La voix de Claire se mêle à la tienne ; Claire qui fut l'amie de Julie, Claire que j'aimois (puisqu'il n'est qu'un mot pour exprimer de si différentes affections), mais que j'aimois comme faisant partie de Julie, que j'aime encore comme reste précieux d'elle-même : Claire ! .... ah ! Wolmar, sa voix même est impuissante.

Adieu ; ne me retiens plus. Je descends dans la nuit de la tombe : c'est-là mon seul asyle. Ne m'accuse point d'être un ingrat : conçois mes maux & prononce. Tu n'aurois près de toi qu'un homme gémissant, dont le cœur est mort,

& dont l'esprit est égaré. Laisse-moi mourir en paix.

Tu m'attends, ô divine Julie! permets que la froide mort m'unisse à toi. Après une vie mêlée de tant d'agitations, je dormirai près de toi d'un sommeil tranquille, près de toi qui as déchiré mon cœur de mille traits, près de toi qui l'as enivré de mille plaisirs. Hélas! ce trouble qui me consumoit pendant une vie orageuse; ce moment où je te perdis, où je te vis passer dans les bras d'un autre; ce moment, dis-je, fut cent fois moins affreux que le sombre repos, que le calme horrible qui m'accompagne. Heureux le moment où une parfaite insensibilité terminera toutes mes peines!

Je vais mettre le pied dans ta tombe, ô Julie!.... Quelle terreur sacrée me pénetre? qui m'arrête? Je nose avancer dans ce sanctuaire redoutable.... Je me souviens que Julie étoit mere!.... Elle sort du tombeau avec éclat.... O Julie! je me prosterne à tes pieds; je n'ose lever jusqu'à toi mes timides regards.... Que vois-je! Auguste & tendre mere! tu me présentes tes enfants, tu les baignes de larmes, tu les remets entre mes bras; ta voix douce & sublime s'écrie d'un ton de reproche : *Ami, remplis tes devoirs*.... Oui, je les remplirai; j'honorerai ton choix & ta confiance. Tes enfants t'étoient plus chers que toi-même.... Je les aime comme toi : tu perdis la vie pour l'un d'eux!.... Viens, enfant cher & cruel, viens dans mes bras; tu déchireras, à chaque instant, mon cœur; n'importe, viens, & rends-moi le sentiment par le sentiment de la douleur. Je suis vaincu : il faut vivre malheureux.

Oui, Julie! tu le veux, & je t'obéis, lorsque je

brûle du désir de me rejoindre à toi. Tu n'es point disparue; tu commandes, & j'aime à remplir tes loix. Tu vis encore, tu m'es toujours présente, je puis toujours t'aimer de ce feu pur dont je brûlois pour toi; je puis encore te plaire; & qu'and tu ne serois rien, j'adorerois ton ombre.

Venez, enfants chéris, pur sang de Julie: nos ames se connoissent; vous m'appartenez. La vertu de Julie sera notre modele; elle veillera du haut des cieux sur nous, & la justice de nos actions sera l'hommage le plus digne d'elle. Ne l'oublions jamais, enfants chéris! En vous pressant dans mes bras, je me rappellerai Julie: ah! je ne veux point d'autre récompense de mes travaux.

O cher Wolmar! je vole auprès de toi. Julie a parlé. Je consens à supporter le fardeau de la vie: je consacre mes jours à toi, à tes enfants; heureux de les servir! Cher Wolmar, reconnois une Intelligence suprême qui conduit tout; elle a ses vues: soumettons-nous à ses décrets terribles, mais cachés. Un jour éclaircira ce qui nous confond. Reconnoissons un Dieu. Hélas! si un aveugle destin régissoit le monde, aurions-nous le droit de pleurer, de nous attendrir & d'espérer?

LETTRE D'OVIDE EXILÉ,

A UN AMI.

Tu veux que j'essaie de charmer des jours misérables par les douceurs de l'étude; tu m'exhortes à ne pas laisser périr mes talents dans l'inaction. Ami, j'approuve ton conseil; mais la pratique n'en est pas facile. Les vers veulent de la gaieté. L'ame, pour

pour produire, a besoin d'être en paix. Je suis loin d'en jouir. Toujours battu de la tempête, il n'est point de sort plus triste que le mien. Exiges-tu que Priam folâtre sur le tombeau de ses enfants, & que Niobé, privée des siens, mene les danses de la joie ? Relégué & seul dans le fond de la Scythie, sont-ce des vers que je dois écrire, ou des pleurs que je dois répandre ? Quand tu me donnerois un cœur aussi dur que celui de l'accusateur de Socrate, toute ma constance s'affaisseroit sous le poids de mes maux. Mes calamités surpassent la force humaine. Le vieillard qui fut nommé sage par la voix d'Apollon, n'auroit pas le courage d'écrire, s'il éprouvoit mes malheurs. Il faudroit que j'eusse oublié ma patrie ; il faudroit, ô mes amis ! que je vous eusse oubliés vous-mêmes, & que j'eusse perdu tout sentiment. Encore la crainte qui m'agite ne me laisseroit jamais assez tranquille pour me livrer à mes pensées. Un peuple d'ennemis environne le lieu que j'habite, & m'y tient sans cesse assiégé. Ajoute encore que les années ont affoibli mon génie, & que cette longue inaction a consumé ses forces. C'est en vain qu'un champ est fertile de sa nature ; si le soc ne le renouvelle, il ne produira que de l'herbe & des ronces. Le coursier qui est resté long-temps oisif, sera moins léger à la course, & verra ses rivaux voler devant lui dans la carriere. Le vaisseau qui long-temps reste à sec sur le rivage, tombe enfin en pourriture & se décompose ; & moi je désespere de redevenir ce que j'ai déjà été, & de retrouver mes foibles talents. Mes forces m'abandonnent, les longues souffrances tuent le génie. Souvent cependant, comme aujourd'hui, je prends mes tablettes, & j'essaie d'assujettir des mots à la mesure des vers ; mais je n'ai point composé d'autres

poëmes que ceux que tu vois. Ils se sentent des malheurs de leur Auteur, & des lieux où il est relégué. Je sais que la gloire donne des forces au génie, & que l'amour de la réputation le féconde. Il fut un temps où j'étois moi-même attiré par l'éclat du nom. J'étois heureux alors : maintenant je suis trop malheureux pour m'occuper de la gloire ; & je voudrois, s'il étoit possible, être ignoré du monde entier. Me diras-tu que mes premiers vers ont réussi, & que je dois poursuivre mes succès ? O Muses ! pardonnez ; mais vous êtes la premiere cause de mon exil. L'inventeur barbare du taureau d'airain en fit le premier le douloureux essai, & moi aussi je suis puni de mes talents. Devrois-je encore avoir quelque chose de commun avec les vers ? Quand on a fait naufrage, n'est-il pas naturel de détester les mers ? & quand même, toujours séduit par mon penchant, je me livrerois encore à un talent qui m'a été si funeste, suis-je dans des lieux propres à m'inspirer ? Je n'ai pas un seul livre ; je n'ai personne à qui je puisse me faire entendre, & qui se soucie de m'écouter. Tout est barbare, le lieu comme le langage. On n'entend sortir de la bouche du Gete, que des sons effrayants & sauvages, comme les cris des bêtes féroces ; je crois même avoir déjà oublié la langue des Romains.

J'ai appris à articuler des mots Getes & Sarmates. A te dire vrai cependant, ma muse ne peut s'empêcher de tracer des vers. J'écris ; & quand l'ouvrage est achevé, je le jette au feu. Le fruit de mon travail est transformé en cendres légeres. Ne voulant point faire des vers, & ne pouvant pas plus m'abstenir d'en faire, je me livre à mon penchant, & j'abandonne l'ouvrage aux flammes. Ce n'est que par hasard ou par surprise que ces foibles

lambeaux vous parviennent quelquefois. Ah ! plût au Ciel que le feu pût détruire, comme l'ouvrage, le talent qui a été la cause de ma perte & de mes malheurs !

ECRITURE.

Pouvoir de l'écriture, tu n'attires pas encore assez d'admiration ! Par quel mécanisme des mots tracés sur du papier, & dont l'influence au premier coup d'œil paroîtroit devoir être peu considérable, font-ils des impressions si durables, si profondes ? L'idée de la réalité n'est que passagere, & le tableau, par les touches vives qu'il reçoit des mots, affecte davantage. Ce pouvoir de combiner rapidement des idées à l'aide de simples figures, a vraiment quelque chose d'étonnant & de surnaturel. Des objets qui ne sont jamais tombés sous les sens, deviennent sensibles, & s'offrent réellement jusqu'à troubler & épouvanter nos esprits. Les mots frappent plus l'imagination que ne le feroit la chose même.

Il est assez difficile de concevoir comment les mots, semblables au ton de la voix, prennent un caractere d'attendrissement, de passion, de crainte, de souffrances, de mépris, d'orgueil, de dédain ; comment un caractere mort, inanimé, devient un langage éloquent, expressif, qui fait répandre des larmes, qui anime, qui passionne, qui tue.

Par une sympathie prompte & rapide, nous saisissons le feu allumé dans une autre imagination. Démosthene enflamme sa république, & la précipite, malgré ses vrais intérêts, dans une guerre fatale. Peut-être aussi que les mots, dans leur ori-

gine primitive, & lorſqu'ils n'ont pas encore reçu toutes les acceptions particulieres que crée une ſociété policée, ont plus de force & d'énergie. Ces mots peignent naïvement, & ceux qui les entendent ne ſongent point encore à les ſoumettre à la froide analyſe de la critique.

Les peuples encore barbares ont ſans doute une préciſion plus nerveuſe, une chaleur plus vraie; ils tiennent de plus près à la nature. Les mots, dans l'origine d'une langue, ont plus de briéveté, & expriment plus de choſes à la fois. On les décompoſe, on les alonge, on les ſubdiviſe, on les modifie d'après une libre fantaiſie; mais dès que le peuple ſe polit, les mots prennent un rang comme les hommes. Il y en a de nobles, il y en a de bas; & cette inégalité eſt fondée, de même que l'autre, ſur le caprice, le haſard & le cours bizarre des événements.

Il ſeroit beau de remonter à la langue primitive de chaque climat; de trouver le vocabulaire de chaque peuple dans les productions de ſon ſol; de voir les expreſſions les plus répandues dans telle contrée ſortir des objets phyſiques; de reconnoître la tranſmigration des mots qui ont voyagé avec les peuples conquérants; de ſaiſir l'altération de tel idiôme qui, fort ou foible, a pris naiſſance dans les pays où ſe manifeſtent les bruyants phénomenes de la nature, ou dans les plaines riantes où elle repoſe; enfin, de retrouver le ſon, l'accent, le cri dans l'expreſſion qui déſigne chaque objet particulier. On verroit alors ce que les idées abſtraites ont dénaturé; on appercevroit les liaiſons primitives qui régnoient entre les êtres ſenſibles & nous.

Le ſavant M. Court de Gebelin dit : *Demander quelle fut l'origine de la parole, c'eſt demander quand l'homme commença d'entendre, de voir, de marcher.*

M. l'Abbé de Condillac, dans son *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, a reconnu, d'après les livres sacrés, qu'en sortant des mains de Dieu, Adam & Eve furent, par un secours extraordinaire, en état de réfléchir & de se communiquer leurs pensées : mais ensuite, écrivant en Philosophe, il cherche comment la chose auroit pu se faire par des moyens naturels ; & l'on reconnoît alors évidemment que la parole est acquise & non donnée à l'homme, comme l'assure sans preuve M. Court de Gebelin.

Quelle différence incroyable dans le style de deux hommes nés la même année, habitans de la même ville, parlant la même langue, voyant les mêmes objets ! Comment ne pas reconnoître que le style est l'empreinte de l'ame, & qu'il ne s'apprend point, qu'il ne s'imite point ? J'ouvre les Œuvres de *****; ce sont des caracteres noirs tracés sur du papier blanc. Je lis, je vois des Tragédies en hémistiches & en rimes, des discours, des dissertations, de la prose, des vers grands, petits, &c. Mon esprit, malgré moi, est distrait, vagabond ; j'oublie que je lis ; une rêverie vague s'empare de moi ; je bâille, & je laisse-là l'homme de goût par excellence. J'ouvre un volume de la Nouvelle Héloïse de Rousseau, c'est encore du noir sur du papier ; mais tout-à-coup je deviens attentif, je m'anime, je m'enflamme, je m'échauffe, je suis agité de mille mouvements divers. Je me crois dans les bosquets de Clarens ; je vois, j'entends les personnages, je lis le volume d'une haleine ; & quand j'apprends qu'il y en a six, mon cœur palpite de joie & de plaisir, & je voudrois pouvoir prolonger à l'infini cette délicieuse lecture.

ECRIVAINS.

TOUT Ecrivain eſt particuliérement lié à la Juſtice d'une maniere ſolemnelle, & avant toute autre obligation. L'infraction de la Juſtice eſt une injure faite au genre humain. Voilà pourquoi tout Auteur digne de ce nom ſent vivement le tort que l'on fait à ſon ſemblable : il eſt le vengeur de la cauſe publique; & l'oppreſſion qui eſt tombée ſur ſon voiſin doit lui devenir perſonnelle : il ne peut ſe diſpenſer d'élever la voix.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance attaquent les Ecrivains, ils mépriſent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contre-balance la renommée univerſelle. La ſupériorité de leur raiſon leur montre les ſuffrages des hommes ſenſibles nés & à naître; & ils placent la récompenſe de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

Peut-on donc trop honorer ces hommes ſupérieurs, qui étendent nos lumieres, qui établiſſent le code moral des nations, & les vertus civiles des particuliers ? Un Poëme, un Drame, un Roman qui peint vivement la vertu, modele le Lecteur, ſans qu'il s'en apperçoive, ſur les perſonnages vertueux qui agiſſent; ils l'intéreſſent, & l'Auteur a perſuadé la morale ſans en parler : par l'art d'un travail caché, il nous a préſenté certaines qualités de l'ame revêtues de ces images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuſes, & l'homme qui réſiſte aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la ſenſibilité

du cœur humain, pour lui enſeigner ce que l'intérêt perſonnel & farouche repouſſe ordinairement.

Il faut travailler avec ſoin l'intérieur de notre ame, qui eſt le ſanctuaire où réſident les images & les penſées. La ſcience n'eſt faite que pour nous conduire à la morale qui nous eſt néceſſaire, à la morale qui nous apprend à être patients, modérés, doux, & qui en nous parlant de nos ſemblables, nous enſeigne tout ce que nous leur devons. Un Philoſophe qui médite ſeul, qui ſcrute différents objets, qui les examine tranquillement ſous tous leurs rapports, eſt plus en état d'approcher de la vérité qu'une aſſemblée d'hommes qui diſcutent, déliberent, argumentent. Les Ecrivains ne doivent faire corps que par leurs idées.

Un homme riche ou heureux ne feroit peut-être pas bien de vouloir écrire, non pas ſeulement parce qu'il aventureroit ſon repos & ſes paiſibles jouiſſances (1), mais parce qu'il ne ſeroit peut-être pas aſſez vivement indigné contre les méchants, c'eſt-à-dire, contre les perturbateurs de l'ordre public. Il ſe trouveroit dans une ſituation trop propre à tolérer beaucoup d'abus qui ne le toucheroient que foiblement, retranché, pour ainſi-dire, dans le cercle de ſon opulence; enfin, il feroit trop diſpoſé à pardonner à beaucoup de monde, & à conſacrer, par le raiſonnement, certains vices politiques de nos gouvernements modernes.

Comment chercheroit-il le remede aux maux qui nous preſſent, lorſqu'il feroit ſi éloigné de la

(1) Quand on ſe conſacre aux pénibles devoirs d'Ecrivain, il faut avoir ſondé d'avance la force de ſon ame; il faut pouvoir être aſſuré de ſoutenir avec fermeté les aſſauts des événements.

classe souffrante? Il faut qu'un Ecrivain ait le malheur d'être mécontent de tout ce qui se fait de mal dans sa Patrie, afin que ses écrits aient des traits mâles, qui réveillent l'attention; il faut que ces traits soient fortement prononcés, puisqu'il a à frapper des oreilles superbes & endurcies. Orateur du grand nombre, c'est-à-dire de la foule des infortunés, il faut que la mélancolie, mere de la pitié, préside à sa touche un peu sombre, & la rende plus attendrissante.

Fontenelle a dit de lui-même qu'il ne lui étoit jamais arrivé de jetter le moindre ridicule sur la plus petite vertu. Cela est vraiment respectable; mais il n'avoit encore rempli que la moitié de la tâche d'un homme de lettres. Il lui est de plus en plus enjoint de renforcer sa voix contre tout ce qui blesse & avilit l'humanité, de flétrir tout despotisme, d'attaquer sans relâche la tyrannie qui revêt tant de formes, de se dévouer pour la cause commune, de posséder ce sentiment profond qui se répand à grands flots, de voir le dernier citoyen, & de devenir enfin son Avocat devant l'orgueil de la puissance.

Eh! qui défendra la multitude des coups qu'on lui porte, si ce n'est la voix éloquente de l'homme juste & sensible? qui environnera le pouvoir aveugle & violent de tous les reproches, de tous les cris, de tous les gémissements, si ce n'est l'Ecrivain? Il faut qu'il rende l'accent aigu & plaintif de l'opprimé, qu'il fasse gronder sur la tête de l'oppresseur le bruit lointain & formidable du tonnerre de la postérité, & qu'il sache, malgré l'audace qu'ont affectée quelques politiques, qu'il est peu d'hommes publics qui ne craignent le jugement du public.

On appellera ce courage enthousiasme; mais

l'enthousiasme n'est-il pas au talent ce que le coloris est à la peinture ? Sans lui, point de sacrifice à la vérité, point d'inspiration, point de cet attrait permanent & victorieux qui force l'Ecrivain à composer ces ouvrages qui laissent une trace profonde dans leurs siecles.

Heureux donc celui qui sent l'enthousiasme de son art ; qui, tandis que l'erreur a ses héros & ses martyrs, s'enflamme pour la vérité & jouit, dans la contemplation de ses chastes attraits, des sacrifices qu'il a faits pour elle ! La vérité a ses amants qui la préferent à tout. Entendez un Anglois qui parle de la liberté : c'est d'un ton mâle qui annonce qu'il l'acheteroit aux dépens de sa vie. Lisez Fénelon, lorsqu'il parle de la vertu ; comme il l'insinue dans notre ame ! L'Auteur qui s'abandonne au vrai mouvement de son ame, a donc un idiôme qui résonne, non à l'oreille, mais à l'ame du Lecteur ; & voilà l'éloquence.

Si tel homme se passionne pour un Conquérant, l'idolâtre & s'imagine qu'il est glorieux d'expirer sous ses drapeaux ; ah ! pardonnons à l'esprit généreux, avide de connoissances utiles, le transport qu'il éprouve en pénétrant dans le sanctuaire où se cache la vérité, & en soulevant les voiles qui la couvrent.

FABLE.

Le Pere mourant & ses deux Fils

UN bon pere, & de plus homme de très-grand sens,
Touchoit à son heure derniere ;
Il jouissoit des pleurs de ses enfants,

Et gardoit à tous deux une tendresse entiere.
En tête cependant il avoit un projet.
Il écarte l'ainé, fait venir son cadet :
Mon fils, nous sommes seuls ; prends cette clef secrette ;
J'ai caché dans ce coin une riche cassette,
Où tu trouveras du comptant.
Garçon d'esprit, je te dois ce présent.
Le cadet étonné : Qu'exigez-vous, mon pere ?
Mon cœur me le défend ; un tel tort à mon frere !
Ah ! reprit le vieillard, emporte, & ne dis mot.
De ton frere je sais quel deviendra le lot.
Va, ce n'est pas pour lui que je crains la misere ;
Il réussira : c'est un sot.

[*Cette fable est imitée de l'Allemand.*]

FABLE.

Le Denier & le Louis d'or.

UN denier [puisqu'il faut le nommer par son nom]
Un double louis d'or, au front large & superbe,
Tous deux échappés du cordon,
Côte à côte gisoient sur l'herbe.
Que fais-tu près de moi, dit d'un ton orgueilleux,
Le métal arrogant à l'atôme de cuivre ?
Dans le monde, où je brille, as-tu jamais su vivre,
Toi méprisé des grands, & qui n'es cher qu'aux gueux ?
L'humble voisin reprit : Je suis fort peu de chose ;
Mais je fus en tout temps utile aux malheureux,
Et tous les soirs l'homme laborieux
En son sang me métamorphose.
Je ne fais point de trahison,
De crimes, ni d'achats sordides,
J'aime mieux hanter des haillons

Que des cœurs faux, des têtes vuides.
Jamais ſur le tapis d'une table de jeu
Je n'ai prêté mon nom à d'avares ſottiſes.
Preſque toujours, en préſence de Dieu,
J'habite le tronc des Egliſes.
D'ailleurs, marqué du même ſceau,
Et comme vous ſervant la république...
Un paſſant qui ſurvint empêcha la replique;
Il ramaſſa l'écu ſi beau,
Sans oublier la chétive monnoie.
Mais que fit le paſſant ? le dirai-je ? De l'un
Il ſoudoya fille de joie,
Le denier fut pour le pauvre importun.

FABLE.

Le Coucou & l'Hirondelle.

Maître coucou rencontre une hirondelle
Qui revenoit des royaumes lointains.
Eh ! vous voilà, voyageuſe éternelle ?
Arrêtez, dites-moi quelque bonne nouvelle,
Apprenez-moi des faits certains.
J'ai des amis par-tout, car par-tout j'ai ſu plaire.
Répondez-moi, ma très-chere commere.
Vous avez vu bien des pays nouveaux!
Dites, ſous un autre hémiſphere,
Parle-t-on beaucoup des oiſeaux!
La voix du roſſignol eſt-elle auſſi brillante
Parmi les peuples du Japon,
Que parmi nous ? Oh, je croirois que non.
—Pardonnez-moi; tout de même elle enchante;
Il eſt toujours le héros du printemps,
L'ame de nos riants bocages,

Le chantre ailé, dont les accents
Plaisent le mieux sous les sombres feuillages.
— Et la fauvette ? — Elle a son prix.
Sa gorge noire & son gentil corsage
Lui font un grand nombre d'amis.
On chérit encore son ramage.
— Et moi, qu'en dit-on ? — Vous ? on n'en dit rien du tout.
Jamais sur vous le moindre mot ne sonne.
— Ah les ingrats ! Ils me poussent à bout.
Eh bien, je parlerai toujours de ma personne !

Ansi se venge un faquin orgueilleux,
Comme un coucou sans cesse égoïste ennuyeux.

FABLE.

L'Homme & le Buisson.

Dans un buisson de haute épine,
Un homme, un soir, guettoit un chat :
Il en vouloit à sa robe d'hermine.
Il étoit déjà pris ; mais voyant sa ruine,
L'animal fit si bien, que l'homme le lâcha.
Son ame étoit doublement irritée,
Car il avoit la main ensanglantée,
Par les ronces de ce buisson.
Dans son courroux, n'écoutant plus raison,
Il s'apprête à couper jusque dans ses racines
L'arbuste couronné d'épines.
Une affaire survient, & jusqu'au lendemain
Il a différé sa vengeance.
Mais la serpe aiguisée est toujours sous sa main,
Et lui rappelle son offense.
Enfin il s'arme un certain jour.

Et s'en va droit ſignaler ſa furie...
Quelle ſurpriſe, ô Ciel ! cette haie eſt fleurie.
La douce odeur qu'elle exhale à l'entour
Eſt le parfum de l'ambroſie,
Le champêtre encens de l'amour.
Il apperçoit des roſes éclatantes,
Dont rien n'égale la fraîcheur ;
En feſtons il les voit pendantes,
Il reſpire un baume enchanteur.
Il s'approche, il leur rend hommage ;
Le fer eſt tombé de ſa main.
On reſpecte un buiſſon ſauvage
Comme l'honneur de ſon jardin.

Pour une légere piquure
N'écoutons point un ſot courroux ;
Peu de temps guérit la bleſſure.
Oublions plutôt une injure ;
Tous les cœurs reviendront à nous.

FABLE

Le Singe & l'Huître.

LE ſinge d'un Gaſcon, Gaſcon comme ſon maître,
Vit une huître entr'ouverte, & s'écria : Sandis !
Chétive créature, à quoi puis-je connaître
De quel regne Dieu te fit naître ?
Penſes-tu, ſens-tu même ? Onc tu n'y prétendis.
J'ignore encore en quel degré Leibnitz
Put placer ton eſpece au nombre des monades,
Moi qui dans le grand tout fut mis comme un chaînon
Entre l'inſtinct & la raiſon.
Laſſe à la fin de ſes bravades,

L'huître répondit : Vil bouffon,
Va-t-en chez Nicolet, enflé de ta bassesse,
Prostituer aux sots ta machinale adresse ;
Tandis que, digne objet des regards d'un bouffon,
Dans mon calme apparent, sur l'aile du génie,
Je vole aux régions de la philosophie.
Epiménide ainsi, par les sots de son temps,
Fut soupçonné de dormir quarante ans.
Abdere s'honora d'un sage,
Qui des yeux corporels se refusant l'usage,
S'ensévelit tout vif au sein des monuments.
Moins les sens ont d'empire, & plus l'ame travaille.
Adieu. Pour méditer, je rentre en mon écaille.

BRIEVETÉ DE LA VIE.

POURQUOI *faut-il que notre vie soit si courte ! Que ne vivons-nous deux ou trois mille ans* ! Voilà ce qu'on entend.

Presque tous les hommes se plaignent de la briéveté de leurs jours. S'il étoit en leur disposition de pousser leur carriere aussi loin qu'ils le voudroient, ceux qui se détermineroient à mourir au bout de deux ou trois mille ans seroient peut-être plus rares que nos suicides d'aujourd'hui.

Insensés que vous êtes ! avez-vous bien réfléchi sur ce qui résulteroit d'une vie aussi longue ? Si Dieu exauçoit vos vœux indiscrets, il faudroit, ou qu'il agrandît considérablement notre globe, ou qu'il nous privât de la faculté de nous reproduire. Mais notre globe ne sauroit recevoir une plus grande étendue sans qu'il s'ensuivît le bouleversement de notre systême planétaire & notre ruine.

Les corps qu'on entasse, après une bataille, dans des fosses larges & profondes, ne sont qu'une foible image de la confusion où nous serions sur cette triste planete, si personne ne mouroit d'ici à quinze cents ans seulement, ou que la vie commune de l'homme fût de ce nombre d'années & qu'il conservât la faculté d'engendrer pendant les sept huitiemes de cette longue vie, comme cela se voit communément dans la vie présente. Ceci va être mis en évidence par le calcul.

La circonférence d'un des grands cercles de notre sphere étant de 7,200 lieues marines de 2,850 toises & de 20 au dégré, son diametre sera de 2,291 $\frac{59}{71}$ lieues, sa surface de 16,501,183 $\frac{7}{71}$ lieues, lesquelles réduites, en pieds quarrés, donneront 4,825,110,925,148,450. Si l'on en ôte seulement la moitié, qu'on suppose occupée par la mer, les lacs & les rivieres, il en restera 2,412-555,462,574,225.

Supposons maintenant que cette moitié soit habitée par un milliar d'hommes. Si ce nombre venoit à augmenter tous les ans d'un centieme seulement, il seroit si grand au bout 1,476 ans, qu'il rempliroit à peu de chose près toute la surface habitable de la terre, en n'accordant à chaque homme qu'un espace d'un pied quarré; car $\frac{101}{100}$ élevé à sa 1476^{e} puissance & multiplié 1,000-000,000, produit le nombre 2,389,936,508,196-722. Si l'on ajoute à ce nombre le produit d'une année de plus, il donnera alors 2,413,835,873-278,689, lequel surpasse celui des pieds quarrés, que contient la partie habitable de notre globe.

Si, au lieu d'un centieme, on suppose que le nombre des hommes s'accroisse d'un vingt-cinquieme, ce qui ne seroit pas exorbitant dans la supposition d'une vie aussi longue, fût-elle même beau-

coup plus courte, au bout de 374 ans ce milliar d'hommes s'élevera à 2,346,681,621,621,621, nombre presque égal à celui des pieds quarrés que contient la partie habitable de la terre. Si l'on ajoute une année de plus d'un pareil accroissement, alors on aura 2,440,548,886,486,485, nombre supérieur à celui des pieds quarrés que les eaux laissent à découvert sur la surface du globe.

Ce nombre, tout grand qu'il est, n'est rien en comparaison de celui que produiroit une pareille augmentation continuée pendant 1500 ans; l'imagination en est effrayée. C'est alors que les hommes seroient entassés les uns sur les autres, ne fussent-ils pas plus gros que des cirons. En voici le nombre calculé par les logarithmes à huit décimales : 35,481,257,359,813,084,135,514,018,691,588,785, nombre plus de deux cents fois plus grand que celui de 162,628,999,125,937,863,623,442,432,000,000, qui exprime celui des points cubiques de matiere que contient la masse entiere de notre globe. Il faut observer qu'un pouce cube contient 2, 985,984 de ces points.

Que faut-il conclure delà ? Que tout est arrangé sagement; que toutes choses, même celles dont nous avons le plus d'horreur, la mort, par exemple, sont ordonnées pour notre bien; que Dieu, pour nous mettre au large & nous laisser les coudées franches, a voulu qu'il y eût des maladies, des Médecins, des Militaires, des Bourreaux, & mille autres moyens destructifs, dont nous avons la sottise de nous plaindre, sans faire attention que tout cela sert à élaguer le grand arbre du genre humain, à lui donner de l'air, à ménager sa seve en retranchant ses branches superflues, qui bientôt le feroient périr, sans cette précaution.

(*Cet article est de M. l'Abbé Pasquet.*)

ABDICATION

ABDICATION.

LA grandeur ſuprême a-t-elle des plaiſirs ſecrets que nous ne connoiſſons pas? Chacun y monte en idée, & gémit de n'être point aſſis ſur un trône. Eſt-ce une illuſion de l'eſprit? Y a-t-il des voluptés réelles attachées à l'exercice de la royauté? Je vois les Monarques ne pouvoir repoſer ſur le trône & ne pouvoir en deſcendre; malheureux en régnant, malheureux plus ſouvent de ſe voir trop obéis, & craignant toujours de ne l'être point aſſez. Qu'y a-t-il donc de ſi ſuave dans une couronne? Pourquoi la vie privée paroît-elle ſi effroyable à celui qui a eſſayé de la royauté?

Il faut que le plaiſir de commander, de diriger de vaſtes opérations, tienne l'ame à une certaine hauteur & la flatte dans toute ſa profondeur. Ajoutez qu'un Roi ſait tout ce qu'il veut ſavoir, qu'il peut ſatisfaire ſon inépuiſable curioſité, que tous les arts ſont à ſon commandement, qu'il donne à la Juſtice une force qui la rend l'image de la Juſtice éternelle. Que ces prérogatives ſont glorieuſes! que l'homme ainſi eſt grand au milieu de ſes ſemblables! Les autres hommes ne peuvent former pour le bien public que des vœux impuiſſants; & le Monarque, quand il le veut, frappe l'abus aux deux extrémités de ſon Royaume, & l'enleve à ſes vieilles racines.

Je conçois donc que ces fonctions politiques qui embraſſent de grands objets, toujours intéreſſants, rempliſſent l'ame, la nourriſſent, l'accoutument à des points de vue profonds & majeſtueux, & la

ſatisfont conſéquemment d'une volupté qui nous eſt inconnue, à nous petits & ſans pouvoir.

Charles-Quint, après avoir abdiqué la couronne avec toutes les formalités requiſes, s'étonne & s'afflige, en arrivant à Burgos, de ne plus voir cette Cour empreſſée & nombreuſe qui l'environnoit lorſqu'il tenoit le ſceptre. Le Monarque connoiſſoit peu les hommes & ſon rang; il s'étoit perſuadé peut-être que tous ces honneurs s'adreſſeroient à ſa perſonne au moins autant qu'au Roi.

Le trône devint inſuportable à Charles-Quint, à Chriſtine, à Philippe V, à Victor-Amédée; ils voulurent en deſcendre, ils s'en repentirent: ils ne purent être ni Rois, ni Sujets.

Dans quelle condition de la vie humaine veut-on repréſenter juſqu'à la fin de ſa vie? Le Guerrier, le Magiſtrat, le Négociant, l'Ecrivain même ſortent de la carriere & vont chercher le repos; mais ſi la nature condamnoit un Roi à vivre cent années & au-delà, il lui faudroit donc à cent dix ans régner ſur une ſixieme génération. Tout homme peut ſe déplacer, changer de ſoins & d'occupations; les Rois ſont condamnés à reſter enchaînés dans le cercle uniforme des reſpects & des hommages.

Appartenir invinciblement à un point fixe & central, & ne pouvoir jamais ſortir de ſa place, me paroît un des plus grands inconvénients de la royauté. Si une foule de jouiſſances appartiennent aux Rois, combien d'autres leur ſont interdites! Il faut une tête forte pour ſoutenir cette élévation, ouvrage de la politique & non de la nature, juſque dans un âge avancé.

Mais ſi les peines des Rois ſont grandes, s'ils ſont éternellement liés au cours des événements publics, que leurs travaux, en récompenſe, peu-

vent leur procurer de délices! Des occupations graves deviennent des plaisirs pour les ames qui ont le sentiment de l'ordre & de l'harmonie.

Quand on songe qu'ils peuvent répandre la douceur, sur la vie entiere d'un homme, d'une famille, d'un peuple; que chaque trait émané de leur plume peut être un acte de bienfaisance universel, sur-tout dans ce siecle où l'autorité des Souverains est affermie, où leur personne est en sûreté, où ils se trouvent, sans contradiction, dépositaires de la force publique; alors il faut avouer que les Rois touchent ce qu'il y a de plus délicicieux dans l'existence d'un être pensant; ce pouvoir de réprimer le méchant & de relever le foible, d'éteindre jusqu'à une partie des maux que nous imposa la Nature, & de sourire ensuite à leur ouvrage, a quelque chose qui inspire un respect religieux. Quelle autre occupation offre tout à la fois & cette utilité & cette récompense?

Les Monarques, aidés de la philosophie, peuvent être aujourd'hui des dieux au milieu des humains; & nous foibles particuliers, dépourvus de force & de puissance, nous ne pouvons qu'à grand'peine être des hommes.

C'est Socrate qui a dit le premier que la philosophie devoit diriger les Rois: il faut toujours venir à cet homme-là; il a deviné le nœud de la politique. *Tant que les Philosophes ne seront pas Rois, ou que les Rois ne seront pas Philosophes; tant que la philosophie & le sceptre, au lieu d'agir de concert, se trouveront séparés, la félicité publique ne pourra avoir lieu.*

CONVERSATION.

IL y a des hommes qui dans la converſation s'animent, & produiſent les plus heureuſes penſées ; penſées quelquefois plus fines & plus applicables aux circonſtances & aux événements que celles qui ſont imprimées. Le moment, l'à-propos frappent l'expreſſion, & la rendent plus originale & plus conciſe. Veulent-ils écrire, il manquent abſolument d'art & de méthode, & ils prouvent, au grand étonnement de ceux qui les connoiſſent, qu'ils ne ſavent que parler. Au contraire, tel Auteur fameux eſt ſec, triſte, ou embarraſſé dans la converſation. Tel étoit Corneille, tel étoit Richardſon, tel étoit la Fontaine; & plus d'un homme de génie a fait dire, après qu'on l'eut entendu : Quoi, c'eſt-là lui ?

Les dons ſont partagés, il eſt bien rare de les réunir au même degré. Ecrire & parler ſont deux talents très-diſtincts, & ce double avantage peut fort bien ne pas appartenir au même homme.

Les Auteurs qui ont fait des ouvrages lus, eſtimés, ſont certainement des gens d'eſprit : mais eſt-il démontré manifeſtement qu'ils ſoient les hommes qui aient effectivement le plus d'eſprit & d'éloquence ? On rencontre quelquefois de ces hommes inattendus, qui étonnent d'autant plus qu'ils ſont loin des idées courantes : ils ont l'air d'appartenir à un autre monde ; leur maniere de voir les objets, leur diction ne reſſemblent à rien de ce qu'on connoît : ce n'eſt plus le ſtyle des gens de Lettres, c'eſt le leur : il attache, il émeut, il fait rêver. On ſe demande comment on eſt remué par

un homme agreſte, dont la parole eſt inculte ; il ne ſe ſert ni des mots, ni des tours de phraſes uſités. Son idiôme eſt neuf, & il vous pénetre.

Tyranniſés par l'habitude, nous revenons le lendemain au pli accoutumé, au goût factice, à la liſiere de l'uſage, à la routine, ou bien à notre Auteur favori, que nous avons loué une fois & que nous louerons toujours pour ne pas paroître inconſéquents.

Nous en croyons plus les livres que le ſentiment de notre propre admiration : nous ne ſavons pas la conſerver, la mûrir, la propager : nous oublions les idées les plus fortes, les plus neuves, les plus vraies, parce que nous n'avons pas le talent de les ſaiſir & de les coucher en nous, comme dit Montaigne. Tel a été miraculeux au monde, auquel ſa femme & ſon valet n'ont rien vu de remarquable, dit encore le bon Montaigne. Il n'y a qu'un homme qui penſe qui ſache diſtinguer le grand homme de l'homme ordinaire.

Ce qui ſervira à développer cette réflexion, c'eſt qu'un homme d'eſprit eſt toujours entendu, & que tel homme de génie eſt mort ſans l'avoir été. Il ſe compoſe quelquefois un langage qui le rend inintelligible pour ceux qui ne ſavent point l'étudier : alors deux ou trois hommes entrent dans ſes idées, & le reſte mépriſe ce qu'il n'eſt pas en état de comprendre.

Je crois qu'il eſt des gens qui ont l'intelligence ſi profonde & ſi vive, que rebutés de ne pouvoir ſe faire entendre, ils converſent avec eux-mêmes, attendant celui avec lequel ils puiſſent communiquer.

La converſation d'un homme inſtruit vaut

mieux qu'un livre, en ce que le livre ne répond point à une objection.

On distinguera aisément un Ecrivain qui a le style de la conversation, d'avec celui qui, dans la retraite, n'a connu que la lecture calme & solitaire. On apprend bien mieux dans la conversation, quand elle est franche & ouverte.

L'esprit de parti n'a plus lieu dans les disputes. Il faut savoir dire aujourd'hui : *Je me suis trompé.*

MILTON.

MILTON a peint un monde idéal. Il semble vous dire : Voulez-vous entrer avec moi dans le monde que j'ai créé ? Si vous y consentez, abandonnez-vous à moi, & vous verrez le spectacle le plus merveilleux ; mais si vous armez votre froide raison contre ma poésie, ne vous placez pas sur le char qui doit vous transporter dans une région inconnue ; restez où vous êtes.

STYLE LACONIQUE.

PHILIPPE, Roi de Macédoine, écrivit aux Laconiens, que s'il entroit une fois dans la Laconie, il saccageroit leur pays. Les Laconiens, en réponse à cette lettre, écrivirent seulement ce mot : *Si.*

LA TRAGÉDIE

DE BRUTUS.

JE fors de la repréfentation du *Brutus* de Voltaire. Dans cette piece on s'intéreffe pour le fils de Brutus; mais ce fils méditoit un parricide, en faifant remonter Tarquin fur le Trône : car on devoit commencer par égorger lès deux Confuls. Pourquoi donc M. de Voltaire a-t-il voulu intéreffer pour deux fils dénaturés, pour deux mauvais citoyens, qui préféroient un tyran à la liberté ?

BATAILLES.

JE n'ai jamais affifté à aucune bataille; mais d'après l'hiftoire lue attentivement, je vois de mon cabinet les campagnes des plus fameux Généraux. Je lis les détails des combats, & je tire une induction fecrete de ces terreurs paniques & fréquentes, où fouvent l'on fuit des deux côtés.

Quand l'homme apperçoit la mort diftinctement, il ceffe d'être foldat; il faut qu'il foit diftrait, claffé, encouragé, environné, entraîné, emporté par l'exemple.

Tout guerrier avoue que dans le fort du combat on ne fonge point à la mort. Elle a beau courir de rang en rang, on voit fans voir; l'ame entiere eft attachée à un objet étranger; un lievre qui court dans les rangs, fait rire dix mille hommes expofés au feu du canon.

O iv

Mais dès qu'une voix s'éleve & crie : *Nous ſommes perdus, nous ſommes coupés, nous ſommes trahis!* alors, malgré la diſcipline, la bravoure des Chefs & le regard des Rois, tout ſe débande en un inſtant; l'œil du ſoldat s'eſt fixé ſur le ſpectre du trépas; & ces hommes, dont le métier eſt de le braver, n'ont pu ſoutenir ſa vue diſtincte; ils fuient honteuſement. Pour les faire vaincre, il faut les amuſer & cacher le but où ils doivent tendre.

On connoît le mot naïf de ce Muphti qui, voyant les troupes Ottomanes battues & fugitives, proféra ces belles paroles : *Puiſque les ſoldats du ſublime Sultan ne veulent plus combattre, il faut bien faire la paix.*

Celui qui connoît le génie & les reſſorts des Gouvernements anciens, doit beaucoup s'étonner lorſqu'il voit dans nos Gouvernements modernes des recrues forcées. On croit faire un ſoldat d'un homme à qui l'on a mis un fuſil ſur l'épaule; mais ſans les flammes du patriotiſme, & peut-être le ſentiment profond d'une guerre juſte, le Prince aura des armées & point de guerriers. Ces maſſes n'auront point d'ame, point de reſſorts, & feront des forces purement mécaniques.

Ce ſont les ſoldats d'une nation libre qui vont d'eux-mêmes à la guerre, qui n'abandonnent point leurs drapeaux, & qui décident la victoire. Il faut aimer ſa patrie pour lui donner ſon ſang; il faut ſentir les avantages du Gouvernement où l'on vit, pour vaincre pour lui.

Qui précipitoit les anciens dans des conquêtes? Un intérêt viſible & national. Les guerriers s'élançoient dans les combats, dédaignant la mort & ne voyant que l'honneur; le ſolat bleſſé ſoulageoit le ſoldat mourant; ils s'embraſſoient, ils

ſuçoient mutuellement leurs plaies. Les peres ne pleuroient pas leurs enfants, les meres elles-mêmes donnoient des ſignes de joie, heureuſes d'avoir enfanté des ſoldats à la patrie.

On faiſoit autrefois de grandes choſes avec des poignées d'hommes; aujourd'hui des armées innombrables ſe fondent, périſſent, ſe diſperſent, parce qu'il y manque cet ardent patriotiſme qui ſeul opere des prodiges. Notre tactique, nos Généraux, notre diſcipline ne font des armées que des maſſes qui, comme des eſpeces de rochers, demeurent immobiles après qu'on les a lancées.

Les débats des Européens n'ont rien changé à la face de l'Europe; pas un Roi captif ou détrôné; pas un Royaume renverſé, ou débordant ſes limites; point de ces ſecouſſes de couronne dont le fracas merveilleux tiendroit nos eſprits éveillés & dans un grand étonnement. L'uniformité des batailles donne à nos gazettes une couleur monotone; il n'y a que les noms de changés. La paix & la guerre ont preſque la même phyſionomie; les Etats, après ces luttes ſanglantes & terribles, ont conſervé leur aſſiete; pourquoi donc des batailles, puiſqu'il n'y a plus de révolutions?

On dit: Ruinons notre voiſin; pourvu que j'aie un écu de ſix livres au-deſſus de lui, je m'eſtimerai vainqueur. Oh, la belle victoire! C'eſt comme ſi l'on dépouilloit quelqu'un pour avoir le plaiſir de reſter en chemiſe en le voyant nu.

Quand lirons-nous dans les gazettes des événements nouveaux & capables d'intéreſſer la curioſité? Avec quel plaiſir j'apprendrois la découverte de quelque peuple policé, caché dans l'Amérique ſeptentrionale, & qui offriroit ſubitement à nos

regards étonnés des arts qu'il auroit découverts aussi de son côté!

Quel étonnement pour nous autres Européens qui nous croyons les plus avancés dans les sciences & les arts, si nous allions trouver des peuples civilisés qui nous surpasseroient en bonheur comme en connoissances, des peuples faits pour changer subitement nos idées & le plus fortement imprimées dans notre cerveau! Les voyages dans la mer du Sud ont déjà fait rêver les moralistes. Que d'objets de comparaison! Quelle foule d'instructions & de lumieres!

L'histoire de ce peuple isolé seroit plus propre à être observée que celle de tous les peuples connus, anciens & modernes. Absolument séparé du reste de l'univers, tout chez lui nous parleroit. Mais il n'y a que le temps qui donne la réalité aux conjectures, & qui amene les découvertes transcendantes.

DU DUEL.

Est-il bien vrai que les anciens aient pratiqué le duel? Qu'est-ce qu'un duel dans nos idées? Je crois pouvoir le définir un combat prémédité entre concitoyens, où même entre des étrangers qui ne seroient pas en état de guerre. Les combats singuliers, livrés entre des Guerriers de différentes nations, tels que ceux de David & de Goliath, d'Hector & d'Achille, d'Enée & de Turnus, des Horaces & des Curiaces, &c. ne sont pas proprement des duels; je reconnois des hommes publics, avoués de leur nation, &

chargés des intérêts des deux peuples qu'ils représentoient.

Pour trouver un exemple du duel entre concitoyens, il faut remonter presque au temps fabuleux, au duel d'Etéocle & de Polynice, ce qui ne fait point un fondement historique. Les Héros de l'Iliade, entre ceux du même parti, s'insultent & ne se battent point. Ajax même ne conçut le dessein d'attaquer Ulysse, que lorsqu'il fut devenu fou.

Peut-être n'est-il pas inutile à la morale de bien constater que dans les temps vraiment héroïques on ne connoissoit pas la fureur des duels.

C'est une frénésie moderne, fondée sur ce misérable point d'honneur, que personne n'a jamais pu expliquer ni définir, qui fait de l'homme un égoïste féroce, & lui apprend à se substituer à la raison & à la majesté des loix.

S'il s'agit de venger une injure, quelle injure peut autoriser l'effusion du sang? & quelle injure véritable les loix ne répriment-elles pas? Quant à ces affronts chimériques, si étrangers au véritable honneur, l'extravagance seule peut mettre dans une même balance la vie & une futile opinion.

Mais s'il s'agit de cette rivalité qu'allume la jalousie entre deux hommes épris de la même beauté, alors il faut se référer à la décision que la raison naturelle dicte à *Arlequin sauvage*. Plus on la médite, & plus on voit qu'elle répond à tout. Le plus profond Philosophe n'auroit pas mieux dit.

LIVRES ÉLÉMENTAIRES.

Les avantages solides de chaque science sont, dans leurs éléments, ordinairement simples & faciles. Voulez-vous aller au-delà, l'utilité décroît dès que l'intérêt curieux se manifeste.

Il faut établir par-tout des maîtres qui enseignent à lire, à écrire, à chiffrer ; & voilà tout ce qu'il faut aux classes inférieures du peuple.

Il faut que tout homme aujourd'hui sache lire, écrire & compter, afin de pouvoir communiquer avec le siecle ; s'il ne sait pas lire il est trop foible parmi la génération actuelle ; il deviendaa méchant, il sera dangereux.

Tout livre élémentaire est utile, & il n'est pas toujours facile de tracer des notions claires, à la portée des esprits ordinaires. On ne parle dans les Académies, que d'esprit, de génie, d'imagination ; & le bon sens, le bon sens, le vrai partage de l'homme, & qui doit être l'ame de ses actions, on n'en dit rien : il est cependant plus rare que l'esprit.

C'est le bon sens qui a fait les livres utiles sur la pratique journaliere des arts & métiers, sur les travaux des manufactures, sur la Grammaire, la Géographie, la Physique usuelle, sur ce qu'il importe à tous de savoir. L'esprit auroit pu détruire une foule d'ouvrages populaires en voulant faire mieux.

Le bon sens, avec le bâton d'aveugle, ne fait qu'un pas après l'autre ; mais ce pas est sûr. Le bon sens attend que l'expérience ait généralisé

& confirmé la regle : il ne propoſe que des choſes praticables ; il s'arrête aux moyens univerſellement adoptés ; il eſt aiſé, avec la langue ou la plume, de perfectionner les arts & les hommes ; mais guérir aujourd'hui ce qu'on peut guérir, appliquer un remede prompt, au lieu de créer une ſpéculation éloignée, voilà ce que le bons ſens preſcrit : il va plus doucement, il répare plutôt qu'il n'enfante.

Le génie, emporté par ſa chaleur naturelle, tout en répandant la clarté la plus vive, s'environne de fumée ; c'eſt après l'apparition de l'homme de génie que la naiſſance de l'eſprit juſte devient néceſſaire pour rectifier les erreurs qui ont un certain éclat, quand elles ſont mêlées à un vaſte ſyſtême.

On ne ſauroit trop répéter les vérités anciennes, afin de les lier aux vérités nouvelles : une idée abſolument neuve ſeroit ſans doute pour le genre humain une idée abſolument inintelligible ; que ſaurions-nous ſans les livres élémentaires qui nous ont ouvert la porte des ſciences ? Nous dédaignons aujourd'hui la clef, & la clef eſt tout.

Quand nos deſcendants rebâtiront un jour l'édifice des connoiſſances humaines, une phyſique inconnue de nos jours, une politique nouvelle, une morale amalgamée à cette politique, auront détruit ces livres où nous croyons trouver des vérités tranſcendantes ; & il ne reſtera peut-être, de tant de volumes mis à l'écart, que ces livres élémentaires, qui, s'appuyant ſur une baſe ſolide, mériteront de porter les ſuperbes colonnes du temple reconſtruit.

On prétend que, chez les Chinois, des livres remplis de maximes morales, politiques, écono-

miques ſont dans toutes les mains, & contribuent autant que les loix à la tranquillité de l'Etat.

Il ſeroit à déſirer qu'il y eût en France de pareils livres pour la multitude; les uns ſont trop fins, les autres trop académiques; ceux-ci ne ſont pas aſſez épurés, d'autres ſont d'une prolixité décourageante.

Nos beaux génies n'ont pas encore ſu faire un bon *livre élémentaire*; ils n'y ont ſeulement pas ſongé. Qui oſera tracer un cours de morale unie au ſentiment, à l'uſage de ce bon peuple, qui ne mérite pas les dédains du Philoſophe? & pourquoi n'auroit-on pas la louable ambition d'être enfin lu & entendu du plus grand nombre, ainſi que faiſoient les Orateurs & les Philoſophes anciens? Ces applaudiſſements ne vaudroient-ils pas bien ceux que l'on reçoit dans une ſalle académique, devant quelques perſonnes diſpoſées à admirer d'avance la couleur & le ton de l'école?

Le ſecret de l'idiôme univerſel ſeroit-il donc plus difficile à ſaiſir que le ſecret de l'idiôme académique, qui plaît au petit nombre?

Qu'eſt-ce que l'homme? C'eſt un être dont la nature eſt d'être foible, & le devoir de ne pas tomber. Ainſi commence *le Catéchiſme de l'homme ſocial*, par M. l'Abbé Duval-Pyrau, imprimé de nos jours, avec approbation des Cenſeurs & privilege du Roi.

ÉTRIERS.

QUI croiroit qu'une invention auſſi facile que celle des étriers n'a pas été connue des Romains, & qu'ils ont monté ſix cents ans à cheval ſans imaginer une choſe auſſi ſimple? Caïus Gracchus, qui manifeſta un génie amoureux du bien public, avoit fait placer ſur les chemins des pierres de diſtance en diſtance, qui donnoient aux voyageurs la facilité de remonter à cheval. Perſonne ne ſoupçonnoit qu'on pût faire autrement. Un génie inventeur eſt donc rare, même dans les petits objets; & nous devons garder nos hommages pour cette faculté inventive, ſi extraordinaire parmi la foule d'hommes imitateurs.

Le premier qui tailla une tête de bois, ſemblable peut-être par la groſſiereté à celles dont ſe ſervent nos Perruquiers, fit un coup de génie plus étonnant peut-être que les chef-d'œuvres de nos modernes Sculpteurs. Rien n'eſt ſi rare que l'invention, & l'invention ſeule conſtitue le génie.

Nous avons perdu le nom de celui qui inventa une roue. Il fit une machine compliquée qui nous paroît aujourd'hui très-ſimple; mais il falloit trouver l'axe. Toutes les machines dont nous nous ſervons ne ſont que des aſſemblages de roues

PUDEUR.

Qu'y a-t-il de plus respectable & de plus sacré que la véritable pudeur ? Qui osera faire monter la rougeur au front d'une beauté pudique, encore dans l'ignorance des mysteres qu'elle ne soupçonne pas ? Qui osera flétrir le doux incarnat d'un visage chaste & d'une ame pure, briser ce cachet des vertus, & corrompre un cœur paisible que n'a point encore ému la honte ? Non, l'homme dépravé sent mourir ses projets ; il retient les mouvements de sa langue empoisonnée & de sa main hardie ; il est désarmé par un regard où brille la modeste assurance. Il se retire, ainsi que l'homme le plus féroce détourne la roue de sa voiture, lorsqu'elle menace d'écraser un jeune enfant étendu sur la route.

Manilius donne un baiser trop tendre à sa femme, en présence de leur fille, & Caton le Censeur exerce justement sa censure contre Manilius.

Peintres & Poëtes, apprêtez vos couleurs ! Albane & Gessner, laissez-moi un instant vos pinceaux ! Soyez heureux du bonheur de l'innocence, vous qui me lirez. Ressaisissez tout-à-coup vos adolescentes années, retrouvez ce cœur neuf & sensible que vous croyiez perdu. Regardez ce jeune homme qui, d'un œil modeste & enflammé, contemple la jeune beauté qui a blessé son cœur ; sa tête se penche modérément, & prend l'air de l'extase. Ses paupieres sont humides & rapprochées ; ses yeux roulent doucement, & parcourent des pieds à la tête l'objet enchanteur ; il admire le pan de sa robe presqu'à l'égal de son visage, sa bouche

che eſt entr'ouverte, il reſpire lentement & laiſſe échapper un ſoupir qui s'entend à peine; tous les mouvements de celle qu'il adore déterminent les ſiens. Il eſt mu comme par une main divine; tout ce qu'il fait eſt gracieux, rapide, animé.

Quand il repoſe à ſes côtés, ſes mains pendent négligemment; il eſt comme anéanti, & ſon ame eſt toute dans ſon regard. Je ne ſais quelle ſenſation intérieure d'attendriſſement & de langueur ſe manifeſte juſque dans ſon ſilence. Son ſilence eſt plus éloquent que ce qu'il dit; il ſent que la langue humaine eſt trop imparfaite pour ce qu'il a à peindre; il veut qu'on le devine.

On croiroit ſa ſenbilité parvenue au plus haut degré; mais elle reçoit un accroiſſement qui ſuit le degré de complaiſance de l'objet adoré. Quand ſon amante lui jette un regard, l'amant devient encore un nouvel homme: il a quelque choſe alors de céleſte. Il ne toucheroit plus à la race mortelle, s'il ne ſembloit déſirer encore. Il eſt tout-à-la-fois enivré & tendre, véhément & ſoumis, fier & ſouple; & quelque touchante que ſoit la beauté de l'amante, malgré le triomphe & la joie qu'inſpire à ſes regards l'orgueil de ſe voir adorer, le jeune homme qui ſoupire à ſes pieds eſt encore plus beau qu'elle; mais ce qu'il y a de plus raviſſant, c'eſt que la pudeur la plus auſtere peut contempler le tableau de leurs chaſtes amours.

TACITE.

CE que la plume peut faire en burinant des idées, nous eſt encore inconnu. Tel homme fait

dix volumes, & ne dit rien à la pensée d'assez profond pour que l'on soit tenté de le relire. Tacite trace deux lignes, & ces deux lignes vous font rêver plusieurs jours.

Imaginez un Tacite qui pendant trois siecles écriroit sur différents objets, avec son génie fait pour saisir les rapports les plus éloignés; & voyez fuir les bibliotheques dont les livres ne se distingueroient plus des murailles. La plume semblable à la sienne, qui ne traceroit un mot que pour éveiller plusieurs idées, feroit disparoître une foule de volumes que notre vue courte interroge encore.

L'Ecrivain qui nous a fait concevoir l'empire qu'un seul homme pourroit avoir sur tous, n'est plus. Savoir le lire aujourd'hui, est un mérite non moins rare peut-être que celui de savoir écrire.

Le mécanisme du style de Tacite est vraiment original. L'ellipse chez lui est très-fréquente. Comme il s'élance d'un objet à l'autre! il ne touche guere que les points dominants; il sous-entend avec finesse; il supprime les idées intermédiaires; c'est une ame profonde qui semble avoir à la fois plusieurs points de sensiblité.

Il est constant que le mouvement de l'ame d'un Ecrivain détermine le mouvement de sa phrase. La marche & la mesure de l'expression sont, pour ainsi dire, le geste qui décele le sentiment plus ou moins vif.

Tacite, dans sa précision hardie, observe l'ordre immuable des idées. On a cru son style perpétuellement coupé, & c'est faute de l'avoir bien considéré : à l'aide des conjonctions, il ordonne de grandes masses; & comme il apperçoit beaucoup de rapports, il enchaîne par des liaisons grammaticales ses phrases, toutes dépendantes l'une de l'autre, quoique dominées par l'idée pri-

mitive. Ses constructions sont de la portée la plus hardie; lorsqu'il sonde les replis du cœur des tyrans, il imite les sinuosités de leur caractere, & sa plume pénétrante va jusqu'au foyer caché où se voile le crime.

Le style de ce grand Ecrivain ne paroît compliqué que parce qu'il est riche, rapide, véhément; qu'il rend à la fois les mouvements physiques & moraux; qu'il expose les fibres motrices des actions humaines. Quand on l'anatomise, on voit qu'il est doué constamment d'une rapidité énergique & facile. Comme son désordre est naturel! Comme sa finesse est naïve! La langue se ploie à ses conceptions vigoureuses, & l'on diroit qu'il emprunte le voile de la politique, lorsque l'Ecrivain, pour dernier coup de pinceau, laisse au Lecteur le soin de créer ou d'achever une réflexion.

Je n'examinerai point ici s'il donne à la conduite des Empereurs la finesse de ses propres perceptions, & si, monté sur le trône, il n'eut pas été, s'il l'eût voulu, plus dissimulé encore que Tibere. Il veut que toute action ait une cause directe; il n'accorde presque rien à l'instinct : il en résulteroit qu'il faut beaucoup d'esprit pour être un méchant Empereur.

Il a bien vu dans les abymes du cœur humain, mais il tourne tout en politique; il attribue incessamment la profondeur de son génie à des personnages qui ne pouvoient avoir des vues aussi recherchées : on diroit qu'il compte pour rien la nature & la fortune, tant il abandonne l'idée de leur pouvoir. Transformant des actions simples & ordinaires en marches compliquées & subtiles, il oublie que le caractere a des droits sur nos actions, & que dans tous les mouvements des têtes couronnées il entre quelque chose de leur tempéra-

ment. Mais il paroîtra toujours dangereux qu'un Prince lise, entende & comprenne parfaitement Tacite; c'est à un particulier qu'il appartient de creuser cet Auteur & de saisir ses profondes conceptions.

EMPEREURS ROMAINS.

QUELS furent ces mortels privilégiés, auxquels l'univers consentit à remettre cette immensité de pouvoir? Comment, après les Brutus & les Caton, un seul homme se rencontra-t-il dominateur absolu du genre-humain?

Ces Empereurs n'avoient que deux bras comme un autre, ainsi que le dit Corneille, & ils atteignoient au bout du monde : toutes les forces leur appartenoient, & ils en abuserent paisiblement.

Mais comment a-t-on obéi plus de huit jours à Caligula, à Néron, à Domitien, à tous ces monstres qui se jouoient de la vie & de l'existence des hommes? Les bourreaux n'étoient-ils pas frappés à leur tour par d'autres bourreaux? Le sang qu'ils versoient ne devoit-il pas les avertir de la facilité qu'il y auroit à répandre le leur? Y avoit-il dans cette formidable puissance une force magique qui altéroit les cerveaux humains? Et comment ce pouvoir énorme se consolida-t-il par ses excès?

Une puissance, une autorité sans bornes irrite les passions de l'homme, déjà si actives; elles montent à un tel degré de fureur, de folie & de prodigalité, qu'un homme devient, à la lettre, le mangeur de son espece.

Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est que ces Empereurs furent loués de leur vivant. Dès

qu'un peuple est tout-à-fait corrompu, l'adulation qu'il offre au trône devient souple, ingénieuse & fine. On n'a jamais si bien flatté; jamais sa louange n'a été si délicate, si bien apprêtée.

Les Empereurs qui ont établi l'impôt *pro haustu aëris*, faisoient bien de le percevoir, puisqu'on avoit la complaisance de le leur payer. Il est un terme où l'esclave est plus coupable que le despote.

Ces Empereurs se sont précipités dans des abominations qui prouvent à quel degré de dépravation monte le despotisme, quand la lâcheté des hommes lui a concédé tout pouvoir. Ils forment à la vérité une exception parmi les Souverains, & doivent être relégués, en morale & en politique, dans les classes mêmes où l'on relegue les monstres en physique. Mais que les fauteurs du despotisme contemplent les peintures vivantes de ces affreux caracteres, dont la nature humaine fut épouvantée.

COMMERCE.

Si le commerce n'entretenoit pas des guerres inévitables, longues & destructives, causées par la jalousie des états, il faudroit le bénir; il seroit alors le bienfaicteur de l'univers.

C'est lui qui accumule autour de l'homme les jouissances dont il est si avide, & qu'on ne peut condamner quand on songe qu'il a un cœur qui demande à sentir, une imagination qui vole au-devant des jouissances, une ame qui sait apprécier les nuances de la volupté & en connoître le prix.

Toutes les productions de la nature appartiennent en effet à l'homme, le plaisir est son essence; aucun être n'a été mieux organisé pour recevoir des sensations fines & multipliées : il n'est point fait pour les privations, il devient dur & farouche par elles; il est plus tendre, plus humain, plus enjoué, lorsqu'il jouit d'une existence plus agréable.

L'homme ne brave les périls, les fatigues & la mort, que pour reposer un instant dans les bras de la volupté : elle sympathise trop avec son être pour qu'il puisse jamais s'en détacher : ses facultés n'ont presque pas de bornes pour ses jouissances : il seroit donc inhumain de lui interdire les fruits que le Soleil a mûris sur tous les coins du globe.

Mais en même temps, lorsque le Philosophe voit des maux sans nombre qui précedent ces courtes jouissances, le prix infini qu'elles coûtent, puisqu'elles sont achetées du sang des hommes, & les motifs de discorde qui subsistent & qui s'accroissent; alors il voudroit fermer ces climass étrangers, source de tant de divisions sanglantes; il voudroit réduire l'homme à regarder ces richesses comme des fruits empoisonnés; il croiroit ajouter à son bonheur, en lui enlevant des besoins qui, tout délicieux qu'ils sont à satisfaire, peuvent être rangés parmi les besoins factices, puisqu'il n'étoit point malheureux avant de les connoître, & qu'il ne le sera pas davantage en les perdant de vue.

On a agité quelquefois, si l'on devoit honorer le commerce. Il lui faut des encouragements, de la protection. Mais il faut garder les honneurs pour des professions plus distinguées. La gloire est pour les Artistes, & le profit pour les Marchands. Il faut que le Commerçant soit payé de ses peines, récompensé de ses travaux, estimé quand il s'est

rendu estimable ; mais l'honneur n'est pas son patrimoine.

Cette espece de gloire qui forme un supplément est faite pour récompenser le Guerrier, le Magistras, l'Ecrivain, l'Artiste inventeur, parce que leurs salaires sont bornés, & que si l'on attribuoit la gloire à un Négociant lorsqu'il est déjà favorisé des dons de la fortune, les autres états n'auroient aucun aiguillon pour les efforts désintéressés dont ils ont besoin dans la carriere orageuse qu'ils parcourent.

OFFICIERS.

LE Soldat n'expose-t-il pas sa vie comme le premier Officier ? ne se bat-il pas avec le même courage ? Est-il connu ? est-il honoré ? Non : il n'a risqué que sa vie, l'Officier a risqué sa vie & sa fortune : la gloire l'attend ; savez-vous pourquoi ? A raison du second sacrifice.

Un Officier est quelquefois pédant comme un Régent de College ; il fait un étalage des termes de son art, comme celui-ci du nom de ses Auteurs : il est permis d'avoir la couleur de son état ; mais l'affiche en sera toujours fastidieuse.

Voilà cent mille hommes en marche. Il est impossible qu'il n'y ait pas parmi eux un Turenne ; mais cet homme, jetté hors des routes qui conduisent aux grades supérieurs, reste dans l'obscurité.

Quoique la tactique nouvelle soit toute différente de la tactique ancienne, les Militaires ne sauroient trop lire l'histoire & y étudier les manœuvres savantes des anciens Capitaines. Ils apprendront l'art

de connoître le prix du temps, des lieux, des occasions, & ils jugeront l'homme avant tout; car il faut encore plus étudier le génie de son adversaire que la nature du terrein.

C'est un malheur pour l'Etat qui a tellement subdivisé les emplois, qu'un Militaire aujourd'hui ne peut plus que tuer, & que les soins de l'administration d'une campagne, soins importants & journaliers, sont au-dessous de lui.

Chez les anciens, le Guerrier ne rougissoit point de fournir aux besoins de la vie de ceux qui alloient combattre. Le métier de la guerre n'étoit pas seulement celui de la dévastation, il embrassoit toutes les parties qui pouvoient conserver les légions, épargner l'effusion du sang. Ces habiles Généraux prenoient soin du Soldat tout entier.

La discipline est nécessaire; mais trop austere elle décourage, elle fait du Soldat une marionnette qui sait mieux obéir que combattre. Il ne fuira pas, mais saura-t-il attaquer?

A toutes ces grandes masses mouvantes il faut une ame: si elle est éternellement passive, que deviendra-t-elle un jour de bataille, où le Soldat a besoin de forces surnaturelles?

C'est la liberté qui donne de l'énergie, qui inspire de la vigueur, & qui fait faire au Militaire plus qu'on ne lui a demandé. Quand un homme risque sa vie, laissez-lui du moins l'honneur de la perdre à son gré; ne le condamnez point à être tué là précisément; laissez-le mourir un peu plus loin; le Soldat mourra sans se plaindre, & le Général s'en trouvera mieux.

Qui a emporté les villes d'assaut? Qui a forcé les phalanges victorieuses? Qui a affronté une artillerie foudroyante? C'est un noble désespoir, une fougue indépendante, un moment où l'on a bravé

les regles, les combinaisons & les ordres du Général. Le tout est de vaincre.

Pourquoi les jeunes Officiers sont-ils ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement? C'est qu'ils n'ont pas encore l'expérience qui enseigne que le Soldat obéit sans murmure à celui qui commande sans humeur, & que le moyen le plus sûr de façonner à l'obéissance les caracteres les plus indociles, est de ne rien exiger qu'au nom de la loi; par ce moyen l'Officier ne fait point haïr l'autorité.

Le grand art du Général est de bien connoître le génie de la Nation qu'il conduit, pour en régler l'usage. Le François bouillant, impétueux, est capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple flegmatique ne peut entreprendre sans témérité. Voici un exemple tiré de la vie du brave Chevert.

Le siege de Prague est résolu. Tandis que Chevert prépare en silence tout ce qui est nécessaire pour assurer le succès de l'escalade, Maurice couvre son dessein en donnant deux fausses attaques. On avoit besoin d'un soldat assez intrépide pour ne pas raisonner sur le péril & s'élancer le premier sur le rempart. M. de Chevert, qui savoit parler à chacun sa Langue, adresse cette bizarre & persuasive instruction au Grenadier qu'il choisit pour être l'exécuteur de son dessein.

» Ecoute-moi bien (lui dit-il avec un ton d'as-
» surance): quand tu seras sur le rempart, tu t'a-
» vanceras vers la sentinelle; elle criera, *qui va-là?*
» point de réponse. Elle criera une seconde fois,
» garde-toi bien encore de répondre; elle fera feu
» sur toi, elle te manquera; alors tu t'élanceras sur
» elle, tu la poignarderas; moi je serai-là pour
» te soutenir. «

Qu'auroit fait un autre en pareille occasion ? Une des maximes favorites des grands, est que tout est possible avec l'argent, quoiqu'ils ne tentent rien sans éprouver le contraire. Ils ne connoissent que ce moyen pour mouvoir les hommes. Comme ils ne feroient rien sans argent, ils ne conçoivent rien au-dessus de l'argent. Le Militaire que nous supposons à la place de M. de Chevert, n'eût donc pas manqué de prendre, dans une compagnie de Grenadiers, un homme de bonne volonté, à qui il eût promis & donné une bourse. Le Soldat alloit fermer les yeux sur le danger; l'Officier imprudent l'eût découvert par la récompense promise; & l'homme qui n'en voit jamais qu'il puisse mettre en équilibre avec la vie, ou manquoit, ou hasardoit le succès par la crainte ou la précipitation que produit nécessairement un péril évident.

Il nous manque encore un plan de constitution militaire national, c'est-à-dire, un plan calculé sur les moyens, le génie & la puissance de la Nation. Qui n'a senti la nécessité de conduire un peuple d'après son caractere ? Ceux qui ne reconnoissent point cette importante vérité, ne risquent-ils pas de mener par tous les degrés du désespoir la partie de la Nation dont l'état est de s'honorer, & celle de toutes les Nations de l'Europe, qu'avec ces deux seuls moyens, l'honneur & la confiance, il est si facile d'élever à tous les genres de prodiges ?

CURÉS DE CAMPAGNE.

Le Clergé en France a pour chefs des Prélats distingués par la naissance, & qui, environnés de la pompe du luxe, jouissent paisiblement de leur opulence : ils fixent les regards ; mais qui s'occupe de l'humble Curé de paroisse, du pauvre Pasteur de campagne, chargé de tous les travaux apostoliques ? Jettons les yeux sur ces hommes ignorés, dont la fonction perpétuelle est de diriger les ames du peuple, & qui, par leur position, sont capables de seconder en tout temps les vues bienfaisantes de l'administration.

Le Curé de paroisse dans les villes n'a qu'un revenu modique, & celui de village possede à peine le nécessaire ; il est une charge de plus pour les pauvres paysans dont il est appellé à être le pere. Ne seroit-il pas de la politique de leur accorder un peu plus d'aisance ? Le superflu d'un Curé se répand toujours sur ce qui l'environne. Appellé par son ministere à des actes de charité, il résulteroit un double avantage de le mettre en état de soulager lui-même ses paroissiens ; & leur reconnoissance, jointe à la vénération qu'on porte à son caractere, donneroit plus de poids à l'autorité pastorale.

L'Etat, en salariant davantage les fonctions des Curés de campagne, seroit en droit d'exiger d'eux des travaux qui s'accorderoient parfaitement avec le loisir dont ils jouissent. Instruits, ils instruiroient les autres. Ils sont lettrés parmi des hommes ignorants & grossiers ; eux seuls parlent au peuple assemblé ; ils possedent le genre d'éloquence

convenable : quels autres organes le Gouvernement pourroit-il choisir pour répandre quelque idée nouvelle, & faire adopter un projet qui auroit besoin d'être appuyé sur la base de la confiance ? Qui peut mieux préparer les esprits, & les réconcilier avec l'administration, qui de loin paroît toujours effrayante, détruire enfin ces bruits populaires dont on ne connoît ni l'origine ni le but, & qui souvent s'opposent à toute amélioration ?

Enseigner la saine morale, combattre la superstition & le fanatisme, ruiner de vieux préjugés, expliquer quelques-uns de ces phénomenes qui effraient l'ignorant & malheureux villageois, donner quelques notions d'histoire naturelle & d'agriculture : quel bien peut faire un bon Curé de campagne, s'il réunit un esprit juste à un cœur honnête ! il fera chérir le Gouvernement ; il répandra des lumieres utiles ; il formera des sujets fideles & de bons Agriculteurs.

Dans ce temps où l'on appelle de toute part les lumieres les plus favorables, où l'on tend généralement au plus grand bien, les Curés de campagne doivent être considérés comme les consolateurs nés du peuple ; ils peuvent lui faire aimer son état. Si le Gouvernement est un pilote attentif aux moindres orages, ne lui faut-il pas des mains promptes & habiles pour ployer au besoin les voiles & manier les cordages ? Or, les Curés qui commandent par la parole aux classes laborieuses de la société, assimilés à l'esprit du bien public, peuvent contribuer dans plus d'une occasion à l'exécution des ordres les plus sages. Mais, je le répete, il faudroit que ces conducteurs spirituels fussent mieux récompensés de leurs fonctions journalieres, & qu'un revenu plus am-

ple les mît au-dessus de toute dépendance de leurs ouailles.

Je connois plusieurs de ces bons Curés de campagne, qui, malgré l'extrême médiocrité de leur prébende, trouvent le moyen de faire infiniment plus de bien que des millionnaires même généreux; leur charité active, industrieuse, fait créer mille ressources. Les uns savent préparer des remedes simples aux malades qu'ils consolent, & s'opposent aux prestiges des charlatans; les autres, livrés aux travaux de l'Agriculture, la perfectionnent par leur exemple

En général, leur vie est innocente & leurs mœurs sont honnêtes; il y a peu de scandale parmi eux, parce qu'ils ont besoin de l'estime de leur troupeau; ces hommes respectables vivent loin du bruit & des regards du monde; inconnus, oubliés & contents de leur obscurité, leur vie s'écoule dans la pratique des devoirs prescrits par l'Evangile.

Oh! qu'il m'est doux de rendre publiquement justice à cette portion d'hommes que j'honore, & que le Gouvernement pourroit choisir comme les canaux des idées les plus saines! Toutes leurs fonctions sont paternelles & pourroient embrasser encore plus d'objets; ils n'agissent que par la voie de la persuasion : quel organe plus heureux & plus prompt entre l'autorité & le peuple!

Fin du Tome premier.

TABLE.

AVANT-PROPOS, page 1
Océan, 3
Jugement dernier, 7
Feu, 9
Sommeil, 10
Economie, 11
Horace, ibid.
Confcience, 12
Hymne au Printemps, 13
Baleine, 16
Matelot, 17
Oiseau, 18
Globe, 19
Firmament, 22
L'Optimifme, Songe, 24
Crainte de Dieu, 44
Ruines, 46
Pape, 47
Amitié, 49
De la Guerre, Songe, 52
Suicide, 70
Imprimerie, 72
De l'Amour, Songe, 76
Dialogue entre un Philofophe & fon Jardinier, 107
De la Fortune & de la Gloire, Songe, 130
Anatomie, 146
Contre l'Homere traduit en François, 161
Difcours prononcé par M... pour fa réception à l'Accadémie de... 177
Epître à un Ami, 182

Derniere Lettre du Roman de Julie, ou de la Nouvelle Héloïse, 187
Lettre d'Ovide exilé, à un Ami, 192
Ecriture, 195
Ecrivains, 198
FABLES. *Le Pere mourant & ses deux Fils,* 201
Le Denier & le Louis d'or, 202
Le Coucou & l'Hirondelle, 203
L'Homme & le Buisson, 204
Le Singe & l'Huître, 205
Briéveté de la vie, 206
Abdication, 209
Conversation, 212
Milton, 214
Style laconique, ibid.
La tragédie de Brutus, 215
Batailles, ibid.
Du Duel, 218
Livres élémentaires, 220
Etriers, 223
Pudeur, 224
Tacite, 225
Empereurs Romains, 228
Commerce, 229
Officiers, 231
Curés de Campagne, 232

Fin de la Table.

MON
BONNET
DE NUIT

TAYLOR INST. OXFORD

MON BONNET DE NUIT.

Par M. MERCIER.

Nullus dies sine linea.

TOME SECOND.

A NEUCHATEL.

M. DCC. LXXXIV.

MON

BONNET

DE NUIT.

Par M. MERCIER.

Nullus dies sine linea.

TOME SECOND.

A NEUCHATEL.

M. DCC. LXXXIV.

MON BONNET *DE NUIT.*

OREILLER.

QUAND la lumiere est éteinte, que la tête est sur l'oreiller, & qu'en se regardant au fond de l'ame, on n'y découvre rien qui puisse offenser nos semblables, comme alors un baume délicieux se répand dans tout notre être ! Le sommeil est presque un rêve céleste.

Il n'est jamais plus doux, plus tranquille qu'après un jour où l'on a fait quelque bien, ou lorsqu'on peut s'avouer à soi-même qu'on l'a employé à des occupations graves & solides.

Le moment où la tête se place sur l'oreiller est celui où la conscience rend ses arrêts : la tête qui a conçu quelque mauvais dessein, paroît enveloppée d'épines ; l'édredon le plus doux se durcit sous la tête inquiete du méchant. Pour être heureux, il faut être bien avec son oreiller, car tous les soirs il peut nous faire des reproches que nous entendrons.

L'entretien de l'oreiller avec l'homme en place, l'homme du monde, l'intrigant, l'auteur satirique, auroit quelque chose de piquant. Que

de révélations secretes ! & que ne nous diroient pas l'oreiller des rois & celui des ministres !

C'est le moment où la vérité nous parle ; car notre conscience, quand nous voulons bien l'écouter, nous dit à-peu-près ce que nous sommes.

Le pere de Néron disoit : *Je connois Agrippine, je me connois ; il est impossible que l'enfant qu'elle mettra au monde ne soit pas un monstre.*

On est heureux ou malheureux le soir par souvenir. La mémoire nous rappelle nos fautes & nos négligences : ce qui doit nous faire penser à les éviter ; car elles ne nous perdront point de vue ; elles écarteront le sommeil, elles passeront jusque dans nos rêves, elles les rendront fatigans, afin de nous enseigner qu'il n'y a de repos & de bonheur que dans l'harmonie d'une sage conduite & dans l'exercice d'une tendre charité.

Les autres nous devinent ; mais c'est nous qui nous voyons : nous savons qui nous sommes. *Ne vous tenez pas à la sentence des hommes*, dit Montaigne, *tenez-vous à la vôtre.*

C'est l'oreiller qui nous avertit de ce que nous devons faire le lendemain : celui qui saura bien interroger son oreiller, en recevra de sages réponses. S'il repousse notre tête, avertissement charitable ; mais s'il la reçoit en paix dans ses moëlleux contours, on peut achever le dessein que l'on a conçu.

Heureux qui peut se dire, la tête sur l'oreiller : Personne n'a à me reprocher son affliction, ni son malheur, ni sa captivité ; je n'ai fait de blessure à la renommée de qui que ce soit ; j'ai respecté la propriété, gage du repos des familles, & le salaire de l'ouvrier n'est point resté chez moi le soleil couché, selon l'expression de l'Ecriture. Ces témoignages de la conscience, ces jouissances inti-

mes de l'ame, procurent un ſommeil délicieux & un réveil plus doux encore.

Il n'eſt pas à dédaigner l'ouvrage que l'on peut relire ſoi-même, la tête ſur le chevet, & long-temps après l'avoir composé. L'ame ſe retrouve dans la ſituation où elle étoit en écrivant ; mais elle ſe voit beaucoup mieux, elle ſe juge elle-même.

Si l'on a reſpiré la paix, la concorde, l'ordre, on aime à ſe reconnoître ; ce qu'a dicté la paſſion du moment paroît puéril & miſérable : mais ſi l'on a été aſſez heureux pour avoir ſacrifié la vengeance, l'écrit conſole, fortifie ; on ſe pardonne toutes les fautes dont on n'a à rougir que devant les Muſes. L'auteur qui a été bon tel jour, ſe retrouve bon encore ; il ne ſent point ce trouble qui attend l'auteur dont l'œuvre hériſſée des pointes de la malignité a déchiré ſon adverſaire par l'arme du ridicule.

Le ſatirique & le miſanthrope ne reliront jamais leurs productions, même triomphantes, applaudies, avec la même volupté que goûtera l'auteur honnête en reportant la vue ſur des écrits où la critique trouvera ſans doute beaucoup à reprendre, mais que la ſaine morale pourra avouer.

Minuit ſonne, heure ſolemnelle ! La nuit faiſant diſparoître la terre de mes regards, ſemble me mettre en poſſeſſion des cieux. Ces millions de ſoleils & de mondes que l'Eternel a ſemés avec tant de profuſion, donnent à l'homme le loiſir d'obſerver les loix immuables auxquelles ils ſont aſſujettis.

C'eſt à la nuit que les Caſſini & les Galilée ſont redevables de leurs plus belles découvertes. Et toi, infatigable Meſſier, la comete qui alloit paſſer devant un monde aſſoupi, rencontre ton œil vigi-

lant. Sentinelle attentive des merveilles céleſtes, tu es là pour la reconnoître, l'annoncer, la claſſer parmi les grands corps qui flottent dans l'éther.

Tous les êtres privilégiés qui cultivent leur raiſon, veillent plus ou moins; le ſilence & la tranquillité de la nuit favoriſent les méditations, & tiennent lieu de ces ténebres volontaires auxquelles des ſages de la Grece ſe condamnoient autrefois, pour ne voir que la vérité.

La nuit eſt la bienfaictrice commune de tout ce qui reſpire : c'eſt pendant ſon regne qu'il y a une plus grande ſomme de bonheur répandue ſur la terre : les paſſions violentes ſont interrompues, les travaux écraſans ne fatiguent plus l'eſpece humaine : le priſonnier chargé des fers du deſpotiſme, plane loin de ſon cachot, & accuſe ſon tyran devant les mondes aſſemblés. L'odieuſe inégalité qui eſt entre les hommes a ceſſé, pour ainſi dire; la volupté enivre de ſes charmes les jeunes époux, & répare les crimes de la guerre.

O nuit! alonge encore pour moi tes heures ſilencieuſes; favoriſe mes paiſibles travaux, & laiſſe-moi verſer ſur le papier les ſentimens & les idées qui plaiſent à mon ame recueillie!

ATTENDRISSEMENT.

C'EST le ſentiment le plus heureux dont l'ame humaine ſoit ſuſceptible; ce ſentiment délectable eſt mixte; point de plus grande volupté que celle de s'attendrir. Un attendriſſement perpétuel feroit l'état le plus délicieux pour l'homme.

Qui ſait goûter les traits ſublimes des poëtes & des orateurs? Celui qui s'attendrit en voyant les

magnifiques objets de la nature, qui pleure de joie à la renaissançe de l'aurore, ou dans un temple où la voix religieuse des adorateurs va frapper la voûte simple & rustique.

L'attendrissement & la situation de l'ame qui dispose le plus aux vertus ; il n'y a point de volupté comparable à celle de se sentir les yeux humides après avoir soulagé l'infortune : c'est le doux attendrissement enfin, qui approfondit le bonheur.

L'attendrissement est loin de tout être dégénéré, il est méconnu du libertin ; mais comme l'univers s'embellit pour celui qui, étranger à la froide ironie, à la méchanceté insultante, s'abandonne aux images douces, aux idées nobles & intéressantes.

Prenez telle idée que vous voudrez. Quand vous l'aurez bien analysée, raffinée, quintessenciée, il faudra la réduire en sentiment, si vous voulez qu'elle soit connue & adoptée. Elle aura beau être claire, vive & nette ; si elle ne touche pas le cœur de l'homme, elle restera sans effet.

La poésie descriptive, par exemple, n'est rien près de celle de sentiment. Ovide, au commencement du second livre des Métamorphoses, fait une description pompeuse du palais du soleil, qui éblouit l'œil de l'imagination ; mais, tout magnifigne, tout étincelant qu'est le séjour que nous décrit le poëte, on traverseroit bientôt cette éclatante & superbe demeure pour en sortir, si tout-à-coup on n'entendoit les craintes, les alarmes du pere de Phaéton, sur la demande indiscrete de son fils. C'est sa tendresse, la force du sentiment qui l'anime, quand il prodigue ses conseils au jeune téméraire qui fait pâlir l'éclat du palais, & qui fixe toute notre attention sur la douleur d'un

pere qui gémit en apprenant le danger que va courir le tendre objet de ses inquiétudes.

Dans cette multitude de morts dont l'Iliade est remplie, la chute de ces hommes qui soulevent des rocs, qui manient des lances pesantes, qui font trembler de leur voix le rivage des mers, n'excite point la compassion.

Mais quand on voit Simoïsius, dans la fleur de la jeunesse, enlevé par l'amour de la gloire à une mere tremblante, à un pere alarmé; quand on voit ce jeune époux, qui à peine a essayé des plaisirs de l'amour, forcé de s'arracher aux embrassemens d'une épouse déja accoutumée à ses caresses; lorsqu'on se figure ce jeune homme qui n'a pas encore vu les combats & qui va s'exposer à un trépas prématuré; que bientôt on le voit rougir ses armes de son sang, &, trompé par la fougue imprudente de son âge, mourir de sa propre valeur; alors nous plaignons le sort des guerriers, nous détestons les batailles, nous pleurons sur les victimes des combats.

L'homme est doué d'une sympathie qui le fait entrer dans les intérêts de ses semblables. C'est par cette passion généreuse qu'il est touché de ce qui les frappe, & qu'il ne peut rester spectateur indifférent de leur peine: il en est récompensé; car le plaisir le plus doux accompagne fidellement la pitié. Comme ce n'est pas un raisonnement, mais un instinct, don sacré de la main bienfaisante du Créateur, il pénetre intimement l'ame, il la touche profondément; & comme il veut être senti, il échappe ici à la discussion.

La fibre maligne du cœur humain est bien plus profondément cachée que la fibre sensible. Heureux qui s'attache à pincer celle-ci! Un oncle en

mourant fit écrire ces paroles sur son testament : *Je laisse à mon neveu onze assiettes d'argent ; il sait bien pourquoi je ne lui legue pas la douzieme.* Ce trait fera rire l'homme malin ; mais il attendrira le cœur honnête & indulgent. Quelle douce réprimande, quel caractere de bonté dans ce reproche ingénieux ! Pourquoi n'y voir que la faute du neveu ?

Le genre mélancolique au théatre fait une impression plus profonde sur l'imagination que l'agréable ; c'est que nous redoutons encore plus la douleur que nous n'aimons le plaisir. Quand la douleur n'est qu'en tableau, nous avons l'avantage d'être ému sans sentir pour nous-mêmes & pour les autres les angoisses pénibles de la crainte ; nous exerçons puissamment la pitié, ce sentiment exquis de la nature humaine, & qui en fait l'excellence. Nous l'exerçons ce tact délicat & profond avec une certaine volupté qui nous dit à nous-mêmes que dans cet instant nous sommes bons & sensibles.

On a reproché à quelques auteurs dramatiques d'avoir tracé des tableaux dont les couleurs étoient sombres. Ceux qui leur ont fait ces reproches, ne connoissoient ni l'art théatral, ni la structure du cœur humain. Les douleurs d'illusion nous plaisent ; parce que, nous repliant sur nous-mêmes, nous appercevons aisément l'illusion, & que nous goûtons la volupté des larmes, tout en nous disant que cette grande calamité est imaginaire ou passée.

Quand l'ame se fond d'attendrissement, alors s'ouvre le fleuve des pures délices ; sa source est dans le cœur de l'homme ; une pierre froide & dure quelquefois l'environne. Poëtes, percez cette enveloppe, & vous ferez mieux que d'interroger la fibre maligne du cœur humain.

LA PENSÉE.

LA pensée voit tout & ne se voit pas : elle embrasse le monde entier, & elle échappe à elle-même. Quel phénomene que notre propre existence ! Comment ne s'étonne-t-on pas vingt fois le jour d'exister ? Comment l'habitude nous familiarise-t-elle avec ce sentiment que nous avons reçu involontairement & qui nous échappera de même ?

Les idées abstraites existent comme les idées physiques. J'ai nettement en moi la perception de telle chose que je sens & que je ne conçois pas : je ne me borne point à écouter mes sens qui me trompent si fréquemment ; je descends dans le fond de mon être, j'apperçois une faculté qui me découvre des choses certaines & inconcevables : l'espace, la durée, la force créatrice ont beau être enveloppés d'obscurité ; je ne puis les mettre en doute : plus je creuse en moi, plus je me représente plusieurs idées qui n'ont aucun rapport avec cet univers matériel ; & la profondeur de ma raison va toucher des objets dont mes sens ne m'offrent aucune image.

La distance n'arrête point ma pensée ; il y a un rapport entre notre planete & celle de Saturne, puisque je m'y transporte ; j'existe dans le passé, j'existe même dans l'avenir : tout est un, puisque j'embrasse ce tout par la pensée.

Il y a eu un plan initial, je le sens : le coup qui a fondu la masse de l'univers & qui lui a imprimé l'ordre & la vie, part d'une intelligence unique : tous les phénomenes physiques ont été produits par un seul & même acte. Les périodes de la vie

humaine ne ſont que des développemens ; & quand, dans le plan général, tout eſt lié, quand la projection des aſtres n'eſt point un pur caprice, croira-t-on que le moral ait été livré au haſard ?

L'éternité : quel mot terrible & magnifique! J'exiſte, j'ai commencé ; il eſt donc un principe de mon exiſtence : ce principe doit être éternel, car il faut que je cherche dans l'infini une ſource premiere de tout ce qui eſt, & je ſuis réduit à nier mon exiſtence ou à croire un principe qui n'a jamais commencé.

Si l'homme eſt foible lorſqu'il raiſonne ſur les matieres, il eſt ſublime lorſqu'il les ſent : ſon eſprit eſt étroit, mais ſon cœur eſt ſans bornes.

Oui, je conçois mieux l'univers ſans un Dieu, qu'un Dieu qui ordonneroit au néant de nous ſaiſir tous au ſortir de la vie. La connoiſſance d'un Etre ſuprême ne feroit alors que notre déſeſpoir ; ſa grandeur ſeroit ſans juſtice, ſa ſageſſe ſans bonté, & la vertu ne ſeroit plus qu'une belle chimere à qui l'homme imprudent auroit fait d'inutiles ſacrifices.

MONDE.

On pourroit définir ainſi le monde : C'eſt un vaſte théâtre, dont les hommes ſont les comédiens; le haſard compoſe la piece ; la fortune diſtribue les rôles ; les femmes accordent des rafraîchiſſemens aux acteurs, & les malheureux ſont rouler les décorations, portent & mouchent les chandelles.

Le monde polit plus qu'il n'inſtruit : il ne faut point être dans le tourbillon du monde pour être ſpectateur ; il faut être à une certaine diſtance ; c'eſt

ainsi que, pour bien voir la marche d'un régiment; il ne faut point porter le fusil, mais être sur la ligne où il défile.

Avec un peu d'esprit & beaucoup de monde, vous brillez plus qu'un homme de beaucoup d'esprit sans monde : pour l'acquérir cet usage du monde, il faut une certaine aisance; sans elle, vous serez hors d'état de cultiver ces sociétés où se rencontre l'élite des différentes conditions.

Sans fortune, quelque mérite qu'on ait d'ailleurs, on sera privé des moyens de percer dans le grand monde, d'en connoître les mœurs, d'en prendre le style; enfin, de voir par soi-même les hommes d'un certain rang, leurs vertus, leurs vices, leurs ridicules.

La richesse met de bonne heure un jeune homme dans le monde : par elle, il sera en état de développer ses talens, de briller dans tous les exercices, d'apprendre les langues, de voyager, de jouir enfin du loisir nécessaire pour se livrer entiérement à telle science ou à tel art.

Mais les hommes du monde exagerent l'éloge qu'ils font du ton répandu parmi eux : ils diroient volontiers qu'il n'y a du tact, de la pénétration & de l'esprit, que dans leurs cercles. D'après ces prétentions exclusives, ils s'imaginent pouvoir deviner d'avance la carriere de tout homme qui a paru au milieu d'eux.

Tel qui expire sur l'échafaud, n'a pas commis tant de désordres dans la société, que tel qui vit dans le grand monde. Celui-ci est un débauché, un calomniateur, un fourbe. Il a tous les vices sur lesquels les loix n'ont aucune prise. Il n'assassine pas sur le grand chemin; mais il distile dans toutes les maisons les poisons d'une langue envenimée; il flétrit toute réputation; il ridiculise toute vertu; il

seme la discorde entre freres, époux, amis. Chassé d'un quartier, il va dans un autre porter le même esprit. Sa méchanceté est réfléchie, & il en fait une étude. Il ne peut être puni que par le mépris; & le mépris, dans une grande ville, est comme l'air infect qu'on y respire : on s'y fait.

INSECTES.

LA magnificence du Créateur se manifeste surtout à mesure que l'être est plus petit; elle redouble dans les insectes : ils ont reçu en partage plus de sens; ils possedent des instrumens plus fins, plus incroyables, plus merveilleux; les métamorphoses successives qu'ils éprouvent, annoncent en eux un principe composé, qui opere & varie ces formes étonnantes.

Tous les miracles de l'intelligence reposent sous la mousse; nous les foulons aux pieds, & ils nous auroient été inconnus sans le microscope.

Charles Bonnet a suivi un travail peu connu dans notre capitale, occupée d'ariettes : ce travail est digne de nos hommages. *Qu'est ce que Dieu ?* Il peut répondre à cette question du catéchisme : C'est le Créateur des Insectes. Et nous, orgueilleux humains, que sommes-nous de plus devant lui ?

Si tout-à-coup la nature, soulevant le voile dont elle s'enveloppe, nous laissoit voir à nu le jeu de ses ressorts, les rouages de sa machine immense, sa structure intime, sans nous priver du plaisir de considérer à loisir les moyens dont elle use & le but vers lequel elle tend; quel changement subit dans toutes nos idées! Quel renversement de tous nos

ſyſtêmes ! Où en ſeroit notre pauvre ſcience ? Elle ſeroit plus riſible que l'ignorance même.

Ce qui rend les ſyſtématiques ſi hardis à prononcer, à publier leurs idées, c'eſt qu'ils ſavent bien que la nature ſera toujours voilée, & qu'elle ne donnera jamais un démenti formel à toutes leurs aſſertions.

Mais pour cela doit-on abandonner ſon étude ? Non. Pluſieurs efforts de l'homme ont du moins été récompenſés. De curieuſes & utiles découvertes nous ont prouvé qu'elle laiſſe de temps en temps échapper quelques ſecrets ; & ce qu'un ſiecle ne ſaiſit pas, le ſiecle ſuivant l'apperçoit.

Telle expérience qui ſemble oiſive & morte, liée à une autre, jettera un trait de lumiere. Il ne faut ni déſeſpérer de notre impuiſſance, ni concevoir l'orgueil d'embraſſer une trop vaſte étendue.

Il y a de l'audace ſans doute à intituler un livre, *Syſtême de l'univers* ; il y a de la ſageſſe à ſuivre pas à pas le flambeau de l'expérience & à ne pas s'en écarter. Celui qui annonce une *Théorie univerſelle*, comme s'il avoit aſſiſté au jour de la création, croit parler à des enfants crédules ; & toute ſon éloquence ne lui ôte pas je ne ſais quelle phyſionomie voiſine du charlataniſme.

Que le ſyſtême ſoit hardi, qu'il ſoit élevé, j'en admirerai le plan ; mais vouloir débrouiller ce chaos en quelques pages, vouloir endoctriner le ſiecle préſent & le ſiecle futur avec le rêve de l'imagination, c'eſt s'expoſer au reproche de tout homme né avec du bon ſens, à qui les mots n'en impoſent pas.

Tout eſt beau dans l'univers, & tout nous inſtruit ; l'étoile & l'inſecte, le météore embraſé & la fleur printaniere. Ces rochers pendans en précipi-

ces, ces cimes désertes, ces gouffres ouverts où se perdent les torrens écumeux, ces carrieres bisarrement figurées excitent l'intérêt & fixent l'œil de l'imagination.

Ta beauté, ta richesse, ô nature ! épuise les sens de l'homme. Pourquoi sont-ils bornés, lorsque tes attraits sont inépuisables ? Ton souffle pur reproduit le plaisir accordé à la vive curiosité ; qu'ils sont courts les momens que tu laisse à nos études ! Nature ! être ravissant & mystérieux, quelle langue saura t'interroger ? quelle plume saura te décrire ?

Tu critiques le plan de l'univers, foible & audacieux mortel ! Gémis si tu souffres, mais n'éleve pas ton imbécille raison contre un aussi sublime ouvrage ; parle avec timidité de ce qui est au-dessus de toi. As-tu une idée intuitive du monde ? Peux-tu embrasser ce qui est ? Attends que ton être se développe, se perfectionne, & qu'il passe par tous les degrés nécessaires pour le former à l'état auquel il peut prétendre.

SENS INTÉRIEURS.

Nous avons un sens ou des sens intérieurs bien distincts des sens extérieurs. Ce qui le prouve, c'est que la folie loge souvent dans le sens intérieur; & l'on ne peut la guérir, tandis que les sens extérieurs restent dans la plus parfaite intégrité.

Quelquefois les sens externes sont malades sans que le sens intérieur en soit affecté. Le naturaliste Bonnet, privé de la vue, médite ses ouvrages, puis les dicte avec clarté, précision, & sans y changer un mot. Les années ôtent à l'homme de lettres l'usa-

ge de ſes ſens, & ſon ame conſerve encore ſon exquiſe ſenſibilité.

La différence des caracteres vient peut-être de l'inégalité des rapports qui ſe trouvent entre les ſens externes & les ſens internes.

Le grand vice de l'organiſation fait les inſenſés ; les légers défauts font les caprices.

Il paroît que, dans le corps humain, chaque partie influe ſur le tout, & le tout ſur chaque partie.

Comment un homme ſeroit-il ſomnambule, ſans l'énergie & la préſence des ſens internes qui le guident, & avec leſquels il voit, il entend, il marche, il écrit, il lit ?

Qui ne ſent pas qu'il y a en nous l'homme extérieur & l'homme intérieur ? L'image frappe les ſens externes, & le principe interne ſe détermine alors.

Voilà pourquoi l'inſtinct trompe moins que la penſée, parce que toute penſée peut être une image imparfaite, & que l'inſtinct eſt un ſentiment vif.

Il n'y a perſonne qui n'ait éprouvé dans un évanouiſſement, une tranquillité d'eſprit ineffable & incompréhenſible : des noyés, des apoplectiques, rappellés à la vie, ont manifeſté des plaintes ameres, parce qu'on les avoit arrachés d'un état paiſible & délicieux. Le moment de la mort pourroit être une eſpece d'extaſe ; & pluſieurs naturaliſtes qui ont obſervé les mourans dans les hôpitaux, ſont fondés à croire que l'ame dans l'agonie, en perdant toute communication avec les choſes de ce monde, ſe plonge dans des délices inconnues. Il ſemble que ce ſoit un avant goût de ſon état futur. Le ſens intérieur, plus libre, dégagé d'une partie de ſes liens, jouit d'un plein exercice. Je ne puis

croire que la nature, mere tendre, nous abandonne dans cette crise ; elle doit redoubler ses bienfaits à l'instant où nous nous séparons d'elle.

Pourquoi telle sensation dans le corps produit elle telle émotion dans l'esprit ? Je ne le conçois point, & j'aurai plutôt fait d'en admirer l'éffet que d'en vouloir pénétrer la cause.

Il n'est pas donné à notre capacité d'embrasser cette grande suite de causes qui, enchaînées les unes aux autres, remontent à la premiere.

L'histoire & la marche des sensations humaines n'ont point encore été tracées. Qui a pu découvrir la premiere image qui nous a vivement affectés, & qui a déterminé en conséquence la série de nos goûts ? Dans le printemps de nos jours il est des plaisirs, qui, par leur nouveauté, ont un charme impérieux ; il est des actions pour lesquelles on sent un dégoût inexprimable : le temps, en émoussant nos fibres, n'efface pas entiérement la sensation ; elle se prolonge jusques dans les années reculéès de la vieillesse.

D'où naissent les antipathies qu'on ne peut définir & que la raison ne peut corriger, si ce n'est de l'impulsion primitive, fortement empreinte dans nos sens ?

Une montagne escarpée paroît plus épouvantable à l'un qu'à l'autre, parce que le premier a failli rouler dans les abymes : l'eau fait frissonner celui qui a été sur le point de se noyer, le feu fait frémir celui qui a échappé à l'embrasement d'une maison ; il redoute l'étincelle qui échappe d'un flambeau : les Rois ne connoissent pas de plus grands criminels que les séditieux.

Les sensations premieres déterminent la suite de nos actions, & notre mémoire a oublié l'événe-

ment ſiniſtre, que notre inſtinct en garde un profond ſouvenir.

FLEUVES.

LES fleuves ſont les peres nourriciers des états. Ils étalent la fertilité ſur leurs bords ; ils engraiſſent les terres ; ils ſervent le commerce ; ils abreuvent les beſtiaux ; ils donnent du poiſſon ; ils facilitent les voyages. Sans eux il n'eſt guere de villes riches & peuplées. Il eſt très-facile d'étendre les bienfaits qu'ils peuvent rendre, & d'empêcher les maux qu'ils peuvent cauſer : maux bien foibles en comparaiſon des biens qu'ils répandent. Le Nil dompté créa l'abondance & fit la gloire de la ſuperbe Egypte. Le Pô, le Rhône, la Loire & la Garonne compoſeroient à eux ſeuls quatre royaumes opulens, ſi l'art venoit à perfectionner ces magnifiques dons de la nature.

MAIN.

C'EST à la main de l'homme que l'univers eſt redevable de la foule des arts, depuis le toucher ſavant des inſtrumens de muſique, juſqu'au frappement du marteau. Néceſſité, agrément, tout eſt dû à cet organe étonnant qui diſtingue l'homme : par lui il a pénétré dans les entrailles de la terre, il a mis les montagnes de niveau avec les collines, il a creuſé un lit à la mer, lui a oppoſé des digues ; par lui enfin il regne ſur le globe aſſujetti.

L'écriture,

L'écriture, tracée de la main de l'homme, ſurvit au renverſement des empires, & par cet uſage devient quelque choſe de divin. L'intelligence de l'homme ne périt pas; elle s'accroît au contraire: l'ame d'un ſage va embraſer de ſon feu patriotique celui qui doit venir au monde mille ans après lui.

Anaxagore l'a dit: c'eſt la main qui fait la ſageſſe de l'homme; ſans elle, ſon ame lui ſeroit inutile.

Le mouvement de la main eſt auſſi éloquent que celui des yeux; c'eſt l'idiôme commun à tous les peuples, la langue univerſelle. La main appelle, renvoie, promet, menace, craint, interroge, nie, doute, flatte, déteſte, déſigne les nombres, exprime les caracteres de la joie, de la triſteſſe, du repentir; les mains enfin parlent, quand la langue ne peut rien dire.

La main de l'homme l'emporte encore ſur la trompe de l'éléphant.

C'eſt le fer enſuite qui eſt le véritable ſceptre avec lequel il commande à la nature. Heureux s'il ne l'eût pas tourné contre lui-même!

Ils avoient bien raiſon ces habitans du Nouveau-Monde, lorſqu'ils ont donné la préférence au fer, en livrant une grande quantité d'or pour un inſtrument auſſi précieux qu'une ſerpe, une beche, un noyau.

C'eſt le fer qui entame la pierre, la rend ſouple & obéiſſante comme la cire, qui creuſe la mine, éleve l'édifice, lie les parties du vaiſſeau qui fend les mers; c'eſt le fer qui fertiliſe les guérets, coupe les moiſſons & fait les opérations ſalutaires ſur le corps humain.

Tandis que nous admirons les merveilles de l'horlogerie, le ſauvage reſte en extaſe devant l'invention ſimple & utile d'un clou. Avec ce métal dur & tenace, que l'homme tourne comme il veut, l'aſſu-

jettiſſant d'abord pour le faire agir ſur les corps les plus rebelles, il a opéré des travaux qui ont occaſionné des changemens ſur notre globe; il a applani des montagnes, élevé des vallons, enchaîné l'océan, percé des iſthmes, fait diſparoître des forêts, creuſé des lacs, changé le cours des fleuves & celui des vents.

Qui n'a pas été curieux de voir dans une affinerie, une maſſe de fer énorme, qu'on tourne en tous ſens, poſée ſous un épouvantable marteau qui peſe plus de huit cents livres, & dont les coups s'entendent à plus d'une lieue de diſtance? L'homme ſemble ſe jouer, à l'aide d'un courant d'eau, de ces maſſes de fer; il les dompte, les aſſouplit; il fait paſſer la barre par des filieres, & la métamorphoſe en un fil qui approche de la ténuité des cheveux.

MARIAGE.

LA jeune vierge voit en perſpective l'état d'épouſe & de mere: ſon cœur lui repréſente un jeune homme aimable à qui elle s'unira, & avec lequel elle remplira ces devoirs qui ne l'effraient point. Elle ſe promet bien de payer ſa tendreſſe du plus complet retour; car elle ne doute pas que l'amour ſeul ne détermine le choix de l'homme qui jettera les yeux ſur elle.

Cependant elle eſt renfermée dans un couvent, ſous prétexte de lui donner une éducation convenable; l'autorité paternelle attend que les circonſtances favoriſent ſa cupidité ou ſon ambition; le mariage de la jeune perſonne eſt une affaire; le pere négocie loin d'elle, & ſans qu'elle en ſache rien, la vie entiere & la deſtinée de ſa fille. Au lieu d'un

amant qui auroit peu à peu captivé son cœur, on lui présente un inconnu, un homme indifférent ; on lui ordonne de passer dans ses bras, & de se donner à lui sans réserve. La timide jeune fille n'a que trois jours pour accoutumer sa tête à ce changement étrange. La voilà livrée à un mari dont elle n'avoit jamais entendu prononcer le nom ; elle fait le serment de l'aimer toujours, & elle ne le connoît pas : il l'emmene, son contrat à la main.

Elle entre dans une famille étrangere : il faut qu'elle vive avec des êtres qui ont entr'eux des intelligences suivies, tandis qu'elle sera seule avec sa candeur, sa naïveté, son cœur aimant & sensible.

Ainsi, une union dont dépend la félicité de la vie entiere, & qui ne devroit être fondée que sur le rapport intime des caracteres, est abandonnée au hasard. Des considérations d'intérêt passent avant tout ; & ce marché, quoique fait au nom des loix & de la religion, a quelque chose de dur & de bisarre.

On crie contre la corruption des mœurs, & l'on ne voit pas qu'il faut que l'homme ait une bonté naturelle au-dessus de toutes les mauvaises institutions, puisque l'ordre existe encore après tant d'atteintes. On blâme les femmes, & l'on devroit seulement louer celles qui, contre le choix de leur cœur, respectent leurs liens, & sont fidelles au serment qu'un pouvoir irrésistible leur a fait prononcer.

La loi qui dans les mariages fait respecter les degrés de parenté, est une loi aussi sage qu'elle est antique & générale. On la retrouve chez toutes les nations policées ; elle est le premier lien de la société, dont le but a été d'empêcher chaque famille de se suffire à elle-même, & de mêler les races afin qu'elles ne fussent pas étrangeres l'une à

l'autre, & que, fondues ensemble, elles formassent l'état social, assemblage d'individus faits pour se servir & se protéger mutuellement.

Par ce moyen les fortunes, au lieu d'être stagnantes, circulent, portent la vie dans les rameaux desséchés, & l'intérêt personnel perd l'activité qui le rendoit dangereux. Les intérêts se rapprochent, & les mœurs y gagnent. Elles deviennent plus douces, on n'est plus étranger à une famille dans laquelle on peut entrer : l'inégalité des rangs se fait moins sentir, & les racines de la sociabilité s'étendent. Il n'y a plus de haine entre le citoyens, dès que les barrieres qui séparent les races tombent, & qu'on peut s'allier à des hommes qui, distingués par leur rang, attendent les caresses de la fortune, ou qui, favorisés de la fortune, veulent faire un échange avec les avantages de la gloire & de la renommée.

La dot des filles de Scipion ne fut payée qu'en monnoie de cuivre.

SATIRIQUE.

VOYEZ-VOUS cet insecte ailé qui tourbillonne autour d'un flambeau ? C'est l'image d'un satirique qui fait cent tours, & qui finit par être écrasé d'un coup de mouchette.

J'ai lu dans un journal ces petits vers adressés à un satirique : ils m'ont paru devoir être conservés.

Langue maudite,
Plume proscrite,
Vis donc de fiel
Faute de miel.
Dans ton délire
Perce & déchire.

Nos doux agneaux ;
Mais ſur ton dos
Crains les veſtiges
Des jeunes tiges
De nos ormeaux.
De tes égaux
C'eſt le partage,
Quand ils ſont rage
Dans nos troupeaux.
Mépris les ſauve
Quelques momens ;
Mais bête fauve
Vit peu de tems.

Le ſatirique en un clin-d'œil devient adulateur : c'eſt le rôle habituel de ces miſérables écrivains qui uſurpent le titre d'hommes de lettres.

Qui ne rougit pour l'auteur, en liſant ces vers louangeurs qui tapiſſent les journaux, & qu'on prendroit pour une ironie ſanglante, ſi le génie mendiant du poëte ne perçoit pas à travers ces ſtrophes platement pompeuſes ?

Les verſificateurs flattent ou déchirent par habitude. Tantôt ils déménagent l'olympe pour parer de tous les attributs céleſtes le buſte d'un homme en place ; tantôt ils raſſemblent les traits les plus mordans contre le miniſtre qui leur refuſe une penſion.

Quoi de plus inſipide & de plus honteux que tous ces vers qui vont careſſer la vanité, l'amour-propre & l'orgueil, & qui attribuent de l'élévation, de grandes vues, de nobles ſentimens à ceux-là même qui n'ont eu que des idées foibles & bornées, de petits intérêts, des opinions communes, des inclinations vulgaires ?

De même que le vautour évente une charogne, ainſi l'adulateur ſent de loin un homme en faveur ; il s'attache à ſes pas, le flatte, le trompe &

le careſſe encore. Croyez que ce ſycophante touche de très-près au métier infame de ſatirique.

Des journaliſtes ont irrité bêtement des gens de lettres. Ils ne ſentoient pas que des écrivains lus avidement, n'avoient beſoin que de tailler une plume, laquelle iroit les percer d'un trait profond, apperçu de tous les témoins de leur honte. Que l'orgueil eſt foible & ſot, quand il oſe ſe jouer au génie!

TALION.

Chez plusieurs peuples anciens, la loi du talion a été regardée comme une loi ſacrée. Elle eſt l'ouvrage de l'inſtinct, & la raiſon la confirme à pluſieurs égards. Quoi de plus naturel qu'une punition égale à l'offenſe?

Cette loi perd de ſa majeſté, quand elle demande un œil pour un œil, un bras pour un bras. Cette juſtice diminutive eſt groſſiere & barbare; mais la peine de mort décernée contre l'aſſaſſin me paroît de toute équité.

Cette loi a été combattue par des écrivains qui ont mis peut-être la foibleſſe à la place de la vraie ſenſibilité. Un malheureux qui tombe ſous les coups d'un aſſaſſin, n'appelle-t-il pas alors tout le genre humain à ſon ſecours? Ne ſe dit-il pas: C'eſt de la main d'un homme que je reçois ces coups cruels; tous les hommes doivent me venger; c'eſt l'ennemi de l'eſpece; il a méconnu en moi ſon ſemblable; il eſt plus affreux que le loup, le tigre, la panthere; & malgré mes

cris, mes plaintes, mes prieres, mes gémiſſemens, il s'eſt acharné ſur ſa victime.

Ne ſeroit-ce pas une fauſſe pitié dans le légiſlateur, que d'avoir quelques graces en réſerve pour celui qui a outragé l'humanité en ſe rendant coupable d'un homicide volontaire ? Quoi ! il n'a point reſpecté ſur le front de l'homme l'empreinte fraternelle qu'y a mis la main du Créateur ? La pitié n'a rien dit à ſon ame ? Un retour ſur lui même ne l'a pas averti qu'il déchiroit un être ſenſible ?

La pitié qui reſpecteroit la vie d'un aſſaſſin ne ſeroit-elle pas une cruauté contre les foibles, expoſés à la férocité de l'homicide ? Pour ſauver un particulier, on expoſeroit la ſociété à des malheurs renaiſſans.

Cet homme aſſaſſiné n'avoit-il pas un pere, un frere, un ami, une mere ? N'ont-ils pas reçu le contre-coup de la douleur, plus affreux peut-être que le trait qui a déchiré ſon flanc ? Et on laiſſeroit reſpirer l'aſſaſſin qu'ils peuvent rencontrer, & dont la ſeule vue rouvriroit les bleſſures les plus ſenſibles au cœur humain ? Non : quiconque a trempé ſa main dans le ſang de l'homme, n'eſt plus digne d'habiter parmi les hommes ; le jour qui les éclaire n'eſt plus fait pour lui. Le talion eſt la grande loi de la nature ; il faut que l'homicide ſoit contenu par la crainte de ſouffrir lui-même ce qu'il a fait ſouffrir à autrui.

Appliquez au vol la loi du talion, & vous ſentirez combien elle étoit ſage & humaine. Elle maintenoit la proportion entre la peine & le délit ; proportion que la légiſlation moderne a rompue.

Sous l'Empereur Adrien, lorſqu'on étoit ſur le point de prononcer quelque peine contre un

coupable, on comptoit combien il avoit d'enfans, & selon le nombre on relâchoit de la rigueur du châtiment; on songeoit à l'homme qui avoit servi l'état en les procréant, & qui peut-être avoit été entraîné à un trop grand amour de l'argent, par la nécessité de pourvoir aux besoins de sa famille. Cette distinction vraiment politique & humaine me paroît émanée de l'esprit qui dicta la loi du talion; elle manque à notre code.

BULLETINS.

LORSQUE les Romains faisoient la guerre à Carthage; à Mithridate, aux Gaulois, ils n'avoient pas à Rome tous les huit jours des bulletins pour leur enseigner que l'armée avoit tourné à droite ou à gauche, qu'elle occupoit une plaine ou un monticule. Crassus & César n'envoyoient pas au sénat des couriers à toute bride; les nouvellistes pressés ne s'assembloient point dans un café pour annoncer qu'on avoit changé quelques piquets.

Le peuple attendoit tranquillement l'issue de la guerre, sans ces jugemens précipités qui donnent chaque jour au général éloigné une physionomie différente. Le chef à qui l'on avoit confié les intérêts de la patrie, chargé de ce dépôt honorable, ne revenoit que pour demander le triomphe.

Les tailleurs & les Aubergistes de Rome n'entroient pas dans une échoppe pour y lire, à raison d'un sou, *l'histoire générale des évènemens politiques.* Ils disoient : Nous examinerons la phy-

ſionomie du général quand il expoſera ſa conduite, & nous verrons ſi, porté dans le char triomphal, revêtu d'une robe de pourpre brochée en or, il tiendra une branche de laurier à la main droite.

On ne faiſoit pas la guerre aux ſouverains pour leur enlever une petite portion de leur domaine, ou pour piller quelques meubles inutiles de leurs palais : il s'agiſſoit d'être traînés, eux & leurs enfans, au char du vainqueur, &, la tête découronnée, de repaître les avides regards de la populace Romaine ; car Rome n'apprenoit l'iſſue d'une guerre que par la défaite complette ou la victoire. Le général ne rentroit dans ſes murs que pour la honte ou pour la gloire. Pluſieurs ſe précipiterent ſur leurs épées, plutôt que de montrer à l'œil du ſénat un front malheureux.

Les ſoldats n'étoient pas rejettés dans la foule après avoir fixé la victoire : ils accompagnoient par cohortes ou compagnies le général triomphateur, portant auſſi en main des branches de laurier.

C'étoit ce général triomphateur qui pouvoit rendre compte des plaiſirs que donne la gloire, lorſqu'il traînoit à ſa ſuite les armes du monarque détrôné, & qu'il s'avançoit aux acclamations de ſon armée chantant les louanges du vainqueur. Quel jour, quelle gloire, pour un mortel ! Les ſarcaſmes injurieux d'un vil ſatirique rehauſſoient encore le laurier qui ombrageoit ſa tête.

Point de gazette chez le peuple Romain. *Il eſt vainqueur, il eſt vaincu* ; voilà à quoi ſe réduiſoient les nouvelles politiques. Point de ces phraſes tortueuſes, menſongeres, inſignifiantes, qui obſcurſiſſent pendant ſix mois la vérité, & qui en-

levent également au guerrier la réprobation & l'estime.

Rome recevoit la fatale nouvelle & n'en devenoit que plus fiere, ou bien elle étoit témoin, pendant trois jours consécutifs, du triomphe accordé au général : elle voyoit passer les dépouilles du monarque qu'on étoit allé vaincre aux extrémités de l'univers. Ses tableaux, ses statues, ses vases, son argent, son or monnoyé, tout défiloit en détail sous les regards du peuple roi; & l'on vit au triomphe de Paul Emile : après les tapis, les bronzes, les coupes & le buffet d'or de Persée, ce malheureux monarque marcher lui-même environné de ses enfans & couvert d'un manteau noir. Pour comble d'humiliation, l'on voyoit son bandeau royal sur un char vuide & qu'il avoit monté autrefois, couronner ses armes nues & flétries.

Le triomphe, chez les Romains, n'étoit pas une seche réprésentation. Cent vingt taureaux gras, aux cornes dorées, ornés de guirlandes & de rubans, tomboient en sacrifice, & les soldats en partageoient les tranches, ainsi qu'ils partageoient l'argent monnoyé, les urnes, les cuvettes & les flacons du monarque dépossédé.

La guerre alors étoit une chose sérieuse ; il s'agissoit de vaincre, ou d'être captif. Le terrible Mithridate céda lui-même au génie de Rome. Aujourd'hui nous ne connoissons plus les triomphes ; mais nous avons les bulletins : on enregistre un *vent arriere*, un *calme plat*, un ruisseau franchi, un village occupé ; & tous les cinq jours on rend compte à l'univers, en style prolixe, de ces graves événemens qui n'instruisent personne, & que le peuple reçoit en outrageant le bon sens & en défigurant la géographie.

POUDRE A CANON.

COMME la chaîne des événemens eſt imperceptible à toute prévoyance humaine ! Un moine, en cherchant des médicamens, trouve par haſard la compoſition de cette fatale poudre. Cette découverte change les deſtinées de pluſieurs royaumes, cauſe la mort de pluſieurs millions d'hommes, aſſure la conquête d'un Nouveau-Monde. Quelle chaîne immenſe de calamités publiques & particulieres émanent de cette cauſe fortuite ! Eſt-ce le haſard qui a tout fait, & qui a mis entre les mains des hommes, ou le ſalpêtre meurtrier, ou la pomme de terre ſalubre, ainſi qu'il écrit ſur les billets de la vie humaine, *tiare* ou *mandille*, *roi* ou *mendiant*.

Un Philoſophe devroit, tous les ans à certain jour marqué, faire des imprécations ſolemnelles contre l'inventeur de la poudre à canon ; il devroit maudire, au nom de l'humanité, l'homme qui a apporté ſur la terre ce fléau deſtructeur. Il a tué la valeur, en lui ôtant l'eſpoir de trouver un aſyle invincible. Il n'y en a plus devant ce nouveau tonnerre, tantôt tombant des cieux, tantôt s'élançant d'un abyme caché. Les remparts où ſe réfugioient l'héroïſme & la liberté, tomberont en poudre & ouvriront une large voie à la tyrannie opulente qui pourra faire tirer cent mille boulets de canon, contre les murailles d'une ville. La liberté de l'homme eſt donc devenue une chimere, tant qu'une étincelle pourra mettre en feu tous les arſenaux de l'Europe.

Lorſque l'homme combattoit avec le fer, l'au-

dace, le courage, la force du bras, l'amour de la liberté pouvoient opérer des prodiges ; mais que faire contre du canon pointé par des géometres ? Qui possede une fois ce tonnerre, le possédera long-temps. L'attirail qui accompagne ces machines meurtrieres est trop vaste, trop compliqué, pour pouvoir être remis à l'impétuosité d'un peuple qui se souleve & se venge. Quelle différence d'avoir du canon à fondre, ou de tirer subitement l'épée du fourreau !

Les plaies les plus légeres des armes à feu sont affreuses. Elles impriment sur le tissu sensible de la peau déchirée en tout sens, de longues & cuisantes douleurs. Le brave voit son bras emporté par un boulet qu'un canonnier lui a envoyé à deux lieux de distance ; une file de guerriers tombe à la fois sous une direction accidentelle ; un régiment entier est enséveli vivant par le jeu d'une mine.

Sans la poudre à canon, le Nouveau-Monde n'eût pas été conquis & ravagé, ses habitants auroient repoussé leurs barbares conquérans. Depuis, la ligue formidable de plusieurs souverains ne se seroit point établie, & ils n'auroient pas dédaigné le fer, entre les mains de ceux qu'ils oprimoient comme une défense inutile.

Cette invention détestable a encore été perfectionnée de nos jours par des hommes qui ont calculé de sang-froid les moyens d'écraser subitement une ville à l'aide d'une machine infernale.

Mais tous ces efforts deviendront à la fin inutiles : on saura combien chaque souverain peut avoir de bouches à feu ; on calculera d'avance le résultat de telle guerre ; & le monarque qui a le moins de canons, conviendra qu'il a perdu la

partie à ce jeu bizarre & cruel ; il en ſera quitte pour la payer de l'argent de ſes ſujets.

Le citoyen paiſible voit des magaſins à poudre s'embraſer tout-à-coup, & détruire les fondemens de la ville qu'il habite. Tandis que la foudre du ciel, en traverſant notre atmoſphere, prend rarement plus d'une victime & nous fait voir des jeux plus capricieux que meurtriers, un traître, avec quelques grains de cette poudre fatale, enleve avec fracas une aſſemblée qui danſe à ſix pouces du foyer artiſtement préparé.

Avec la poudre à canon l'homme eſt plus cruel, parce qu'il eſt plus de ſang-froid. Les anciens faiſoient tout avec leur bras ; la réſiſtance pouvoit allumer la fureur : le bras qui avoit ſoulevé la baliſte & la catapulte, laquelle lançoit des pierres de quatre cents livres, & des fleches groſſes comme des arbres ; le bras qui avoit fait avancer ces tours énormes, chargées de combattans & munies de ponts-levis qu'on rabattoit ſur les murailles des aſſiégés ; ce bras, une fois vainqueur, pouvoit abuſer de la victoire qui lui avoit tant coûté : mais parmi nous un lâche canonnier tue de loin le plus grand homme de guerre, écraſe un bataillon ſurpris, fait voler des bombes qui percent les toits d'une ville endormie. Environné d'une vapeur épaiſſe qui lui dérobe les objets, il n'apperçoit pas lui-même toute la deſtruction qu'il cauſe.

Ne doit-on pas frémir lorſqu'on voit des géometres accourir au milieu des batailles, & tracer d'une main indifférente les moyens d'anéantir une partie de l'humanité, ſous prétexte qu'un mont, qu'un fleuve, qu'un traité les ſépare de ceux que l'on va maſſacrer, en attendant que le même

ſecret revienne contre ſes inventeurs ? *L'Art de l'Artillerie*, voilà ce qu'on lit à la tête d'un livre. Cet art pour le mal qu'il nous fait, ne devroit pas être mis au nombre des ſciences.

O vous, qui poſſédez quelques horribles ſecrets de cette eſpece, qui avez l'art de déchirer plus complétement la ſenſible humanité, je me jette à vos genoux, ayez pitié de l'homme, ayez pitié de vos ſemblables, ayez pitié de vous mêmes ! Renfermez ces ſecrets déteſtables ; ſongez que l'invention que vous allez publier, retombera peut être ſur vous, ſur vos enfans. Le tyran qui empriſonna dans le taureau d'airain ſon barbare inventeur, fut juſte une fois. C'eſt pour une légere penſion, que l'on médite ces crimes contre le genre humain : il n'a point de penſion à donner, lui ; mais qui l'aura reſpecté, jouira ſans remords des récompenſes qui attendent l'homme de bien.

Au reſte, cet anathême doit plutôt retomber ſur les mains qui ſe ſervent de cette poudre, que ſur la poudre même. Quelle invention heureuſe, quand elle ne ſera appliquée qu'au beſoin des hommes ! Elle facilitera leurs travaux ; elle déplacera en un clin-d'œil des maſſes énormes ; elle arrachera du ſein des carrieres ce qu'on ne pourroit extirper qu'à l'aide des années ; elle détruira dans le centre de l'Afrique les bêtes féroces & carnaſſieres qui diſputent à l'homme l'empire du globe ; elle tracera dans nos fêtes ces ſillons lumineux qui effacent le brillant des étoiles ; elle ſervira à nos ſignaux, dont l'art encore dans l'enfance pourroit ſe perfectionner.

Si l'on pouvoit diminuer ſon inflammabilité, le péril de nos magaſins à poudre ceſſeroit ; la

poudre eſt ſur-tout dangereuſe, parce qu'elle eſt très-inflammable. Si l'on trouvoit le ſecret de ne l'enflammer qu'à volonté, nous aurions la force, & nous aurions perdu le danger.

Sans la crainte, trop bien fondée, qu'on n'étendit les déſaſtres qui accablent la race humaine, l'or fulminant auroit des effets bien plus ſurprenans que la poudre, & pourroit nous être d'un plus grand ſecours dans nos travaux. Le globe nous ſeroit ſûrement aſſujetti, & l'on perceroit l'iſthme de Suez & celui de Panama.

On vouloit derniérement appliquer l'électricité aux mines, de maniere qu'on eût été maître de déterminer l'exploſion à telle ou telle ſeconde : heureuſement que ce ſecret dangereux eſt mort dans le ſilence.

HOMME VAIN.

L'ORGUEILLEUX humilie dans telle occaſion ſon ſemblable ; mais il ne fatigue pas inceſſamment, comme l'homme vain, cent fois plus inſupportable. Celui-ci ſe répand par-tout, fait ſouffrir tous ceux qui le rencontrent, & par malheur il ne bleſſe point aſſez profondément pour qu'on ſoit tenté de ſe venger en le puniſſant. On le laiſſe paſſer, on ſourit de pitié, & il va martyriſer d'autres ſociétés, comme un inſecte incommode qui vole & pique.

Il n'en eſt pas de même de l'orgueilleux : il donne le ſignal à l'orgueil de celui qu'il attaque, & c'eſt du moins alors un combat.

Voyez ce poëte ſifflé & non corrigé, qui veut que les autres l'admirent autant qu'il s'admire lui-

même. Sa physionomie, ses manieres, son ton, tout vous annonce qu'il est pétri d'une sotte & profonde vanité. Examinez-le de près ; vous verrez l'arrogance en personne ; il vous offensera plus que ne le feroit l'homme brutal & grossier. Vous lui pardonneriez l'orgueil, s'il étoit fait pour en avoir : vous ne lui pardonnerez pas d'être si platement vain.

ESPRIT DE PARTI.

La vérité est par-tout : mais voulez vous la trouver ? séparez-la de l'esprit de parti qui l'offusque si souvent. Quand vous verrez une secte quelconque, soyez bien sûr que l'erreur est à côté de la vérité, & que celle-ci ne sera plus reconnoissable.

La vérité est simple, & ne dépend point de l'autorité. Elle écarte le ton de la dispute, & rien n'est plus éloigné d'elle que la passion & la hauteur.

La communauté d'opinions sera toujours l'enseigne des esprits médiocres ; ils deviennent des especes de liqueurs dès qu'ils s'assemblent : les plus sots remplacent leur insuffisance par un ton fanatique ; ils se croient invincibles parce qu'ils sont unis. Ils se trompent, parce qu'il est impossible que dans un corps il n'y ait pas des fous, des imbécilles, des ignorans. Ces hommes veulent jouer un personnage ; il proferent, des sottises, des absurdités ; ils exagerent les principes de la secte ; & le corps qui les a reçus devient solidaire de leur ineptie ; les querelles s'engendrent, les drapeaux & la livrée du corps sont bientôt

bientôt ridiculisés ; les gens sages paient pour les erreurs, les disparates & l'exagération des imprudens.

La secte encyclopédique, la secte économique, la secte académique, en formant une ligue offensive & défensive, n'ont-elles pas donné lieu à l'attaque, & n'invitoient-elles pas les gens sensés à dissoudre par le sifflet ces prétentions si étranges dans le siecle où nous vivons? Plus les têtes s'assemblent, plus elles se rétrécissent. Cette observation de Montesquieu est applicable à tous ces petits synodes modernes qui annonçoient que la *science*, la *doctrine* & le *bon goût* n'étoient que parmi eux : l'esprit de coterie a tué bien vîte l'esprit du bien général, dont ils sembloient être animés.

N'est il pas plus avantageux, quand on se sent des forces, de marcher seul dans la carriere à sa libre fantaisie, de ne pas suivre ces bannieres vagabondes, faites pour rallier les esprits moutonniers, & de chercher paisiblement la vérité, sans s'imaginer que telle société, prosternée devant tel chef, en possede le privilege exclusif?

Si l'on veut être équitable envers tout le monde, si l'on ne veut pas commettre de grossieres erreurs, il ne faut point adopter de parti.

DIALOGUE DES MORTS

Entre

UN FAQUIR ET UNE VESTALE. (1)

LE FAQUIR.

De quoi m'a-t-il ſervi de m'enfoncer pendant quarante ans des clous dans les feſſes, de dormir debout, ſuſpendu à une corde, de me balancer ſur les flammes, de regarder le bout de mon nez juſqu'à ce qu'il s'illuminât ? Je croyois monter tout droit au paradis du ſaint prophete, & là ſerrer dans mes bras les Houris aux yeux bleus. Me voilà bien attrapé ! Je n'ai ni femme, ni corps ; je ne ſuis plus qu'une pauvre ombre errante, qu'un ſouffle de vent promene de côté & d'autre ; & je n'ai plus même les deſirs que je réfrénois, le tout pour mieux goûter les jouiſſances céleſtes.

LA VESTALE.

C'eſt bien à vous de vous plaindre ! Fûtes-vous enterré vivant ? On a ſans doute attendu votre mort pour ordonner votre ſépulture.

(1) M. de la Dixmerie a déja traité ce ſujet ; mais nos dialogues comparés n'offrent aucun trait de reſſemblance.

LE FAQUIR.

Vous étiez donc tombée dans une furieuse syncope ?

LA VESTALE.

Non : un sénat qui se disoit législateur de la terre, & un peuple qui avoit triomphé d'elle par les armes, me condamnerent à ce supplice.

LE FAQUIR.

Vous aviez donc trahi l'état ?

LA VESTALE.

Non.

LE FAQUIR.

Qu'aviez-vous donc fait ?

LA VESTALE.

Ah, ce que j'avois fait !...

LE FAQUIR.

Vous hésitez ?

LA VESTALE.

Il y a certaines choses qui coûtent toujours à dire......

LE FAQUIR.

Pourquoi ? Ce que nous avons fait là haut avec nos corps ne nous regarde plus ici bas ; c'est une espece d'enveloppe que nous avons déposée, & qui nous devient étrangere. Avouons de bonne foi nos sottises passées. J'ai été un imbécille pendant toute ma vie, macérant, fustigeant, tailla-

dant mon pauvre corps qui n'en pouvoit, mais...
Vous ne paroiſſez pas en avoir fait autant... Allons ne rougiſſez point, dites-moi tout ; qu'importent les petites taches du vêtement qui ne nous appartient plus ?

LA VESTALE, *pouſſant un ſoupir.*

Connoiſſez-vous Rome ?

LE FAQUIR.

Non.

LA VESTALE.

Comment ! Elle a cependant conquis le monde entier.

LE FAQUIR.

Le monde entier ! Il s'en faut de quelque choſe ; je vous proteſte que je n'ai jamais entendu parler de cette Rome. Mais qu'y a-t-il de commun entre cette ville & votre extraordinaire ſépulture ?

LA VESTALE.

J'étois née dans cette citée maîtreſſe de l'univers. Elle attachoit ſa conſervation à certains boucliers tombés du ciel, & à l'entretien d'un feu deſcendu par le même chemin.

LE FAQUIR.

Voilà une ſinguliere ſuperſtition pour un peuple que vous me repréſentez comme dominant la terre par ſes loix & par ſes armes !

LA VESTALE.

L'entretien de ce feu ſacré, dépoſé dans un

temple, étoit confié à de jeunes filles. Je fus choisie pour veiller auprès de cette flamme céleste; & comme on croyoit l'empire en danger si elle venoit à s'éteindre, la loi punissoit de mort notre négligence. Il nous étoit de plus ordonné de demeurer vierges, sous peine d'être enterrées toutes vives.

LE FAQUIR.

Ah! j'apperçois à présent, Madame, très-distinctement, pourquoi vous êtes descendue au tombeau avant que d'être morte. Mais j'admire fort ce peuple conquérant, qui attachoit ses grandes & superbes destinées au frêle sceau de la virginité.

LA VESTALE.

Il faisoit tout pour nous faire oublier ce sacrifice. Rangs, dignités, honneurs, richesses, tout nous étoit accordé. Les premieres places au spectacle nous étoient consacrées. Les haches & les faisceaux nous précédoient, & ceux des consuls se baissoient en notre presence. Si sur notre passage s'offroit un criminel, notre rencontre déterminoit sa grace, & le sauvoit du supplice.

LE FAQUIR.

Voilà de beaux privileges. Mais au milieu de ces honneurs & de ce respect universel, vous ne vous crûtes donc pas dédommagée?

LA VESTALE.

Malgré la loi redoutable, la honte, la mort la plus cruelle dont j'étois menacée, je devins... sacrilege.

LE FAQUIR.

La violation de votre ſerment avoit donc pour vous un attrait bien vif, Madame ?

LA VESTALE.

Les ſatellites, les bourreaux, la déſolation de Rome, de ma famille, des pontifes, les fulminations du ciel & de la terre, tout diſparut devant les larmes enflammées de mon amant... Il riſquoit autant que moi.

LE FAQUIR.

Ah! je n'ai plus rien à dire.....

LA VESTALE.

Quand je promis d'être chaſte, le calme alors rempliſſoit mon ame, & l'innocence où je vivois ne pouvoit m'enſeigner l'étendue du ſacrifice. Bientôt dans la ſolitude le voile de l'enfance ſe déchira, je ſentis un vuide inſupportable : mon imagination perçoit les murs du temple, & loin de ſa triſte enceinte alloit choiſir l'objet qu'elle ſe plaiſoit à orner de toutes les perfections. Mes devoirs me parurent auſteres. Environnée des hommages de la patrie, j'ambitionnois la liberté obſcure de la derniere citoyenne. Je ne vis plus enfin dans ce feu inextinguible, placé ſur l'autel de Veſta, que l'embléme de la flamme inutile qui brûloit mon cœur.

LE FAQUIR.

Vous étiez du moins plus éclairée que moi, Je fus dupe le premier de toutes ces extrava-

gances dont je devins la victime. Je fus martyr de bonne foi ; ce qui est assez rare. Mais parlez-moi de votre amant..... Le nom de ce sacrilege..... Il m'intéresse.

LA VESTALE.

Il s'appelloit Valerius. Je le vis un jour au temple, attentif à me considérer ; il me sembla qu'un trait de flamme passoit dans mon cœur ; je surpris un regard, & je fus comme éclairée d'un jour nouveau, comme environnée d'une nouvelle existence. La nature me parut embellie ; je respirai pour la premiere fois l'avant-goût du bonheur. Dès que je soupçonnois mon amant dans l'enclos du temple, je marchois avec plus de graces & de fierté ; caché dans la foule, il me contemploit ; souvent des acclamations s'éleverent autour de moi dans ces jours de solemnité, & cette foule profane ignoroit pour quel œil je me plaisois à développer la noblesse de mes pas, & à ajouter à la pompe du culte dont mon amant étoit le dieu secret. Mais quand la foule étoit écoulée, que le temple se fermoit, tout s'obscurcissoit autour de moi ; je n'avois plus une ame, que pour sentir les frissons de la mélancolie & les traits du désespoir. Je frappois de mes cris étouffés ces murailles solitaires. J'aime, me disois-je ; & Valerius au sein de Rome, environné de beautés faciles & séduisantes, dédaignera un triomphe qui doit lui coûter ; il n'aura pas le courage d'affronter pour moi la mort : les charmes de toutes les Romaines lui sont offerts ; elles se le disputent, elles l'entraînent tour-à-tour. Faut-il donc ignorer s'il m'aime, & suis-je condamnée à vivre dans cette cruelle incertitude ?

LE FAQUIR.

Votre amant en disoit peut-être autant de son côté.

LA VESTALE.

Il m'avoit devinée, & dès ce moment il fut digne de moi. . . . . Au premier jour de fête il se rendit au temple ; mes compagnes & moi, rangées en ordre, nous portions les vases sacrés, & parcourions l'enceinte du sanctuaire à pas lents ; un voile léger nous permettoit de voir sans être absolument vues. Valerius s'étoit placé à la premiere file des rangs serrés de la foule. Arrivée devant lui, je lui jettai un regard à moitié éteint sous le voile : pour réponse il porta la main sur son cœur, & dans un instant indivisible je vis ses yeux briller comme l'éclair, & devenir humides de larmes ; les miens se couvrirent de ténebres. Je serrois, défaillante, le vase qui faillit échapper de ma main. Mais la joie & l'espérance remplirent mon cœur : orgueilleuse & satisfaite, je m'avançai d'un pas plus ferme jusqu'aux marches de l'autel, & je ne doutai plus qu'il n'osât tout entreprendre.

LE FAQUIR.

Vous m'intéressez, prêtresse. Moi qui n'ai point voulu parler d'amour pendant ma vie, vous m'en faites écouter les peintures après ma mort. Je sens que c'est toujours quelque chose ; allons, racontez-moi la fin de l'aventure.

LA VESTALE.

La nuit suivante, j'étois de garde dans le temple : on y passoit la nuit entiere en présence

du feu sacré, pour lui fournir son aliment. Cette flamme unique & tremblante éclairoit cet enclos majestueux : quand la flamme pâlissoit, les voûtes plus profondes inspiroient un effroi religieux ; mais dans cette imposante solitude, il me sembloit voir l'image de mon amant errer & se multiplier autour de moi : je tendois les bras vers le ciel, poussant quelques cris inarticulés, n'osant lui offrir mes coupables vœux ; & par un sentiment contraire, embrassant la statue de Vesta, je lui criois : O déesse ! si je t'offense, fais que les glaces de ce marbre que je presse, passent dans mon être ! Je brûle, & j'appartiens à un autre dieu ! Que t'importe que le feu sacré soit alimenté constamment par la main d'une vierge ? Pourquoi mes hommages deviendroient ils moins purs en partageant mon cœur entre ton culte & l'amour ? ..... En prononçant ces mots, j'entendis un certain bruit dans les voûtes du temple ; je tournai la tête, & à l'une des travées qui s'ouvrent, j'apperçus un homme prêt à franchir l'élévation qui nous séparoit. Je veux crier ; ma voix s'arrête : il glisse le long d'une corde, & tombe de tout le poids de son corps sur ses genoux. Je frémis ; je crois qu'il vient d'ensanglanter le pavé du temple. Je cours à lui, je le releve ; il ne pouvoit parler. Pendant quelque-temps il s'appuya la tête & les mains sur une colonne : mon cœur étoit déchiré ; mais bientôt revenu à lui, nous errons, les mains entrelacées dans les vastes détours de cette solitude : nos paroles, nos bouches, nos cœurs se confondent ; l'ivresse & le délire de l'amour m'ôtent l'idée & des lieux où je suis, & du dépôt qui m'est confié. Egarée dans des transports nouveaux, enivrée de ma joie, & plus encore de celle de mon amant, les heu-

res fuient ; l'avenir & le paſſé, tout diſparoît. Valerius eſt le dieu du temple ; & toute entiere à lui, je n'apperçois pas que les ténebres m'environnent de toutes parts, qu'elles augmentent, qu'elles vont couvrir l'étendue du lieu ſacré : la flamme incertaine jette un dernier éclat ; j'apperçois le danger ; je m'arrache des bras de mon amant, je cours ; la flamme pâlit, vacille, ſemble renaître un inſtant ; mais ſon rayon expire comme j'arrive à l'autel. Une légere fumée qui s'exhale, m'annonce le ſupplice & la mort. Je cache mon trouble. Valerius arrive ſur mes pas ; il prend ma main déja froide & glacée, il me ſoutient mourante. J'implorois Veſta, j'implorois l'amour.... Valerius d'un ſouffle hardi interroge le foyer éteint. Dieux ! il n'étoit donc pas criminel, puiſque tout-à-coup je vis le feu ſacré ſe rallumer, briller, & renaître de ſa cendre.

LE FAQUIR.

Combien vous remerciâtes Veſta !

LA VESTALE.

Combien je remerciai l'amour ! Valerius me parut plus adorable ; le danger que j'avois couru, me le rendoit plus cher encore ; je le preſſai dans mes bras, & les larmes de la reconnoiſſance, pour la premiere fois, égalerent celles de l'amour.

LE FAQUIR.

Vous ne fûtes pas ingrate, à ce qu'il me paroît ?

LA VESTALE.

Hélas ! au milieu des témoignages de la plus

vive tendresse, mes plaisirs étoient altérés; je sentois déja l'horreur de la séparation. L'aurore alloit paroître, & j'eus besoin d'un courage surnaturel pour le chasser du temple. Le septieme jour ramenoit mes fonctions de prêtresse.....

LE FAQUIR.

Qui vous étoient devenues cheres?.....

LA VESTALE.

Je lui assignai le même lieu, la même heure; il étoit bien sûr du même amour: comme j'aurois voulu pouvoir anéantir l'intervalle qui plaçoit ces heures lentes & cruelles entre des moments si courts & si délicieux!

LE FAQUIR.

Vous m'avez fait frémir au moment du danger, lorsque la flamme vacilloit: & comment osâtes-vous affronter de nouveau le péril sept jours après?

LA VESTALE.

Ah! Faquir, tu n'as jamais aimé, je le vois; tu n'as vu les Houris que par l'élan de ton imagination. Apprends donc ce que tu n'as jamais conçu, apprends que le desir, la jeunesse, la nouveauté des objets avoient pu me séduire, m'engager au premier pas: mais l'amour fit le second; l'amour avoit pris dans mon ame un caractere d'impatience & de fureur auquel je m'abandonnois. J'étois fiere d'aimer: un sentiment si nouveau rendoit tous les objets qui avoient quelque rapport à mon bonheur, comme remplis eux-mêmes du feu dont j'étois pénétrée. J'appellois le septieme jour: je regardois le soleil, ac-

cuſant ſa lenteur ; j'aurois voulu le précipiter au couchant, & lui faire accomplir, dans un ſeul jour, la révolution de ces jours longs & mortels. Ah ! Faquir, il m'eſt permis, ſans doute d'expoſer toute l'étendue d'une foibleſſe que jai ſi cruellement expiée.

LE FAQUIR.

Je ne ceſſe d'admirer, madame, combien vous fûtes une anti-veſtale.

LA VESTALE.

Place moi loin de ce temple affreux, & je ſuis amante, & je ſuis épouſe, & je ſuis mere.....

LE FAQUIR.

C'eſt bien dit. Et moi, qui me ſuis feſſé pendant quarante-cinq ans, quel bien cela a-t-il fait au monde ? J'ai cru pieuſement que c'étoit-là de la vertu. On étoit donc à Rome auſſi fou que dans mon Pays, cela conſole du moins, & je m'imagine que l'épidémie doit être univerſelle.... Enfin Valerius revint-il le ſeptieme jour ?

LA VESTALE.

Hélas, oui ! pour ſon malheur & pour le mien.

LE FAQUIR.

Comment ?

LA VESTALE.

On avoit eu des ſoupçons, on avoit épié ſes traces.

LE FAQUIR.

Ah ! je tremble pour lui : c'est bien pis que le feu éteint.

LA VESTALE.

Vesta fut vengée, Faquir !

LE FAQUIR.

Voilà une cruelle déesse.... Pourquoi aussi s'en forger de semblables ?

LA VESTALE.

Elle régnoit avant moi, & en venant au monde je lui fus soumise. Ah, Faquir, plains moi ! Je m'abandonnois aux ravissemens qui suivent l'amour heureux & satisfait. L'effroi, la douleur, la crainte, étoient loin de mes esprits. Calme & fortunée, je reposois dans ce silence attendrissant, où la volupté moins vive & plus douce semble nous identifier à l'objet qu'on adore. Nos ames à l'unisson, éprouvoient les mêmes pensées & les mêmes sentimens. Ah, comment vous peindre l'horreur qui vint succéder à notre état ! Des cris lugubres & prolongés font retentir la profondeur du temple ; des satellites armés de flambeaux, en chassent les ténebres ; des prêtres courroucés....

LE FAQUIR.

Des prêtres ! Ah, c'est fait de vous ! Je vous vois dans le caveau fatal.

LA VESTALE.

L'abattement de mes désolées compagnes, leurs

reproches écrits sur leur front ; l'indignation dans tous les regards, & plus que tout cela, mon amant enchaîné, se débattant en vain, me jettant le dernier regard : considérez tous ces objets : ils assiégerent à la fois mes yeux, mes oreilles, mon cœur ; je vis toute la consternation qui, des limites étroites de ce temple, alloit s'étendre sur Rome & sur l'empire ; on eût dit qu'il touchoit à sa ruine. On me dépouille de mes ornemens de prêtresse ; on ne les touche plus qu'avec horreur ; tous les ordres de l'état n'envisagent que les plus effroyables désastres ; toutes les affaires, tant publiques que particulieres, sont suspendues ; on eût dit que Valerius, en m'assujettissant à ses loix, avoit rompu le talisman qui soutenoit l'empire & l'univers.

LE FAQUIR.

Il étoit bien singulier, pour un peuple aussi grave, d'avoir choisi un pareil talisman.

LA VESTALE.

Bientôt l'arrêt de mort est prononcé par la voix de tous les pontifes qui me condamnent à descendre vivante dans une espece de caveau, où, par une pitié cruelle, on déposoit du pain, de l'eau, du lait & une lampe funebre, comme pour faire goûter à la victime les apprêts de sa mort & la prolongation de son supplice. Conduite au lieu de ma sépulture, la foule n'osoit se trouver sur mon passage ; tout m'abandonna, amis, parens : je ne me trouvai environnée que de prêtres, de juges, de bourreaux qui, mornes & silencieux, baissoient à terre leurs regards. Le grand-pontife, sur le point de me faire descendre l'é-

chelle fatale qui devoit me séparer des vivans, voulut m'exhorter & me parler de ses dieux; je lui imposai silence. » Barbare, arrête, lui dis- » je; ne me touche pas : je descendrai sans ton » secours dans les entrailles de la terre : là, je » n'entendrai plus parler de tes rites sanguinaires. » Est-ce à toi d'oser juger l'amour ? Je meurs, » puisque Valerius doit mourir. J'ai transgressé » les loix de Vesta, mais celles de la nature sont » plus anciennes & plus sacrées. Si dans l'âge de » l'inexpérience j'ai porté aveuglément les chaînes » de la superstition, j'ai pu les briser dans l'âge » de la raison & du sentiment. Allez, le feu que » vous entretenez mourra sur les autels de Vesta; » mais l'amour ne s'éteindra jamais, parce qu'il » est allumé par la main du grand Auteur de la » nature. Voilà le feu que j'ai chéri, que j'ai » conservé avec soin, qui ne m'abandonnnera qu'en » mourant, ou plutôt qui survivra à ma cendre. «

LE FAQUIR.

Ce discours ne toucha point les prêtres ?

LA VESTALE.

Non. Je descendis dans la fosse qui m'attendoit : on combla l'ouverture. Jugez de ce que j'éprouvai en voyant la terre s'ébouler autour de moi, & m'ensévelir dans un caveau étroit, près d'une lampe qui ne devoit s'éteindre qu'avec ma vie Ce qui me reste à vous dire ne peut s'exprimer. Mourir lentement, souffrir mille fois le trépas, passer du désespoir à l'anéantissement & de l'anéantissement au désespoir, souffrir ainsi pour le crime d'avoir aimé; quels momens ! Mais dans les longs accès de cette douleur, je n'ai jamais

maudit l'amour : l'amour étoit dans mon cœur, & sembloit calmer mes horribles souffrances. Je murmurois le nom de Valerius, & mon plus grand tourment étoit d'ignorer son sort. Mon remords étoit d'avoir fait son malheur ; je me pardonnois le mien, & je ne cessai de m'occuper de Valerius qu'en cessant d'exister.

LE FAQUIR.

Il faut oublier le passé, puisqu'il est assez égal à présent d'avoir été là-haut heureux ou malheureux. La vie n'est plus pour nous qu'un songe à moitié effacé. Qu'aucun souvenir fâcheux ne trouble la paix dont nous jouissons. Laissez cette misérable Rome & ses prêtres pour ce qu'ils sont. Croyez-vous qu'il y ait encore là-haut des Vestales ?

LA VESTALE.

Pensez-vous qu'il existe encore des Faquirs ?

LE FAQUIR.

Oui. Adieu, prêtresse.

SCIENCE.

LA science est nécessaire à l'homme pour vaincre sa foiblesse, sa misere, & contrebalancer les maux dont la nature l'a rendu tributaire. La science est un recueil d'observations & d'expériences utiles : la science n'est point le luxe de l'esprit, encore moins cette oisive curiosité qui s'attache à de petites choses. La science a un caractere

ractere grave, réfléchi, & veille aux besoins de l'humanité : elle a formé le premier instrument du labourage, ainsi que le nouveau télescope.

D'où vient l'imperfection des loix ? de l'ignorance. D'où vient le despotisme des princes ? de l'ignorance. D'où viennent les maux de la superstition ? de l'ignorance. D'où vient la médecine systématique & meurtriere, qui empoisonne ou abrege nos jours ? de l'ignorance. Elle est donc notre véritable ennemie : elle fait de l'homme le plus stupide, le plus malheureux des êtres ; car l'instinct des animaux est préférable à cette raison non perfectionnée, qu'environnent les nuages de l'erreur & du préjugé.

L'homme est un être susceptible du plus haut dégré de perfectibilité, c'est ce qui le distingue. Qu'on ouvre l'histoire des peuples ignorants ; que d'idées folles & malheureuses ! Voyez tous ces sacrifices de victimes humaines ; voyez les sauvages dévorer la chair du capitaine Cook.

Si des peuples qui cultivent les sciences, ne sont pas exempts de certains désastres, c'est que les sciences ne sont pas encore assez répandues, que la partie qui gouverne n'est pas assez éclairée, & garde encore l'empreinte des siecles barbares.

La science est utile aux mœurs, c'est-à-dire, à l'art de vivre avec ses semblables. La probité fine & délicate exige la connoissance d'une multitude de devoirs.

Le bien qui a été fait, est dû à la science dont nous appercevons l'aurore : le mal qui subsiste, est dû à l'ignorance.

Qu'est-ce que l'existence d'un Samoyede, d'un Lapon ? Ces peuples, par leur misere excessive,

touchent à leur destruction, & leur chétive nourriture n'est que la suite d'un combat cruel & journalier.

L'ignorance non-seulement déshonore, mais encore affoiblit des empires qui, n'ayant qu'une demi-législation, n'ont qu'une moitié de prospérité & de puissance. La Turquie, la Perse, l'Inde, tous ces vastes & beaux climats renferment des ames sans lumieres & sans élévation, & la tyrannie anarchique erre, le glaive en main, au milieu de ces champs favorisés par la nature, fait couler à son gré le sang d'une multitude d'esclaves qui végetent comme des moutons, en attendant l'heure d'être égorgés.

La France, l'Allemagne, la Suisse, la Hollande, l'Italie, l'Angleterre, éprouvent des secousses politiques : mais les habitants de ces contrées sont infiniment plus tranquilles, plus libres, plus heureux que dans le reste du globe. Le philosophe néanmoins est toujours prêt à les appeller des demi-barbares, parce qu'ils n'ont pas encore perfectionné, autant qu'ils le pouvoient, l'art de vivre en société; mais il espere que les lumieres ameneront une plus grande somme de bonheur.

Devant les lumieres répandues dans une nation, on voit disparoître la cruauté; & l'autorité la plus fiere se tait, lorsqu'elle est dépourvue de raison. Le peuple le plus ignorant & le plus superstitieux est encore le plus méchant & le plus cruel.

LES LARMES
DE MILTON,
SUR LA PERTE DE SA VUE.

Imitation du troisieme chant du Paradis perdu.

Ma bouche te salue, ô lumiere sacrée,
Divine effusion de l'essence incréée,
Sublime intelligence, ineffable clarté,
Qui d'un Etre infini contient l'immensité!
Fleuve majestueux! qui nommera ta source?
Tu devançois les temps, les soleils & leur course.
Lorsqu'à la voix d'un Dieu l'on vit fuir le cahos,
Quand l'univers sortit du gouffre de ses eaux,
C'est toi qui couronnois ce trône inaccessible
D'où tonnoit, en créant, cette voix invisible.
Je sors du noir abyme, & je monte vers toi;
Je fuis ces lieux obscurs, ces lieux remplis d'effroi.
Long-temps enséveli dans une nuit profonde,
Je redresse mon vol aux limites du monde.
Je sens ton doux aspect, ô soleil bienfaisant,
Image du très-Haut, astre vivifiant!
Mais hélas! la splendeur de ta vive lumiere
Se cache pour jamais à ma triste paupiere.
Des mortels fortunés tu seras le flambeau;
Mes yeux seront couverts d'un éternel bandeau.
Emporté par le feu d'une ivresse sublime,
Je cherche ces vallons dont tu dores la cime.
O muses! guidez-moi dans ces bois toujours verds;
Où repose ce chantre aimé de l'univers.
Aveugle comme moi, dans une nuit obscure,
L'esprit reproduisoit les trais de la nature;
Malheureux comme lui, puisse-je dans mes chants,
Pour partager sa gloire, égaler ses accens!
Mais, que dis-je? ô Sion! ô céleste montagne?

Redis-moi ces accords que la harpe accompagne.
Tes prophetes sacrés, remplis d'un feu divin,
Y puisoient un génie au-dessus de l'humain.
La sombre nuit s'envole & fait place à l'aurore;
Le regne des frimats cede au regne de Flore.
Après l'affreux hiver renaît le doux printemps;
Mais ce n'est plus pour moi qu'il renaît tous les ans.
Mon œil ne jouit plus de la douce verdure,
De nos prés émaillés séduisante parure.
Ces nuages d'argent qui flottent dans les airs,
Ce coloris brillant dont se peint l'univers,
Cette blancheur des lis, ce vif éclat des roses,
Et ces fleurs sous mes pas nouvellement écloses,
Ne m'offrent plus d'attraits, ne charment plus mes yeux;
Je nage dans le sein d'un néant ténébreux.
O regrets! du très-Haut le chef-d'œuvre & l'image,
L'homme, son temple auguste & son plus cher ouvrage,
Me dérobe ce front serein, majestueux,
Où son ame se peint, noble fille des cieux.
Pompe de l'univers, riche magnificence,
Livre heureux, où l'espoir va puiser la science,
Nature, œuvre du Dieu qui prouva sa grandeur!
Tes trésors variés sont pour moi sans couleur.
Mortels, vous me fuyez! Privé de la lumiere,
Je ressemble à ces morts que couvre la poussiere.
Sous un nuage épais l'univers éclipsé
Est un tableau brillant pour moi seul effacé.
Oh! comment enfanter de sublimes images?
L'éternel Artisan me voile ses ouvrages.
Quand mes yeux sont plongés dans cette obscurité,
Daigne verser en moi l'immortelle clarté,
O céleste lumiere! ô pure & sainte flamme!
Eclaire mes esprits, illumine mon ame;
Et, soutenant mon vol au séjour éternel,
Dis-moi ce que jamais ne vit l'œil d'un mortel.

DE LA ROYAUTÉ ET DE LA TYRANNIE.

SONGE.

JE rêvois que j'étois errant, fugitif, déguisé sous de vils habits, manquant d'asyle & presque de pain. Je traversois tantôt des villes superbes, tantôt des villages ruinés. Je ne tendois point une main suppliante, je conservois ma fierté; le pain dont je me nourrissois, étoit le fruit de mes travaux, & je le mangeois avec le secret contentement de sentir que je me suffisois à moi-même. Dans cet état d'humiliation, & non de bassesse, je méditois sur les devoirs des souverains, sur les moyens de rendre un peuple heureux. Au sein du malheur, mes pensées étoient plus élevées, plus droites & plus pures. Souffrant, j'appercevois mieux ce que l'homme doit à l'homme; je contemplois le riche, & je disois en moi-même: O malheureux, l'or t'a fait une ame métallique! De quelle foule de sentiments te prive ta triste opulence! Chaque jour tu t'endurcis, & moi les larmes que je répands, sont chaque jour plus délicieuses; dévore lâchement la subsistance commune, tandis que l'utile exercice de mes bras affermit la santé de mon corps & celle de mon ame. Si jamais tu es doué du don de sentir, alors tu rougiras en ma présence.

Las, fatigué, j'entrai sous le toît d'un laboureur, où quelques indigents, de mœurs simples

& pures, m'offrirent une natte pour y repoſer. Je me formois ſur ce miſérable lit une douce image d'un véritable roi, rendant ſes peuples heureux, maître de lui-même, & chéri de tous ſes ſujets; c'eſt le malheureux qui ſonge le plus fréquemment au pere de la patrie. Cette aimable chimere me faiſoit oublier mes maux.

Je partis, après avoir remercié mes hôtes, & le lendemain je me trouvai dans une eſpece de forêt fort rude à traverſer; je m'égarai. J'errois dans le plus chaud du jour, lorſque j'apperçus ſur une éminence quelques chênes preſſés qui formoient un petit bois touffu. J'y portai mes pas, pour tâcher de découvrir de ce lieu quelque route. J'y vis une femme d'un âge avancé, mais d'une ſanté ferme & vigoureuſe : elle étoit aſſiſe ſur une colonne rompue; ſon front couvert de cicatrices n'en étoit pas moins fier, moins redoutable; quelques cheveux blancs épars flottoient ſur ſes épaules, & ſes rides imprimoient le reſpect. Je marchai vers elle, & j'allois lui adreſſer la parole, lorſqu'elle me dit : Je t'attendois, toi qui connois le courage, toi qui as combattu l'adverſité; ces mains endurcies au travail me plaiſent; ce n'eſt point à des mains efféminées que je dois remettre un pénible emploi; la force de l'ame tient à un corps robuſte. Tu vois auprès de moi l'héritier d'un vaſte empire; il doit être ſouverain d'un riche pays, commander à un peuple docile, vaillant & fidele. Quels pieges pour ſon orgueil ! Mais il peut aujourd'hui connoître la vérité, & je lui dois un grand exemple. C'eſt toi que les dieux ont choiſi pour le conduire au ſommet de cette montagne eſcarpée que tu découvres d'ici. C'eſt-là qu'un tableau fidele doit ſe préſenter à ſes regards. A ton approche, tous

les obſtacles tomberont ; il verra comme il doit régner ; & s'il mépriſoit cette leçon vivante..... Mais il ne la mépriſera point.

A ces mots, je pris le jeune Prince par la main ; il me la tendit lui-même d'un air doux & affable. L'orgueil ne me fit point accepter ce noble emploi ; mais je me diſois : Ah ! je puis enfin montrer la vérité à ce prince que j'aime : qui ſait ſi mes paroles ne germeront point dans ſon cœur, s'il ne les oppoſera pas un jour au langage empoiſonné des courtiſans ? Qui ſait ſi je ne pourrai pas ſauver mes malheureux compatriotes des horreurs de la miſere qui m'environne aujourd'hui ? Un ſeul homme peut opérer le bonheur de vingt millions d'hommes. O touchante perſpective ! la phyſionomie du jeune prince étoit noble, intéreſſante ; ſon front portoit une certaine empreinte de mélancolie douce qui, à ſon âge, annonçoit une ame forte, peut-être déja épouvantée de l'étendue de ſes devoirs. Il jetta ſur moi un regard de bonté, & me dit : Ami que les dieux daignent me donner, tu te rends l'interprete du peuple ; je dois t'écouter favorablement ! Tu ſoupires ? tu me plains ſans doute d'être un jour deſtiné à régner ! Je veux, de ce moment rechercher le commerce des ſages ; je veux puiſer dans leurs leçons la force de commander aux autres & à moi-même : que leur expérience m'inſtruiſe. Apprends-moi de bonne heure à mépriſer la molleſſe, à ſévir contre la flatterie, à la reconnoître, quelque déguiſée qu'elle ſoit. Si je me trouve entraîné malgré moi vers cette pente facile & malheureuſe, où tombent tant de ſouverains, que j'aie le bonheur de trouver un homme ferme & ſenſible, dont l'ame vraiment libre oſe me tirer de mon aſſoupiſſe-

ment : qu'il produiſe à mon oreille l'accent vainqueur de la vérité ; qu'il ne craigne point de me déplaire : je chérirai ſa franchiſe.....

Prince ! lui répondis-je, lorſque vous ſerez aſſis ſur le trône, il ne ſera plus temps d'entendre cette vérité que vous cherchez ; elle ſe voilera ſous le vêtement de l'éloquence même : elle ne ſera plus qu'un vain ſon, qu'un inutile appareil... . Profitez des moments que les dieux vous accordent, & ſongez qu'ils ne reviendront jamais. Qu'eſt-ce que ma foible voix ? Eh ! lorſque vous percez les flots d'un peuple attentif à lire ſur votre viſage quelques indices de ſes futures deſtinées, conſidérez les regards avides qui fondent ſur vous de toute parts : ils vous parlent hautement, ils vous crient : O toi, qui ſeras dépoſitaire de notre bonheur, daigne étudier tes devoirs pour les remplir un jour ! En ce moment, l'homme vertueux vous contemple, & voudroit faire paſſer dans votre ame le feu généreux qui l'anime. L'homme inſtruit voudroit vous donner toutes ſes connoiſſances, le philoſophe ſa modération & ſes lumieres, le ſage ſon héroïſme & la ſimplicité de ſes mœurs, & le malheureux dit tout bas : O ciel ! donne lui mon cœur, & l'heureuſe facilité de répandre des larmes. Sentez de bonne heure le prix de ces regards ; écoutez cette voix de la multitude ; elle doit augmenter dans tout cœur bien né, l'amour de la gloire & la crainte de la honte.

Le jeune Prince me ſerra la main, ſans me répondre. Nous marchâmes quelque temps, & nous nous trouvâmes au haut d'une montagne élevée : d'un côté, elle étoit bordée de précipices affreux, & ſous nos pieds un fleuve mugiſſant ſe perdoit avec un bruit horrible dans un abyme ouvert, & retentiſſant au loin d'un fracas formidable.

Cette montagne portoit son front dans la nue ; de sorte qu'en la considérant d'en bas, on n'y distinguoit qu'un sommet : mais du même pied s'élevoit une double cime, dont l'une étoit séparée de l'autre par une fort grande distance. D'un côté étoit le séjour de la Royauté, de l'autre celui de la Tyrannie. Chacune de ces cimes avoit un sentier par lequel on y montoit : l'un étoit sûr, sans péril ; les acclamations du peuple accompagnoient les pas de ceux que le ciel avoit choisis pour le franchir. L'autre étoit pénible, difficile, sanglant : l'audace, l'imprudence, sources des plus affreux revers, étoient les seuls guides des ambitieux qui, pour leur malheur, osoient y mettre un pied téméraire.

Ces deux cimes paroissoient réunies à l'œil qui les contemploit de loin : mais de près la différence se faisoit sentir ; elles paroissoient extrêmement éloignées. Celle de la Royauté s'élevoit dans un air pur, au-dessus des nuées, des orages & des tempêtes. L'autre se trouvoit dans la région des tonnerres, plongée entiérement dans l'épaisseur des nuages ténébreux que perçoient les feux terribles de la foudre.

Je dis au jeune Prince que je conduisois par la main : Le ciel permet que vous apperceviez des différences cachées aux monarques imprudents ; approchez, voyez cette femme d'une taille majestueuse & d'une figure charmante, assise sur ce trône éclatant, vêtue d'une robe blanche ; son sceptre est un caducée de paix. De même que le soleil vivifie la terre, ainsi ses regards protègent les empires, y portent la félicité & l'abondance ; elle est adorée des gens de bien, elle leur inspire la confiance, & les méchants sont les seuls qui la haïssent.

A sa vue, le respect fit rougir le jeune Prince. Il

lui rendit ses hommages, tel qu'un fils bien né les doit à une mere vénérable : elle étoit pleine de graces & de majesté ; son visage ne changeoit jamais. La colere ou la vengeance n'en défiguroient point les traits sacrés ; son regne étoit celui du siecle d'or, la clémence étoit sa vertu distinctive ; elle étoit satisfaite d'occuper un trône, parce que c'étoit la plus belle place dans l'univers pour faire le plus de bien possible. Elle aimoit les ames libres ; aussi avoit-elle des héros pour sujets. L'honneur, le mérite, la vertu, tels étoient ses courtisans. Près d'elle on voyoit la gloire & le repos ; le fort lion reposoit à ses pieds ; des monceaux d'or & d'argent environnoient son trône ; la déesse en formoit un fleuve d'un cours libre, qui, également distribué, arrosoit les parties les plus éloignées de son royaume : mais elle étoit moins touchée de ces métaux, que des beaux fruits de la terre, qu'elle cueilloit avec une joie ouverte ; elle les considéroit comme les seules & véritables richesses ; & tandis que les monuments pompeux des arts s'offroient en foule à ses regards, elle les arrêtoit avec bien plus de complaisance sur un citoyen qui, appuyé sur le soc de la charrue, traçoit dans les champs un sillon fertile. Ses sujets formoient un rempart impénétrable autour de sa personne, & les armées ennemies fuyoient devant eux, comme les corbeaux fuient devant le roi des airs.

Le jeune Prince me demanda ensuite quelles étoient les femmes dont la royauté étoit entourée. Qu'elles sont belles ! s'écria-t-il ; qu'elles ont de douceur & de noblesse ! Celle qui est assise à droite, lui dis-je, dont le regard annonce tant de candeur & de fermeté, c'est la Justice. Voyez avec quel zele & quelle promptitude elle secourt cet homme foible contre les attentats de cet homme robuste ;

voyez comme elle puni ce dernier sans courroux & sans haine. Considérez à ces côtés cette femme si noblement vêtue, à l'air ouvert, au sourire gracieux; c'est la Paix, l'aimable Paix : assise sur un faisceau de lances brisées, elle présente un miroir à la Fureur sanglante, qui frémit en contemplant ses propres traits. Plus loin, cet homme dont les bras sont si nerveux, dont le corps paroît plein de force & de courage, qui porte des cheveux blancs, s'appelle *Nomos*; tout ploie sous son sceptre, grand & petit, riche & pauvre. Inflexible en son équité, il traîne au supplice ce satrape exacteur; il fait tomber cette tête odieuse qui n'avoit roulé que des projets sanguinaires; il veille sans cesse, & son œil ne peut se fermer, qu'aussi-tôt la confusion & le trouble ne prennent la place de l'ordre & de l'harmonie. C'est le seul ministre de la Royauté, elle ne peut en avoir de plus fidele; c'est le seul conseil qu'elle écoute, elle ne peut en écouter de plus sage : la déesse éclairée s'appuie sur son bras, & n'ose rien entreprendre, ni rien résoudre sans lui. Ses oreilles s'ouvrent à la plainte; elle considere moins l'éclat du rang, que l'importance du dépôt; & sa couronne n'a de majesté qu'autant qu'elle sert au bien de l'état.

Le jeune Prince contemploit toutes ces choses avec la plus grande attention. Je le laissai se remplir de ce spectacle, content de voir qu'il imprimoit avec plaisir dans sa mémoire ce qui pourroit servir un jour à la félicité d'un peuple entier. Au fort de ses réflexions, je le saisis précipitamment par le bras. Descendons, lui dis-je; venez voir cette autre déesse, pour laquelle tant d'hommes sont si follement passionnés, qu'ils commettent mille forfaits sans remords, qu'ils s'égorgent misérablement les uns les autres, qu'ils se dressent toutes sortes de

pieges, les fils contre leurs peres, les peres contre leurs enfans, les freres contre leurs freres. Insensés ! ils desirent comme un bonheur, le plus grand des maux, ce pouvoir arbitraire, source de tous les égarements & de tous les malheurs.

D'abord le chemin nous parut bien ouvert; mais à mesure qu'on avançoit, les abymes s'ouvroient à nos côtés; nous nous engageâmes dans des routes tortueuses, qui toutes aboutissoient à d'affreux précipices : les ronces & les épines retardoient notre marche. Bientôt les sentiers se montrerent arrosés de sang & couverts d'hommes égorgés; le jeune Prince voulut reculer. Jamais, dit-il, je ne passerai par ce chemin horrible; mon cœur se souleve.... Les dieux le veulent, lui répondis-je; vous n'y passerez que pour le contempler; & l'émotion terrible & salutaire qu'il vous causera, vous sera à jamais utile.

Nous parvînmes au sommet : nous trouvâmes la Tyrannie assise sur un trône qu'elle avoit affecté ridiculement d'exhausser. Elle composoit son visage & son geste, & faisoit tous ses efforts pour ressembler à la Royauté. Elle s'imaginoit que son diadême étoit plus riche & plus respectable, parce qu'il étoit surchargé d'or, de diamans, & peint de mille couleurs : elle croyoit son trône superbement affermi sur des colonnes de marbre & d'ivoire; mais sa base peu solide étoit mobile & chancelante; elle s'énorgueillissoit puérilement de sa pourpre, de son sceptre, de sa couronne; elle ne voyoit que cet appareil extérieur qui enfloit son cœur, comme un enfant qui, étant paré, s'estime plus grand.

Tout ressentoit autour d'elle l'orgueil, l'ostentation, la mollesse, la prodigalité, le luxe insolent. Elle tenoit un faisceau de sceptres, mais avec un effort qui lui donnoit un air de gêne & de contrain-

te ridicule. Elle voulut nous ſourire gracieuſement; mais ſon ſourire forcé nous découvrit ſon ame fauſſe, petite & cruelle; ſon geſte n'avoit rien de noble; tout en elle, malgré ſes faſtueux habillemens, annonçoit quelque choſe de bas; la terreur ſe peignoit dans ſon regard effaré. Elle ne faiſoit rien avec aſſurance, rien avec dignité; elle affectoit de traiter avec hauteur & mépris ceux qui l'approchoient, croyant que tel étoit le caractere de la grandeur; mais elle ſe rendoit encor plus odieuſe que redoutable.

Nous la conſidérâmes long-temps; elle ne reſtoit pas un inſtant tranquillement aſſiſe. Tantôt elle ſe levoit, le front pâle, & croyant déja ſentir le fer vengeur pénétrer dans ſon cœur, tantôt ſes yeux étinceloient d'une rage ſecrette, & elle frémiſſoit elle-même des crimes qu'elle alloit ordonner. Elle accumuloit baſſement l'or dans ſon ſein, puis le répandoit avec profuſion ſur les plus viles créatures, complices & miniſtres de ſes attentats. Le lendemain, elle ſe précipitoit en brigand, ſur une troupe indigente; elle extorquoit la plus vile monnoie, l'enlevant ſans remords, quelque mince que fût la ſomme.

Sa cour étoit celle des furies. Nous vîmes la Cruauté, la Violence, l'Injuſtice & le Fanatiſme ſecouant ſa torche ardente. Ce dernier la favoriſoit pour augmenter ſa propre autorité; & cette autorité une fois établie, il menaçoit la Tyrannie elle-même, & lui diſputoit le ſang des peuples. Toute cette troupe conjurée contr'elle, en ſe déchirant de leurs mains impies, cherchoit à lui faire ſentir tous les maux dont elle devoit être la victime. La crainte, l'inquiétude, la défiance, la fureur écartoient de ſes yeux les pavots du ſommeil; elle ſacrifioit ſes eſclaves à ſa famille, les finances à ſes

fantaisies, l'état & sa cour à sa personne. Une tête de Méduse couvroit sa poitrine ; la moindre association la faisoit trembler ; & dès que deux citoyens se parloient à l'oreille, elle les séparoit. La flatterie, toujours debout, lui parloit à l'oreille, & lui insinuoit son poison actif. Plus il étoit grossier, plus il paroissoit fait pour plaire à cette vile déesse. J'apperçus Machiavel caché derriere son trône, & qui lui parloit tout bas.

Elle frappoit des coups redoublés sur une multitude enchaînée & gémissante. Ces malheureux se débattoient toujours, sur le point de trancher leurs liens avec le fer.

Prince ! m'écriai-je, voyez laquelle des deux déesses vous semble préférable. Ah ! la premiere, me répondit-il, me charme & m'enchante ; elle attire avec complaisance le regard des dieux ; elle mérite les hommages des mortels : mais celle-ci me fait horreur, & sa scélératesse m'inspire une indignation si forte, que si votre bras veut seconder mes foibles mains, nous allons la précipiter du haut de ce rocher........ O noble transport ! vertueux héroïsme ! Prince ! attendez encore, attendez, & la justice des dieux ne tardera pas à se manifester. Hélas ! quelquefois la vertu nous égare. Nous voulons hâter ce que le ciel conduit avec une sage lenteur ; il fait descendre la tyrannie sur la terre pour en châtier les crimes. Mais il n'est plus d'Hercule, à qui l'empire de l'univers soit confié. Ce demi-dieu, protecteur du genre humain, parcouroit le globe, non pour y exterminer des animaux cruels (car la férocité des lions, des tigres, des pantheres, des hiennes, n'est rien auprès de l'exécrable abus du pouvoir), mais il voyageoit pour terrasser les tyrans assis sur les trônes, pour frapper ces monstres couronnés qui corrompent les doux bien-

faits de la nature, qui font gémir des milliers d'hommes sous la voûte éclatante du firmament, au milieu des trésors de la terre, & parmi les miracles de la création. Par-tout où il trouva la royauté, il l'honora, il la combla de louanges, il apprit aux hommes à la chérir comme la protectrice aimable & souveraine des états, comme la rémunératrice de la vertu, comme l'effroi du crime. C'est par-là qu'Alcide mérita les respects du monde entier; c'est par-là qu'il est digne de servir de modele à celui que le ciel favorisera du bonheur de pouvoir l'imiter.

En descendant, je fis remarquer au jeune héros que la côte de la montagne où étoit assise la pâle Tyrannie, étoit escarpée tout autour, & creusée en dessous jusques sous le trône. Tout-à-coup nous entendîmes de grands cris, & nous vîmes cette partie peu-à-peu s'ébranler, se détacher & fondre avec un bruit horrible dans les abîmes qui l'environnoient, comme un rocher énorme, élevé sur l'Océan, tombe & perce en un clin-d'œil la vaste profondeur des mers. La Tyrannie & ses filles abominables furent écrasées dans cette chûte soudaine & rapide. Mille acclamations d'allégresse & de joie, élancées vers les cieux, annoncerent la délivrance de la terre.

Cette route nous avoit beaucoup fatigués. Le jeune Prince me dit : mon estomac est à jeun ; je voudrois pouvoir appaiser ma faim ; je ne vois que des rochers. Je lui montrai quelques cabanes lointaines. Marchons, lui dis-je, de ce côté ; nous pourrons y trouver ce que nous désirons. La déesse m'avoit fait ma leçon, & j'avois mes vues. Je fis entrer le Prince dans la premiere cabane qui se présenta. Il apperçut trois enfants en bas-âge & demi-nus, qui suçoient à l'envi l'un de l'autre une pomme sauvage. Avez-vous du pain à nous don-

ner ? leur demandai-je. Pour toute réponſe, ces enfants répandirent des larmes. Eh quoi ! pourſuivit le Prince étonné, interdit., effrayé, point de pain ici ? D'où vient cette affreuſe miſere ? Alors une voix languiſſante ſortit du fond ténébreux de cette chaumiere, & dit : Nous ſavons bien labourer la terre, en faire ſortir les moiſſons ; nous ſavons ſupporter les travaux les plus rudes & qui renaiſſent avec chaque ſoleil ; nous entaſſons le bled dans les greniers publics : mais nous ne mangeons point de pain ; ou ſi nous en mangeons, il eſt noir, mal pêtri & formé de cette partie groſſiere qu'on deſtine aux plus vils animaux.

Eh quoi ! dit le jeune Prince, ces campagnes ſont abondamment fertiles, le courroux du ciel n'eſt point deſcendu ſur la terre, aucun orage deſtructeur n'a renverſé les épis nourriciers ; je vois des pyramides de bled répandues dans ces vaſtes plaines..... Des hommes, reprit la voix gémiſſante, plus cruels que l'intempérie des ſaiſons, nous voient le front pâle, les membres exténués, ſans ſonger à nos beſoins, & ils nous parlent encore de leurs beſoins imaginaires, enfants de leur dure & miſérable vanité. Plus nous ſommes malheureux, plus nous ſommes loin d'eux ; ils ne redoutent ni les accès de notre déſeſpoir, ni l'inſtant du trépas qui finira nos peines & nos ſervices, bien ſûrs de retrouver dans la foule nombreuſe des indigents beaucoup plus d'eſclaves qu'ils n'en ſauroient perdre. C'eſt à force de nous ſurcharger de travaux, & de diminuer notre nourriture, que ces grands compoſent leur opulence, dont ils jouiſſent ſans remords, & qu'ils conſument dans une amere dériſion ſur notre état.

O ciel ! s'écria le jeune Prince en pleurant ; & il ſe jetta dans mes bras. Où m'as-tu conduit ? Sans doute

doute c'eſt parmi les malfaiteurs qui expient les crimes contre la ſociété. Non, ce ne peut être ici que le ſéjour des criminels.... Ils ne ſont point coupables, repris-je; mais l'indigence eſt regardée du même œil que le crime. Voyez cette chaumiere ouverte à tous les vents, ces vils meubles échappés à des mains barbares, ce triſte foyer où fument quelques feuilles deſſéchées; approchez, & touchez de vos mains cette paille humide & à demi pourrie...... Vous friſſonnez. Là repoſe une mere qui a nourri de ſon lait ces mêmes enfants qui un jour verſeront tout leur ſang pour vous..... Arrête; je t'entends, s'écria le jeune Prince, en ſe cachant le viſage des deux mains. O ciel! accorde-moi les moyens de réparer d'auſſi funeſtes déſaſtres.

Le ciel, repris-je, favoriſe les deſſeins généreux; il leur prête une force victorieuſe; & le monarque qui poſſede les qualités d'un ſouverain, eſt preſqu'aſſuré de voir ſes projets heureuſement couronnés. Un jour vous ſerez aſſis ſur le trône; on vous fatiguera les oreilles de mille maximes politiques: ſouvenez-vous alors que vous avez eu faim, & que vous avez trouvé des malheureux hors d'état de vous préſenter de quoi l'appaiſer. Etabliſſez l'impôt ſur le luxe, & non ſur les beſoins de la vie; qu'il frappe directement la tête dure du riche, & non la tête ſenſible du pauvre; que votre objet ſoit de faire jouir chaque particulier de la richeſſe de l'état, & que cette richeſſe ne ſoit point aſſiſe ſur la miſere commune. Les moyens s'offrent en foule; la gloire, la grandeur, la puiſſance d'un royaume, vains mots qui diſparoiſſent auprès des noms ſacrés de liberté, d'aiſance, de bonheur des ſujets. La duplicité cherchera des raiſons ſpécieuſes pour plâtrer la vérité; elle eſt ici; elle vous parle entre cette femme mourante & ces innocents qui languiſſent.

Que cette image aussi forte qu'elle est vraie ne sorte jamais de votre mémoire ; opposez la sans cesse à ces détours subtils & recherchés, qui ne sont que l'invention du fourbe & celle du méchant. Dites, en voyant une table fastueuse : il est des hommes qui souffrent la faim ; dites avant de reposer votre tête sur le duvet : il est des hommes qui n'ont que la terre pour lit, & ces hommes m'ont rendu dépositaire de leur bonheur. Alors, le trait actif & pur de ce sentiment généreux qui naît dans les grands cœurs, embrasera votre ame toute entiere : alors la félicité des peuples coulera de votre bouche, avec vos paroles vivifiantes ; & vous sentirez la joie de relever une famille obscure qui vit à deux cents lieues de vous, qui ne vous a jamais vu, & qui vous bénira comme elle bénit l'Être suprême, sur les seuls témoignages de sa bienfaisance. Songez que vous serez un grand Roi, & que vous en aurez accompli tous les devoirs, lorsque votre œil aura percé sous le chaume obscur, où vit l'homme laborieux, & que vous aurez répandu autour de lui la subsistance qui lui est bien due, après avoir assuré celle de vos sujets. Cent batailles gagnées, tous les monuments pompeux des arts, toutes les productions du génie ne vaudront pas, aux yeux de Dieu & des hommes, cette gloire facile, simple & pure. Voilà la gloire véritable, & toute autre est fausse, illusoire & passagere. Que vous dirai-je de plus ? l'état est une chaîne immense dont vous formez le premier anneau ; si vous ne voulez pas qu'elle soit rompue, que votre anneau soit uni fortement au dernier ! alors nulle puissance ne pourra briser cette étroite alliance ; elle triomphera du temps, parce que les générations qui succéderont à la génération présente, hériteront de son amour, de son respect & de son dévouement, seuls gages de votre félici-

té : une égale & mutuelle confiance du ſouverain & du peuple, telle eſt la baſe éternelle des empires.

J'achevois ces mots, lorſqu'une ombre perça la terre & parut devant nous. Cette ombre étoit voilée ; mais elle portoit un diadême. Elle dit à ce jeune héros, d'un ton majeſtueux & qui n'avoit rien d'effrayant : O vous qui devez occuper le trône que j'ai occupé, écoutez les avis d'un monarque & d'un pere. J'avois de la fermeté dans le caractere, de la hauteur dans l'eſprit, de la grandeur dans les projets ; j'étois naturellement fier, paſſionné pour la gloire ; mais je n'en avois pas des idées parfaitement juſtes ; j'ai pris pour la gloire ce qui n'en étoit que le fantôme ; j'ai travaillé pour la ſplendeur de la nation : je l'ai reconnu trop tard, j'ai moins fait pour ſon bonheur. Que n'ai-je préféré l'utilité ! Cette ambition qui ſéduit tous les Rois, m'a aveuglé. Il me manquoit ces principes de gouvernement que l'orgueil n'a jamais trouvés, & qui ne ſe découvrent qu'à ceux qui ne ſont point nés pour le trône. Que ne ſuis-je né du moins dans le ſiecle éclairé où vous devez régner ! Je n'aurois eu qu'à appliquer au ſyſtême du gouvernement ces principes féconds, tous détaillés, tous préſentés avec cet éclat que ne ſoupçonnoit pas même le ſiecle où je vivois : j'aurois moins erré ſur le choix des moyens ; j'aurois donné moins d'attention à ce qui ne méritoit que le mépris ; j'aurois ſenti ma force véritable. Je l'ai ignorée, & cependant j'ai été long-temps vainqueur & redoutable. Les revers m'ont appris ce que les hommes m'avoient caché ; j'ai découvert dans l'adverſité ce que ſoixante années n'avoient pu m'apprendre. J'ai vu qu'il falloit au trône une baſe raiſonnée ; il étoit trop tard ; la mort vint déchirer mon diadême. Si les dieux renouoient le fil de mes

jours, au lieu de porter le nom de grand, j'ambitionnerois celui de ſage ; je connoîtrois qu'il eſt un art de régner, que cette étude profonde ne ſe puiſe point dans le cours, mais dans les penſées des hommes qui aiment le genre-humain & qui ont plaidé ſa cauſe à la face de l'univers. Vous devez être un jour à la tête du plus heureux gouvernement ; vous aurez à conduire un peuple actif & docile, quelquefois fier, jamais intraitable ; brave, fidele, toujours bon, adorant ſes Rois, même avant que de les connoître ; c'eſt à vos regards à féconder ſes talents & ſes vertus. Un coup-d'œil du maître ſuffira pour les enflammer d'un feu nouveau ; vous n'aurez qu'à vouloir, & vous remuerez tous les cœurs....

Le jeune Prince s'inclina pour embraſſer cette ombre ſacrée ; mais auſſi-tôt elle rentra dans le ſein de la terre. Tout ému, il ſe rejetta dans mes bras, comme pour recevoir quelque conſolation de l'immenſe fardeau dépoſé entre ſes mains. Je lui dis : Prince, l'hiſtoire fidelle de ce grand Roi, bien méditée, eſt un phare lumineux pour tous ſes ſucceſſeurs ; ſes fautes ſont éloquentes. Que puis-je y ajouter ? Vous êtes dans un champ où la raiſon a fait croître de grandes vérités ; les grandes vérités une fois connues, excitent dans les cœurs bien nés une certaine chaleur mêlée d'admiration & d'amour. En les adoptant, vous aurez préparé à la légiſlation la route la plus ſûre & la plus facile. Qui eſt-ce qui parle avec force au peuple ? Qui eſt-ce qui le fait obéir ? Qui lui rend la ſoumiſſion chere & lui en fait un devoir ſacré ? Qui l'oblige à faire ſans effort les ſacrifices les plus rares ? C'eſt la raiſon publique, c'eſt elle qui parle & qui perſuade. Voilà le maître abſolu qui doit monter ſur la tribune ; chaque citoyen ſaiſira pour lors avec avidité ce qui ſera relatif aux intérêts de la patrie, & les eſprits ſeront éclairés, les

cœurs puiſſamment remués, & les volontés entraînées par une puiſſance d'autant plus forte qu'elle n'aura rien d'arbitraire.

Conſultez cette volonté générale ; faites ſentir moins votre pouvoir que celui de la loi. Les lumieres ſont généralement répandues, & vous devez vous en féliciter. Rien de ſi facile à bien gouverner qu'un peuple qui penſe ; il a des principes, il connoît ſes devoirs, il eſt une barriere qu'il ne rompt jamais. Vous êtes maître d'exalter en lui le ſentiment vif de l'honneur, & de le porter aux plus grandes choſes ; pour cet effet, que vos regards diſtinguent les talens avant les richeſſes, les vertus avant la naiſſance, le commerce & l'induſtrie avant les arts frivoles. Reſpectez dans chaque citoyen le courage, l'intégrité, & cet enthouſiaſme que lui inſpire l'amour du bien public ; qu'aucun état ne ſoit avili, afin que chaque homme ſoit content. Vous n'aurez guere de triſtes préjugés à combattre ; vous êtes dans un temps où vous pourrez beaucoup oſer ſans porter de préjudice à la vaſte machine de l'état. Le ſiecle a cette maturité où, pour recueillir, on n'a beſoin que de porter la main au fruit. Votre raiſon ſe joignant à la raiſon publique, aura ſur-tout une force extraordinaire. Des tyrans ont adopté cette maxime, *diviſe pour régner*; adoptez celle-ci, plus juſte & plus vraie, *anobliſſez vos ſujets, pour qu'ils vous aiment davantage, & que vous ſoyez plus fort par eux.*

Le génie de chaque ſiecle, dans tous les temps, a maîtriſé juſqu'aux ſouverains. Prince, connoiſſez le vôtre : il eſt aujourd'hui deux maîtres de l'univers, *le pouvoir & le génie*; vous tenez le premier ; l'autre ſe préſente à vous pour vous ſervir : daignez le faire aſſeoir à vos côtés ; ayez alors ce deſpotiſme vertueux qui agit avec fierté & ſans reculer d'un

pas, lorsqu'il est question des intérêts de l'humanité, qu'il faut souvent servir malgré elle. Je ne vous parle point de récompense ; il n'en est point d'assez digne sur la terre pour l'homme qui fait le bonheur des hommes.... Je m'éveillai en prononçant ces paroles, & dans l'espérance de voir mon songe se réaliser un jour. (1)

---

(1) J'ai publié ce songe en 1768.

IDYLLE.

C'est une jeune fille qui parle.

L'Astre du jour renaît, & vainqueur de la nuit,
Dans les airs épurés déja son char reluit.
Il dore de ses feux le sommet des montagnes
Et la cime des pins qui peuple les campagnes.
Ces flots précipités, qui roulent en torrents,
Réfléchissent l'éclat de ses rayons naissants.
Acheve, ô lente nuit, de replier tes voiles !
Soleil, que ta splendeur dissipe ces étoiles !
Feux follets, qui trompez l'incertain voyageur,
Plongez dans les étangs votre éclat séducteur !
O soleil, dieu des cieux ! dont la vive lumiere
Enfante les beautés de la nature entiere,
Qui répands dans les airs une douce chaleur,
Qui sur sa tige heureuse épanouis sa fleur.
Reçois le pur encens de mon premier hommage.
L'aurore d'un beau jour est ton plus bel ouvrage.
Soleil, hâte ta course, & presse ce moment
Où tes traits radieux m'annoncent mon amant.
Auprès des malheureux la piété l'enchaîne.
Voici, voici l'instant qui vers moi le ramene.
Fleurs, dont la froide nuit condense les vapeurs,
Exhalez devant lui vos plus douces odeurs.
Brillez à ses regards du feu qui les colore ;

Courbez-vous sous les pas du mortel que j'adore.
Je ne sais; mais, ô dieux ! l'heureuse volupté,
Qui de son rayon pur amollit ma fierté,
De son sourire aimable embellit la nature.
Ce bocage est plus verd, & cette onde est plus pure.
De plus riches attraits ces chants sont couronnés.
Tendre amour, que tout plaît à mes sens étonnés !
Cet air délicieux, qu'à longs traits je respire.
M'apporte les parfums de Flore & de Zéphyre.
Ah ! c'est sans doute ici, c'est dans de si beaux lieux
Que le bonheur vanté descend du haut des cieux. . .
Mais quel tourment secret & quel trouble m'agite ?
Quel poison inquiet dans mon ame s'irrite ?
L'espoir de mes beaux jours seroit-il donc trompé ?
La nature pâlit . . . . le charme est dissipé.
Douce félicité, tu n'est que passagere ;
Tu fuis comme un zéphyr sur une aile légere.
Mon attente est trahie . . . Insupportable effroi !
Il ne vient point . . . . Qui donc le retient loin de moi ?
Quel devoir plus sacré que de voir une amante ;
Que d'apporter la paix à son ame tremblante,
Que de calmer l'ennui d'un trop sensible cœur ?
Fuyez, soupçon jaloux ; vous perdez le bonheur.
Ces sentiments honteux étouffent la tendresse.
Tel on voit le lierre : il rampe avec bassesse,
S'il embrasse le chêne, il monte autour de lui,
Et desseche le tronc qui faisoit son appui.
Je connois mon amant, son cœur tendre & fidele.
Loin du faste des cours, où le luxe étincele,
Il a cherché la paix en cet asyle heureux,
Où nos deux cœurs unis brûlent des mêmes feux.
C'est ce front ingénu, le tableau de mon ame,
Ou plutôt c'est mon cœur qui le touche & l'enflamme.
Ma superbe rivale, en volant sur ses pas,
Etale vainement l'orgueil de ses appas :
La volupté l'anime, & non pas la tendresse.
Il fuit des faux plaisirs la coupe enchanteresse.
Eh ! seroit-il séduit par cet art imposteur
Qui détruit l'incarnat de la tendre pudeur ?
Que sais-je ! il feint peut-être, & consommant son crime,
De ce piege odieux je deviens la victime.
Hélas ! puis-je ignorer les préjugés cruels
Dont, pour mieux nous tromper, se servent les mortels ?

Ils n'ont que du mépris pour un ſexe timide
Dans leurs plus vifs tranſports l'impoſture les guide.
S'ils baiſſent devant nous leurs fronts humiliés,
Si dans leurs vains ſerments ils tombent à nos pieds
C'eſt pour mieux ſignaler leur tardive vengeance,
Contens de voir couler les pleurs de l'innocence.
Hélas, n'ont-ils pas mis dans le rang des vertus
Le courage féroce & ſes cruels abus,
Et la gloire ſanglante, & l'ardent fanatiſme,
Et la ſoif des combats, qu'ils nomment héroïſme!
Qui d'eux, en s'érigeant une divinité,
A dreſſé des autels à la fidélité?
S'ils aiment, les ingrats, dans leur ſubtile adreſſe
Ils cherchent à ſurprendre un moment de foibleſſe.
Leur vanité triomphe. . . Injuſte que je ſuis!
Où mon eſprit s'égare & cherche des ennuis!
En ce vallon paiſible il va bientôt ſe rendre:
S'il eſt poſſible, hélas! je le verrai plus tendre.
Enfin, je le verrai... j'éprouvai mille fois
Qu'auſſi-tôt qu'il approche & que je l'apperçois,
Un doux calme renaît dans mon ame agitée;
J'efface toute plainte, & d'amour tranſportée,
J'oublie & mes douleurs & mon reſſentiment;
Je ne ſais qu'être heureuſe auprès de mon amant.
Cependant ſi, tandis que mon amour l'excuſe,
Il trahiſſoit un cœur qu'un tendre eſpoir abuſe;
Si dans les bras d'une autre... arme toi, ciel vengeur;
Que l'univers entier reſpire ma fureur!
Qu'il périſſe!.. Que dis-je! arrête-toi, vengeance!
Que ces vœux effrayans meurent dans le ſilence.
O terre! n'ouvre point tes gouffres ſous ſes pas!
Laiſſe ce monſtre en paix... & qu'il ne meure pas.
Qu'il vive, qu'il commette encor de nouveaux crimes!
Qu'il arrache des pleurs aux crédules victimes!
Si le ciel irrité ſur lui lance ſes feux,
Qu'une autre infortunée enfante de tels vœux!
Mais mon œil l'apperçoit... D'une courſe légere
Il franchit le ſommet de ce mont ſolitaire.
Ses regards inquiets tombent de toute part;
Il me voit... il ſourit... Ah! j'entends ſon regard.
Aux tranſports les plus doux quand mon ame eſt en proie,
Dieux! ranimez mes ſens... Je ſuccombe à ma joie.

BONS ROIS.

Un homme du ſeizieme ſiecle avoit mis dans la rondeur d'un denier les noms de tous les bons princes anciens & modernes : il y avoit encore de la place.

Je voudrois que l'on renouvellât de nos jours cette imagination plaiſante, qui a du ſel, & qu'on fit de ce beau denier une monnoie courante.

Le réſultat de l'hiſtoire ancienne & moderne tiendroit, pour ainſi dire, dans cet étroit eſpace. Quel laconiſme philoſophique !

O denier couvert du nom des bons rois, tu effacerois à mes yeux les plus beaux quadruples, & je te porterois à ma boutonniere !

Mettons nous tous enſemble à compoſer ce rare denier. Récapitulons, & voyons les noms qui ſeront admis, les noms qui ſeront rejettés. Cet ouvrage ne ſera pas volumineux ; mais combien il demande un eſprit juſte, éclairé !

J'aime ces belles paroles de Monteſquieu : *La clémence eſt la qualité diſtinctive des monarques ; les monarques ont tant à gagner par la clémence, elle eſt ſuivie de tant d'amour ; ils en tirent tant de gloire, que c'eſt preſque toujours un bonheur pour eux d'avoir occaſion de l'exercer.*

Ne tardons pas, mes amis, à frapper notre rond denier ; qu'il devienne la médaille de la poſtérité ; qu'il nous tienne lieu de ces bronzes que l'antiquaire oiſif accumule, & qui offrent les phyſionomies dures de ces rois méchans, dont le genre humain ne fut ſoulagé que par la bienfaiſante faux de la mort.

HOSPITALITÉ.

CHEZ les anciens Romains, on entroit dans une maiſon comme on entre dans un temple ; on alloit s'aſſeoir à la table, on y mangeoit : le maître ſe levoit pour vous recevoir. Dès-lors on étoit dans un aſyle ſacré ; l'hôte vous auroit reconnu pour ſon plus cruel ennemi, qu'il n'eût point violé la loi de l'hoſpitalité. Chez les Indiens, on voit à-peu-près la même choſe. Cette coutume a je ne ſais quoi de noble & d'attendriſſant, qui rend l'enfance des ſociétés bien plus touchante que leur âge mûr. Quel uſage plus ſimple & plus auguſte des biens qu'a diſpenſé le Créateur ? Et que repréſentent nos auberges ſemées ſur les routes, en comparaiſon de ces inſtitutions pieuſes, qui étoient, pour ainſi dire, ſous l'œil des dieux ?

Je trouve encore chez les anciens une choſe admirable & que je ne vois nulle part ; c'eſt la *couronne civique*, donnée à celui qui ſauvoit la vie à un citoyen. Quoiqu'on ſoit aſſez heureux de faire une pareille action, & qu'elle porte ſa récompenſe avec ſoi, c'étoit une belle couronne à porter que celle-là.

GEORGE DANDIN.

J'AI vu aujourd'hui la repréſentation de *George Dandin* par les comédiens ordinaires du Roi. Cette comédie pouvoit n'être pas licencieuſe du temps de Moliere ; mais aujourd'hui (j'en appelle au commentaire public du partere & des loges) c'eſt bien la piece la plus indécente, la plus ſcandaleuſe que

la corruption raffinée puiſſe offrir pour enhardir le crime d'adultere, & ridiculiſer l'honnête-homme trompé.

Don Japhet d'Arménie, vieille ſcaronade, du moins ſcandaliſé ; mais ici tout le partere complice applaudit à la perfidie ingénieuſe de l'épouſe, & ſemble être de moitié dans ſes ſtratagêmes pour rire & ſe moquer de l'époux.

George Dandin me paroît une des pieces à proſcrire du théatre, ſi l'on ne veut pas que l'adultere ſoit regardé publiquement comme une gentilleſſe, puiſqu'on oſe en donner des leçons auſſi peu équivoques ſur la ſcene françoiſe qu'on dit épurée, & que le *Mercure* la proclame comme une école de mœurs.

Moliere ceſſe ſouvent d'être philoſophe, pour mettre les rieurs de ſon côté : il fait tomber alors la plaiſanterie ſur des choſes ſérieuſes ; mais il n'y a rien de ſi ſacré qu'on ne puiſſe tourner en ridicule. Il n'y a de rire doux & profond que le rire que la morale avoue ; &, que ce mot ici n'effarouche point, la morale eſt gaie & ſuſceptible d'être revêtue des plus brillantes couleurs : elles ſeront toujours plus durables que celles dont on pare le vice.

Heureux donc Moliere, heureux ce grand homme ! ſi toutes ces pieces reſſembloient au *Tartuffe*, à l'*Avare*, au *Malade imaginaire* ; ſi à la peinture vivante & agréable des caracteres il avoit ſu unir plus conſtamment le talent d'enflammer notre amour naturel pour la vertu, & d'augmenter notre horreur pour le vice ; ſi au bon ſens & à la profondeur de ſes obſervations il avoit ſu joindre l'art de perfectionner la ſcience des mœurs !

Après la repréſentation de *George Dandin*, l'on

a annoncé *Phedre* pour le lendemain. Je ne ſaurois m'accoutumer à la paſſion inceſtueuſe de Phedre, revêtue des plus brillantes couleurs. Cette déclaration d'amour, faite à ſon beau-fils, doit enflammer les joues de la pudeur, & faire rougir toute perſonne de ſon ſexe. Ses fureurs, lorſqu'elle apprend l'arrivée de ſon époux, révoltent le ſens moral. Je ne ſais à quoi peut ſervir le tableau de cette paſſion effrénée, expoſée ſans ménagement ſous le regard de tous les âges. A peine les tribunaux admettroient-ils de pareilles images, & on les offre en plein théatre. *Phedre* eſt encore une de ces pieces dont la repréſentation devroit être interdite, parce que les détails du poëte donnent l'idée d'un déréglement qu'il ſeroit mieux de couvrir d'un voile.

Que ne feroit-on pas de la poéſie dramatique, ſi le légiſlateur, plus attentif au choix des ſujets, ſavoit l'employer à propos, s'il livroit au poëte ſes loix, en lui diſant : Colore ces ſaintes effigies de la raiſon publique, & fais que tout le monde les adopte de cœur & d'eſprit ; emploie l'énergie de ton art pour imprimer la dignité à tout ce que doit reſpecter & chérir un peuple !

Alors le poëte, élevé par ce grand objet, enflammé par la beauté du ſujet, rencontreroit les images propres à animer les déciſions de la patrie ; & revêtue de tous les charmes de l'éloquence, la loi utile ſeroit bientôt gravée dans tous les cœurs.

Alors la poéſie théatrale, prenant un ton grave & ſolemnel, s'éloigneroit de ſes formes vicieuſes, & rejetteroit une imitation puérile.

Ces perſonnages antiques & rebattus, qui reviennent pour nous entretenir d'inceſtes & de parricides, feroient place à d'autres qui nous inſ-

pireroient les idées dont nous avons besoin. La poésie d'accord avec la législation, feroit naître certaines maximes fondamentales, certaines notions directrices, qui épureroient le code des loix & les mœurs nationales.

Le propre des beaux arts n'est-il pas de donner à nos idées une tournure plus noble, & à notre esprit un caractere plus relevé? La poésie dramatique n'est-elle pas faite pour développer en nous les idées de l'utile, du beau, de l'agréable, dont nous portons tous le germe? Voilà un emploi digne d'un écrivain.

PHISIONOMIE.

O VISAGE de l'homme, ô miroir plus vrai, plus expressif que son geste, son discours & même son accent! tu peux te déguiser quelquefois; mais tu ne peux éteindre ce rapide éclair qui part de l'ame: il a un cours involontaire, il brille dans les yeux du fourbe même; il le sent, & tire le rideau: il voudroit commander à son ame, mais elle s'est échappée, elle a percé ses enveloppes, elle s'est laissé voir à nu.

Le poëte doit croire à la phisionomie: tout considéré, elle est moins fautive que toute autre apparence. On forme son langage, ses manieres, son ton, son attitude, son style; mais la physionomie, moulée, pour ainsi dire, par le caractere intérieur, est indestructible comme lui.

L'ame imprime à la figure un caractere qu'elle modele à sa façon. Qui ne sait distinguer, dans le feu des yeux & la finesse du sourire, un homme d'esprit

d'un sot ? Celui-ci n'a-t-il presque pas toujours un masque épais qui le fait deviner au premier coup-d'œil ? Souvent une charmante figure ne fait point pardonner & la mal-adresse & la pauvreté de l'esprit. Madame de Sévigné admiroit dans une société un beau garçon qui ne disoit encore mot : il vint à ouvrir la bouche, & lâcha deux ou trois sottises. *Je crus lui voir pousser des cornes au front*, s'écrie dans son style animé la spirituelle femme que je viens de citer.

Quelle est la structure intime & délicate qui fait monter le rouge de la pudeur, l'allume, & lui donne une autre nuance que celle de la colere ; qui nous fait pâlir de joie & de frayeur, qui donne un pleurer doux, un rire amer ? Quels sont les admirables ressorts de ces mouvements ?

Le physionomiste Campanella a fait des observations exactes sur les visages humains. Quand il vouloit pénétrer l'intention de ceux à qui il avoit à faire, il composoit l'habitude de son corps aussi exactement qu'il le pouvoit sur celle de la personne.

En copiant leur geste & leur air de tête, il observoit quel tour d'esprit prenoit alors sa pensée : sa pensée, à ce qu'il prétend, lui représentoit la passion qui animoit ceux dont il imitoit l'extérieur. Sans doute cela ne pouvoit manquer d'être très-fautif ; mais il est sûr qu'il y a un rapport entre le geste du corps & la passion qui domine.

AMOUR.

PASSION définie dans tous les temps, peinte de diverſes couleurs, & encore inconnue, malgré le tableau des plus grands maîtres.

Inſtinct violent qui rompt les plus puiſſantes barrieres ; paſſion excluſive qui méconnoît elle-même ſa fougue & ſon audace.

C'eſt ce qu'il y a de plus fort dans la nature, c'eſt le lévier qui porte le cœur humain à toutes les extrémités.

La force & l'activité de cette puiſſance productrice ne conſultent guere nos loix & nos inſtitutions. La nature lui a confié le dépôt & la garde des générations futures ; elle marche à l'accompliſſement de ſes loix ſouveraines, & les digues qu'on oppoſe à ſon cours ne font que changer l'inſtinct en fureur, au lieu de le détruire.

L'amour imprime à l'ame un nouveau caractere ; elle reçoit par lui une trempe de douceur & d'humanité. Il eſt toujours farouche ou dur l'homme qui s'écarte de ſes plaiſirs. Son cœur qui s'échauffe, ſe durcit ; il n'eſt plus diſpoſé à la compaſſion ; il eſt inacceſſible à la pitié. Voulez-vous voir le dernier terme de l'aviliſſement ? conſidérez dans les ſerrails ces être dégradés ; leur ame eſt mutilée comme leur corps : de tous les eſclaves ce ſont les plus vils & les plus cruels : de tous les ſentimens morts dans leurs cœurs, il n'y reſte que la baſſeſſe, & une rage ſourde qui fermente & s'accroît : ils ne jouiſſent plus qu'autant que les cris & les larmes des victimes ſympathiſent avec l'affreuſe jalouſie qui les ronge : ils ont ſoif des

douleurs d'autrui, pour adoucir les leurs : il faut qu'ils voient des malheureux pour ceſſer un moment de l'être ; ils triomphent, lorſqu'ils écraſent un objet ſenſible, ſous ce même deſpotiſme qui leur a été ſi funeſte.

L'amour produit le plus grand plaiſir qui puiſſe interroger les ſens ; il eſt vif chez preſque tous les hommes ; chez quelques-uns d'entr'eux il monte juſqu'au raviſſement, juſqu'à l'extaſe, juſqu'à la fureur, ſi ce mot peut s'employer pour peindre les tranſports de la volupté ſuprême.

L'amour eſt le roi de l'empire qu'occupe l'imagination ; c'eſt là qu'il regne, qu'il crée ou détruit les objets, qu'il produit des effets extraordinaires. Sans l'imagination qui diviniſe la beauté, l'émotion ſenſuelle, miſe dans la balance, ſe réduiroit à bien peu de choſe.

Le foyer de l'amour eſt au centre de l'homme paſſionné ; mais ſi ce feu qui doit ſe partager entre deux êtres, & ſe jouer entre leur ſurface, ſi ce feu reſte dans le ſein d'une des deux victimes, il brûle, il dévore.

C'eſt le premier mouvement d'une ame tendre & pure : tandis que les autres paſſions concentrent l'homme en lui-même, l'amour le fait vivre dans un autre, éteint le farouche intérêt perſonnel, pour lui révéler les jouiſſances que donne le plaiſir de ſervir ce qu'on aime.

La débauche eſt née de l'ennui, du vuide de l'ame, de l'égoïſme, de l'impoſſibilité de s'occuper, de concevoir de grandes idées & des ſentimens nobles. L'amour qui eſt ſon contre-poiſon, eſt compagnon de la force, du courage, des grandes entrepriſes, & l'on compte peu d'hommes de génie qui n'aient laiſſé dans leurs écrits quelque

quelque trace de la douce flamme qui les a soutenus dans leur carriere.

Cette sensibilité précieuse ; ce besoin d'aimer, qui anime & vivifie tous les êtres, est une vertu ; car en nous détachant de nous-mêmes, elle nous accoutume à nous attacher davantage aux autres : elle affoiblit l'orgueil & adoucit la férocité. Le bien constant que cette passion procure, fait excuser les accidents qu'elle cause. Peut-être qu'au moment de sa plus grande activité elle remplit l'ame toute entiere : mais ce moment de vertige ne dure pas ; l'amour ne peut ni endurcir les cœurs, ni détruire les vertus civiles ; l'amant devient époux, pere, & conséquemment se lie davantage au titre de citoyen.

L'amour communique son sentiment aimable & généreux à tout ce qui le touche ; il inspire des pensées vastes & élevées, & l'on reconnoît jusques dans les écrits qui survivent au trépas, si leur auteur a su aimer ; il s'exhale de ses productions une chaleur douce & pénétrante.

L'amour féconde plus souvent nos vertus que nos vices ; le cœur échauffé s'améliore. Après un court instant de délire, il est formé. L'homme devient plus sensible, plus sage ; il conserve sa bonté, & n'a perdu que quelques moments abandonnés au plaisir.

Le véritable amour n'habite point dans les ames basses & rétrécies, ou il les change bientôt ; mais le plus beau triomphe qu'il remporte c'est de terrasser la débauche, ce monstre qui prend son masque pour avilir nôtre ame, & obscurcir nos meilleures qualités.

Ce qu'il y a ensuite de meilleur dans l'amour que se portent deux êtres, c'est l'amitié, qui nécessairement y demeure comprise. L'amour n'est

respectable & puissant que par elle : par la loi de nature on aime le premier objet dont la vue nous frappe ; mais c'est la réflexion, le sentiment, l'amitié, la confiance enfin, qui nous lient à cet objet. Tout se réunit dans un seul & même foyer : sans cette affection sentimentale, le feu de la passion physique s'évapore & fait même place au dégoût. De-là vient que la beauté est quelquefois délaissée, & que toute femme, même la plus laide, peut inspirer un sentiment tendre & durable.

VIEILLESSE.

QU'UN financier concussionnaire vieillisse & perde tout le feu de son âpre génie, il n'y a pas de mal à cela : mais figurez-vous Newton retombant en enfance, & n'ayant plus la moindre idée des vérités sublimes qu'il a découvertes ; quelle humiliation pour la nature humaine !

La vieillesse, ôtant aux organes leur force & leur ressort, change du moins en mort douce & tranquille, ces morts douloureuses & violentes, où la vie lutte avec effort contre la destruction, où la convulsion naît de ce combat terrible. Il n'en est plus ici : c'est un flambeau dont la lumiere tremble, vacille, s'évapore & s'éteint.

La nature, à notre insu, fait nous résigner, & nous facilite ce passage par des gradations lentes & imperceptibles. L'habitude de vivre éloigne l'idée de la fin de sa carriere ; on y touche, & l'on croit avoir encore un long espace à parcourir. L'espérance même devient plus vive à mesure que le terme avance. Un vieillard de qua-

tre-vingt-quinze ans ouvre la gazette, & y lit qu'un homme a vécu cent dix-huit ans, il ſe flatte d'un ſemblable privilége, & il ſe confirme dans cette idée, en liſant, porte cloſe, l'*almanach des centenaires.*

Cependant, ſans la mort qui, douce & charitable, vient délivrer le vieillard de la progreſſion inévitable des loix du mouvement, il ſe trouveroit enſéveli dans ſon propre corps : les canaux qui s'obſtruent, les fluides qui s'épaiſſiſſent, les cartilages qui s'oſſifient, les muſcles qui ſe roidiſſent, le ſang qui ſe deſſeche, tout métamorphoſeroit en ſtatue ce corps autrefois ſi ſouple, ſi flexible ; & ſon ame, rendue captive par le principe terreux de la vieilleſſe, ſoupireroit dans une froide maſſe, & crieroit après ſa délivrance.

Nous ſommes conduits à la vieilleſſe par une pente inſenſible ; nous perdons nos goûts, nous oublions nos beſoins, avec la faculté de les ſatisfaire. Ce qu'on eût regardé dans la jeuneſſe comme des privations, n'en ſont plus alors : le cœur qui déſiroit beaucoup, déſire peu ; il ſe fait un nouveau monde de l'eſpace étroit qu'il occupe ; cet eſpace lui ſuffit. Il lui falloit de vaſtes projets : aujourd'hui une robe-de chambre, le caquet d'une voiſine racontant les nouvelles du quartier, remplacent les deſſeins ambitieux.

Ce que la vieilleſſe a de fatal, c'eſt qu'elle fait entrer dans notre cerveau les idées dont nous étions le plus éloignés ; c'eſt qu'elle éteint en nous le ſentiment, l'amour des nôtres ; c'eſt, diſons le mot terrible, qu'elle nous ôte les vertus qui tiennent à la ſenſibilité.

Quand tu as vu quelque tour du rouage de l'univers, tu as tout vu, dit Montaigne, *la nature*

ne ſait plus que recommencer. Je ne ſais, il y a dans ces mots un arrêt tout-à-la-fois plaiſant & ſolemnel.

La philoſophie que l'on dédaigne dans les années brillantes de la vie, vient offrir les ſecours à la vieilleſſe ; elle eſt ſeule & délaiſſée. Heureux alors le ſage qui a cultivé ſon eſprit ! Il retrouve autour de lui ces jouiſſances que les années n'ôtent point. Pourquoi la plupart des vieillards ſont-ils chagrins & de mauvaiſe humeur ? C'eſt qu'ils n'ont jamais appris à vivre avec eux-mêmes ; ils ne ſe ſont point créé des reſſources pour cet âge rigoureux ; ils ont cru, en amaſſant une grande fortune, avoir pourvu à tout ; ils n'ont travaillé que pour des héritiers avides & ingrats.

L'homme qui a ſu orner ſon eſprit, jouit dans ſa vieilleſſe des fruits de l'étude : preſque tous les gens de lettres terminent leur carriere par des ouvrages gais & plaiſans. Le ſecret de la vie humaine leur eſt, pour ainſi dire dévoilé : ils ſourient du paſſé, & de ces paſſions qui les agitoient ; leur tête, éclairée par pluſieurs faits, devient un creuſet où tout s'eſt épuré ; ils lancent la ſaillie ſur ces mêmes objets qui leur avoient paru ſi graves, ſi importans ; ils ſemblent avoir trouvé la véritable proportion des choſes.

Autant le vieillard qui n'a ſongé qu'à l'or paroît ſtupide & déja enfoncé dans la nuit du tombeau, autant le vieillard inſtruit brille au milieu de ſes nouveaux contemporains : ſon ame, perfectionnée par l'expérience d'une longue vie, ſemble recéler plus de lumiere, lorſqu'elle n'a plus qu'un pas à faire pour entrer dans le ſéjour de la vérité. Il compare deux ou trois générations, il rapproche des époques éloignée ; & s'il ma-

nie encore la plume, la piquante ironie a pris la place de l'aigreur. La critique du jeune homme eſt ordinairement dure, altiere, emportée, celle du vieillard eſt enjouée & légere.

Si l'on étoit ſûr de mourir jeune, on pourroit ſe diſpenſer du ſoin de cultiver les lettres : mais comme on peut vieillir, il eſt important de ſe créer de loin cette inépuiſable reſſource, lorſque le monde nous abandonnera & que nous nous trouverons ſeuls au milieu d'une nouvelle génération.

Que deviennent à ſoixante ans la jolie femme & l'homme à la mode. L'ennui les tue. Entendez cette cenſure amere du préſent, qui cache les regrets du paſſé, & qui accuſe l'emploi d'une vie frivole.

On les fuit, on n'a pas tort. Comment eſtimer un vieillard dont la tête eſt encore vuide après tant d'années, qui n'a ſu rien voir, rien retenir, lorſque le ſpectacle de la nature s'eſt tant de fois renouvellé ſous ſes regards ; qui ne peut pas parler à la génération naiſſante, ni diſtribuer les leçons de l'expérience ? On détourne les regards de cet être malheureux, parce qu'il n'a pas ſu mettre à profit cette foule d'événemens qui ont paſſé ſur ſa tête avec une indifférence honteuſe.

Préparons-nous de bonne heure à la vieilleſſe : que les lettres conſolatrices, les arts, la gaieté, l'amitié embelliſſent l'hiver de notre vie. Douce amitié, c'eſt dans cet âge qu'on ſent ton prix eſtimable ! Heureux qui termine ſa carriere dans les bras de ſon ancien ami !

Si nous avons perdu ce tréſor, créons-nous du moins quelques occupations utiles. La Fontaine repréſente un octogénaire plantant des arbres. Comme cette image eſt touchante !

Mes arriere-neveux me devront cet ombrage,
Eh quoi ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui,
J'en puis jouir demain, & quelques jours encore.....

DE LA CAMPAGNE.

Il n'y a que le charme puissant & secret de la campagne, qui ait un empire constant & universel sur le cœur de l'homme, vainement les créations du luxe voudroient usurper ce pouvoir ; pénibles & apprêtées, imparfaites dans leurs effets, brillantes & froides, elles laissent un vuide qui fait encore soupirer à la suite des efforts, des recherches & des combinaisons des artistes. La campagne simple & magnifique a un trait inépuisable ; ses traits rians se reproduisent à mesure que l'œil les détaille ; ses avantages se multiplient à mesure que l'on apprend à les connoître ; & le cœur que n'a pu remplir le faste des cours, le tumulte des fêtes, les décorations artificielles, repose délicieusement dans les belles & solitaires retraites de la nature.

C'est là que l'homme peut se contempler en silence, jouir de lui-même, apprécier le temps & l'existence, rendre pleins de jours que l'on dépense ailleurs avec une folle prodigalité. Débarrassé du poids importun des affaires, loin de la gêne & de la sollicitude des sociétés, il n'a plus cette inquiétude secrete qui ronge l'ambitieux, poursuivant le fantôme de la fortune dans l'air empoisonné des villes ; il éprouve ce calme, ce repos égal & profond qu'enfante le sentiment de

la liberté ; c'eſt par elle qu'il trouve la richeſſe dans l'aiſance, la ſageſſe dans la modération, le tréſor du temps dans ſon emploi, les jouiſſances enfin ſans repentir.

Malheureux l'homme qui, corrompu par le tumulte des villes, trouve la campagne ſilencieuſe & morte ! A coup ſûr, le germe du bien eſt étouffé en lui. La campagne eſt éloquente pour l'ame ſaine ; elle eſt animée pour le cœur ſenſible ; elle entretient la paix de l'ame, & la rétablit même quand elle eſt troublée ; elle écarte les paſſions orgueilleuſes & petites, tourmente des hommes livrés au tourbillon du monde ; elle calme ces convulſions orageuſes que la cupidité fait naître. La campagne eſt mere des ſentimens honnêtes ; & indépendamment des avantages phyſiques qu'elle procure, tels que les alimens ſains, la tranquillité, la pureté de l'air, qui reſtituent ou entretiennent les forces de la ſanté, elle a des avantages moraux très-remarquables : les vices honteux s'écartent d'eux-mêmes de ſes aſyles où les bois, la verdure, les prés, les haies fleuries ſemblent enfermer les goûts ſimples & les vertus paiſibles.

La campagne ! Les poëtes l'ont chantée, les peintres l'ont tranſmiſe ſur la toile, les philoſophes l'ont préconiſée ; plus heureux celui qui, amant de ſes attraits, la contemple, ſait jouir de ſes tréſors divers, & conſerve ſes mœurs pures, en reſpirant l'air balſamique des fleurs, & en foulant chaque matin les plantes odoriférantes !

Qui n'a ſenti le beſoin de la viſiter, du moins à la renaiſſance des beaux jours, quand le verd tendre des gazons, le premier chant des oiſeaux, les rayons plus actifs du ſoleil, hâtant la végétation, appellent l'être le plus indifférent pour

admirer la main agiſſante & cachée, qui étend l'herbe touffue, développe les germes, pare les ſommités des arbres de boutons déja impatiens de s'ouvrir, & qui vont jetter bientôt à travers le feuillage, les fleurs & les fruits!

O tableau enchanteur! ô ſpectacle plus intéreſſant que tous ceux que l'art pourroit offrir! Qu'il eſt doux d'aller cueillir le premier bouquet de violettes le long du ruiſſeau ſerpentant ſur la pelouſe, & d'appercevoir, le pied mouillé par la roſée fraîche & brillante, dans cette aurore d'un beau jour de printemps, la ſuite des beaux jours qui doivent naître encore & perpétuer les plaiſirs innocens de l'homme.

C'eſt à la campagne que les écrivains acquierent plus de nobleſſe & d'élévation dans les idées, deviennent plus forts & plus touchans; c'eſt là que ſe compoſent les ouvrages généreux, c'eſt-à-dire, ceux qui embraſſent le plan de la félicité publique. A la campagne on ſonge néceſſairement à la plus nombreuſe portion du genre-humain; on la voit, on l'a ſous les yeux, on l'apperçoit courbée ſous le travail & exerçant les arts de premiere néceſſité, ces arts primitifs qui réveillent & rappellent toujours des idées ſimples, génératrices des grandes idées; tandis que dans les villes les arts, trop raffinés peut être de nos jours, tombent dans les formes minutieuſes, & n'ont d'autre but que de récréer un inſtant l'œil dédaigneux des riches.

Dans les cités populeuſes, on écrira les romans voluptueux, les petits vers élégans & légers, les comédies maniérées; mais l'*Hiſtoire naturelle*, l'*Emile*, l'*Hiſtoire du commerce des deux Indes*, toutes ces grandes compoſitions qui honorent notre ſiecle, ſemblent avoir été tracées ſous le

point de vue des hameaux & de la cime vacillante des forêts ſéculaires.

Les villes offriront-elles jamais dans leur uniforme enceinte ces ſcenes raviſſantes qui prêtent tant au pinceau du poëte, & non moins à la méditation du philoſophe, lorſque les nuages colorés ſe fondent & ſe marient avec la tête arrondie & ſuperbe des arbres les plus élevés, lorſque les rayons qui s'échappent en traits étincelants, étalent, par leur prodigieuſe réfrangibilité, ce que l'aſtre du jour a de plus pompeux & de plus éblouiſſant; quand la lumiere, devenue plus ardente, transforme tout-à-coup un payſage en un autre payſage, tant ſa teinte eſt chaude & vigoureuſe; quand les lieux, en ces trop rapides inſtans, ſont métamorphoſés à l'œil même du propriétaire qui s'en étonne, & ne reconnoît plus l'endroit qu'éclairoit, le matin, le doux & paiſible rayon de l'aurore, tant la magie des couleurs eſt vive & frappante, tant elle imprime aux mêmes objets une diverſité magnifique & non moins admirable!

Et le ſoir, quand le lac paiſible répete le front de la lune, ſa lumiere argentée & le brillant des étoiles; quand les nuages légers qui l'environnent, paſſent en mobiles images dans le miroir des eaux, ſous les pieds du contemplateur; qu'il entend dans le lointain le cri prolongé de quelqu'oiſeau nocturne; qu'il voit le flot tremblotant, mais uni, reproduire le payſage frais d'alentour; dans quel lieu rencontreroit-il un repos plus abſolu, une paix plus douce? où éprouvera-t-il mieux le ſentiment voluptueux d'une rêverie indéterminée?

Et le matin, quand l'athmoſphere s'épure, que les nuages qui s'argentent ſont épars ſur l'hori-

zon comme des flocons de laine, qu'il voit le laboureur déja dans les champs, peser sur le soc, briser la mousse & diriger le sillon droit & profond, d'où sortiront les épis dorés, ne sourit-il pas de joie devant les germes de la fécondité, confiés au sein maternel de la terre ?

Aveuglement insensé ! Ce cultivateur qui, par un travail journalier & renaissant, fait sur la nature les plus nobles conquêtes, qui, créant les objets de premier besoin, contribue plus qu'un autre citoyen à la splendeur, à la prospérité, à la force, à la vie de l'état, humilié par l'arrogance oisive & insolante, voit ses mains laborieuses qui conduisent le soc de la charrue, & manient la beche nourriciere, avilies & reléguées dans la derniere classe de la société. Et sans ces mains couvertes de durillons, la disette, la pauvreté, la famine & la douleur dévoreroient jusqu'aux grands dans leurs palais de marbre. Mais telle est l'incroyable injustice, ou plutôt l'extravagance de l'homme, qu'il suffit de lui être utile, pour démériter à ses regards !

Le travail manuel, premier exercice de l'homme, occupation sacrée des anciens patriarches, ordonné par Dieu même, le travail (1), seule puissance sur la terre qui remue & vivifie la matiere oisive, est regardé, de nos jours coupables, comme un emploi avilissant ; tandis que le financier tortionnaire, le guerrier cruel, le citadin indolent osent prendre le pas sur l'homme qui, donnant à la seve son premier mouvement, a dans sa tête plus d'observations justes,

(1) *Ne oderis laboriosa opera & rusticationem creatam ab Altissimo.* Ecclesiast. chap. VII, ℣. 16.

& dans son cœur plus de vertus hospitalieres, que ceux qui le regardent avec dédain : dédain qui ne peut être ici payé que par le mépris ; car ce dédain doit être considéré avec juste raison comme le dernier terme de la démence humaine. Le cultivateur qui réclame seulement l'égalité, ne va point mendier un emploi à la porte d'une vile courtisane, ni s'exposer au rire insultant d'un commis, insidieux distributeur des graces qu'il fait acheter par une entiere dégradation ; il sait que la terre le nourrira, & il s'attache à ses mamelles. Eh ! qu'opposeront les êtres superbes & vains qui, parés des livres du luxe & leurs éternels esclaves, osent se croire au-dessus de lui, qu'opposeront-ils hélas ? On ne le sait que trop par l'expérience ; des inutilités, des vices & des crimes.

Les écrivains philosophes n'ont point partagé ce dédain arrogant, crime de l'opulence ; ils ont tous dit d'une voix unanime : *Honneur immortel à la sainte agriculture !* Ils l'ont vénérée constamment dans leurs écrits ; la charrue fut pour eux un objet sacré. Ils ont félicité les rois de la toucher avec pompe & solemnité dans telle fête annuelle. Virgile, à la cour d'Auguste, a décrit la herse, le hoyau, la beche, le rateau & les orillons du soc qui rangent également la terre des deux côtés ; & tous les écrivains que j'ai appellés *généreux*, ont préféré dans leurs chants les instruments de la rustique simplicité à tous ces ornements du luxe & de la faveur, que la corruption des mœurs & des arts pouvoit offrir.

A mesure que la race humaine sera plus éclairée, ils seront plus estimés, ces interpretes sensés de la voix publique ; eux qui osent célébrer de tout leur pouvoir les travaux des agriculteurs ;

eux qui ont reſtitué la nobleſſe à l'homme aux cheveux blancs, qui, pendant ſoixante années, a procuré à ſes ſemblables le vêtement & la ſubſiſtance, & qui, pour ſurcroit de bienfait, a donné à ſa patrie, dans ſes propres enfants, des ſoldats robuſtes & dociles. Cômment, après tant de ſacrifices, de travaux & de fatigues, cet homme de la campagne ne repréſenteroit-il pas aux yeux du philoſophe le véritable Athlas, ſoutenant tout le fardeau du globe ſur ſes épaules de payſan ?

Triſtement enchaîné dans la capitale, où le ſort, hélas! m'a fait naître, je ſalue de loin la campagne : mais je demande à mon imagination les jouiſſances que le feſtin m'a refuſées ; je me dédommage de ſes rigueurs, en me rendant propriétaire, à ma fantaiſie, des lieux que je fréquente. Lorſque je m'échappe de l'atmoſphere qui m'environne à Paris, une fois ſorti de ſes triſtes barrieres, je goûte plus vivement le plaiſir après lequel j'ai long-temps ſoupiré. Les princes me cedent alors leurs domaines & leurs héritages. Les bois, les routes, les forêts m'appartiennent ; les eaux limpides du riant Chantilly (1) coulent, écument, jailliſſent ſous ma loi ; je parcours le *Hameau* (2) : tant que ma vue peut s'étendre,

(1) Lieu que j'ai viſité tous les ans pendant plus de vingt-cinq années.

(2) Jolie création, pleine de graces, de détails piquans & négligés ; c'eſt une féerie champêtre ; on y ſourit au goût, & l'on eſt touché en même-temps de l'art qui a ſi bien ſenti & reſpecté la nature. Quand le *Hameau* eſt illuminé le ſoir d'un beau jour d'été, rien n'eſt plus pur, plus brillant. J'y ai vu des fêtes enchantées ; & la préſence rare de quelques perſonnages qui

je-jouis, je recule les limites de mes possessions; elles ne sont point imaginaires; j'en use autant & plus que le fier possesseur. J'aspire tout l'air qui m'environne; je foule tous les gazons; je mesure de loin la hauteur de tous les arbres; je salue toutes les fontaines; & quand je vois passer la biche légere & le daim fugitif, je me dis: Ils sont à moi; mais je veux les laisser errer librement sous les portiques verds de leurs paisibles habitations, sans les déchirer, par la morsure des chiens féroces, ou les percer de balles meurtrieres.

Egaré sur le soir, un livre en main, qui connoît le plaisir de grimper sur un côteau en cueillant quelques fleurs aromatiques, & si ce n'est pas assez, d'escalader une petite & rude montagne: parvenu là, d'aller s'asseoir sous un bouquet de vieux chênes qui imitent un parasol, d'y respirer un air pur comme la pensée que forme l'innocence; de sentir le charme de se trouver seul, & de laisser ensuite errer ses regards, sur les prairies, les ruisseaux, les chaumieres & les clochers qui forment un tableau varié? Un vent modéré souléve vos cheveux & incline l'herbe touffue; vous vous couchez avec délices sur un tendre gazon; le soleil est à demi-voilé, & sortant de dessous un nuage, il jette des traits de lumiere sur une partie éloignée. Quel coup d'œil! il semble en ce moment que l'univers ne roule

---

se promenoient loin de leurs trônes, ajoutoit encore à la magie du spectacle. Il m'est arrivé plus d'une fois de passer un jour entier dans ce séjour frais, & d'y rêver au doux bruit des eaux. Dans un petit espace ce jardin renferme une foule de beautés riantes & pittoresques. Je remercie bien le Prince qui l'a bâti pour moi.

que pour la paiſible contemplation du philoſophe. Il oublie & l'injuſtice & l'indifférence des hommes. Il eſt loin d'eux ; il lie dans ſa penſée le brin d'herbe qu'il arrache & qu'il ſuce, & le ſoleil qui, penchant ſur ſon déclin, ajoute à la majeſté de ce tranquille horizon. Il eſt ému de la moindre plante, comme du point le plus magnifique de la création ; tout lui paroît marcher de niveau, & ce n'eſt qu'en deſcendant de la montagne, lorſque les ombres grandiſſent & comblent les vallons, ce n'eſt qu'en rentrant à pas tardifs ſous la chaumiere où travaille & gémit l'indigence exténuée, qu'il apperçoit l'inégalité du monde moral, & qu'il éprouve cette mélancolie triſte & douce, qui n'eſt que la ſuite du raviſſement qu'il vient d'éprouver au ſommet de la colline.

Il entre une autre fois dans une forêt ſolitaire ; & ſi le cri barbare de la chaſſe ne raiſonne point pour réveiller en lui des images douloureuſes de meurtre & de carnage, l'inſpiration auguſte le ſaiſit. Cette forêt a quelque choſe de majeſtueux, parce que la nature ne paroît travailler là que pour elle-même, & que rien n'y annonce la main de l'art ; la terre eſt loin de ſon maître, & en paroît plus belle ; les arbres s'élevent, ſe deſſinent fiérement, jettent leurs bras immenſes dans les airs au gré de leur libre-indépendance. Elle ſe caractériſe de toute part avec cette force créatrice que la nature conſerve à toutes ſes productions, quand l'homme n'y a point porté ſon ciſeau, *inſtrument de dommage*, comme le dit mon cher la Fontaine.

Mais ſi l'amant de la campagne & de la nature, dans ſes promenades du ſoir, apperçoit deux jeunes amants qui ſe ſont trouvés, & qui, tout

entiers à eux-mêmes, traversent ensemble les mêmes bocages, il sortira un instant de sa rêverie. Fît-il un poëme épique, il s'arrêtera pour les observer; il sera heureux du bonheur de l'innocence; il resaisira ses adolescentes années; il se livrera quelques instants à de doux souvenirs. Pourroit-il ne pas contempler avec intérêt la jeune beauté hâlée, qui, sous un vêtement simple ou même grossier, n'en a pas moins l'air du contentement? Pourroit-il s'interdire le plaisir furtif de suivre leurs pas, de saisir quelques expressions qui, dans leur rusticité villageoise, n'en rendent pas moins l'accent de la passion & celui du plaisir? En voyant leurs mains pendues négligemment, & leurs doigts déja entrelacés, tandis que d'un pied égal ils marchent dans l'étroit sentier, & touchent de leurs vêtements le bord des haies, au moment que le soleil se précipite au couchant, & pénetre de sa lumiere dorée les antres de verdure, il évitera sans doute de les distraire; il se gardera bien d'interrompre, par un bruit indiscret, ou plutôt sacrilége, le regard rapide & expressif que par intervalles l'amante jette sur son bien-aimé, riant du rire de la joie & du bonheur.

Non, ce n'est point dans les villes que l'amour regne avec tout son empire; un goût passager y prend son nom; c'est dans la solitude, que les traits lancés par la beauté deviennent actifs & brûlans. L'homme amoureux s'enfonce dans les tortueux détours des sombres vallées; c'est dans la profondeur des bois, à l'ombre des forêts, en écoutant le chant des oiseaux, qu'il revoit l'objet dont il est idolâtre; il cherche à être seul alors, parce que son ame est totalement remplie de l'image qui l'accompagne. Dans le tumulte des villes, les goûts

qui se contrarient auroient mis l'âme de cet homme dans une espece d'équilibre, & il n'eût connu qu'un sentiment foible, factice & languissant, au lieu de nourrir dans son ame une sensation forte, profonde & unique.

DE LA CUPIDITÉ.

SONGE.

JE me trouvois dans un bois obscur, ne sachant de quel côté je devois tourner mes pas. Les rayons de la lune, rompus par la voûte d'un épais feuillage, jettoient une pâle clarté qui rendoit les ténebres de la nuit encore plus effrayantes. J'avois la foiblesse d'un enfant qu'on a abandonné dans un désert. Tout me faisoit peur; chaque ombre me paroissoit un fantôme; le moindre bruit me faisoit dresser les cheveux, & je trébuchois à chaque racine d'arbre.

Des êtres aériens, que je ne pouvois ni voir ni palper, se rendoient mes guides sans mon consentement. Ils me faisoient mille contes ridicules, auxquels ils vouloient que j'ajoutasse foi; ils m'engageoient parmi des ronces & des épines; puis insultant à mon ignorance, ils rioient de leur malice & de ma crédulité. Non contens, ils me faisoient passer devant les yeux des bluettes perfides, pour m'étourdir ou pour me désespérer. Je voulois toujours avancer vers une lumiere foible, mais pure, que je distinguois au bout d'une immense allée. Je hâtois mes pas; mais au bout de cette longue avenue, où je croyois tenir la sortie du bois, je ne trouvai qu'un petit espace vide, qui m'offroit une

barriere

barriere impénétrable de bois encore plus ténébreux. Que de pleurs je versai dans cette nuit longue ! L'espérance & le courage ranimerent cependant mon cœur, & la patience & le temps firent luire enfin sur ma tête l'aurore du jour de ma délivrance. Je sortis de cette forêt sombre, où tout m'avoit effrayé, mais pour rentrer dans un autre séjour où tout m'étonna.

J'apperçus de vastes plaines enrichies des dons de la féconde nature ; jamais un aspect aussi ravissant n'avoit frappé mes regards. J'étois las, j'avois faim ; les arbres étoient chargés des plus beaux fruits, & la vigne s'élevant à la faveur de leurs branches, y attachoit ses grappes dorées qui pendoient en festons. Je courus, transporté de joie, pour étancher ma soif, en remerciant dans le fond de mon cœur le Dieu créateur de tous ces biens, lorsqu'un homme singuliérement vêtu opposa un bras de fer à mon passage. Innocent, me dit-il, je vois bien que tu sors de l'enfance, & que tu ignores les usages de ce monde ; lis sur ce portique de pierre ; ses loix y sont gravées ; il faut t'y soumettre ou mourir.

Je lus avec un étonnement inexprimable que tout ce vaste & beau pays étoit ou loué ou vendu ; qu'il ne m'étoit pas permis d'y boire, d'y manger, d'y marcher, même d'y reposer ma tête, sans la permission expresse du maître. Il étoit possesseur exclusif de tous ces fruits que mon estomac à jeun convoitoit vainement ; & dans toute l'étendue de ce globe, je n'avois pas un point pour asyle, pas une pomme en propriété ; tout étoit envahi avant mon arrivée.

J'allois mourir de faim, faute de certaines petites boules de vif argent, fort subtiles à se perdre, que me demandoit cet homme dur pour troquer contre les fruits nourriciers que produisoit la terre.

Je disois en moi même : Cet homme n'a pas plus de droits que moi sur ce terrein ; voilà un tyran assurément : mais je suis le plus foible, il faut se soumettre.

J'appris que, pour avoir quelques-unes de ces petites boules si fugitives, il falloit se mettre une grosse chaîne de fer autour du corps, au bout de laquelle pendoit encore un boulet de plomb, plus pesant au centuple que toutes les petites boules qu'on pouvoit jamais recevoir. En effet, je remarquai que l'homme qui m'avoit arrêté étoit suivant l'ordre. Il vit l'embarras où j'étois, & me dit d'un ton charitablement impérieux : Si tu veux manger, tiens, moi, je suis bon ; approche, mets-toi au cou un anneau de cette grosse chaîne, en attendant que tu y prennes goût. Je mourois de faim ; je ne balançai point.

En me présentant de quoi manger, il accompagne ce don d'une rude chiquenaude sur le bout du nez. Je murmurai beaucoup, & je mangeai de même. Je grondois encore entre mes dents, lorsque je fus fort surpris de voir un autre homme, encore plus chargé de chaînes que le premier, appliquer à celui-ci un large soufflet qu'il reçut humblement en baisant la main qui l'avoit frappé. Il est vrai qu'en même-temps il recevoit beaucoup de ces petites boules de vif-argent, qu'il sembloit idolâtrer.

Oubliant alors mon ressentiment, je ne pus m'empêcher de dire à celui auquel j'étois attaché : Comment, vous souffrez un pareil affront ? Pourquoi cet homme a-t-il l'insolence de vous outrager ? Il me regarda en ricanant, & me dit : Tu as l'air bien neuf, mon ami ; apprends que telle est la mode du pays : tout homme en place qui donne, satisfait toujours & au même instant son orgueil ou sa dureté aux dépens de celui qui reçoit ; mais c'est, comme on dit,

un prêté rendu. Quoique j'enrage du soufflet que je viens de recevoir, je ne fais semblant de rien, par la raison que celui qui me l'a donné en a reçu bien d'autres, & que j'espere moi-même en distribuer un jour tout à mon loisir. Mais, malheureux que je suis! à peine ai-je pu jusqu'ici donner par-ci-par-là quelques misérables chiquenaudes. Quoi! ce langage te rend stupéfait? Pauvre jeune homme! il n'est pas temps encore de t'étonner : oh! tu en verras bien d'autres. Allons, suis-moi.

Je le suivis. Vois-tu, me dit-il, dans le lointain ces montagnes escarpées. L'un de leurs sommets est élevé presque dans la nue; eh bien! là réside l'objet éternel des désirs de tous les hommes; là jaillit d'entre les rochers une fontaine abondante de cet argent subtil, dont je n'ai, hélas! que quelques gouttes. Viens avec moi; franchissons les obstacles, combattons; supporte la moitié des chaînes dont je vais me charger; plus elles seront pesantes, & plutôt nous parviendrons! Oh! si je peux jamais puiser à souhait à cette heureuse fontaine, je te jure que je t'en ferai part.

La curiosité, encore plus que la nécessité fatale où j'étois, m'entraîna sur ses pas. Dieu, quel chemin de fer! quelle cohue! que d'affronts & de peines! Je cachois la rougeur de mon visage sous le poids de mes chaînes. Mon conducteur affectoit une mine riante; mais je le surprenois quelquefois se mordant les levres jusqu'au sang, & se désespérant à voix basse, tandis qu'il me crioit tout haut, *Courage, ami, cela va bien* L'avidité lui donnoit des forces surnaturelles; & comme ma chaîne étoit liée à la sienne, il me traînoit après lui. Nous arrivâmes au pied de la montagne. C'étoit bien un autre tumulte. Les vallons étoient couverts d'une multitude d'hommes qui s'agitoient avec leurs fers, & qui

s'arrachoient avec toute la civilité possible quelques gouttes de ce vif-argent qui s'écouloit de la fontaine.

Il ne me paroissoit guere possible de traverser cette foule impénétrable, lorsque mon conducteur, avec une audace téméraire, se mit à violer le droit des gens. Il frappa à droite & à gauche avec toute la violence de la cupidité; il foula inhumainement aux pieds ceux qu'il avoit renversés. Je sentis, en frémissant, que je marchois sur les entrailles palpitantes de ces malheureux. Je voulois reculer; mais il n'étoit plus temps, j'étois entraîné malgré moi. Nous étions couverts de sang; l'horreur de leurs cris plaintifs & de leurs malédictions me glaçoit d'effroi. Nous parvînmes de cette horrible maniere sur une petite colline; il me regarda d'un œil de complaisance. Nous prospérons, me dit-il; le premier pas est fait, le reste ne doit pas nous effrayer. Vois-tu comme nous les avons fait rouler les uns sur les autres? Ici, c'est autre chose; nous sommes près de la fontaine; il ne faut plus aller si fort; il faut, avec une finesse adroite, étudiée, savoir donner le coup de coude à propos; toujours sans quartier; on n'en abyme pas moins son homme: mais ce qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est le scandale. Tel est l'art du courtisan.

J'avois le cœur trop serré pour lui répondre un seul mot. J'étois stupéfait de me voir attaché à lui: je redoutois à chaque moment qu'il ne voulût me prouver qu'il avoit raison d'en agir ainsi, car il avoit beaucoup d'exemples qui lui sembloient favorables. Quel spectacle! quel tumulte! que de scenes diversement affreuses! Toutes les passions venoient marchander tous les crimes. On n'avoit des vertus que pour les vendre, & sans ce trafic

elles passoient pour ridicules. Un fantôme noir avoit pris le masque de la justice, & remplissoit sa balance sacrée de poids mercénaires. Des hommes encore couverts de la boue d'où ils sortoient, étoient honorés, & insultoient à la misere publique.

D'autres se frottoient le corps avec ces boules de vif-argent, & marchoient la tête levée, l'orgueil dans les yeux, la débauche dans le cœur. Ils s'estimoient supérieurs aux autres hommes, & méprisoient quiconque n'étoit pas blanchi comme eux. S'ils ne donnoient pas toujours des soufflets à ceux qu'ils rencontroient, leur geste étoit une offense, leur sourire un outrage : mais souvent ce vif-argent s'usoit ; & ces mêmes hommes si fiers, si durs, redevenoient bas, soumis, rampans. On leur rendoit alors avec usure le dédain dont ils avoient fait parade ; la rage les transportoit secrétement, & les iniquités ne leur coûtoient rien pour remonter à leur premier état. Il faut avouer aussi que ce vif-argent si funeste leur avoit monté à la tête, de sorte qu'ils en avoient perdu la raison. J'en vis un qui étoit descendu du sommet. Opprimé sous le poids qui l'étouffoit, immobile & comme en extase, il contemploit son corps argenté, & ne vouloit ni boire ni manger. Je voulus l'aider à se relever ; il crut que je venois pour le voler, il m'opposa un poing fermé pour défendre son vif-argent, & en même-temps il me tendit une main suppliante d'un air piteux, me priant de l'assister d'une petite boule, & qu'il mourroit content.

Un peu plus haut, quarante hommes insatiables, à l'œil avide, emportoient dans des tonneaux une quantité prodigieuse de ce métal. Il n'avoit pas été puisé à la source ; il avoit été arraché des mains foibles des femmes, des enfants, des vieil-

lards, des cultivateurs, des pauvres; il étoit teint de leur ſang, & arroſé de leurs larmes. Ces exacteurs avoient à leur ſolde une armée qui exerçoit le brigandage en détail, & pilloit les foyers de l'indigence. Je remarquai que ceux qui poſſédoient abondamment de cette matiere n'en étoient jamais raſſaſiés; plus ils en avoient, plus ils étoient durs & intraitables.

Cependant mon conducteur ne voyoit, dans ces objets, que des motifs d'émulation. Allons, allons, me dit-il; tu rêves, je crois, avec ton œil fixe & obſervateur; avançons. Vois-tu à travers ces rochers quel objet raviſſant? Vois-tu couler à grands flots cette ſource éblouiſſante? Elle ſe précipite en caſcades. Ah! courons; je crains qu'on ne la tariſſe. Que de monde ſe la diſpute! Mais en même-temps prenons garde à nous, nous n'y ſommes pas encore; les derniers pas ſont les plus dangereux. Combien, faute de prudence, ſont tombés du faîte dans l'abyme! En y renverſant les autres, garantiſſons-nous d'une chûte horrible; il faut profiter habilement des malheurs d'autrui. Viens, j'ai découvert un chemin qui nous conduira plus ſûrement au terme déſiré.

En me parlant ainſi, il me conduiſit par un petit ſentier que peu de perſonnes oſoient ſuivre; c'étoit une eſpece d'eſcalier tortueux, étroit, percé dans le roc, & couvert en voûte. Nous avançâmes quelque-temps; mais bientôt le chemin ſe trouva barré par trois figures du plus beau marbre blanc. Il n'y avoit que leur blancheur éclatante qui pût détourner l'eſprit de l'idée de chair, tant elle étoit exprimée avec vérité & avec grace. Ces trois figures ſe tenoient les bras entrelacés, & unies entr'elles comme pour fermer le paſſage aux mortels imprudens. Elles repréſentoient la Religion, l'Humanité, la

Probité. Au bas étoit écrit : *Ces figures sont le chef-d'œuvre de l'esprit humain ; les originaux en sont dans les cieux. O mortels ! respectez ces images ; qu'elles soient sacrées pour vous , puisqu'elles sont faites pour vous arrêter dans le chemin perfide qui conduit aux abymes. Malheur à qui ne sera touché , & maudit soit à jamais le sacrilége qui osera les endommager.*

Je sentis à cette vue une émotion respectueuse, mêlée d'amour. Je regardai mon conducteur, il me parut un instant aussi troublé qu'indécis ; mais ayant entendu des cris sur une nouvelle éruption de la fontaine , son visage se colora d'un rouge noir , il saisit une pierre qu'il détacha du roc. En vain je cherchois à l'arrêter ; il brisa ce monument sacré avec une fureur impie , & passa outre sur ses débris. Mes efforts redoublés & contraires aux siens, briserent enfin la chaîne odieuse qui m'attachoit à ce monstre. Va , lui dis-je dans mon indignation, homme effréné , va , cours satisfaire ta cupidité ; la foudre de la justice divine est prête. . . . . Il ne m'entendoit déja plus ; je le suivis des yeux : le malheureux , égaré par son forfait , en voulant puiser trop avidement dans cette fontaine funeste , s'y précipita en aveugle. Emporté par le torrent dont il avoit fait son dieu , il fut brisé sur les pointes des rochers , & son sang en rougit pour quelques momens l'éclatante blancheur.

Et moi , saisi , tremblant , je contemplois ces débris adorables , épars sur la terre , craignant de les fouler , n'osant faire un pas. Des larmes d'affliction ruisseloient de mes yeux ; je regardois le ciel , les mains jointes , le cœur navré de douleur , lorsqu'un pouvoir divin les rassembla tout-à-coup , aussi belles , aussi majestueuses , aussi touchantes qu'auparavant. Je me prosternai devant ces effi-

gies sacrées. Pompeuses, inébranlables, elles ne seront jamais détruites par la main du sacrilége & de l'impie.

GESTE.

Le geste qui est la voix du corps entier, a une expression que l'accent n'a point. Le geste parle avec une précipitation & une énergie qui rendent quelquefois le langage un moyen foible & inutile. Le geste de la colere, le geste de la frayeur, le geste du suppliant terrassent l'ame, tant ils la pénetrent. L'animal est saisi d'effroi à un geste menaçant ; & ce que la parole n'a jamais su faire, un geste l'exécute en un clin-d'œil : c'est la langue universelle, qui frappe également tous les habitants de la terre.

Le geste est net, jamais équivoque ; il ne ment point. Il peut être fin, subtil, ingénieux. Les anciens, qui connoissoient son pouvoir, ont excité, au moyen de leurs pantomimes, les mouvemens les plus extraordinaires. Les acteurs pantomimes, si on les laisse faire, finiront à Paris, comme chez les Romains, par chasser du théatre tous acteurs parlant & déclamans.

ASTRONOMIE.

Il faut beaucoup raisonner pour vaincre ce témoignage des sens qui semble nous assurer que la terre est immobile, & que le soleil tourne. Ce systême nous rend bien petits à nos yeux, & nous

l'avons adopté, malgré notre orgueil : il faut que nous n'ayons pas pu faire autrement.

Il étoit beau de se regarder comme habitant du premier globe, comme l'unique objet de la création, que je m'étonne que nous ayons consenti à nous rejetter dans un coin de l'univers avec tant d'autres planetes.

Et ce soleil immuable & fixe au centre du firmament, entraînant toutes les planettes qui l'environnent, n'est lui-même qu'un point lumineux du vaste systême de l'univers.

Que l'imagination s'élance vers l'étoile la plus élevée, que delà elle contemple ; elle appercevra encore une voûte plus séduisante & plus profonde. Un nouveau firmament s'étendra jusque dans l'infini, il ne restera au contemplateur que la surprise & l'effroi qui suivent cette admiration.

DE L'INÉGALITÉ

DES TÊTES HUMAINES.

NON, mon cher Helvetius, non, les hommes ne naissent point égaux en génie. Comment peut-on avancer que les hommes ont tous les mêmes dispositions, & que l'inégalité extrême des talens ne dépend que des circonstances, lorsqu'on voit les influences les plus extraordinaires sortir d'une seule tête, lorsqu'un seul homme entraîne des millions d'hommes, lorsque la destinée d'un empire dépend de l'impulsion que lui donne sa main ? Il s'éleve, il s'abaisse, selon que le grand homme se montre ou qu'il disparoît ; il donne à sa nation une supériorité incontestable, ou la fait tomber dans l'obscurité.

Quoi ! il n'y auroit point eu de différence essentielle entre le cerveau d'un Licurgue, d'un Cromwel, d'un Pitt, & le cerveau de tant d'administrateurs ineptes ?

Les tribunaux, les légions, les hommes sont les mêmes ; le chef change, & avec lui la fortune de l'état. La gloire ou la honte des nations est subordonnée visiblement au génie qui leur donne ses opinions, ses idées ; qui leur inspire sa haine, son amour, ou ses préjugés ; qui les entraîne rapidement dans l'abyme, ou les éleve au faîte de la gloire.

Il ne faut qu'ouvrir l'histoire pour être saisi de cette grande vérité, qu'un seul homme influe également sur l'univers & sur les siecles ; qu'il détermine le bonheur ou le malheur des peuples ; qu'il est l'origine des révolutions les plus extraordinaires.

Qui forme l'esprit national ? Quelquefois un seul homme. Un peuple est calme, tranquille ; il est présidé par des hommes sages & timides, une tête audieuse s'élance, allume la torche de la guerre civile, & son génie se montre de niveau à son audace. Voyez les Guises bouleverser la France presque à leur gré ; voyez Voltaire donner à sa nation un langage & un ton dérisoire qu'elle applique à tout indifféremment & aux objets jusqu'alors les plus respectés.

Les grands hommes font-ils les grands événemens, ou les grands événemens font-ils les grands hommes ? Ils ne sont jamais séparés ; mais je crois que c'est le caractere qui est le premier ferment des plus étonnantes révolutions. Voyez ce qu'a fait dernierement Franklin : quatre ou cinq têtes fortes ont préparé l'insurrection générale.

Dans les arts, l'inégalité des têtes humaines est

encore mieux empreinte. Voyez le poëte, le peintre, le statuaire médiocres, qui fatiguent une vie entiere dans les arides combinaisons que leur dicte un esprit froid & rampant : jamais ils ne peuvent s'élancer au delà du cercle étroit que leur traça leur nature ingrate. Avez-vous vu un auteur né sans imagination, en acquérir ? Le sentiment qui vivifie les pieces de théatre a-t-il pu naître dans le sein du poëte qui accumule les tragédies, lorsqu'il est dépourvu de ce tact sensible & profond ? L'on a remarqué avec raison que les esprits médiocres montroient, en paroissant, cette espece de perfection froide qui pose à jamais la borne de leur génie. Ce feu sacré qui manque aux écrits de tant d'académiciens, l'ont-ils reçu sous les voûtes du Louvre, en remplissant les fauteuils où siégeoient Corneille, la Fontaine & Voltaire ? L'esprit d'un écrivain a-t-il jamais changé de forme, même par la plus étroite association ? Les confreres de Montesquieu ont-ils même su le lire & l'entendre ? Quel écrivain ne s'est point annoncé à-peu-près ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il sera dans vingt années ?

Celui qui a du génie, à la premiere brochure, au premier coup de pinceau, en maniant, en détrempant l'argille, annonce qu'il est né pour donner la vie à toutes ses productions.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace,

La nature fait tout ; elle nous donne le germe que nous sommes réduits à développer ; & jamais nos travaux, nos efforts, ne franchiront les limites réelles qu'elles nous a assignées.

Les épreuves d'une estampe qui sont les mêmes, & qui néanmoins ont chacune leur variété distinc-

te, sont l'image de la quantité illimitée des copies qui émanent d'un type commun, d'un principe individuel, essence de la nature, & dont le secret ne peut se montrer à nos foibles yeux.

Il ne faudroit qu'un homme d'un génie nouveau, pour donner peut-être une toute autre direction aux sciences humaines : il iroit chercher au fond de l'abyme où nos yeux ne pénetrent pas; il iroit enlever une idée mere, absolument neuve, qui nous découvriroit un monde inconnu. Attendons ce philosophe : entrevoir sa possibilité est une espece de prédiction qui semble tracée près de l'événement.

Qui sait les révolutions que doivent subir nos opinions si flottantes, si incertaines, tantôt dormant des siecles dans une inertie stupide, tantôt changeant du soir au lendemain ? Cette mobilité annonce que la base vraiment solide n'est pas encore trouvée.

Le coup-d'œil observateur est parti comme un rayon qui se détache du globe lumineux & qui va se briser par sa réfrangibilité sous toutes les couleurs possibles.

Un homme pense, & la foule des raisonneurs saisit sa pensée, la travaille, la pétrit, la tourmente, à peu-près comme un lingot d'or qu'une main ouvriere divise & fait passer par tous les trous d'une filiere. Hippocrate, Aristote, Bacon, Montesquieu n'ont-ils pas donné leurs idées au genre-humain, & sans eux ces idées ne seroient-elles pas encore à naître ?

L'homme de génie ne se distingue-t-il pas au premier bond ? Sa phisionomie le caractérise. Il est des hommes en qui l'ame ardente desséche & ruine le corps : leur sang qui bouillonne, tient leurs fibres extrêmement tendues, & il faut que le ressort des vaisseaux cede à cette activité; elle éteint la vie

ou la raison : ainsi le génie touche plus à l'imbécilité, c'est-à-dire, à la cessation totale de ses fonctions, que l'esprit vulgaire de l'homme qui traîne ses années avec les lumieres communes.

On paie ordinairement cher ce présent des cieux; & si ce n'est la nature, c'est la tyrannie & l'orgueil des hommes, qui en exigent l'intérêt.

L'homme de génie est tellement le fils privilégié de la Nature, & non des circonstances, que le feu qui le tourmente est un despote : il commande & ne veut point être servi à demi; il veut toutes les heures; il a semblé dire à certains écrivains : *Je ne me contente pas du temps que vous croyez avoir de reste; vous n'aurez que celui que je vous laisserai.* Alors il fait disparoître la ressemblance ordinaire qui se trouve entre les hommes : il fait d'un écrivain un être à part; le temps semble avoir pour lui seul des ressources extraordinaires; il brille dans un court espace de la vie; il n'existe qu'un instant, & il éclaire des siecles.

On prononce soi-même & fréquemment contre le systême de l'égalité des esprits. En rencontrant cette espece d'hommes que l'indifférence & l'oisiveté condamnent à une éternelle enfance, le philosophe, occupé de l'idée universelle & utile, n'est il pas tenté de dire : Est-ce là mon prochain? Que de fois il a occasion de répéter ce mot tout bas! On le suspecteroit orgueilleux. Non : c'est une pensée involontaire, que la force de la situation lui arrache.

L'inégalité des esprits, visiblement empreinte dans l'exercice de tous les arts, prouve qu'il n'y a point de regle dans aucun art; car s'il n'étoit pas asservi au coup-d'œil du génie qui subordonne tout, un ouvrage ne feroit plus qu'une opération mécanique, dont les effets seroient toujours cer-

tains. La page des exceptions eſt toujours infiniment plus ample que celle des regles. C'eſt un tact fin & profond, qui découvre l'exécution dans le plan.

Il y a des ouvrages ingénieux, bien écrits ; mais nulle élévation, rien de mâle, rien de penſé : l'auteur plaît à l'eſprit, & ne dit rien à l'ame. Mais lorſque vous liſez tel autre auteur moins poli & plus animé, vous dites auſſi-tôt : Il eſt vivant. Vous voyez ſon front, vous entendez ſon accent ; ſon élocution vous pénétre ; il marche, il vous entraîne ; vous ne le quittez point, & vous devenez enthouſiaſte, parce qu'il vous a appris à penſer comme lui.

Le ſyſtême de l'égalité des eſprits a été imaginé dans un ſiecle de Sybarits, où la converſation donnant une couleur preſque égale à tous les hommes, on avoit intérêt de détrôner le génie. Comme on ne veut point des paſſions extrêmes, on n'a pas voulu reconnoître les touches fortes & prononcées : on a préféré un coloris menteur à la phyſionomie des choſes. On a créé le mot *goût*, qui n'eſt que l'art de parer les petits objets ; mais on a proſcrit la nature, parce que c'eſt un mot qui ne doit pas être entendu. Tous les grands traits ont dû paroître exagérés ; mais celui qui juge ſon ſiecle, comme il juge l'inſtant qui s'écoule, décidera que le ſyſtême de l'inégalité des eſprits ne pouvoit être adopté que par une claſſe d'hommes qui, payant des maitres de toute eſpece, & livrés à un intariſſable babil, ont penſé que l'argent & une bonne table pouvoient naturaliſer en eux toutes les idées. On s'eſt rejetté commodément ſur la faute des circonſtances, & l'amour-propre a dit : J'aurois été un Turenne, un Michel-Ange, un Corneille, un Sully, ſi le ſort m'avoit mis à ma place. Que ce ſyſtême eſt conſolant !

MAL PHYSIQUE.

Soixante mille hommes font écrafés fous les ruines de leur ville par un tremblement de terre. Ce tableau fait frémir : mais lorfque nous avons payé le tribut de la pitié aux infortunés qui ont péri, en examinant de plus près cet horrible défaftre, nous appercevons qu'il ne differe des calamités ordinaires de la vie que par le nombre. La mort n'eft pas plus horrible à chacun en particulier, que celle qui furprend un feul homme frappé fubitement par un accident imprévu.

Périr avec le globe, ou périr feul dans une fête publique, c'eft tout égal pour celui qui expire.

Chaque être ne porte exactement que le fardeau de fa douleur : il n'a pas été plus cruel pour tous de périr enfemble, que s'ils fuffent morts les uns après les autres. Ils devoient expirer dans le cours de quelques années, ils font morts le même jour : voilà toute la différence.

Tel qui s'eft vu languir dans un lit douloureux, au milieu de fa famille, a plus fouffert que celui qu'un inftant fatal a privé de la vie.

Il a plu à la Providence de hâter & de joindre plufieurs trépas : mais ce n'eft toujours, dans ce tableau vafte & défaftreux, qu'un homme qui expire.

Voilà les réflexions que la raifon fuggere ; mais l'inftinct repouffe cette froide confolation, & multiplie fes douleurs d'après le nombre des victimes & le genre affreux de leur trépas.

LIBÉRALITÉ.

Il y auroit un beau livre à faire sur l'emploi de la libéralité.

La libéralité n'est pas une vertu absolument rare; car tous les hommes opulents dissipent leurs richesses, & plusieurs les prodiguent. Les uns bâtissent des édifices; les autres donnent des fêtes; ceux-ci décorent des villes : mais au milieu de ce somptueux étalage, les habitants languissent & sont mal à leur aise. La libéralité judicieuse, éclairée; voilà ce qui est rare.

La libéralité, quand elle est bien exercée, donne un air de véritable grandeur à celui en qui elle se trouve. On doit l'honorer comme un arbre qui donne ses fruits, ou comme ces fleuves qui répandent par-tout le principe de la vie & de la fertilité.

Quand Tibere accordoit une gratification à un homme, il lui faisoit compter la somme en sa présence.

Un Archevêque arrive à minuit auprès de Bordeaux : il veut traverser la Garonne; point de bateliers sur ses bords. On crie, on appelle; l'un d'eux accourt nu en chemise, & manifeste son zele. Qu'on donne un louis d'or à cet homme, dit l'Archevêque. Eh! Monseigneur, reprit le batelier, seulement douze francs; mais donnez-les-moi vous-même.

BASSESSE.

COMMENT appellerez-vous ce vice trop commun de nos jours, & si familier aux grands, qui rassemble toutes les couleurs du mensonge & de la perfidie ? Il consiste à caresser quelqu'un quand on en a besoin, à faire servir ses talens à nos desseins, à nos vues, à nos entreprises ; à paroître l'honorer, à reconnoître son mérite, à le lui témoigner, tant en public qu'en particulier : mais après toutes ces démonstrations extérieures, le prôneur intéressé vous lâche, vous éconduit, vous méconnoît, parce que votre talent ne lui est plus nécessaire, & que vous avez cessé d'être utile à son avancement ou à son ambition.

Ce passage subit de la cajolerie à l'indifférence est une bassesse bien révoltante ; c'est pis que de l'ingratitude, en ce que ce vice réunit l'orgueil hautain, le mépris de son bienfaicteur, l'oubli des promesses & de toute pudeur. Et ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que le front du courtisan capable d'une telle lâcheté, ne sait point rougir en votre présence, & qu'il vous adresse la parole comme à un homme qu'il a connu autrefois.

De toutes les épreuves douloureuses que le cœur humain puisse essuyer, celle-ci a un trait plus amer & plus profond.

Passe encore pour celui qui, embarrassé du choix des voluptés exquises, vous entretient de sa perplexité. A qui parle-t-il de ses projets, de ses terres, de ses châteaux ? Qui consulte t-il sur ses riches ameublemens ? Un homme qui demeure au quatrieme étage. Notre opulent ne manque pas de

lui demander des conseils sur son équipage, ses maisons de campagne, l'embellissement de son hôtel. Ce n'est là sans doute qu'une distraction de sa part; car je ne croirai jamais qu'il ait voulu, pour renfler son style, mettre en parallele sa voiture brillante & l'humble fiacre qui attend à sa porte le modeste écouteur.

Le même homme est capable de dire à son fils: Pourquoi recevez-vous votre ami de college? Il est honnête & bien élevé; mais il ne peut rien faire pour vous: rompez la liaison de l'enfance; qu'on ignore que vous l'avez connu; vous ne devez fréquenter que ceux qui peuvent aider à votre avancement.

D'UN MONDE HEUREUX,

SONGE.

Je crus, en rêvant, me trouver dans un temple solitaire: je vis venir à moi une espece de fantôme; mais en s'approchant, sa taille se dessina & devint plus qu'humaine: sa robe tomba majestueusement sur ses pieds; six ailes plus blanches que la neige, & dont les extrémités étoient dorées, couvrirent une partie de son corps: alors je le vis quitter la substance matérielle qu'il avoit prise pour ne pas m'effrayer: son corps se colora comme l'arc-en-ciel. Il me saisit par les cheveux, & je sentis sans effroi que je traversois les plaines éthérées, avec la rapidité d'une fleche qui part d'un arc tendu par un bras souple & nerveux.

Mille monde enflammés rouloient sous mes pieds; mais je ne pouvois jetter qu'un regard ra-

pide sur tous ces globes distingués par des couleurs frappantes qui les diversifioient à l'infini.

Tout-à-coup j'apperçus une terre si belle, si florissante, si féconde, que je sentis un vif désir d'y descendre. A l'instant mes souhaits furent exaucés : je me sentis porté doucement sur sa surface, je fus plongé dans une atmosphere embaumée, & à la naissance de l'aurore je me trouvai assis sur un siege de gazon : j'étendis mes bras en signe de reconnoissance vers l'envoyé céleste : il me montra du doigt un soleil resplendissant, & s'élançant vers lui il entra & se perdit dans son disque enflammé.

Je me levai, & je me crus transporté dans le jardin d'Eden. Tout inspiroit à l'ame une douce tranquillité. La paix la plus profonde couvroit ce globe; la nature y étoit ravissante & incorruptible : une fraîcheur délicieuse tenoit mes sens ouverts à la joie ; une odeur suave couloit dans mon sang avec l'air que je respirois ; mon cœur, qui tressailloit avec une force inaccoutumée, entroit dans une mer de délices ; & le plaisir, comme une lumiere immortelle & pure, éclairoit mon ame dans toute sa profondeur.

Les habitans de ce séjour heureux s'avancerent au-devant de moi : après m'avoir salué, ils me prirent par la main. Leur physionomie noble inspiroit le respect & la confiance : l'innocence & le bonheur se peignoient dans leurs regards ; ils levoient souvent les yeux vers le ciel ; ils prononçoient un nom que je sus depuis être celui de l'Eternel, & des larmes d'attendrissement inondoient leurs paupieres.

Je me sentis tout ému en conversant avec ces hommes sublimes ; leur cœur s'épanchoit avec la tendresse la plus sincere ; & en même-temps la voix de la raison, voix majestueuse & non moins at-

tendrissante, se faisoit entendre à mon oreille charmée.

Je reconnus bientôt qu'une telle demeure ne ressembloit pas à celle que je quittois. Une force divine me fit voler dans leurs bras : je voulus fléchir le genou devant eux ; mais relevé d'une main caressante, & pressé sur le sein qui renfermoit des cœurs aussi nobles, je connus un avant-goût de l'amitié céleste, de cette amitié qui unissoit leurs ames & qui composoit la plus belle portion de leur félicité.

Jamais l'Ange des ténebres, avec toutes ses ruses, n'a découvert l'entrée de ce monde : malgré sa malice vigilante & profonde, il n'a point su verser ses poisons sur ce globe fortuné ; la colere, l'envie & l'orgueil y sont inconnus ; le bonheur de l'un fait le bonheur de tous ; un transport extatique éleve sans cesse leurs ames à la vue de cette main prodigue & magnifique qui rassembla sur leur tête les plus merveilleux prodiges de la création.

L'aimable matinée, de ses ailes humides & dorées, distilloit les perles de la rosée de dessus les arbustes & les fleurs, & les rayons d'un soleil naissant multiplioient les couleurs les plus vives, lorsque je découvris un bois que remplissoit une douce clarté.

Là, des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, envoyoient au ciel des cantiques d'adoration ; ils se remplissoient en même-temps de la grandeur & de la majesté du Dieu qui rouloit presque visiblement sur leur tête ; car dans ce monde innocent, il daignoit se manifester par des traits inconnus à nos foibles yeux.

Tout annonçoit son auguste présence : la sérénité de l'air, le coloris des fleurs, l'insecte brillant, je ne sais quelle sensibilité universelle, répandue dans

tous les êtres, & qui vivifioit les corps qui en paroissoient le moins susceptibles, tout donnoit des marques de sentiment ; & l'oiseau arrêtant son vol au-dessus de leur tête, sembloit devenir attentif aux modulations touchantes de leur voix.

Mais quel pinceau exprimera le front ravissant des jeunes beautés dont le sein respiroit l'amour ? Qui peindra cet amour dont nous n'avons point l'idée, cet amour qui n'a point de nom ici-bas, cet amour, partage des pures intelligences, amour divin, qu'elles seules peuvent concevoir & sentir ? La langue de l'homme se trouve impuissante & muette, & le seul souvenir de ces beaux lieux suspend en ce moment toutes les facultés de mon ame.

Le soleil se levoit ; le pinceau me tombe des mains. O Thomson, tu n'as point vu ce soleil ! Quel monde & quelle magnifique ordonnance ! Je foulois, comme à regret, les plantes fleuries, douées, comme notre sensitive, d'un sentiment vif & prompt : elles s'affaissoient sous mes pas pour se relever plus brillantes, le fruit se détachoit mollement de la branche complaisante ; à peine il humectoit le palais qu'on en sentoit le suc délicieux couler dans ses veines : alors l'œil plus perçant étinceloit d'un feu plus vif, l'oreille étoit plus gaie ; le cœur qui s'épanouissoit sur toute la nature, sembloit posséder & jouir de sa féconde étendue ; le plaisir universel ne causoit le tourment de personne ; l'union multiplioit les délices & l'on s'estimoit moins heureux par son propre bonheur que par celui des autres.

Ce soleil ne ressembloit point à la lueur pâle & foible qui éclaire notre prison ténébreuse ; on pouvoit le fixer sans baisser la paupiere ; l'œil se plongeoit avec une sorte de volupté dans sa lumiere

douce & pure ; elle récréoit à la fois la vue & l'entendement ; elle passoit jusqu'à l'ame. Les corps de ces hommes fortunés en devenoient comme transparens : chacun lisoit alors dans le cœur de son frere les sentimens de douceur & de tendresse dont lui-même étoit affecté.

De toutes les feuilles des arbrisseaux que cet astre éclairoit, s'élançoient au loin des germes de matiere lumineuse, où se peignoient toutes les couleurs de l'iris : son front qui ne s'éclipsoit jamais étoit couronné de rayons étincelans que le prisme audacieux de notre Newton n'auroit point su décomposer. Lorsque cet astre se couchoit, six lunes brillantes flottoient dans l'atmosphere : leur marche, diversement combinée, formoit chaque nuit un spectacle nouveau. Cette multitude d'étoiles qui nous paroissent jettées au hasard, se découvroient là sous leur vrai point de vue, & l'ordre éclatant de l'univers apparoissoit dans toute sa pompe.

Quand sur cette terre heureuse l'homme s'abandonnoit au sommeil, son corps qui ne participoit en rien aux élémens terrestres, n'opposoit aucune barriere à l'ame ; elle contemploit, dans un songe qui tenoit de la vérité, la région lumineuse, trône de l'Eternel, où elle devoit bientôt s'élever. L'homme sortoit d'un sommeil léger, sans trouble & sans inquiétude ; jouissant de l'avenir par le sentiment intime de l'immortalité, il s'enivroit de l'image d'une félicité prochaine plus grande encore.

La douleur, ce résultat funeste de la sensibilité imparfaite de nos corps grossiers, ne se faisoit point connoître à ces hommes innocens : avertis par une sensation légere des objets qui pouvoient les blesser, la nature les éloignoit du péril, ainsi qu'une mere tendre écarte son enfant du fossé, en le tirant doucement par la main.

Je respirois plus librement dans ce séjour de concorde & d'alégresse ; mon existence me devenoit chere : mais plus le charme qui m'environnoit étoit vif, plus mes idées se reportoient tristement sur le globe que j'avois quitté. Toutes les calamités de la race humaine se réunirent comme en un seul point pour affliger mon cœur, & je m'écriai douloureusement : Hélas ! autrefois le monde que j'habite ressembloit au vôtre ; mais bientôt l'innocence, la paix, les plaisirs purs s'évanouirent. Que ne suis-je né parmi vous ! Quel contraste ! La terre qui fut ma triste demeure, retentit sans cesse de cris & de gémissemens : là-bas le petit nombre opprime le plus grand ; le démon de la propriété infecte & ce qu'il touche & ce qu'il convoite. L'or y est un dieu, & l'on fait sur ses autels le sacrifice de l'amour, de l'humanité, des vertus les plus précieuses.

Frémissez, vous qui m'écoutez ! Le plus grand ennemi de l'homme c'est l'homme même : ses chefs sont ses tyrans ; ils veulent tout ployer sous le joug de leur orgueil ou de leur caprice : les chaînes de l'oppression s'étendent, pour ainsi dire, d'un pole à l'autre ; un monstre, prenant le masque de la gloire, a légitimé ce qu'il a de plus effroyable, la violence & le meurtre ; depuis la fatale invention d'une poudre enflammée, aucun mortel n'y peut dire : Demain je reposerai en paix, demain le bras du despotisme n'écrasera pas ma tête, demain l'affreuse douleur ne broiera point mes os, demain les cris d'un désespoir inutile ne sortiront point de mon cœur oppressé, lorsque la tyrannie m'aura plongé vivant dans un cercueil de pierre.

O mes freres, pleurez, pleurez sur nous ! Non-seulement les chaînes & les bourreaux nous environnent ; mais nous dépendons encore des saisons,

des élémens, des plus vils insectes : la nature entiere nous est rebelle ; & si nous la domptons, elle nous fait payer cher les biens que le travail lui arrache. Le pain que nous mangeons est arrosé de notre sueur & de nos larmes ; des hommes avides viennent ensuite, & nous en ravissent une partie pour le prodiguer à leurs complaisans oisifs.

Pleurez, pleurez avec moi, mes freres ! La haine nous poursuit, la vengeance aiguise dans l'ombre son poignard ; la calomnie nous flétrit & nous ôte jusqu'au pouvoir de nous défendre ; l'ami trahi notre confiance & nous fait maudire ce sentiment consolateur, & il faut vivre au milieu de tous les coups de la méchanceté, de l'erreur, de l'orgueil & de la folie.

Dans le temps que mon cœur donnoit un libre cours à ses plaintes, je vis descendre du ciel des séraphins resplendissans, & des cris d'alégresse s'éleverent dans toute la race de ces hommes fortunés. Comme je restois dans l'étonnement, un vieillard me dit : Adieu, mon ami ; l'instant de notre mort approche ; ou plutôt l'instant d'une nouvelle vie. Ces ministres du Dieu clément viennent pour nous enlever de dessus cette terre ; nous allons habiter un monde plus parfait encore..... Quoi, mon frere, lui répondis-je, vous ne connoissez point les agonies du trépas, cette angoisse, ce trouble, cette inquiétude qui accompagnent nos derniers momens ?... Non, mon fils, reprit-il ; ces anges du Seigneur, à une époque marquée, viennent nous enlever tous & nous ouvrir le chemin d'un monde inconnu, mais que nous appercevons par la conviction intime de la bonté & de la magnificence du Créateur, qui n'ont point de bornes.

Tout-à-coup un sourire lumineux brilla sur leurs levres ; leur tête sembloit déja couronnée d'une

ſplendeur immortelle ; ils s'éleverent légérement de terre à mes regards ; je preſſois pour la derniere fois leur main ſacrée, tandis qu'en ſouriant ils abandonnoient l'autre au ſéraphin, qui étendoit déja ſes aîles pour les porter au ciel.

Ils s'envolerent tous à la fois, comme une troupe de cygnes éclatans qui prennent leur eſſor & s'élevent d'un vol majeſtueux & rapide au-deſſus du faîte de nos palais. Mes regards triſtement prolongés les ſuivirent dans les airs ; leurs têtes vénérables ſe perdirent bientôt dans les nuages argentés ; & moi, je reſtai ſeule ſur cette terre magnifique & déſerte.

Je ſentis que je n'étois pas encore fait pour l'habiter ; je ſouhaitai de revenir ſur cette terre infortunée & expiatoire ; & c'eſt ainſi que l'animal, échappé à ſon conducteur & ſorti de ſa loge, revient ſur ſes pas, ſuit les traces de ſa chaîne, baiſſe un front docile & rentre dans ſa priſon. Le réveil diſſipa une illuſion qu'il n'eſt pas permis à la foibleſſe d'une langue indigente de peindre dans tout ſon éclat : mais cette illuſion me ſera toujours chere ; & appuyé ſur la baſe de l'eſpérance, je la conſerverai juſqu'à la mort dans le fond de mon cœur.

VISION.

BRUTUS apperçoit la figure hideuſe de ſon mauvais génie, qui ſembloit lui préſager la perte de cette bataille déciſive où expira la liberté Romaine, & où il tomba ſur la pointe de ſon épée.

Brutus n'étoit ni crédule, ni peureux, ni ſuperſtitieux ; il étoit intrépide & philoſophe, dit Plutarque. Brutus rapporte ce qu'il a vu ; il a vu ce qui

n'étoit pas ; ce fantôme n'exiſtoit que dans ſon imagination échauffée ; & voilà à quoi ſe réduiſent toutes les viſions des ames fortes ou paſſionnées. Le grand Condé vit auſſi un de ces fantômes.

On croit combattre ſon ennemi, embraſſer ſa maîtreſſe, voir des morts qu'on a chéris ; & l'impreſſion ne differe guere de la réalité.

Je me ſuis vu deux fois dans ces inſtans qui forment le paſſage de la veille au ſommeil ; je crus appercevoir des fantômes : ils m'épouvanterent d'abord ; mais un effort de raiſon les décompoſa, quoique lentement, & je connus que mon cerveau, travaillé long-temps de ſa rêverie, les avoit créés. Cette ſituation eſt un phénomene inexplicable, encore plus étonnant que le rêve, & qui redoute la ſagacité des phyſiciens & des métaphyſiciens.

Il y a des ſens internes qui font toute la différence des caracteres. Quand on rêve, que de choſes ne fait-on pas ! quelle richeſſe d'idées & d'images ! On eſt un ſot en s'éveillant ; on ne retrouve plus cette pleine liberté qu'avoit l'ame dans ſes opérations ; on eſt vraiment enchaîné.

Un hébété ſe laiſſa cheoir, on le trépana ; il devint ſpirituel, & fut doué d'une mémoire étonnante. Le ſot ſeroit-il l'homme le mieux portant, & l'homme de génie l'homme le plus infirme ? N'y auroit-il pas un combat entre l'ame & les ſens ? Quand les ſens l'emporteroient, ſottiſe & ſanté ; quand les ſens céderoient, imagination brillante & teint flétri.

Peut-être que l'imagination n'a trop d'empire que lorſque les ſens phyſiques ſont foibles & dépravés. C'eſt dans l'équilibre du ſens intérieur & du ſens extérieur que réſide la ſanté de l'ame.

Si nous ſommes de bonne-foi, nous avouerons que ce qui ſe paſſe au fond de notre ame eſt au-

dessus de nôtre conception ; que nous ne pouvons déterminer quel ressort nous a fait agir plutôt d'une maniere que d'une autre.

APOSTROPHE.

MONSTRE de la guerre ! ta tête est ornée de trente diadêmes ; tu domines l'Europe, un faisceau de sceptres à la main, tu es environné des palmes de la gloire ; on prononce autour de toi les noms imposans de valeur, de fermeté, de patriotisme ; quand tu marches, c'est au bruit d'une musique éclatante ; tu offres à l'œil ébloui la pompe des tentes, les panaches, les aigrettes flottantes, le front resplendissant de l'élite de la race humaine. Je vois l'éclat des armes, la marche égale & rapide de tes coursiers qui hennissent au son des trompettes & des clairons, & dont le pied impatient creuse la terre. Je vois les habits rehaussés de plaques d'or, & les rayons du soleil, qui se jouent au milieu du voltigeant acier : j'apperçois la race choisie des plus beaux hommes, les lauriers qu'ils moissonnent, & qu'ils échangent contre des myrtes aux genoux de la beauté. Mais que fait à mon œil tout cet éclat ? Si ma main souleve le superbe manteau qui te couvre, que verrai-je ?... Des plaies, du sang, du carnage, des blessures hideuses, des corps mutilés, des tronçons d'hommes, les convulsions de la rage, des bouches mourantes, exhalant des soupirs longs & plaintifs, une boucherie humaine ; puis les larmes des épouses, des meres, des enfans, des amis ; l'innocence dans les bras du crime, la pâleur de la famine, & la peste livide, qui fermant le cortege,

livre à la voracité des corbeaux les cadavres épars reſtés ſans ſépulture.

Et malgré ta tête couronnée, & tes cent bras, & tes trophées, & tes bronzes tonnans, & ta formidable puiſſance, & le vil chant de tes poëtes, je n'attacherois pas à ton éclat impoſteur, à ta force exécrable, l'indignation qui ſouleve mon ame! Que me fait ton coloſſe effrayant qui foule le monde? Je ne vois à ton côté que ce glaive exterminateur qui déchire le ſein des nations; je t'accuſe au nom de l'humanité, je te cite à ſon tribunal, je déchire tes manifeſtes; je te repouſſe dans ces ſiecles de férocité, où rien ne diſtinguoit l'homme de la brute; j'appelle ta force un ſacrilege, je flétris tes exploits, & j'éleve l'accent du mépris parmi le chant de tes victoires. La morale des nations eſt faite pour épouvanter l'autorité des armes, pour percer l'atmoſphere qui environne les trônes, pour flétrir l'ambitieux ſous ſes couronnes, pour rendre les uſurpateurs, les conquérans, les rois affamés de richeſſes, auſſi mépriſables qu'ils ſont odieux; pour éclairer l'homme enfin, & ouvrir les yeux de l'univers ſur ce préjugé deſtructeur qui anéantit la puiſſance réelle de l'homme, l'oppoſe à lui-même, & contredit le plan que la nature avoit formé pour la paix & ſa félicité.

Monſtre de la guerre! je te charge ici de tous les anathêmes! On ne lira bientôt plus ſur ton front orgueilleux, que le tableau des fureurs & des calamités qui affligent l'univers. Et ceux qui ſont penſer la foule des hommes, attacheront l'horreur & le mépris à ces exploits que l'extravagance des poëtes n'a que trop célébrés.

RENOMMÉE LITTÉRAIRE.

QU'EST-CE que cette renommée ? Elle eſt ſoumiſe, comme tout le reſte, au cours des événemens. Tel écrivain de nos jours, peu eſtimé, paſſera peut-être dans trois mille ans pour un écrivain ſupérieur : cela dépend de la marche des idées, que nous ne devinons pas.

Nous n'avons pas la meilleure partie des écrits anciens ; c'eſt le haſard qui les a fait parvenir juſqu'à nous ; & ce que nous en avons, il nous eſt difficile de douter ſi c'eſt le pire, n'ayant point vu le reſte.

Nous mettons Démoſthene au premier rang des orateurs, quoique toute la Grece nommât Phocion pour ſon égal, & Démades pour ſon maître. Ce Démades avoit une telle ſupériorité ſur Démoſthene, que ſans préparation il renverſoit les diſcours les plus étudiés de ſes rivaux. Démoſthene voulant le redreſſer un jour ſur quelque point, Démades lui dit avec mépris : *Ne ſus Minervam.*

De même, chez les Latins, Varus ſurpaſſoit de beaucoup Virgile dans le poëme épique, au jugement même d'Horace ; mais les écrits de Varus & de Démades ont péri, ainſi que ceux d'Alcée. Qui ſait, je le répete, ſi un de nos auteurs, aujourd'hui dédaigné, ne ſera pas mis dans trois ou quatre mille ans au premier rang des écrivains. Il y a ſous nos yeux des ouvrages dont nous ne ſentons pas tout le prix, ſoit parce qu'un certain vernis impoſteur leur manque, ſoit parce que la trompette littéraire ne les a point ſuffiſament annoncés, &

qui surnageront peut-être au-dessus de nos livres les plus vantés.

Mais la gloire elle-même est la proie du temps ; elle périt dans le tombeau des âges & des siecles. Le livre du poëte qu'on dit immortel rejoint un peu plus tard la poussiere, élément où retourne tout ce qui est sur la terre.

Dans six cents années, tous nos livres seront réduits en poudre ; les vers mangeront nos idées ainsi que nos corps ; nos livres ne seront plus, si la génération suivante ne prend soin de les réimprimer. Or, quel livre réimprimera le vingt-deuxieme siécle ? C'est ce que l'homme doué du goût le plus fin & le plus étendu ne sauroit prédire.

Et du vivant même des auteurs, que le cercle de leur réputation est borné ! Il y a une foule d'hommes à Paris, qui, répétans les noms du gros Thomas & de Ramponeau, ignorent l'existence de d'Alembert & de Buffon.

Les grands hommes se payent d'un peu de renommée circonscrite ; les hommes vulgaires ne devroient-ils pas s'estimer heureux d'avoir des génies à si bon marché, & de posséder leurs chef-d'œuvres ?

Il y a ensuite des noms qui insensiblement font illusion à l'univers. L'ouvrage le plus célebre est le plus souvent le moins lu. On parlera de Pindare, on le placera à la tête de tous les génies qui ont existé & qui existeront ; madame Dacier le pleurera à chaudes larmes, au grand étonnement de sa servante, plus sensée que sa maîtresse. Un pédant voudra la ressusciter, comme si ce travail devoit l'associer à la gloire du rival d'Alcée.

Qui sait assez sa langue pour en saisir toutes les beautés ? Cinquante hommes peut-être en Europe ;

& cependant toutes les académies, tous les colléges, & puis tous les journaux retentiront éternellement des louanges de Pindare.

Quelques traits épars, enseignés d'abord par des professeurs, & semés ensuite dans les poétiques, ont suffi, avec la haute idée qu'on a de l'antiquité, à nourrir cette aveugle idolâtrie qui dans les uns est un respect superstitieux, dans les autres un charlatanisme hardi.

Il n'est donc rien de tel, pour beaucoup admirer un auteur ancien, que de ne pas l'entendre ; & tel journaliste n'y manque jamais.

Pour ceux qui savent réellement la langue de l'auteur qu'ils louent, ils prêtent à ses ouvrages une valeur extraordinaire ; puis ils exigent tyranniquement que les autres l'estiment à l'égal de leur profonde superstition.

C'est ainsi qu'une foule de sots sont devenus hommes de lettres : ils ont copié dans des feuilles hebdomadaires cet amas de préjugés scolastiques, qui hérissent une multitude de livres pesans & déraisonnables. Ces sots écrivains y ont pris par instinct tout ce qu'il y avoit d'inutile & de mauvais.

D'autres prôneurs de l'antiquité, & c'est le plus grand nombre, n'ont pas toujours la conscience de leur admiration : ils sont plutôt chagrins contre leur siecle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon ; on les exalte outre mesure : mais il faut trouver à redire à ce qui se fait de notre temps. La pédanterie a un enthousiasme ridicule ; c'est quelquefois aussi un ton.

BOILEAU.

QUE tu es petit, ô Boileau ! que tu me parois sec, froid, minutieux ! Tes épîtres morales n'ont point de morale ; tes satires sont empruntées des satires anciennes : tu as copié servilement leur malignité, à l'exception de quelques injures personnelles qui sont de ton crû. Ton *Art poétique* n'enflammera jamais aucun écrivain ; c'est l'art du rimeur, & non celui du poëte. La composition originale d'Young en dit plus que toi en quelques pages : ton *Lutrin* est une agréable fadaise fort bien versifiée ; mais que signifie ton *Lutrin* ?

Tu me geles avec ton exactitude monotone : je ne vois ni élévation, ni grace, ni sentiment, dans tout ce que tu as produit. Sois un poëte grammairien, j'y consens.

Il est permis de choisir ses livres, comme on choisit ses amis. Eh bien, tu n'es pas mon auteur : je ne t'ai jamais aimé, même dans les premieres années de la vie, où l'on admire tout. J'ai toujours dédaigné dans tes écrits ce ton préceptoral que tu t'arrogeois ; j'ai toujours ri de ta prétendue mission de venger le goût. Tu n'es, à mes yeux, tantôt qu'un adroit plagiaire, tantôt qu'un pédant gonflé d'auteurs latins. Tu fais cependant de bons vers, soit ; mais je donnerois toutes tes œuvres pour douze fables de la Fontaine, pour quatre scenes de Corneille, & pour trente pages de la Bruyere.

Rien n'est beau que le vrai, as tu dit. Pourquoi donc outrois-tu la louange & le blâme ? Pourquoi

exagérois-tu

exagérois-tu la grandeur du roi qui te pensionnoit ? Pourquoi lui écrivois-tu :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire ;
. . . . !
Et certain des hauts faits dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

Non, jamais poëte ancien ni moderne n'a fait des vers aussi ridicules que ces deux-là.

Tu injuriois ceux qui avoient commis le délit épouvantable de n'avoir pas su tourner une période poétique aussi bien que toi ; mais la main qui traça la colonnade du Louvre, étoit bien au-dessus de la tienne ; & le Tasse & Milton, que tu n'entendois pas, avoient un génie dont tu n'étois pas même l'ombre.

Il doit toujours paroître singulier qu'un écrivain attaque la profession d'écrivain, quoique foiblement exercée par un autre ; & que tous ces traits lancés contre les gens de lettres, partent de la main des gens de lettres. C'est Boileau tour-à-tour satirique & adulateur, qui s'est permis le premier cette misérable attaque ; & des rimailleurs honnis se sont intitulés après lui, *vengeurs du goût*. Leur insolence dérive de l'impertinence du trop renommé Boileau, qui a donné à la littérature françoise ce grand scandale, & qui l'a consacré avec un talent dont ses imitateurs heureusement sont fort éloignés.

Poëtes ! chantez la paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes, enfans de la même terre ; voilà votre noble emploi : respectez les rois sages & bons, sans les flatter, & sans leur répéter qu'ils sont des dieux ; car ces termes leur donnent à eux-mêmes des nausées : exaltez le pouvoir des loix, qui suppléent à la foiblesse d'un

être dont l'intelligence est troublée par tant de passions : que les chants puissans de l'harmonie qui unit les citoyens, résonnent sur votre lyre : exhortez sur-tout les souverains à gouter le plaisir de faire des heureux. Ils n'ont rien, s'ils ne possedent cette gloire : elle est à eux ; & c'est en cela qu'ils sont vraiment supérieurs aux autres hommes.

Que de disputes en France sur la poésie ! Quel abus des termes ! La poésie & l'éloquence sont une seule & même chose pour qui voudra anéantir la valeur arbitraire des mots : ce n'est au fond que l'art de toucher, émouvoir, intéresser ; & pour intéresser, émouvoir, toucher, il faut peindre, c'est-à-dire, faire naître des idées & des sensations à l'aide des mots. Que ces mots soient arrangés de telle maniere ou de telle autre, qu'ils soient rimés, ou qu'ils aient une prosodie plus libre, cela devient égal.

Notre poésie n'est qu'une prose différémment arrangée ; elle n'est pas plus noble, plus harmonieuse, plus précise, plus cadencée, que les beaux morceaux de nos prosateurs. L'habitude fait le versificateur ; & celui-ci n'est pas poëte, je crois, parce qu'il rime ; car qui ne seroit pas poëte en France, si la rime faisoit le poëte ?

En fait de goût, nous jugeons par nos habitudes : nous croyons notre poésie supérieure à celle de nos voisins, qui ne peuvent guere souffrir la nôtre ; & les nations disent, comme les sociétés : Nous sommes les seuls qui ayons de l'esprit. Quand un écrivain ne peut pas établir dans l'opinion publique la supériorité de son talent, il tâche d'y établir la supériorité de son goût. Ainsi font nos stériles académiciens : c'est toujours un dédommagement ; mais si le premier mérite d'un ouvrage,

comme personne ne le conteſte, eſt l'utilité, la beauté de ce même ouvrage eſt livrée à des diſputes éternelles ; & les hommes, d'accord ſur le premier point, ne le feront jamais ſur le ſecond, parce que chacun ſent différemment.

Quoi de plus ridicule donc, que de ſe donner pour le diſtributeur de la louange & du blâme ; ſur des matieres proprement de goût. Chacun n'a-t-il pas le droit de juger ? & l'homme qui ne peut me faire goûter ſes écrits, parviendra-t-il à m'empêcher de lire ceux d'autrui ? Il faudroit que les gens de lettres renonçaſſent à l'orgueil de publier leur théorie, pour ſe borner à la pratique ; parce que, dans les arts de goût, il n'y a point de théorie.

Le cordonnier qui rectifia le peintre, avoit raiſon ſans doute. Mais peut-être lui ſeul voyoit-il le défaut imperceptible à d'autres yeux ; & ſi le coiffeur, le tailleur, le bonnetier, &c. étoient venus à leur tour, autres critiques, autres corrections ſans fin, & beaucoup de peines que le peintre ſe ſeroit gratuitement données pour quelques individus, & non pour la multitude.

Elle eſt inhabile à ſaiſir cette ſorte de perfection ; elle n'en a pas même heureuſement l'idée ; elle ſent trop vivement pour ſophiſtiquer. Ainſi un auteur de profeſſion voit trop dans un ouvrage, pour le bien juger ; & le public qui voit en gros, doit juger moins ſévérement & juger mieux. C'eſt ce qui arrive ; le public caſſe le plus ſouvent les jugemens des gens de lettres, les laiſſe déclamer, & s'attache à ce qui lui fait plaiſir.

L'homme de goût, proprement dit, eſt inhabile à bien juger l'ouvrage de l'homme de génie. Il faut plus que du goût pour bien ſentir un Richardſon, un Fielding, un Shakeſpeare, un

Sterne, &c. Et voilà pourquoi Racine & Boileau ont si mal apprécié la Fontaine, le Tasse, Milton, &c. & pourquoi de nos jours l'insensibilité produit de ces arrêts qui attestent la froideur d'ame de celui qui les rend.

Il n'y a point de nation où il y ait plus de critiques & plus de regles qu'en France. C'est là aussi que les livres originaux sont plus rares.

Ce qui caractérise sur-tout un sot, c'est de croire la critique d'un ouvrage chose aisée, & d'entreprendre cette besogne publiquement tous les dix ou quinze jours. Il faut une très-grande présomption pour oser fixer ainsi le mérite ou le démérite d'un ouvrage ; on s'expose à recevoir plus d'un démenti : mais tous ces petits juges, allertes & précipités, ne se doutent seulement pas combien ils auroient à rougir dans cent ans, si toutefois leur prononcé pouvoit voguer jusqu'à cette époque.

ENTRAVES

DÉRAISONNABLES.

L'INTOLÉRANCE appliquée à l'art d'écrire ne l'anéantit pas, ce qui seroit plutôt à désirer, mais le dénature & l'avilit. Cette intolérance ruine l'édifice des connoissances humaines, où doivent entrer tous les matériaux, & sape dans leur base la puissance réelle & la félicité future de l'homme.

Le gouvernement se prive de tous les moyens qu'il a de multiplier ses lumieres. Ne faut-il pas, pour mieux juger les événemens, qu'il entende

le *pour* & le *contre* ? Une censure utile contre-balance pour son propre intérêt l'adulation qui l'assiege ; un langage sincere & véhément est quelquefois celui du zele & de la vérité.

Eh ! quel mal fait la philosophie ? Si elle parle quelquefois aux rois d'un ton ferme & austere, elle ne leve jamais contr'eux un bras rebelle ou homicide ; tandis que le doute les environne, elle leur offre ces mâles vérités qui leur importe tant de connoître ; elle leur montre la marche insurmontable des idées du siecle, & les avertit de ce que jamais personne n'oseroit leur dire.

Le siecle étant très-éclairé, il faut que les hommes en place le soient à leur tour. On ne peut guérir une erreur politique qu'en la dénonçant, qu'en la combattant publiquement. Qui osera dire qu'il n'y a point d'erreur accréditée & funeste au gouvernement, ou bien qu'il seroit inutile de laisser à l'homme un moyen de renverser les opinions politiquement dangereuses ?

Considérons l'effort des esprits depuis Philadelphie jusqu'à Venise : la littérature universelle prend un caractere de morale politique, & les capitales de l'Europe réfléchissent des lumieres qui deviennent plus fortes & plus éclatantes par leur réunion. L'erreur doit céder à ce concours généreux.

La philosophie est semblable à un astre qui roule au-dessus de la terre ; il doit éclairer successivement tous les points du globe : tantôt ses rayons sont obliques, tantôt perpendiculaires ; mais ils doivent entrer tôt ou tard dans les yeux des nations qui semblent les plus éloignées de recevoir leur influence salutaire.

Heureux l'état dont les chefs ayant l'esprit phi-

loſophique, favoriſent ceux qui s'efforcent de l'acquérir! car il paroît que déſormais les arts, les ſciences & les états ſuivront le ſort de la philoſophie; & l'on peut voir que les gens ſans étude & ſans lettres ſe policent & s'enrichiſſent inſenſiblement, la plupart même ſans y penſer, par les idées, les opinions & les vues nouvelles que les philoſophes ont répandus. Certaines claſſes d'artiſans ont trouvé moins d'inconvéniens & plus d'avantages dans leurs travaux, par la communication des lumieres.

Tout vice eſt iſſu d'ânerie; cet ancien axiome mérite d'être renouvellé. On voit ce triſte réſultat à chaque page de l'hiſtoire. Pauvre eſprit humain, que tu as beſoin qu'on détruiſe tes dangereuſes ſuperſtitions! Tu es près, à chaque inſtant, de tomber dans les plus viles erreurs; tu as adopté la ſorcellerie, la magie, l'aſtrologie judiciaire, la théologie ſcolatiſque, la grace verſatile; & tes mépriſes politiques, non moins monſtrueuſes, ont fait gémir de pitié ſur ton aveuglement!

Pourquoi parler de l'adminiſtration des empires (diront quelques-uns)? pourquoi ne pas s'impoſer un ſilence abſolu ſur ces matieres? Mais quel citoyen peut demeurer indifférent, quand ſa patrie reçoit des bleſſures vives? Comment ne pas s'intéreſſer aux deſtinées d'un royaume dont on fait partie, lorſqu'on ſe voit renaître dans des enfans qui peuvent être un jour malheureux par quelque faute politique? Eſt-il poſſible d'appercevoir diſtinctement le bien, & de ne pas tenter quelques efforts pour le faire adopter de la partie qui gouverne?

Que gagneroit le gouvernement à métamorphoſer les citoyens en automates inſenſibles à la cauſe commune? Ils perdroient toutes les qualités qui en

font de bons ſujets. Pourquoi chacun ne rendroit-il pas au dépôt des lumieres publiques ce qu'il ſait, ce qu'il a appris, ce qu'il a étudié? on le jugera; & l'idée ſalutaire ſortira toute épurée de la fermentation univerſelle. Auſſi les états, où tous les projets pour le bien public ſont publiquement diſcutés, ſont-ils les mieux gouvernés.

Sans une ſage liberté de penſer, il n'y a plus d'écrivains, conſéquemment plus de ſciences, plus d'arts; car leur liaiſon intime me ſemble démontrée: & de fait, les artiſtes ceſſant d'être éclairés par cette claſſe d'hommes qui remontent toujours aux premiers principes, deviendront des eſpeces d'automates façonnés à une ſeule & même routine.

D'un autre côté, les romanciers, les poëtes dégénereront en compaſſeurs de phraſes, en jolis arrangeurs de mots, égareront la penſée mâle & fiere, l'atténueront & verſeront une enluminure dangereuſe ſur les objets ſérieux qui intéreſſent l'homme. Le perſifflage, pour mieux dire enfin, remplacera dans tout ouvrage la raiſon publique.

DE LA GRECE.

On a vu des hommes de génie dans des ſables brûlans, arides, & au milieu des glaces éternelles; mais les hommes de génie ſont toujours des exceptions à l'ordre naturel.

N'imitons point les pédans qui, pour mieux cenſurer leurs contemporains, ne louent que les Grecs; mais diſons que le climat le plus favorable pour les beaux-arts paroît celui où l'air eſt pur, le ſol fertile, où le riant ſpectacle de la nature

donne les images grandes & poétiques toute formées, où les fruits les plus délicieux remplacent ce carnage d'animaux, qui à la longue aigrit le ſang.

Là, une nourriture ſaine & rafraîchiſſante donne je ne ſais quelle fluidité aux eſprits, qui les rend ſouples & inventifs. La Grece, ſi favoriſée du côté du climat, a produit les plus beaux génies de l'univers; c'eſt ſans doute au milieu des plaines embaumées que ſe trouve le beau continu, & je ne ſais quelle fraîcheur de ſentiment qui diſtingue également l'hiſtorien, le ſtatuaire, le philoſophe, l'architecte & le poëte. N'eſt-ce pas un Grec qui a fait l'Apollon du Belvedere? Profanes, à genoux!

O patrie des beaux arts! que gagneras-tu à ce grand déluge d'armes & de ſoldats, que deux vaſtes empires ſont prêts à répandre? Quand la capitale de l'Attique, qui a perdu juſqu'à ſon nom, ſortira-t-elle de ſes ruines? Qu'il ſeroit beau aux ſouverains de lui rendre ſa liberté, ſes mœurs, ſes théâtres? Son génie renaîtroit ſans doute.

Pour moi, l'imagination remplie & ſatisfaite de l'hiſtoire de ce peuple unique, en contemplant le temple de Minerve, la tour où Démoſthenes s'exerçoit à l'éloquence, le berceau de Jupiter, l'oracle de Delphes, la colonne où furent gravés les noms des trois cents Spartiates morts en défendant les Termopyles, le portique fameux où fraterniſoient la philoſophie & la poéſie; je voudrois pouvoir reſſuſciter cette nation qui porte un ſi grand nom; je voudrois voir cette Athenes délivrée du joug ſtupide des Ottomans; je voudrois y fonder une colonie dont le génie ſeroit analogue à celui des Athéniens.

Ah! ſi le fer des conquérans a tant de fois

mutilé sur le globe l'arbre de la liberté, ne pourroit-il pas aujourd'hui, dirigé par une main généreuse, faire refleurir cet arbre antique ? Ses ruines intéressent encore l'univers ; toute ame née pour les arts s'élance vers ce point où le génie avoit poussé des racines vigoureuses. Les anciens conquérans ouvroient une large voie au torrent de la barbarie ; les nouveaux, plus éclairés, pourroient réparer les ravages du temps, & commander à cette fortune qui fait la destinée des empires.

Quel renouvellement ! S. George fuiroit du temple de Thésée ; des Caloyers n'occuperoient plus la place de Sophocle & de Platon ; la résurrection de ce peuple seroit un bienfait pour l'Europe savante, & une grande époque pour l'univers. La verrons-nous, lorsqu'une pépiniere de républiques a pris naissance sur le continent de l'Amérique, & de-là semble devoir courir un jour les deux hémispheres.

PERSE.

On a fait dans tous les temps de grands efforts pour le ressusciter & le rendre intelligible. Perse, dans son siecle, avoit ses raisons sans doute pour s'envelopper d'une obscurité mystérieuse. Plusieurs écrivains modernes ont pris à tâche de s'exprimer obscurément ; c'étoit une affectation. La clarté a un avantage qui fait qu'un livre parle également à tous les hommes, & tout ouvrage énoncé clairement vivra plus de temps qu'un autre quelquefois plus profond.

Mais le temps, la différence des usages, les traits satyriques qui ont leur à-propos & qui tiennent

à des convenances fugitives, tout a pu contribuer à rendre obscur un auteur qui n'est peut-être que précis & nerveux.

Un *Lavatrie* a dédié une traduction de Perse à Boileau ; celui-ci étoit loué à toute outrance dans l'épître dédicatoire ; il consentit à laisser paroître sous sa protection une version remplie de contre-sens & écrite du stile le plus plat. Que devenoit alors la sévérité intraitable du vengeur du goût, qui ne pardonnoit ni au Tasse ni à Quinault, & qui se croyoit autorisé à injurier tous les auteurs de son temps, au nom d'Homere, de Virgile & de Pindare ?

L'un soutient que Perse n'a point affecté d'être obscur ; que l'éloignement seul des temps & l'ignorance des coutumes sont ce qui rend pour nous quelques morceaux presque inintelligibles ; mais qu'à Rome tout s'entendoit à demi mot, & qu'on y lisoit Perse aussi facilement que nous l'entendons peu ; que cet auteur n'est pas le seul poëte dont les révolutions des siecles aient contribué à obscurcir les ouvrages, & que les deux vers de Boileau,

> Perse en ses vers obscurs, mais serrés & pressans,
> Affecta d'enfermer moins de mots que de sens,

pourroient s'appliquer à ce satyrique lui-même, si le commentaire de ses écrits ne les accompagnoit un jour dans la postérité.

L'autre prétend, au contraire, que Perse ayant formé le dessein d'attaquer Néron, a joint la prudence au courage, & qu'il s'est ménagé le double plaisir de percer le tyran, & de rire impunément des blessures qu'il lui faisoit ; que pour cet effet il avoit combiné ses expressions & ses images ; de maniere que le sel âcre & piquant fût perpétuellement déguisé, & que l'original ne pût

se reconnoître. Il s'enveloppoit de ténebres volontaires, sûr d'être deviné par ses lecteurs, & remettant à leur haine le soin de percer l'allégorie ; & ce fut ainsi qu'il eut la gloire d'attaquer le tyran & de le tromper en mourant dans son lit.

Nous nous rangerons facilement de cet avis. Il n'est pas rare dans l'histoire de voir un Prince ou un ministre en butte aux fleches de la satyre, & lui seul ne pas se reconnoître, soit par aveuglement, soit par amour-propre.

Dans tous les temps les gens de lettres vertueux qui aiment le bien public avec passion, & qui, forts de ce sentiment rare, haïssent jusqu'à la tyrannie qui ne les opprime pas, se sont plu à flétrir les mauvais princes, à les percer de cette ame invisible qui les cicatrise de plaies éternelles ; & l'on concevra sans peine que tout écrivain sous le regne de Néron a dû sentir l'indignation la plus vive, la plus profonde, & attaquer la renommée de ce vil empereur, puisque ses satellites protégeoient son odieuse personne contre une vengeance qui eût été légitime, mais peu sûre.

Il étoit donc impossible à un poëte aussi vertueux qu'on nous représente Perse, de ne pas employer l'arme qui lui étoit familiere, & de ne pas venger à la fois ses compatriotes & la liberté, dont il avoit un sentiment vif. Il eut seulement la précaution de n'employer qu'une satyre indirecte, apperçue d'un côté, & méconnue de l'autre. Par cette adresse politique, il mettoit sa vie en sûreté, & n'en préparoit pas moins le volume de haine qui devoit bientôt envelopper le tyran, & le forcer à se donner la mort de ses mains. Il trompoit habilement la race des délateurs, & n'en immoloit pas moins sa proie en

satisfaisant sans danger le noble courroux de la vertu, que partageoient ses intimes amis.

Cette hardiesse, pour être voilée, ne mérite pas moins le nom de courage, car la moindre lueur, jettée dans l'ombre de ses vers, auroit suffi à lui faire perdre la vie : mais il eut l'avantage de diffamer Néron de son vivant, en bravant sa couronne impériale ; plaisir qui ne sera connu que des ames fortes & sensibles, qui savent appeller à l'univers des outrages faits à l'humanité.

Il nous paroît très-probable que plusieurs traits de Perse ne peuvent avoir rapport qu'à Néron. Ce vers,

Auriculas asini Midax rex habet.

qu'on a tant de fois répété après lui, est décif & devient très-piquant contre un empereur qui prétendoit être l'homme le plus éloquent, le plus grand poëte, & le plus grand musicien de son temps, qui avoit enfin tous les vices monstrueux qu'enfante l'amour-propre le plus stupide, & qui vouloit écraser les humains du poids du trône & du poids de son orgueil insensé.

TEMPLES.

TOUS les temples des anciens étoient sombres : comme devant disposer l'ame à l'état où elle doit se trouver quand elle ose contempler la Cause éternelle & despotique. La terreur doit alors l'environner ; & comme notre pensée se perd dans un abyme impénétrable, il faut que celui qui médite soit entouré de ténebres.

Le jour eſt importun quand l'ame ſe replie ſur elle-même ; il faut la nuit pour ſe plonger dans ces idées religieuſes où l'eſprit pourſuit la Cauſe étonnante & immuable de tout ce qui eſt.

Il n'y a rien de ſi majeſtueux ſous la voûte du ciel qu'un pontife qui, au nom d'un grand peuple aſſemblé, adreſſe à l'Etre éternel des cantiques & des actions de graces, & dont le cœur eſt auſſi pur que le vêtement blanc qui le couvre.

L'Eccléſiaſtique dit du grand-prêtre Simon, fils d'Ananias, que lorſqu'il prenoit ſa robe de gloire & qu'il ſe paroit de tous les ornemens de ſa dignité pour monter au ſaint autel, il ſembloit ajouter à la ſainteté & à la gloire de ſon miniſtere.

Je n'aime point à voir un prêtre ſans dignité extérieure ; il affoiblit en moi toute idée ſolemnelle, parce que je ne ſuis pas un ange, & que je ne vois que l'homme meſquin ; je veux qu'il ſoit habillé.

Une religion, dans ſa premiere jeuneſſe, a une phyſionomie douce, reſpectable & bienfaiſante ; elle s'appuie ſur la juſtice, la miſéricorde & la bonté : quand elle avance en âge, elle devient intolérante & contentieuſe ; elle a verſé ſon ſang pour s'établir ; bientôt pour perpétuer ſon regne, elle verſe le ſang d'autrui : la ſuperſtition & la barbarie déshonorent ſa maturité. Au dernier période, elle attire la dériſion ſur ſes dogmes ; elle devient ridicule ; l'impiété en profite pour confondre le dogme & la morale, pour ſaper tous les fondemens de la derniere. Alors c'eſt le moment de perfectionner le culte, en le ſimplifiant ſous des formes toujours auguſtes quoique ſimples, & en renverſant tout échafaudage

étranger ; ou c'eſt la chûte entiere de cette même religion, qui entraîne avec elle les principes fondamentaux & conſolateurs.

Quand la religion ne nous éclaire pas ſur nos véritables devoirs d'homme, elle nous précipite dans des erreurs étranges. Ce n'eſt plus la religion, il eſt vrai, qui nous conduit ; c'eſt nous qui accommodons la religion à nos intérêts ou à nos idées. Une logique pernicieuſe nous égare, & la démence nous mene à la perſécution. Que ne colorent pas nos paſſions ? Que ne juſtifient-elles pas à nos yeux ? De quoi l'homme n'a-t-il pas abuſé ? Plus on approche de l'autel, plus on doit trembler d'être fanatique : on le devient à ſon inſçu. La perſécution ne conſiſte pas à allumer des bûchers ; les bourreaux en étole ont attiré l'indignation de l'univers ; mais il eſt une perſécution ſourde & ſacerdotale qui, s'éloignant de la charité qu'elle recommande en chaire, ſe permet la calomnie ſous le voile du zele & de l'amour de l'Evangile.

SÉMIRAMIS,

SONGE.

Je rêvois que j'étois devenu antiquaire, & que j'avois formé l'un des plus beaux cabinets de l'Europe. J'avois donné ſur-tout dans les momies, & je les achetois de tous côtés.

J'avois appris à diſtinguer les vraies momies d'Egypte des contrefaçons que les Juifs font de ces ſquelettes pour attraper les Européens : en

mâchant un petit morceau de la momie, j'étois parvenu à distinguer le squelette Egyptien du squelette d'un pendu mis au four par ces contrefacteurs, puis embaumé, puis couvert de bandelettes & d'hiéroglyphes, puis vendu par ces adroits frippons qui se moquent des profonds savans.

Je n'étois pas dupe de ces imposteurs; je reconnoissois presque, à la forme de la tête, ces anciens Egyptiens aromatisés par un secret particulier, & qui ont été jaloux de nous transmettre leurs figures desséchées.

Ils étoient rangés dans mon cabinet, & je me réjouissois en disant: Tout cela parloit il y a trois mille ans; ils ne se doutoient guere qu'ils sortiroient des catacombes qui se trouvent près du Grand Caire, pour voyager en Europe, & venir à Paris satisfaire ma curiosité. Me voilà environné de gens morts & non enterrés, qui ne soupçonnoient pas que leurs corps m'appartiendroient un jour en toute propriété. Cette idée me plaisoit, & je me promenois au milieu de ces corps embaumés qui n'avoient plus de noms, & auxquels je prêtois ceux qui plaisoient à mon imagination.

Faisant la revue un jour de mes richesses antiques & noires, je pris la tête d'une momie & la considérai attentivement. Qui es-tu, lui disois-je tout bas, qui es-tu? Tout-à-coup la tête fit un mouvement entre mes mains, & dit: Je suis *Sémiramis*. — Toi? As-tu été belle? — Oui, j'appaisai une sédition en me montrant le sein nu & les cheveux épars. — As-tu bâti ces superbes jardins si vantés? — J'ai fait construire Babylone; j'ai bâti avec magnificence sur le Tigre & sur l'Euphrate. — Tu as fait des choses

vraiment extraordinaires ! — J'ai régné comme un grand homme ; j'en ai réuni les talens & le courage. — Et vos expéditions militaires ? — J'ai fait plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie ; j'ai pénétré dans les Indes. — Vous aimiez la gloire, Madame, avec passion ? — J'étois née pour elle. — Et ces foiblesses dont parle l'histoire ? — Qu'importe ? les devoirs de l'empire n'en ont pas souffert ; j'ai rendu l'Assyrie heureuse ; j'ai mérité les honneurs de l'apothéose. — Toutes vos idées étoient élevées, Madame ; je vous respecte beaucoup : mais quelque chose me chagrine, vous étiez despote. — Une femme est très-bien assise sur un trône despotique. — Pourquoi, Madame ? — Parce que la dureté de ce gouvernement est toujours adoucie par la pitié naturelle à mon sexe, & par l'ascendant que le ciel a voulu donner aux femmes. L'orgueil rougit moins de s'humilier devant elles ; puis j'aimois les arts & ceux qui les cultivoient ; ils n'étoient point assimilés au reste de mes sujets. — Mais, Madame, avez-vous refusé de remettre à votre fils Niniâs le sceptre dont vous n'étiez que dépositaire ? — Le sceptre que je portois n'étoit point un dépôt. — Mais encore, oserai-je vous le demander ? Avez vous en effet mis à mort votre époux Ninus ? — Non. — L'histoire le dit. — L'histoire ment. — Mais M. de Voltaire a fait une tragédie là-dessus, & vous donne des remords. — Les tragédies sont des romans. — Et la voix de l'univers qui vous accuse ? — L'univers sera désabusé. — Et quand ? — Quand le jour nécessaire pour la vérité sera venu. A ces mots, la tête devint plus pesante ; elle s'échappa de mes mains, & retomba dans son coffre.

BEAUX-

BEAUX-ARTS.

POURQUOI un lion, un tigre, une panthere, qui hurlent, déchirent, dévorent, forment-ils des comparaisons nobles en poésie, & que les animaux paisibles & domestiques, tels que le bœuf, l'âne, la chevre, le cochon, discréditent les plus beaux vers ? C'est que ces animaux qui nous sont soumis, obéissant à notre volonté, ne réveillent que des idées d'être passifs ; au lieu que les autres, terribles & libres dans les forêts, indomptés & furieux, forts & cruels, réveillent des idées de liberté, de puissance, de fierté, de domination, qui, malgré nous, nous frappent ; & nous adoptons plus volontiers ces images, en ce qu'elles offrent plus de grandeur.

Lorsqu'un écrivain ne veut plaire qu'à une société choisie, il en prend le langage, il en saisit l'esprit superficiel ; il devient léger, vif, sémillant ; il attrape les couleurs locales, admirées au sallon : mais il n'est guere considéré au-delà, en ce qu'il manque d'élévation. Que le même poëte décrive une bataille, ou un voyage dans les mers du pole, qu'il nous peigne la solitude effrayante des forêts ; alors la vastitude de l'objet lui imprimera une maniere grande, parce que tout ce qui offre des images fortes a des droits incontestables sur nous.

Les beaux-arts ne sont donc jamais si nobles que quand ils portent un caractere d'audace, de fougue & d'énergie ; cent fois plus admirables alors que lorsqu'ils reçoivent ce poli factice qui est à leur rudesse primitive ce qu'un froid quin-

conce eſt à une forêt ſuperbe. Il faut même, dans certains arts, une eſpece de férocité, ſi je puis m'exprimer ainſi. Michel-Ange rend mon idée.

Le ſublime inſpire toujours une certaine horreur qui n'eſt ſentie que des ames faites pour le grand. La poéſie audacieuſe eſt la vraie poéſie. La poéſie élégante n'eſt que de la verſification. O combats d'Oſſian ! ô chants ténébreux de Milton ! ô enfer du Dante ! ô nuits d'Young ! ô Cléopatre avalant la coupe en préſence de ſes fils ! ô Zopire expirant ſous le poignard du fanatiſme ! vous tous, grands objets, vaſtes & mélancoliques, vous me retracez les tableaux qui parlent à mon ame !

Oui, les objets ſublimes ſont ſombres & ténébreux. Le ſublime eſt inégal & négligé ; le ſublime ſouvent ne ſuit qu'une même ligne, mais il la prolonge dans un éloignement extraordinaire ; le ſublime eſt dans les ſpectacles terribles & déchirans. Il accompagne les grands déſaſtres, les calamités, les fléaux qui battent & écraſent l'eſpece humaine. C'eſt parmi les horreurs de la peſte, la rage des combats, l'incendie des villes, les tremblemens de terre, qu'il étale ſes images & qu'il s'offre au pinceau des poëtes.

ANSON.

Il y a peu de traits d'hiſtoire auſſi beaux que celui de l'amiral Anſon, qui, étant deſcendu dans une iſle où les habitans avoient pris la fuite, leur laiſſa ſur le rivage des préſens pour les dédommager de la frayeur qu'il leur avoit

cauſée. Rapprochez de cette action juſte & magnanime les fureurs des Eſpagnols maſſacrant les malheureux habitants de l'Amérique, & jugez ſi l'Anglois ne paroît pas un dieu au milieu d'un troupeau de tigres.

A ce grand exemple on va voir enfin ce qu'on n'avoit point encore vu, les miſſionnaires de la philoſophie monter ſur des vaiſſeaux coſmopolites, porter dans la mer du Sud les arts conſolateurs, & y montrer le zele de l'humanité, au lieu de ces fureurs politiques qui ont enſanglanté le globe.

Ce n'eſt plus un intérêt particulier, toujours borné dans ſes vues, qui préſide à leur voyage; ce ſera une aſſociation vraiment philoſophique, qui fera circuler les connoiſſances humaines dans les climats les plus lointains, qui enrichira les ſociétes naiſſantes de ces inſtruments utiles & néceſſaires, inventions des ſociétés policées.

Le bonheur du monde en prendra un accroiſſement rapide, & ces philoſophes voyageurs hâteront la maturité des ſiécles. Les arts venant à germer tout-à-coup chez ces peuples nouveaux, ſeront garantis de cette rouille qui nous reſte encore de notre ancienne barbarie : le ſoulagement de toutes les claſſes ſera l'heureux fruit de la tranſplantation de nos idées ; il n'y a que celles qui ſont bonnes qui franchiront les mers avec la certitude d'être adoptées. Nous leur enverrons la ſageſſe, & la folie ne nous quittera point.

Il eſt beau de voir ainſi l'élévation de la penſée de l'homme à côté de la foibleſſe de ſon bras. Il a dit : Allons aux extrémités de l'univers enrichir de nos arts des peuples ſans induſtrie. Il faut qu'il meſure, qu'il parcoure le monde, tandis qu'il ſe méconnoît lui-même ; il faut qu'il em-

brasse le passé, l'avenir, tandis que son existence est rapide & fugitive ; il faut qu'il s'étende sur tous les points du globe, tandis qu'il n'est lui-même qu'un point.

DOULEUR.

Le plaisir semble moins fait pour notre nature que la douleur. Nous sommes trop foibles pour le supporter long-temps. Que l'on prolonge une volupté, elle deviendra importune, pénible, douloureuse enfin. La peine n'a d'autres bornes que notre sensibilité. Prolongez la douleur, notre être se réveillera tout entier pour la combattre, & le combat sera long.

Voyez un malheureux asthmatique qui résiste trente ans à la privation d'air, & ne respire qu'en souffrant. Voyez un prisonnier qui trouve assez de force pour vivre quarante années dans une espece de tombeau, où il lutte chaque jour contre l'ennui, le désespoir & la mort.

La cruauté ingénieuse des tyrans a tourmenté pendant un long espace de temps leurs malheureuses victimes, & la nature se prêtoit à leur barbarie ; elle se roidissoit & paroissoit rassembler ses forces pour les souffrances, tandis qu'elle tombe & s'affaisse dans les plaisirs de la table & dans les sensations les plus exquises. La patience, cette vertu divine, vient au secours du malheureux qui souffre ; elle le soutient ; par elle l'être foible & délicat devient un héros. *Sachons*, dit S. Paul, *posséder notre ame par la patience.* Ce mot est sublime.

Il ne faut pas seulement le fer rouge des bour-

reaux pour nous envoyer des douleurs aigues ; une maladie produit cet effet. On souffre vingt-cinq ans de la pierre , de la goutte. Le nombre des maux auxquels notre corps est sujet , est infini : on frémiroit, si j'en traçois l'énumération ; & quand j'aurois terminé cette liste terrible , je n'aurois pas tout dit encore.

Qui connoît les souffrances de l'être infortuné, dont les nerfs trop tendus ou trop relâchés ont perdu leur équilibre ! Son imagination malade étend & multiplie les effets du désordre physique ; il éprouve tous les genres possibles de douleur , mille fantômes l'environnent , & il ne sent plus en lui cette force qui résiste aux maux violens ; il se met aux pieds du charlatan , & fait de chaque homme qu'il rencontre , un médecin à qui il demande la guérison : la sombre mélancolie flétrit son cœur ; plus de larmes , plus de rire , plus d'attendrissement : les heures de la vie sont pour lui lentes & cruelles ; il ne peut , à la lettre , ni vivre , ni mourir. On survit à cet état , dont je ne fais que crayonner les douleurs , frémissant moi-même de reporter la vue sur ce que l'homme peut souffrir.

L'on prétend que certains tempéramens mélancoliques & sombres ne sentent plus la douleur, passé un certain degré. La stupeur succede à la convulsion.

Plusieurs physiciens croient que la pression de l'air nous fait souffrir des tourmens néceslaires , que l'habitude nous déguise. Des dentistes veulent qu'on ait toujours mal aux dents.

Et qu'est-ce que le besoin , si ce n'est une douleur commencée ? Que n'asservit pas le besoin ? Le libre habitant des airs , né pour y régner &

franchir les espaces sans maître & sans entraves, obéit & descend à la voix de l'homme ; il descend du sommet des plus vastes hauteurs ; il vient sur son poing y chercher sa nourriture : vaincu par la violence de l'appétit, il est assujetti à ses volontés ; il remonte dans les airs pour obéir aux ordres du chasseur qui lui commande ses mouvemens : le signe impérieux que l'homme fait à l'oiseau de proie planant vers la nue, est fondé sur le besoin, sur la faim qui tourmente l'animal ailé.

La douleur est un spectre hideux qui veille à notre conservation. Toute la race humaine erre avec ces deux guides, la peine & le plaisir.

Mais, quoique avides de plaisirs, nous craignons bien autrement la douleur. Imaginez un homme environné de tout ce qui peut flatter les sens & l'ame ; une piquure fait évanouir le charme ; appellez des musiciens, des décorateurs, auprès de celui qui a la colique ; il en souffrira peut-être un peu plus.

L'homme des champs, dont l'imagination est peu exercée, résiste mieux à la douleur que l'homme civilisé. Le sauvage se fait une gloire de la braver ; il soutient sans sourciller le plus cruel supplice ; il raille même ses bourreaux. Le prisonnier Indien, attaché au poteau où les flammes vont le consumer, rassemble toutes ses forces, & insulte au vainqueur dans son chant de mort.

La volupté semble abattre l'homme davantage ; le feu de la volupté fond souvent, comme dans un creuset destructeur, & le plus beau génie, & le plus riche naturel. L'amour des plaisirs anéantit de grandes qualités ; le grand homme s'efface entre

les bras d'une courtisane : elle fait disparoître celui qui auroit été le défenseur de la patrie, ou le flambeau de ses concitoyens.

Quelques grands hommes, il est vrai, se sont élevés du sein des plaisirs, comme on nous peint le phénix s'élançant des cendres de son bûcher ; mais cela est rare. Qui nous dit que ces mêmes grands hommes n'auroient pas été plus illustres, plus célebres, plus utiles, s'ils n'eussent pas payé un aussi fort tribut à la mollesse ? & qui connoît l'étendue de l'impôt dont ces enivrantes délices ont vexé leur gloire ?

La douleur est donc bien moins dangereuse que l'amour du plaisir. Celui-ci dégénere en libertinage ; il n'est que trop répandu ; il éteint les vertus nobles & courageuses.

Une vie austere appartient donc plus à l'homme qu'une vie efféminée : avec la premiere il supportera la douleur ; le courage, la force le soutiendront ; mais il sera atterré par l'autre.

Séneque, dans son style énergique & précis, s'écrie : La vertu a quelque chose d'austere, il est vrai ; mais elle fortifie l'ame. La volupté est terrestre & trompeuse : où trouverez-vous celle-ci ? Dans les lieux publics, les cabarets, &c. Où trouverez-vous l'autre ? Dans les temples, au sénat, dans le cabinet des grands écrivains.

PROSPÉRITÉ.

La prospérité n'est pas dangereuse comme prospérité, mais parce qu'elle accoutume l'ame à une certaine confiance, & qu'elle l'a dispose à être terrassée par la premiere infortune. Elle éteint peu-

à peu dans le cœur de l'homme la fermeté, la constance, & lui inspire cette vanité, maladie funeste & incurable, qui nous trompe sur nous-mêmes & sur les autres. Elle engendre la présomption qui dénature les objets, & tend des pieges à celui qu'elle domine. Une infortune diversifiée est plus convenable à l'homme ; elle lui apprend à se connoître lui-même, à chercher en lui des ressources ; elle lui découvre en peu de temps ce qu'il n'auroit jamais connu au milieu de la constance des événements & de la durée des succès.

STASICRATE.

C'ÉTOIT un statuaire qui vint se présenter à Alexandre. Il étoit habillé en Hercule. Appuyé sur une lourde massue, & couvert d'une peau de lion, après avoir rêvé quelque-temps, il lui dit d'une voix haute : Seigneur, le monde entier, rempli de vos exploits, est le temple de votre gloire ; chaque bouche répete votre nom ; chaque pays a les yeux attachés sur vous ; il vous faut une statue d'une dimension extraordinaire, qui réponde à cette immensité de grandeur & de puissance. Je ne la rabaisserai point au niveau de celles des autres hommes, tandis que vous marchez au milieu d'eux, l'égal d'un dieu. C'est la plus haute montagne de la Grece qui sera le bloc d'où je ferai sortir votre tête auguste & fiere. Je taillerai le mont Athos, situé aux confins de la Thessalie ; je lui imprimerai la forme humaine. Vous aurez un pied dans la mer, l'autre sur la terre ; votre main gauche versera un fleuve,

& dans la droite vous porterez une grande ville. Une forêt majestueuse ne paroîtra plus dans l'éloignement que les anneaux légers d'une flottante chevelure ; & quand le soleil se levera, ce sera vous qui semblerez le lancer des portes de l'aurore vers la voûte des cieux. Le temps, à l'aide des siecles, ne pourra ronger ce monument qui sera lui-même une colonne du monde, & qui bravant les assauts des élémens, subsistera immortel comme lui. Qui sait si, dans l'avenir, les mortels, frappés de terreur & de respect, appercevant les pas de vos conquêtes encore empreints sur l'univers, n'imagineront pas que votre stature a égalé votre prodigieux courage, & que le conquérant de la Grece, de la Perse & de l'Inde n'a laissé que son fidele portrait dans ce colosse ? C'est alors que l'heureux ciseau du statuaire s'applaudira d'avoir exécuté ce qui étonnoit la foible conception de mes rivaux.

Alexandre, souriant à cette proposition, répondit *Stasicrate, quelle mince idée ! façonner une butte !* Et le fier statuaire s'éloigna, confondu de cette réponse.

VERS FRANÇOIS.

Le public est tellement rassasié des vers françois dont tous nos journaux surabondent, qu'il faudroit que tous les versificateurs, prenant pitié de notre longue complaisance, s'accordassent à n'en plus faire pendant vingt-cinq années : alors le goût en reprendroit peut-être ; la langue poétique du moins auroit eu le temps de sortir de

ses habitudes fastidieuses : on auroit trouvé probablement le moyen de substituer quelqu'autre mesure à nos lourds hémistiches, & d'anéantir cette rime monotone & sempiternelle, qui rend la versification françoise insupportable à toute oreille exercée à la poésie latine, angloise ou italienne.

Ces jeunes gens qui, la tête pleine de leur *Richelet*, riment mécaniquement la prose de nos bons auteurs, s'étudieroient à penser & à s'exprimer d'eux mêmes, au lieu de tourmenter des mots qui ne font qu'attester la supériorité de la prose sur notre gothique poésie.

On laisseroit la facture des vers aux amoureux, les belles ne devant pas en être privées ; d'ailleurs les chansons, les sonnets, les madrigaux sont de toute nécessité, en ce qu'ils préludent efficacement à la naissance des enfans. Or, un joli madrigal, caressant les graces d'une jeune vierge, vaut mieux qu'un gros poëme somnifere, alongé en douze chants, le tout en l'honneur de la belle nature. Permettons donc les stances amoureuses en faveur de la population.

Peut-il y avoir des poëmes en prose ? Cette question ne pourroit-elle pas être proposée sous d'autres termes : Si la qualité de poëte est inséparable de celle de versificateur ? On regarde aujourd'hui comme certain que l'on peut être versificateur sans être poëte : témoin M. l'Abbé Delille. Un ouvrage, quoique écrit en vers, mais sans épisodes, sans figures, sans mouvemens, sans images, ne seroit point l'ouvrage d'un poëte. Mais admettez du génie, de la force, de l'imagination, de la variété en prose ; cet auteur-là sera poëte sans être versificateur.

Horace, juge très compétent, reconnoît le poëte à trois grands caracteres.

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum. . . . .

Il n'est pas là question de vers; il est tant de vers sans poésie!

Moliere n'est-il pas un poëte par l'invention, par les touches fortes & comiques, par les expressions fines & qui peignent l'objet? Les versificateurs françois prendroient-ils obstinément leur langage particulier & conventionnel pour la poésie des nations? Décision dont ils sont capables, qui seroit très ridicule, mais qui répondroit parfaitement aux prétentions de leur travail bisarre.

On distribuoit bien légérement dans le dernier siecle des brevets d'immortalité. On l'assuroit à une foule d'auteurs qui n'ont écrit que des mots. Quatre-vingt années ont fait justice de ces intrus au temple de la renommée : ils en sont chassés aujourd'hui. Attendez encore quatre-vingt ans, & vous verrez que la justice s'exercera sur ces écrivains qui, en se disant spécialement établis pour arrêter les progrès du *mauvais goût*, publient les plus froids ouvrages du siecle.

MORALE.

C'EST l'ignorance qui tire les corollaires les plus hardis de la morale, sans réflexion préliminaire; & celui qui a lu, à force de raisonner, a perdu souvent cet instinct vigoureux.

Plusieurs negres marrons sont condamnés à être pendus : on offre la vie à l'un d'eux, à condition

qu'il servira de bourreau : il refuse ; il aime mieux mourir. Le maître nomme un de ses negres pour cette exécution. Attendez, dit-il, que je me prépare. Il va dans la case, prend une hache, se coupe le poignet, revient à son maître, & lui dit : *Exige donc maintenant que je pende mes camarades.*

Des Caraïbes voient leurs ennemis échouer contre des écueils : ils se précipitent, les arrachent à la mer, les étendent sur la greve, prennent toute sorte de soins d'eux. Ils s'attendoient à périr. Le chef leur dit : *Vous êtes nos freres aujourd'hui, demain vous serez nos ennemis, & nous vous tuerons : allez.*

Où brille l'effigie sacrée de la morale? Au milieu des incendies, dans les naufrages. Ici, l'ami fait monter son ami sur la chaloupe, & reste sur le vaisseau qui va s'engloutir : là, le voisin passe à travers les flammes, pour sauver l'enfant qui dort dans son berceau. Les grandes calamités enfantent les actions héroïques & généreuses.

Qui se précipite dans la mer, dans un abyme, pour sauver son semblable ? Des hommes réputés grossiers. Chez eux l'instinct prévient le raisonnement ; l'héroïsme ne calcule pas, & l'on doit les actions les plus étonnantes, les plus incroyables, à ceux que nous appellons les derniers des humains.

Malheur à qui n'a pas eu besoin des hommes ! Il contracte une dureté de cœur qu'il appelle noble fierté : il prend le faste pour la dignité, le maintien orgueilleux pour la noblesse ; il vit sans se connoître, & méprise le genre humain, sans se douter que ce qu'il renferme est au-dessus de tout ce qu'il croit être.

Le plus puissant des hommes ne sait pas s'il ne sera pas un jour à la merci du dernier. Avis aux hommes puissans de voir dans tous les hommes un frere qui peut leur tendre une main secourable.

PLATON.

L'UNIVERS n'eſt pas l'être néceſſaire & indépendant, diſoit Platon : vous jugez, en m'entendant parler, qu'il y a en moi une ame intelligente. En voyant l'ordre de l'univers, dites-donc qu'il y a une Intelligence ſouverainement intelligente.

Le néant peut-il produire quelque choſe ? Quelque choſe exiſte : or, il a été créé par une Puiſſance qui ne dépend d'aucune cauſe.

Les loix du mouvement, dit Leibnitz, qui ne ſont pas d'une néceſſité abſolument géométrique, mais qui ſont un effet du choix & de la ſageſſe de Dieu, ces belles loix ſont une preuve merveilleuſe d'un Etre intelligent & libre, contre le ſyſtême de la néceſſité abſolue & brute de Straton & de Spinoſa.

Le monde a été appellé un miroir néceſſaire de l'exiſtence de Dieu ; chaque individu de l'univers eſt auſſi un miroir, ſoit qu'on le conſidere en ſoi, ou qu'on ait égard à ſa liaiſon avec tous les autres.

Je penſe, donc je ſuis ; je ſuis, donc il y a un Dieu. Après le ſentiment de notre propre exiſtence, il faut reconnoître la cauſe par qui nous exiſtons : il y a une liaiſon invincible entre ces deux propoſitions.

Il exiſte néceſſairement un Etre qui ne tient ſon exiſtence que de lui même.

Par-là même qu'on a l'idée de Dieu, dit Deſcartes, il exiſte. Plus j'ai creuſé cette penſée, plus elle m'a frappé ; car il eſt certaines vérités très-ſimples qui, étant nées avec nous, ne ſont pas

plutôt apperçues, qu'on pense ne les avoir jamais ignorées.

L'athée proprement dit n'existe pas ; il n'a pas la démonstration qu'il n'y ait effectivement point Dieu.

Dieu est tout ce qu'il doit être, son essence est une & nécessaire ; mais l'être fini ne peut atteindre que successivement la plénitude de son existence.

L'homme est un être fini par sa nature, il est donc impossible qu'il soit parfaitement heureux : il faut qu'il éprouve des peines, des chagrins.

Le temps doit développer son être, doué de sentiment & d'intelligence ; il peut les perfectionner ; parce qu'il y a progression à tout. Il est nécessaire sans doute qu'il passe par tant d'erreurs, par tant de foiblesses, par tant de miseres, pour arriver au but de la création. C'est alors qu'il entrera successivement dans des mondes remplis d'ordre, d'harmonie & de beauté.

LECTEURS.

La littérature n'est peut-être si généralement répandue, que parce que chacun se croit en droit d'en juger en dernier ressort. Qui ne juge pas un écrivain ? Si l'on imprimoit tous les jugemens littéraires, que de décisions singulieres !

Tout lecteur prenant un livre, s'assied à son aise comme sur un tribunal, pour prononcer l'arrêt de l'auteur qu'il va lire. Il lui fait la leçon, il le réprimande ; il le loue, il l'approuve, il lui fait bon gré de penser comme lui ; il se fâche quand on contre-

dit ses opinions secretes, il lui en fait presque un crime.

Rien n'est plus flatteur pour l'amour-propre, que de distribuer ainsi à son gré & sans contradiction les honneurs de la renommée, ou les disgraces de l'improbation.

Quand on a jugé l'homme de lettres, on veut juger sa personne; on veut traiter l'auteur comme son livre, le prendre, le laisser là, le reprendre, l'interroger; on lui demande des assiduités qu'on exigeroit à peine d'un désœuvré. Le militaire, le magistrat, l'homme du monde veulent qu'il réponde à leurs idées différentes; il ne lui est plus permis d'avoir les siennes. Il faut qu'il rende compte de tout ce qu'il a écrit, & ce devant les intéressés. On veut descendre dans le fond de son ame, pour lui donner des leçons : chacun veut lui enseigner ce qu'il auroit dû dire. Enfin, nul homme ne voit mieux que l'homme de lettres les détours de l'amour-propre, parce que la présence des talens de l'esprit donne à cette passion un jeu subit. S'il est modeste, on le prend au mot; s'il fait sentir sa supériorité, il révolte & blesse; s'il a de la justesse dans ses raisonnemens, il donne des vapeurs à certaines femmes; s'il se tait, on dit qu'il n'amuse point; s'il place la saillie, on trouve qu'il va au-delà de ses privileges. Point de conduite plus difficile à tenir que celle de l'homme de lettres. Comptez ensuite les sots propos, les faux bruits, les portraits manqués, dont il est l'objet, & vous verrez que s'il n'a pas la tranquille assurance que donne la fermeté du caractere, il paie un peu cher la renommée qui accompagne son nom.

Ce qui devroit nécessiter la reconnoissance des lecteurs envers les gens de lettres, c'est que ceux-ci donnent beaucoup & reçoivent peu en échan-

ge. Croit-on avoir payé un livre, parce que l'on a déboursé un peu de monnoie ?

Quelle foule de plaisirs délicats ne donne pas la lecture d'un bon ouvrage ? Souvenez-vous donc que vous avez tous pleuré plus ou moins, ou que vous avez reçu une idée consolante, directrice, que vous n'auriez pas eue sans les livres. Ingrats ! Un poëme, un drame, un roman qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, sans qu'il s'en apperçoive, sur les personnages vertueux qui agissent; ils intéressent, & l'auteur a persuadé la morale sans en parler. Il ne s'est point enfoncé dans des discussions souvent seches & fatigantes. Par l'art du travail caché, il nous a présenté certaines qualités de l'ame, revêtus de ces images qui les font adopter. Il vous fait aimer ces actions généreuses qu'il préconise; & l'homme qui résiste aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf qui met à profit la sensibilité du cœur humain, pour lui enseigner ce que l'intérêt personnel & farouche repousse ordinairement. L'auteur s'est fait écouter par le plaisir; & les préceptes de la plus austere morale se trouvent établis, sans qu'on ait découvert le but de l'écrivain. *Pectora molescunt.*

Tout écrivain est particuliérement lié à la justice d'une maniere solemnelle & avant toute autre obligation. L'infraction de la justice est une injure faite au genre humain; voilà pourquoi tout auteur digne de ce nom sent vivement le tort qu'on fait à son semblable; il ne peut le tolérer; il est le vengeur de la cause publique; & l'oppression qui est tombée sur son voisin, doit lui devenir personnelle. Il ne peut se dispenser d'élever la voix, & l'écrivain le plus estimé sera toujours ce-

lui

lui qui réclamera avec le plus de force les droits imprescriptibles de la justice & de l'humanité.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance attaquent les écrivains les mieux méritans de leurs contemporains, ils méprisent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contre-balance la renommée universelle. La supériorité de leur raison leur montre les suffrages des hommes sensibles nés & à naître, & ils placent la récompense de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

L'homme dépourvu de sentiment, s'ennuie en lisant *Clarisse*, tandis qu'un autre trouve ce poëme moral, de la plus vaste étendue, encore trop court. A mesure qu'on a plus d'esprit, de finesse, de connoissance des hommes & du cœur humain, on goûte davantage Montaigne, La Fontaine, La Bruyere & Richardson. Il est impossible à quelques gens de rien sentir de certaines beautés qui frappent plusieurs autres. Tel critique paroît dur & injuste; il n'est souvent qu'insensible : vous êtes au-dessus de sa sphere ; la portée de son talent est la mesure de son jugement.

Il y a plus : pour lire certains auteurs, ce n'est pas assez d'être homme d'esprit, homme éclairé, il faut encore être honnête homme.

Il y a mille traits qui ne se révelent qu'à une belle ame, à une ame sensible, qui a des dispositions morales à la vertu. Sans ce goût inné, l'on n'est qu'un mauvais juge : il n'y en a si peu de bons que parce que les gens caustiques qui lisent, cherchent ordinairement les fautes, au lieu de se pénétrer des beaux, des sublimes endroits.

Sans la probité, point de lecteur judicieux. Un livre honnête est quelquefois reçu tout comme

l'honnêté homme, c'est-à-dire, avec froideur, & même avec une certaine dérision, sur-tout s'il se présente au milieu d'un cercle composé de gens frivoles & corrompus.

RÊVE.

Je rêvois que j'étois excessivement riche, & que la tête m'ayant tourné, j'avois acheté la noblesse; que j'y avois joint une belle terre qui me donnoit le titre de baron.

Aussi-tôt je fis peindre mes armoiries sur les portes, les fenêtres, les cheminées de mon château: je les fis graver sur les chapeaux de mes domestiques, sur leurs bas, sur les fers de mes chevaux; la garde-robe n'en fut pas même exempte, & je voulois que par-tout on reconnut les armoiries de M. le baron.

J'achetai tout exprès une bibliotheque, afin de faire mettre mes armes sur le dos de chaque volume; & je les prêtois à tout venant, me dispensant de les lire, vu mon opulence.

J'envoyai cinquante mille écus à un généalogiste qui me faisoit descendre de Louis le Gros par les femmes; & le tableau de cette généalogie fut appendu dans le lieu le plus apparent de mon sallon.

Quelqu'un s'étant avisé de dire à ma table que les hommes n'ont qu'une seule & même tige, que la noblesse devroit être fondée sur des vertus personnelles, je lui soutins qu'il falloit être né gentil-homme pour être quelque chose dans ce monde; & quoiqu'il se tût après cette convaincante

réponse, parce qu'il mangeoit beaucoup, je le fis remarquer à mon portier, afin qu'il fût éconduit chaque fois qu'il se présenteroit.

Un autre convive ayant soutenu que, s'il prenoit fantaisie au grand-seigneur de se faire baptiser, il ne seroit pas reçu chanoine dans un chapitre d'Allemagne, attendu qu'il ne pouvoit faire aucune preuve du côté de sa mere, je le pris en singuliere affection; car il me répétoit souvent que je prouvois huit quartiers, d'après le tableau de mon sallon.

A force de l'entendre dire, je me le persuadai à moi-même, & je respectois un grand vaurien de fils, parce qu'il avoit un degré de noblesse plus que moi.

Madame la baronne tomboit en syncope dès qu'on annonçoit un roturier. Elle me fit acheter le *Nobiliaire*, l'*Art heraldique*, qu'elle consultoit soir & matin; & d'après son récit, je voyois clairement que la famille étoit noble de toute éternité.

Le sujet de la conversation journaliere étoit d'examiner quel étoit le prince de l'Europe le plus distingué par la noblesse. Quelques têtes couronnées perdirent à cet examen, & leur diadême pâlit sous l'œil scrupuleux de madame la baronne; mais elle avoit conçu en revanche une vénération religieuse pour un petit prince qui venoit de naître, parce qu'elle prétendoit que, réunissant le sang de deux maisons illustres, il étoit plus noble que chacune d'elle en particulier.

Je répétois ses paroles par-tout où je me trouvois : alors elle me gracieusoit d'un doux sourire, ce qui me ravissoit; car depuis long-temps elle m'avoit convaincu que l'amour le plus extrême

l'avoit ſeul fait déroger, en venant partager ma couche.

Je chaſſois tous les jours ; & dès qu'un malheureux payſan avoit tué un lievre, je le faiſois traîner dans une cave humide que j'appellois une priſon, & où les rats venoient lui manger les pieds. Je n'en aſſiſtois pas moins à la meſſe ſolemnelle, puis j'invitois à dîner le curé qui avoit fait un ſermon ſur la charité : je louois à haute voix pendant le repas ſa touchante éloquence.

Madame la Baronne m'avoit mis en tête de bâtonner de temps en temps quelques payſans, pour leur intimier la ſubordination ; ce que je faiſois, pour bien conſerver mon rang. Mais un de ces payſans m'ayant rencontré à ſix lieues de mon château, dans un endroit où il n'y avoit pas de témoins, me fit peſamment ſentir que l'inégalité des conditions n'eſt qu'une chimere : argument déciſif que je ne communiquai point à Madame la Baronne ; car elle n'auroit jamais voulu avouer ſa poſſibilité.

Je crus moi-même, quinze jours après, que c'étoit un rêve, un délire de mon imagination, & je continuai à mépriſer la robe, à mal parler de la cour, à décider que je reſterois oiſif, & que je ne ſervirois qu'au préalable on ne me donnât un régiment.

J'avois une grande fille, bien dignement élevée par ſa mere. A ſix ans elle donna un ſoufflet au fils d'un préſident qui avoit oſé l'embraſſer à la fin d'un menuet ; après quoi elle lui préſenta noblement ſa main à baiſer : ce qui fit préſager à Madame la Baronne l'alliance la plus ſolemnelle, vu la force du ſang qui avoit parlé en elle de ſi bonne heure.

Madame la baronne me regardoit comme un monarque fourvoyé qui, au jeu obſcur de la naiſſance, avoit manqué une couronne ; ſa tendreſſe m'en conſoloit quelquefois, en me repréſentant les ſoucis, les travaux & les inquiétudes attachés à la royauté : elle me faiſoit appercevoir un de mes petits-fils ſuccédant à quelque branche éteinte ; mon arbre généalogique ne devoit pas finir ſans pouſſer quelques fleurons.

Dans l'extaſe de ces belles idées, nous nous ſerrions tendrement la main, ſur-tout en contemplant la dignité future de notre poſtérité : auſſi, en ſortant de ces converſations, madame la baronne toute entiere à la premiere vertu des Princes, à la clémence, daignoit généreuſement traiter un payſan comme un homme ; car elle n'étoit pas vraiment née avec une ame tyrannique.

Ma fille grandiſſoit : elle auroit pu nommer toutes les pieces honorables dans leur poſition reſpective & ſans les confondre, le blaſon lui étoit familier : madame la baronne regardant tous les roturiers comme les animaux de la baſſe-cour, ne craignoit pas pour ſa fille la moindre ſéduction : tous les roturiers, aſſimilés aux coqs-d'Inde, pouvoient lui parler & l'accompagner ; mais un noble n'entretenoit jamais ſa fille que ſous les yeux de ſa mere & à une diſtance convenable.

Qui l'eût prévu ! le fils du bailli du village fit un enfant à ma fille. Madame la baronne, les cheveux épars, vint me l'apprendre ; & moi, voyant mon arbre généalogique coupé de cette maniere, j'entrai dans une ſi furieuſe ſurpriſe, que je crus mourir d'indignation ; mais je ne fis que m'éveiller.

SUR LE DICTON:

RIEN DE NOUVEAU.

LE génie ſubit le deſtin du deſpotiſme : on s'humilie devant lui, mais en même temps on cherche à le détrôner. Comme le génie, par ſon éclat & ſon aſcendant, rompt ce ſentiment d'égalité, naturel à chaque être, quoique ſes effets ſoient paiſibles & utiles à la ſociété, l'homme vulgaire s'indigne de cette ſupériorité qui ſemble attribuer à un ſeul homme une ſorte d'empire ſur ſes ſemblables.

Dès qu'on veut ſe diſtinguer du commun en annonçant de nouveaux réſultats, on entend répéter avec emphaſe cet axiome : *Rien de nouveau ; tout eſt dit ; nous ſavions cela.*

Il n'en eſt rien ; ſans doute il eſt impoſſible que les premiers linéamens n'aient pas préexiſté avant la découverte moderne : mais l'ingratitude ſe manifeſte envers l'inventeur ; ſon invention ne pouvoit pas être abſolument iſolée ; il falloit qu'elle partît des principes connus.

Il y a tant de recherches à faire avant de tirer une vérité quelconque des ténebres, qu'il ne faudroit point rejetter les premiers eſſais, quelque informes qu'ils fuſſent. Une ſimple lueur a quelquefois conduit à l'idée de poſſibilité ; & d'une penſée d'abord conjecturale, on eſt parvenu à la vraiſemblance : le génie s'en empare & lui donne ce trait de lumiere qui rayonne dans tous les eſprits.

La fureur de ſoutenir que *tout eſt dit*, n'eſt donc

qu'une injustice qui tend à rabaisser l'homme qui s'ouvre une carriere nouvelle. N'est-ce pas à la suite de mille observations particulieres que le physicien compose son ouvrage, ancien par les détails, nouveau par l'enchaînement des idées ? A-t-il pu tout créer ? Ce qui étoit & ce qu'on ne voyoit point, n'étoit-il pas comme nul ?

On a disputé à chaque inventeur sa découverte ; on se perd dans les recherches ; on s'appuie sur des mots vuides de sens, & l'on fait plus pour découvrir le prétendu esprit d'imitation que pour se rendre à la clarté & aux conséquences de l'expérience nouvelle.

On crie de nos jours au paradoxe, à la moindre modification de nos idées. Un paradoxe n'est point une opinion erronée & dangereuse : c'est une vérité inconnue au vulgaire ; du moins ainsi l'ont défini les Grecs & Cicéron leur interprete. Et l'autorité des philosophes, à qui seuls il appartient de créer des idées & de fixer le sens des mots qui les expriment, vaut bien celle d'un peuple qui n'a point d'idées, & qui altere sans cesse sa grammaire.

La philosophie nous a rendu plus éclairés & en général plus doux, plus sociables : elle nous a sauvés des prestiges éternels de la superstition & des maux infinis qu'elle enfante. Elle a produit des livres utiles, dont les bienfaits ont embrassé l'étendue des royaumes. Enfin, cette lumiere pure, qui s'accroîtra chaque jour, en détruisant des opinions absurdes & cruelles aura fait connoître la vraie morale comme la saine politique.

POINT DE VUE.

Q*uoi, n'eſt-ce que cela ?* Voilà le mot que l'homme dit pluſieurs fois pendant ſa vie, à l'heure déſirée de la jouiſſance, au temple de la fortune & de la renommée, au faîte des grandeurs : *Quoi, ce n'eſt que cela ?* C'eſt que toute ſenſation agréable fuit au moment qu'elle nous viſite ; c'eſt que le déſir eſt ce qu'il y a de plus délicieux, & que le premier inſtant qui marque la jouiſſance, eſt celui où la volupté marche à reculons.

Au moment que nous recevons l'exiſtence, dit Empedocle, deux génies, toujours ennemis, toujours oppoſés, partis de deux points contraires, s'abattent au même lieu pour s'emparer de notre ame : l'un y verſe la gaieté, la joie, le doux contentement ; l'autre y ſouffle la crainte, les ſoucis, les inquiétudes : de ſorte que, pétris que nous ſommes de ces deux ſubſtances, elles dominent tour-à-tour ; & de-là viennent les inégalités qui varient nos jours.

Sous un certain point de vue, ce monde ſi brillant ſe décolore ; il ne reſte plus rien autour de nous ; on eſt comme environné de fantômes ; on a pitié de ſoi & de ſes contemporains.

La majeſté du genre humain réſide dans les tombeaux : de-là ſont échappés tous ces noms qui rappellent le ſouvenir des grands travaux & des grandes actions. La génération vivante a une phyſionomie meſquine en comparaiſon de tous ces illuſtres décédés.

Notre renommée ne nous appartiendra donc que quand nous ſerons morts. Que dis-je, hélas !

notre vertu même ne sera à nous que quand nous aurons passé par le trou obscur. Il n'y aura plus à craindre alors qu'elle soit altérée par les coups de la fortune, les pieges & l'exemple du méchant.

En attendant, le plus grand charme de la retraite est de ne plus entendre les propos altiers du vice, & de ne plus voir la prospérité des méchans.

Nous traînons jusqu'au tombeau, dit Bossuet, *la longue chaîne de nos espérances trompées*. Oh, qu'il a raison! L'on n'est point heureux, même dans l'enfance, parce qu'on ne se connoît pas, & que les sensations sont purement machinales.

Dès que la raison se développe, des maîtres cruels l'élancent tout-à-coup vers l'avenir, & vous apprennent à oublier le présent.

Dès que le cœur commence à sentir, & qu'il veut se livrer à cet attrait touchant & irrésistible, voix puissante de la nature, les loix, les mœurs, les convenances, les préjugés, tout froisse ce cœur sensible, & lui interdit des goûts innocens. En vain l'amour marque l'heure de la jouissance, on la remet au jour de la fortune; sans elle on estime qu'on ne sauroit être heureux; on calcule, & la Volupté fuit à tire d'aile; bientôt on sent confusément que la jeunesse se consume dans des spéculations qui, dussent-elles amener le bonheur, ont exigé des sacrifices chers & présens.

Cette fortune tant poursuivie jette enfin une de ses pommes d'or; on la ramasse avidement. C'est un fruit très-beau, mais il ne dit rien au goût; il ne flatte que l'œil; on soupire, on voudroit revenir sur ses premieres années, elles ne sont plus. Les objets frappent, mais ne touchent, n'attendrissent point: ils ne font plus monter à l'œil ces larmes d'attendrissement, si voluptueuses à répandre.

Les mœurs dominantes achevent de vous glacer ! on représente sans cesse, & l'on n'est pas soi. On est environné d'êtres soi-disans pensans & sensibles, & le cœur & l'esprit restent vuides. Point de loisir pour l'amitié : les affaires, les devoirs, les bienséances, voilà ce qui remplit les jours ; & le mécontentement secret que produit cette contrainte continuelle, efface la gaieté naturelle ; le moment du rire franc, de la joie, ne se trouve plus ; il n'est pas besoin des assauts de l'âge pour sentir que la vie s'éteint ; on vit comme si notre ame ne nous appartenoit plus, tant on sent qu'elle est dépendante, & que jusqu'à la maniere de traîner sa chaîne, tout nous est prescrit par des loix que nous combattons en vain par le ridicule. Elles ne nous assujétissent pas moins jusqu'au dernier instant de notre vie.

ENFANCE.

POURQUOI un enfant nous intéresse-t il si fort ? Pourquoi l'expression la plus vive modifie-t elle les traits de son visage ! C'est qu'à raison de sa foiblesse la nature lui a imprimé un charme particulier, que respecte la férocité même.

Délicieux aspect que le front ingénu d'un enfant ! On ne songe point alors qu'il deviendra un homme assujetti peut-être à des passions viles & basses : on ne voit que son innocence, sa candeur & son sourire ; on lui rend ses caresses ; on se sent attendrir par ses transports ; c'est un être touchant qui réveille tout l'instinct de notre sensibilité. Les animaux eux-mêmes aiment l'enfance ; ils bondissent autour d'elle pour la réjouir ; ils semblent

par leurs jeux vouloir attirer ses regards & arracher un cri de joie naïve à la surprise enfantine.

Vous qui avez des enfans, si vous les aimez, tenez-les dans la joie & la gaieté ; laissez-les jouir des plaisirs de leur âge, qui seront, hélas ! trop passagers. Les années ou la mort leur enleveront bientôt l'agrément dont ils jouissent ; le plaisir est pour eux dans la nouveauté des objets. Que signifient ces châtimens, ces menaces pour un âge aussi tendre ? Voyez la mobilité du corps de l'enfant : est-il fait pour la servitude & la gêne ? Vous voulez lui donner votre raison, & il est tout instinct ; vous lui parlez, & il ne vous comprend pas ; vous réfrénez ses aimables penchans, pour lui imprimer le maintien froid que vous inspirent vos propres chagrins ; vous voulez, malgré la nature, qu'il soit malheureux avec vous. Laissez à la nature le soin d'organiser sa tête ; ne détruisez point ses opérations sages & lentes : voilà tout ce qu'on demande de vous.

Mere imbécille ! sont-ce de petits esclaves que tu te glorifies d'avoir à tes côtés, obéissans à un geste, & formés à peu-près sur le modele du petit chien qui est à tes pieds, & qui obéit aussi ponctuellement ?

Mais que vois-je ! O stupidité ! un rudiment qu'on veut enfoncer dans la tête d'un pauvre enfant, lorsqu'il n'a pas encore pris sa croissance. Destructeurs de l'entendement humain, & qui d'une main lourde & pesante allez briser tous ses ressorts, arrêtez, gardez-vous de l'hébéter. De grace, donnez-lui la meilleure leçon possible : ne lui apprenez rien de ce que vous savez.

L'art de faire entrer des idées dans la tête d'autrui, de les assimiler à sa portée, de les digérer pour elle, est un art bien plus rare qu'on ne

pense ; on n'est sot que parce qu'on a des idées fausses : la sottise n'exclut pas le nombre des idées ; mais mal liées, elles nuisent au lieu de servir. Il n'y a tant d'hommes inconséquens, que parce qu'il y a une foule de sots maîtres.

N'oublions point ce temps de l'enfance que nous avons passé ; jettons la vue sur ces premiéres années de la vie humaine ; ne permettons pas qu'elle soit tourmentée par des barbares, & qu'ils transforment des créatures innocentes en esprits aigres & lâches ; car le sentiment de l'injustice est ce qui rend l'homme dur & méchant.

LE LAC DE NANTUA.

ATTENTIF aux tableaux variés qu'offre la nature j'ai vu, j'ai observé plusieurs sites étonnans ; mais le lac de Nantua, ce lac resserré entre des rochers d'une hauteur égale & d'une structure irréguliere, répétant de chaque côté leur base & leur cime, lorsque que je l'ai vu pour la premiere fois, il a enchanté ma vue & ma réflexion : j'ai été surpris, ému, satisfait profondément ; ce local unique & dont je ne m'étois pas encore formé une idée, pour le coup surpasse la fiction.

On ne sait si la majesté l'emporte sur l'empreinte sauvage ; mais celle-ci n'attriste point l'œil. Ces beautés pittoresques sont fieres sans être dures, rapprochées sans confusion ; & l'imagination, en y rêvant beaucoup, ne sauroit faire mieux.

Le point de vue du fond, scene brillante & majestueuse, offre des masses qui paroissent fermer le lac, & lui opposer des barrieres insur-

montables. L'illuſion eſt ſi complete, qu'en avançant on croit être obligé de revenir ſur ſes pas ; il faut ſe convaincre par ſoi-même qu'il y a une route. Ce miracle d'optique produit dans un dégré égal l'admiration, le plaiſir & la ſurpriſe. Les nues diverſement colorées ſemblent terminer l'horizon, tandis que le lac forme un miroir tranquille, où ſe réfléchit le plus ſingulier payſage qui ait encore frappé mes regards.

C'eſt le point de vue que ma mémoire me retrace le plus volontiers ; je m'environne avec raviſſement des images agreſtes de ce lieu, véritable ſéjour de l'inſpiration poétique : je revois ces bords ombragés, ces vallons, ces ſommets, ces biſarres rochers, & je ne connois pas d'endroit où il ſoit plus aiſé de créer à peu de frais quelque choſe de grand & de ſolemnel.

Ici, celui qui n'a jamais manié le crayon, le ſaiſit involontairement ; & il faut être cordonnier & avoir pris naiſſance dans ce lieu (1), pour n'en pas ſentir les étonnantes beautés.

C'eſt la ſalle la plus magique peut-être qui exiſte dans le monde, & je voudrois y donner, dans un jour d'automne, le ſpectacle le plus merveilleux, le plus neuf & le plus impoſant.

Oui, ſi j'étois prince, j'ordonnerois là une fête qui tiendroit du prodige & de l'enchantement.

Des feux diſtribués ſur les hauteurs donneroient à ces rochers des proportions encore plus frappantes. Je répandrois ſur leur cime des hommes habillés en géants, qui, armés de maſſues, paroîtroient les véritables habitans de ces formidables roches ; & je me figure en même-temps vingt jolies femmes, mais ſenſibles, quoique jolies,

(1) La petite ville de Nantua eſt peuplée de cordonniers.

repréſentent des rochers, des forêts, des torrens, ſans ſourire à l'impuiſſante imitation. Pendant ſix mois le décorateur, malgré ſon talent, leur paroîtroit audacieux & ridicule ; & c'eſt ce que j'ai éprouvé moi-même en revenant à Paris, après avoir parcouru ces ſcenes de grandeur. A la premiere décoration roulante qui vouloit repréſenter une montagne couronnée d'arbres & percée d'un antre, je partis d'un éclat de rire involontaire ; & mes voiſins me voyant rire tout ſeul, ſans en pénétrer la cauſe, me prirent certainement pour un inſenſé.

CRITIQUES.

QU'ONT fait les premiers critiques ? Ils ont cherché les regles de l'art dans les ouvrages de l'art : comme ſi l'art pouvoit donner les regles qui conſtituent l'art ! Au lieu de puiſer dans la nature, modele univerſel, fécond, varié, intariſſable, ils ont établi l'artiſte comme le modele de perfection ; & de-là ceux qui ſont venus, ſe ſont trouvés renfermés dans une ſphere étroite, & réduits à imiter l'écrit d'un autre. Une uniformité ennuyeuſe s'eſt répandue ſur les productions des écrivains. Les poëtes ne ſont pas ſortis de cet eſprit d'imitation, juſque-là que l'on reconnoît les traits de la même école, comme on connoît des domeſtiques à leurs livrées.

Les poëmes épiques, les tragédies, les oraiſons funebres ont reçu la même coupe. Les critiques ont été des guides trompeurs : comment porter un jugement qui ne ſoit pas imparfait, lorſqu'on ne fait que comparer une choſe à elle-même ?

N'eût-

N'eût-il pas mieux valu remonter au principe de toute beauté, à la nature ? Le moindre objet, quand on l'obſerve, donne des jours lumineux & des rapports que tous les hommes appercevront ; au lieu que les regles donnent de fauſſes lumieres qui égarent.

Les critiques, les commentateurs, les journalistes, les diſſertateurs, toute cette tourbe ſcolaſtique qui ne parle que par la bouche des morts, & qui leur fait dire les plus impertinentes ſottiſes, préconiſant tout ce qui eſt fait anciennement, & livrant ſagement la guerre à ce qui ſe fait & à ce qui ſe fera, ont la prunelle des hiboux, qui ſe contracte douloureuſement au moindre rayon. Ils vous citent ce qu'on a lu mille fois ; ils vous parlent de ce qu'on ſait ; ils crient au blaſphémateur dès qu'on ſe moque d'eux ; ils vous accablent de paſſages & d'autorités étrangeres, ſans quoi ils ne parleroient pas long-temps. Il faudroit rire de leur engouement ſuperſtitieux, ſi toutefois cela étoit permis, quand on ſonge qu'ils ont été dans tous les âges le fléau des arts, & les véritables aſſaſſins du génie.

Il ne faut point haïr leurs ſatires, mais bien leurs éloges : qu'ils ſont inſolens quand ils ſe mettent à louer ! Semblables à ces bons prélats qui d'un air ſérieux ſacrent les rois & poſent le diadême ſur leur tête, comme s'ils les faiſoient régner, ils ont l'orgueil de vouloir couronner les monarques de la littérature. Ils font mine de les affermir ſur leurs trônes ; on diroit que ce ſont eux qui les annoncent, les font connoître à l'univers, & qui conſtatent leurs droits chancelans. Ils en impoſent au lecteur vulgaire avec des mots qu'ils ſe tranſmettent, & des phraſes qu'ils ne ſavent pas même varier. *La décadence des arts eſt*

totale. Le goût s'est perdu. La nature est épuisée ; elle ne peut rien produire de semblable aux siecles passés. Le temple de la gloire est fermé, & ses portes ne s'ouvriront plus. Arrive l'homme qui les brise à leurs yeux & qui leur donne un démenti formel : ils vont répétant encore que celui qui y est entré il y a cent ans, étoit bien plus grand, bien plus illustre, bien plus digne de nos hommages.

Quand Timante voila le front d'Agamemnon pendant le sacrifice, ils appellerent *artifice ingénieux* ce qui n'étoit qu'impuissance. Rubens depuis a peint sur le même visage, & les douleurs de l'enfantement, & la joie d'une mere; & nos critiques ont loué absolument sur le même ton, & le chef-d'œuvre de l'art & son mensonge.

Pour faire des découvertes dans un art, il est plus avantageux de n'y entendre rien d'abord & d'y marcher seul, que d'être conduit & dirigé par la marche & l'exemple des autres : on s'ouvrira une route inconnue, en s'abandonnant sans guide; on ne fera que passer par la porte commune, en observant les pas de ses prédécesseurs. Voilà pourquoi les méthodes, les regles, les poétiques ont gâté & gâtent tous les jours les esprits les plus inventifs. Animés par la nouveauté des objets & fiers d'oser d'eux-mêmes, ils auroient ouvert la carriere d'une maniere qui leur eût été propre : en recevant la carte de la route, ils ne voient plus les objets que sous le même aspect ; & de-là naissent tristement les mêmes résultats : au lieu de creuser, ils passent légérement sur les mines les plus fécondes ; au lieu de créer leurs réflexions, ils les reçoivent toutes façonnées par la main des préjugés ; ils auroient commandé à leur siecle, ils lui obéissent ; séduits qu'ils sont

par la forte autorité des barbes grises, ils adoptent ce que sous un autre point de vue ils auroient rejetté avec mépris. Le vulgaire croit que l'art se perfectionne, parce que les copies se multiplient ; c'est une abondance indigente, & cette fausse richesse ôte jusqu'à l'idée d'en acquérir une réelle.

Plus on avance dans la vie, plus on est esclave de l'habitude. Le cerveau de tout homme qui touche à son huitieme lustre est déja durement modifié ; c'est la libre & ardente jeunesse qui fait s'ouvrir une nouvelle lice ; elle seule donne un poids aux idées récentes & utiles, & proscrit le fatras du siecle qui fuit.

DES FEMMES SAVANTES

DE MOLIERE.

MOLIERE, dans les *Femmes savantes*, a chargé les portraits, comme dans toutes ses autres pieces, mais avec excès dans celle-ci. On voit qu'il a voulu se venger de certaines cotteries, où probablement il n'étoit pas bien traité ; & que n'ayant pu captiver le suffrage de certaines femmes qui dominoient alors, il a pris le parti de les immoler au ridicule. Mais s'il a bien fait de vouloir corriger ces femmes qui de son temps faisoient consister tout leur mince savoir à former un bizarre assemblage de mots scientifiques & *précieux*, il a nui aux progrès de celles qui voudroient réellement s'instruire, & qui sont retenues par la crainte de passer pour singulieres. Ainsi

les effets qui résultent de cette piece sont plus nuisibles qu'utiles.

Il y a déja si peu de femmes pour un homme qui pense, a si bien dit M. Diderot, qu'il étoit inutile de vouloir en diminuer le nombre. Plusieurs ont renoncé à l'envie qu'elles avoient d'orner & de cultiver leur esprit, lorsqu'elles ont vu applaudir ces vers qui disent que la science d'une femme ne doit point passer le livre de son ménage. Cela n'a fait que fortifier le misérable & barbare préjugé, qui n'est pas encore éteint en France, & qui regarde les sciences & les arts comme des occupations roturieres.

Moliere, au lieu de combattre ce préjugé, lui a fourni de nouvelles armes; & je crois appercevoir dans cette piece l'humeur que donnent l'amour-propre outragé & la vengeance qui en est la suite.

La scene de Vadius & de Trissotin est dirigée contre les littérateurs; & plusieurs vers, notamment ceux qui sont dans la bouche du marquis, tendent à les humilier.

Les femmes ignorantes, occupées de miseres & de futilités, triomphent de cette piece, & semblent dire, en faisant des nœuds: » Vous voyez » comme on traite les femmes qui veulent s'ins» truire; nous nous garderons bien de donner dans » l'étude. «

Alors les femmes se livrent avec gravité au code ennuyeux du cérémonial, à la fureur du jeu, non moins insupportable. Elles bornent leur érudition à décider sur une nouvelle mode; elles se jettent dans la médisance, fille de l'oisiveté. L'esprit de société est hérissé de pointilleries. Elles donnent à leurs filles une éducation tout aussi fri-

vole. De ſorte que, dans toutes les maiſons d'ailleurs opulentes & commodes, on ne s'entretient que de bagatelles ; le babil, les tracaſſeries remplacent la bonne converſation.

Il y a beaucoup moins de femmes vraiment inſtruites dans notre ſiecle que dans le ſiecle paſſé. L'on ne voit que dolentes petites maîtreſſes qui n'ont qu'un jargon ſtérile, & qui à la lettre ſont des *oies couleur de roſe*.

Telle femme qui dépenſe avec ſon maître-d'hôtel & ſon bijoutier cent mille écus par an, auroit pu employer une partie de cette ſomme aux progrès de l'aſtronomie, la phyſique, de la chimie, &c. qui en eſt empêchée par le funeſte tableau qu'a tracé Moliere. S'il eût répandu le même ridicule ſur les hommes livrés aux ſciences exactes, il auroit fait rétrograder ſon ſiecle. Et voilà les plaies que le génie fait à l'humanité, quand il écoute ſon humeur, au lieu d'embraſſer l'enſemble, c'eſt-à-dire, l'intérêt général.

La femme a plus d'eſprit que l'homme, autant de ſagacité ; & la vie ſédentaire leur permettroit de longs travaux & des ſuccès. Elles augmenteroient le bonheur de l'homme, en penſant avec lui.

Moliere a détruit ce nouveau charme, en renforçant cette opinion barbare, qui les condamne à l'ignorance & à toutes les petiteſſes qui l'accompagnent. Auſſi cette oiſiveté autoriſée déprave l'imagination des femmes, & tourne leur prodigieuſe activité contre la ſociété même, où fourmille aujourd'hui ce cours d'épigrammes publiques & ſecretes, qui alterent la franchiſe & la cordialité. *L'homme inſtruit*, comme l'a dit Helvetius, *ne médit que pour ſe venger ; il le fait en paſſant, & non pour s'amuſer.*

FACILITÉ.

J'AIME les génies faciles. Leur ſtyle a de la grace, de l'aiſance, un certain air animé, vivant. Ils ne ſe conſument pas laborieuſement dans l'ombre du cabinet ; ils voient, ils fréquentent le monde, & y puiſent le ſujet de leurs réflexions. Les faits qui les ont frappés, préſentent à leur eſprit une foule d'idées ; ils ne s'appéſantiſſent point ſur les objets étrangers : ils devinent avec rapidité ce qui doit plaire, ils ont l'inſtinct de l'art : & ces intrépides travailleurs, qui remettent l'ouvrage vingt fois ſur le métier, ſont des ouvriers de patience, auxquels le temps amene enfin quelque bonne fortune ; tandis que les autres ont l'extérieur aiſé & brillant des gens de qualité. Les vers de la Fontaine, de Voltaire, la proſe de Fénelon reſſemblent à une ſource abondante & pure, qui coule ſans peine. Ce que la réflexion ne produit pas dans un inſtant, elle ne le peut avec des mois entiers ; elle eſt lumineuſe & rapide ; elle compare & combine avec célérité, où elle reſte enſévelie dans les nuages qui l'offuſquent.

TURENNE.

LES grands hommes ne ſavent point les petites choſes. Turenne, après avoir remporté pluſieurs batailles, apprit avec aſſez de peine la maniere de ſaluer à la tête de ſon régiment d'infanterie.

LES HISTORIENS.

FABLE.

Un singe tenoit le pinceau ; mais fidele observateur de la nature, il peignoit les animaux avec une scrupuleuse ressemblance. Il donnoit au coursier son noble & libre élan, à l'ours sa pesanteur, au tigre sa physionomie cruelle, au baudet ses longues oreilles. Les animaux carnaciers, mécontens de leur portrait, lui refuserent le salaire. Il fallut encore qu'il se dérobât à leur vengeance.

Un renard, moins savant, mais plus fin, dit ; Je profiterai de la sottise de ce peintre véridique. Est-ce qu'on fait un portrait ressemblant de ces superbes animaux ? Non. Ils veulent être flattés ; c'est alors qu'ils payent.

Le renard broya ses couleurs sur une palette différente. Il donna à la tête du lion, malgré son horrible criniere, une aimable douceur ; sa gueule fut moins large ; il fit presque sourire sa rugissante majesté. Le léopard n'eut plus l'œil farouche & sanglant ; l'ours devint mignon : il retrancha à l'âne la moitié de ses oreilles, & donna au porc un corsage léger : le loup parut débonnaire : les oiseaux de proie n'eurent plus ni bec recourbé, ni serres tranchantes.

Ces fiers animaux, charmés de cette forme nouvelle, lui donnerent patentes & pension.

TAVERNIÈR.

Le fameux Tavernier ayant vendu les pierreries qu'il avoit apportées des Indes, témoigna devant Louis XIV qu'il vouloit acheter un domaine en Suisse. Le Roi lui ayant demandé pourquoi il n'en achetoit pas un dans son royaume, Tavernier répondit avec une singuliere naïveté : *C'est que je veux, Sire, que mon domaine soit à moi.*

J'ai visité la maison qu'il avoit acquise à Aubonne, près du lac de Geneve. Mais je me trompe, cette maison est une barronnie.

En parcourant donc la baronnie, je me disois : Que ne puis-je converser avec l'homme qui, pendant quarante années, tourmenté d'une passion ambulante, a fait six voyages en Turquie, en Perse & aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir ; & qui, courant ensuite après les débris de sa fortune, est allé terminer ses jours à Moscow, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ! Quelle singuliere destinée !

J'aurois voulu pouvoir évoquer l'ombre de ce célebre voyageur, & lui demander pourquoi, après avoir visité l'Europe & l'Asie, il étoit venu se fixer près du lac de Geneve. En y réfléchissant, je crus en deviner la raison. Tavernier avoit vu les plus beaux climats de la terre, les riches contrées de l'Asie, où croissent les épiceries, la soie, les parfums, l'or, les diamans, tout ce qui flatte les sens & l'imagination de l'homme ; mais en même-temps il y avoit trouvé l'esclavage, l'ignorance, la barbarie ; il avoit remarqué que ces pays, enchanteurs dans la description, n'étoient pas faits pour

l'Europe civilisé, qui tient à ses mœurs. Il chercha donc, pour finir ses jours, un climat doux, un sol fertile, un peuple libre & bon : il trouva tout cela à Aubonne. Les Suisses, alors simples, hospitaliers, recevoient comme un frere l'étranger qui venoit s'établir chez eux, & s'empressoient à partager avec lui tous les avantages de leur liberté. Ils ont changé depuis ce temps-là ; & je ne conseille plus à tout voyageur qui veut se reposer de ses longues fatigues, de chercher les douceurs de la vie en Suisse plutôt qu'ailleurs.

Tervernier avoit porté le nom de Louis XIV aux extrêmités de l'Asie, & Louis XIV toujours reconnoissant de ce qui pouvoit étendre sa gloire, lui donna des lettres de noblesse, quoiqu'il fut protestant.

Tavernier est le guide des jouailliers. Quelle combinaison dans l'ordre social, que celle qui attribue à un petit caillou transparent, fort inutile au bonheur & même au plaisir, une valeur aussi considérable ! Cela est bien plus étonnant que les voyages en Perse de Jean-Baptiste Tavernier né à Paris, & sa course à Moscow lorsqu'il étoit plus qu'octogénaire.

MONTESQUIEU.

Je me transporte au jour où parut *l'esprit des loix*. Les femmes qui avoient lu les *Lettres Persannes* & le *Temple de Gnide*, durent bien être étonnées, quand elles ne purent achever la moitié du premier volume.

Montesquieu avoit attrapé sa nation. Il étoit curieux, à l'apparition de l'ouvrage, d'entendre le

prononcé des jurisconsultes, des gens de lettres & des gens du monde. Il n'y avoit peut-être que dix ou douze philosophes en France, qui fussent capable d'apprécier le livre.

Le chapitre de la constitution d'Angleterre & le traité du change ne rencontrerent pas à Paris trente lecteurs ; & cependant tous les audacieux folliculaires, toujours pressés d'écrire & de juger, dirent leur mot sur un ouvrage qu'ils n'entendoient pas.

On le relégua, pour ainsi dire, parmi les livres de jurisprudence.

Mais lorsque les Anglois nous eurent appris que M. de Montesquieu avoit pénétré en grand l'esprit du législateur & les desseins de la législation, qu'il étoit entré dans le sanctuaire des loix, qu'il avoit montré les rouages principaux de la machine politique, la nation passa à une autre extrêmité ; elle eut le ridicule d'admirer outre mesure un livre qu'elle ne savoit pas encore lire.

C'est la singuliere destinée de *l'Esprit des loix*, d'avoir été regardé d'abord avec indifférence, loué ensuite avec enthousiasme, acheté avec empressement, & de n'avoir été lu que d'un très-petit nombre d'hommes.

Sans doute *l'Esprit des loix* contient beaucoup d'erreurs à côté de quelques vérités. La fréquentation de Grotius, de Puffendorff & autres jurisconsultes, s'y manifeste trop. L'auteur met les citations à la place du raisonnement ; déguise sous un ton léger des choses dont il ne s'est pas bien rendu compte à lui-même ; affecte d'être obscur lorsqu'il est si clair dans d'autres endroits : mais, à tout prendre, c'est le livre le plus étonnant qu'ait produit le dix-huitieme siecle.

Il apprend à lier des idées séparées, il établit

des rapports jusqu'alors inconnus, il enseigne que toute idée politique est une idée compliquée, il détermine la différente constitution des états. Ce livre grave & peu fait pour la nation, fut jetté au milieu d'elle, lorsqu'elle s'occupoit sérieusement de *pantins* & de l'opéra comique, & qu'elle reposoit dans la plus parfaite indifférence sur la manœuvre de ses chefs.

Montesquieu peut être considéré parmi nous comme le Descarte de la politique. Les idées qu'on lui conteste & qui n'ont pour base que son imagination, portent un caractere élevé; sa pensée a toujours quelque chose de profond qui commande l'examen, & qui exerce notre raisonnement. Il semble converser presque toujours avec un cerveau législateur.

Si l'on raisonne ou déraisonne aujourd'hui en France sur les matieres politiques; si la secte des économistes nous a si fort ennuyés, en nous débitant en mauvais style ses idées creuses, c'est à Montesquieu qu'est due la premiere impulsion. Si dans les cercles & dans les cafés, les élégans, les commis, & même quelques femmes prononcent les mots de *démocratie*, d'*aristocratie*, & d'*olygarchie*, c'est Montesquieu qui leur a appris à balbutier ces noms-là.

LYCURGUE.

C'ÉTOIT un législateur qui étoit descendu bien avant dans le cœur de l'homme que ce Lycurgue, qui d'une main hardie retrancha de l'homme tout ce qui appartient à l'empire de l'imagination, pour ne le soumettre qu'aux besoins primitifs, excluant

la volupté pour mieux fermer la porte à la douleur, anéantiſſant les deſirs pour l'enlever aux regrets, aux inquiétudes, aux ſoucis ; hardi légiſlateur, qui fit l'homme riche en le privant de tout, qui le rendit fort en trempant ſon ame dans une diſcipline auſtere, qui le rendit éclairé en lui ôtant juſqu'à l'ombre des fantômes qui perſécutent la foibleſſe, qui le fit puiſſant en appuyant ſon courage ſur la baſe d'une égalité parfaite. Un tel génie étonne & confond nos idées ; il faut le traiter de fou, ou l'honorer comme un homme ſublime.

Si un état pouvoit aujourd'hui être iſolé, le premier trait du légiſlateur qui voudroit couper la ſource des vices, feroit, à l'exemple de Lycurgue, d'anéantir la valeur de la monnoie d'or & d'argent. Son code ſeroit preſque fait ; car ſon peuple, avec le beſoin des paſſions, n'en auroit que de légitimes, parce qu'il n'y auroit plus de moyen de contenter celles qui ne le ſeroient pas.

Que feroit alors un homme vicieux ? Avec quoi tenteroit-il ? Avec quoi pourroit-il corrompre ? Avec quoi ſeroit-il corrompu ? Point d'échange qui ne fût viſible, point d'échange audelà des beſoins de la vie ; le particulier ſeroit vertueux, & l'état auſſi.

Si jamais un légiſlateur pouvoit donner des loix adoptées de tous les peuples, ou du moins du plus grand nombre, ces loix ne ſeroient plus renverſées par les conquérans ; elles ſeroient éternelles. On en conçoit la poſſibilité ; mais l'expérience du paſſé range cette douce idée dans la claſſe des rêves. Outre que Lycurgue avoit du génie, il étoit encore fin. L'amour conjugal s'éteignoit à Lacédémone ; comment le rallumer ? En ne permettant

plus aux maris de voir leurs femmes qu'à la dérobée. Les Lacédémoniens rêdevinrent amoureux, & d'époux languissans monterent au rang d'amans fortunés. Ce trait n'est-il pas d'un physicien ?

Nous avons loué Lycurgue, mais lorsqu'on songe que lui-même n'a pu établir la base de sa société que sur les Ilotes qui représentoient nos malheureux Negres, on ne sait plus alors que penser de ces gouvernemens anciens si vantés.

Ces Ilotes portoient tout le fardeau de la servitude, & l'on y joignoit le mépris plus cruel encore. Nos Negres exécutent quelquefois des airs de Rameau; & on leur défendoit, à eux, de chanter des vers faits par un poëte Lacédémonien. On les enivroit sans pudeur, pour montrer le hideux spectacle d'une grossiere ivresse. Plutarque même rapporte que, pour exercer la jeunesse belliqueuse à fondre à l'improviste sur l'ennemi & à ne point manquer son coup, on envoyoit des guerriers adolescens dans la campagne guetter les Ilotes, & le mérite consistoit à les poignarder subtilement, sans être apperçu de personne. Et le terrible Lycurgue avoit dressé une statue au rire ?

Que penser donc de ce Lycurgue ? Que sa législation offre une face qui commande l'admiration, & une autre qui fait reculer d'horreur.

AUX LAIDES.

On dit, Voilà une jolie femme; on n'apperçoit guere que son visage. Il est dans celles qui sont réputées laides, des beautés que l'on dérobe à la vue : jamais un attachement durable n'a tort.

Ce ne ſont point les plus belles femmes qui inſpirent les plus fortes paſſions. Qui connoît, en voyant une femme, tout l'agrément qu'elle met dans le tête-à-tête ? Devinera-t-on le jeu, l'aſſaiſonnement de ſes careſſes ? Que de graces animées ſortent de ſes yeux qui ſemblent froids ou diſtraits ! Auſſi tel ſourire enflamme un cœur, tandis qu'il n'effleure pas un autre : c'eſt cette diverſité de goûts qui fait que toutes les femmes trouvent des adorateurs, & que celle qui paroît la plus fortunée, n'a quelquefois rien à envier à celle qui reçoit des hommages publics, leſquels ne ſont pas toujours confirmés dans l'ombre du myſtere.

C'eſt là ſouvent que le menſonge de l'art diſparoît ; c'eſt là que la beauté fiere & ſuperbe n'a plus ſouvent les mêmes perfections, & que la rivale qu'elle dédaignoit, reçoit des triomphes multipliés, dus à des graces étrangeres à la figure orgueilleuſe & vaine.

Si l'amour, comme le diſoit Ninon de Lenclos, eſt la piece où les entractes ſont les plus longs, quoi de plus charmant que de trouver dans une paſſion qui tend quelquefois à avilir l'homme, cette aimable & gracieuſe raiſon qui l'éclaire, l'inſtruit, & métamorphoſe les plaiſirs de la volupté en jouiſſances pures qui appartiennent à l'ame ?

PEINTURE

D'UNE BATAILLE.

ON a forcé l'homme libre à porter un fusil sur son épaule, à y attacher l'infernale baïonnette ; on l'a arraché à sa chaumiere, pour le traîner dans des combats que son ame déteste ; le labourreur a quitté sa charrue, l'artisan son attelier ; le jeune homme a déserté l'autel de l'hyménée, il abandonne un pere infirme, une amante, une famille désolée ; il va grossir la foule de ces combattans, dont les cœurs se sont ouverts par degrés à la licence, à la férocité & à la violence.

Voilà cent mille hommes opposés à cent mille hommes ; ils s'avancent & se rapprochent dans une vaste plaine qui va bientôt être ensanglantée. Quel nombre prodigieux d'hommes serrés l'un contre l'autre, déployant leurs phalanges mouvantes, se rangent dans un ordre combiné, pour se donner la mort avec art ! Instrumens aveugles, ils attendent en silence le signal : féroces par devoir, ils vont écraser leurs semblables sans ressentiment & sans colere. Ils ont vendu leur sang à vil prix, & leurs chefs en feront aussi peu de cas qu'il leur a peu coûté.

Il se leve, cet astre majestueux, dont tant de malheureux ne doivent pas voir le coucher. Eh ! qui s'attendroit aux horreur du carnage ? La terre est en fleurs, le doux printemps de son voile azuré embrasse les airs, la nature sourit en mere tendre, le soleil dans une majesté tranquille verse ses rayons bienfaisants qui dorent & mûrissent les

dons du Créateur, tout eſt calme, tout eſt en harmonie dans l'univers. Les miſérables mortels, agités d'une ſombre frénéſie, portent ſeuls la fureur dans leur ſein ; ils vont s'égorger ſur le verd tendre & renaiſſant des prés. Les armées s'approchent, les moiſſons ſont ravagées, déja la mort vole : quel tumulte effroyable ! Toute la nature en un inſtant gémit des fureurs de l'homme. Entendez-vous gronder ces affreux inſtrumens des vengeances humaines ? Emules de la foudre & plus terribles qu'elle, ils couvrent de leurs mugiſſements les clameurs plaintives des mourans ; ils repouſſent la pitié qui voudroit ſe faire un paſſage dans les cœurs ; un nuage de poudre & de fumée s'éleve vers le ciel, comme pour lui dérober l'aſſemblage de tant d'horreurs. La fureur des démons, les tourmens de l'enfer ſe réuniſſent dans un étroit eſpace. Les tigres, les ours, les lions, preſſés de l'aiguillon d'une faim vorace, ont une cruauté moins atroce & bien mieux fondée. Regardez ces ruiſſeaux de ſang qui coulent : ici vingt mille hommes ſont égorgés par la fantaiſie d'un ſeul homme ; les voyez-vous tomber les uns ſur les autres, ſans nom, ſans mémoire, ſans être regrettés, ſans être connus ? Ainſi un vent ſubit du nord fait périr cette multitude d'inſectes qui couvrent nos guérets.

Ils tombent, ces infortunés, ils pouſſent des cris lamantables vers un ciel d'airain ; foulés ſous les pieds des chevaux, foulés ſous les pieds de leurs compatriotes qu'ils implorent & qu'ils n'attendriront point, ils meurent ſous mille formes plus douloureuſes les unes que les autres. Tandis que les plus à plaindre, conſervant un reſte de vie, & conſumés par la ſoif, le plus intolérable des tourmens, ne peuvent encore mourir, d'autres,

tres, oubliant que le trépas les environne, s'acharnent sur leurs compagnons mutilés, & sans pitié pour leurs blessures, dépouillent avec cupidité leurs corps déchirés & palpitans.

O Dieu! ô Créateur de l'univers! quoi, c'est là l'homme? Quoi, cette belle créature que la Nature avoit doué d'un cœur tendre, d'un front plein de noblesse, qui sourit vers le ciel, qui conçoit, qui nourrit & les douces émotions de la pitié & les transports généreux de la bienfaisance, qui sait admirer & la vertu & la grandeur d'ame, qui sait pleurer; quoi, c'est sa main qui plante l'étendard de la victoire sur des monceaux de cadavres avec une joie odieuse & triomphante! Quel horrible trophée! O mes freres! ah! laissez-moi pleurer sur vous, sur vos crimes, sur vos malheurs. Quelle est donc votre conquête? Je ne vois que du sang & des larmes. A quoi se réduit votre triomphe? Le pillage n'enrichit point; les larmes du genre humain ne feront jamais un heureux; & ce que l'ambition emporte dans sa course effrénée, fuit des mains de l'usurpateur.

Allez, barbares, allez, triomphez dans les rangs de cette vaste scene de carnage; attachez vos regards sur ces visages pâles & livides, où la douleur & la rage sont peint en traits hideux; jouissez de votre cruelle victoire; errez sur ces immenses tombeaux; comptez les nombreuses victimes que, comme des dieux infernaux, vous avez commandé à la mort de saisir; allumez vos feux d'alégresse parmi ces restes lamentables; osez dans vos cantiques appeller le Dieu qui vous ordonna de vous aimer comme freres, le Dieu des armées. Que vois-je! vos mains sanglantes s'empressent à porter dans les demeures où veille le génie de l'hospitalité, ces mêmes hommes aux-

quels vous venez d'arracher la moitié de la vie : vous leur prodigez vos soins, vous arrosez leurs plaies de vos larmes; un rayon d'humanité a lui sur ces plaines ensanglantées : sont-ce les mêmes hommes? Qu'êtes-vous donc? Méchans ou insensés?

BULLE.

Une bulle très-singuliere est celle de Léon X. Elle déclare excommuniés ceux qui écriroient quelque critique contre le poëme de l'Arioste.

On a vu Alexandre VI donner par une bulle toute l'Amérique, isles & continent, au roi d'Espagne, & déclarer que les habitans du Nouveau-Monde n'avoient aucune propriété du terrein. Quelques publicistes ont soutenu la validité de cette bulle, ce qui est plus étonnant encore que la donation du pontife.

Quand on égorgeoit un cacique, qu'on envahissoit sa province, on citoit cette bulle émanée de Rome, & l'usurpation prenoit le titre de propriété. Cet acte par lequel un pape, chef d'une religion de désintéressement, donnoit un monde avec tous ses habitans, n'a jamais été révoqué.

SAGESSE.

La plupart des philosophes ont surchargé la sagesse d'une morale trop rigoureuse, & celle-ci a fait naître des questions subtiles & contentieuses. Les plus beaux raisonnemens portent à faux,

quand ils nous élevent trop au-deſſus ou nous abaiſſent au-deſſous de notre ſphere : peut-on être ſage ſans ceſſer d'être homme ? Nous voulons être heureux : peut-on l'être dans un combat perpétuel de nous-mêmes contre nous-mêmes ?

La ſageſſe eſt une effuſion de l'ame dans ſa pureté ; elle raſſemble les qualités du cœur & de l'eſprit comme un miroir concave réunit les rayons du ſoleil.

Les vrais ſages compoſent une claſſe d'hommes diſtinguée de toutes les autres. Si on les examine de près, on les verra ſupporter les défauts de leurs ſemblables, comme les défauts de la figure ; ils ne ſe révoltent que contre les vices portés à un excès intolérable. Les penchans de la nature ne leur paroiſſent que des goûts, quand on les reſtreint à leur juſte valeur ; c'eſt-à-dire, qu'ils ne paſſent pas les bornes qui leur ſont preſcrites. Le ſage ſe prête ſans peine aux foibleſſes des autres, parce qu'il ſent que lui même y eſt expoſé.

La complaiſance & l'indulgence ſont des beſoins de la ſociété : la rudeſſe & la dureté en ſont les fléaux.

Les cenſeurs trop rigides font plus de mal que de bien. Les vertus ſe ſoutiennent par le ſentiment ; on l'éteint ce ſentiment, quand on le contrarie avec trop de rigueur. Eſt-on en droit d'exiger des autres ce qu'on a ſouvent de la peine d'obtenir de ſoi-même ? Or tout eſt perdu, ſi l'on découvre que la conduite de ces hommes atrabilaires eſt en contradiction avec leurs préceptes.

On peut abandonner le ſoin des mœurs ſociales à la ſaine philoſophie, qui veille aux devoirs de la ſociété & de l'honnêteté publique.

Le ſage connoît le peu de diſtance qui ſépare les bonnes qualités d'avec les mauvaiſes ; il ſe

défie de la modeſtie qui déguiſe la vanité, de la politeſſe qui dégenére en fauſſeté, de l'eſprit qui n'eſt plus que du bel eſprit, & du ton raiſonneur qui naît de la ſéchereſſe de l'ame.

La pente du bien au mal eſt preſque inſenſible ; le ſage entrevoit les nuances imperceptibles qui mettent de l'incertitude entre le vrai & le faux des eſprits ; mais il ſe concilie avec tout le monde, autant que la raiſon & le bon-ſens le permettent. Il veut être le frere & l'ami de tous les hommes ; en cela bien oppoſé à ces eſprits chagrins, à ces noirs miſanthropes, hériſſés de contradictions, qui ne ſont attentifs qu'aux défauts de l'humanité.

La ſupériorité des rangs, les fortunes brillantes, n'excitent en lui, ni envie, ni cupidité, parce qu'il ſe rappelle que nous naiſſons & mourons toux égaux, le prince comme le laboureur. Ce qui ſe paſſe dans le court intervalle qui ſépare ces deux événemens, ſont des accidents trop peu durables pour que l'ame y attache un trop grand prix. Et malheur peut-être à celui qui a accumulé beaucoup de jouiſſances ! La moindre privation lui deviendra fort amere.

Les grandes paſſions écartes la ſageſſe ; on ne peut trop-tôt combattre leurs premieres attaques ; le ſage ne leur laiſſe de vie qu'autant qu'il en faut pour donner à l'ame quelques ſecouſſes qui réveillent ſon activité.

La raiſon ne déſapprouve pas les paſſions douces que la nature, notre mere commune, fait naître & qu'elle rend néceſſaires. Vivre ſans déſir, mépriſer les ſenſations agréables, ſe rendre impaſſible, c'eſt renoncer à notre état d'intelligence, pour tomber dans celui d'un individu iſolé,

étranger à tous les avantages attachés à l'exercice de nos facultés.

M. de Maupertuis a fait le calcul de la ſomme des plaiſirs, comparée à la ſomme des peines qu'on éprouve dans la vie. Il croit avoir trouvé que les peines ſont en plus grand nombre que les plaiſirs. La ſolution de ce problême dépend beaucoup du tempérament, du caractere & de l'humeur de chaque perſonne en particulier. Si l'on veut le réſoudre en général, on pourra croire qu'il eſt trompé. Mettons en ligne de compte nos beſoins ſatisfaits, la ceſſation des maux; le ſouvenir d'en être délivrés; ajoutons-y les événemens heureux, les eſpérances : on verra que le nombre des plaiſirs ſurpaſſe celui des peines; mais la ſatisfaction qui en réſulte eſt en plus grande partie l'ouvrage de la ſageſſe.

Les chagrins & les afflictions portent dans nos organes un déſordre qui affecte notre ame d'un ſentiment douloureux; le ſage cherche à s'en délivrer en réfléchiſſant que perſque toujours leur cauſe ne mérite pas l'attention qu'on y donne. Le déſeſpoir eſt une ſurpriſe redoutable qu'il a ſoin de prévoir, pour s'en garantir, comme d'une chute dont on eſt menacé au bord d'un précipice. En vain dira-t-on qu'on n'en eſt pas le maître; c'eſt avouer qu'on ſe laiſſe conduire par le ſeul inſtinct phyſique. Toutes les grandes agitations de l'ame peuvent être appaiſées, puiſqu'on ſait que leur effet s'uſe avec le temps; & que leur impétuoſité ſe calmera d'elle-même. Ce qui paroît impoſſible à une tête puérile, n'eſt pas trop difficile à une tête raiſonnable qui veut ſecouer le joug de tout ce qui trouble ſa tranquillité & ſon bonheur.

ROMANS.

Les romans, regardés comme frivoles par quelques perſonnes graves, mais qui ont la vue courte, ſont la plus fidelle hiſtoire des mœurs & des uſages d'une nation. Le philoſophe dédaignant quelquefois & à juſte titre l'hiſtorien qui cherche à le tromper, va chercher les traces des vertus d'un peuple chez le romancier qui, tandis qu'il paroît livré tout entier à l'imagination, trace des tableaux plus voiſins de la vérité que ces fictions honorées du nom d'hiſtoire. Celle-ci d'ailleurs n'arrête ſes ſuperbes regards que ſur les rois, ſur leurs entrepriſes particulieres, & ſur les vaſtes & ténébreuſes opérations de leur politique. Le roman moins altier embraſſe la foule des individus, & ſuit la marche du caractere national. Il n'a pu même intéreſſer dans le moment où il a paru, qu'en offrant ſous un voile diaphane ou allégorique, une peinture réelle des faits & des perſonnes. Cette peinture doit être précieuſe à l'obſervateur des mœurs anciennes & modernes, qui, ſachant les comparer entr'elles, en tirera de nouvelles inductions ſur la ſcience importante du cœur de l'homme.

Un autre avantage, c'eſt le progrès des connoiſſances humaines, ſuivies & marquées dans l'hiſtorique de ces romans, parce qu'ils portent l'empreinte du ſiecle où ils ont été compoſés ; on verra de quelle maniere les fables antiques ont voyagé, & chez quel peuple elles ſe ſont naturaliſées. Cette adoption eſt curieuſe à examiner & démontre l'aſcendant du merveilleux ſur les têtes

humaines qui semblent dédaigner l'exacte & froide vérité.

L'empire de la satire, dans tous les temps, s'est aussi répandu, comme le dit Juvenal, depuis le trône jusqu'à la taverne. Il y a eu des vices & des ridicules à réprimer dans tous les états; & l'on pourroit facilement découvrir le degré plus ou moins grand de liberté civile dont ont joui les écrivains, dans le soin plus ou moins caché qu'ils ont pris pour déguiser ou exposer leurs portraits satyriques ou comiques.

Le génie de la composition, empreint dans différentes époques, ne serviroit pas moins par comparaison à jetter du jour sur les interminables disputes que le goût changeant des peuples amene presque à chaque siecle. On découvriroit combien le costume influe sur les idées & maîtrise les opinions : rapport intéressant, auquel la plume de l'historien ne touche presque jamais, tout occupé qu'il est de cette minutieuse exactitude qui concerne la date des batailles & celle de la naissance, du caractere passager & de la mort des Rois.

Le romancier voit moins les maîtres de la terre, & apperçoit mieux la physionomie de la nation; ce sont tous ses traits qui, arrêtant son pinceau, le vivifient dans le plus grand détail. Aussi quelque chose d'animé & d'actif respire dans ces productions, tandis que tant d'histoires n'offrent qu'une espece d'ostéologie sans mouvement & sans graces.

Enfin l'amour, sentiment universel & aussi varié dans son principe & dans ses effets que la foule qui brûle de ses feux, se produit sous toutes les formes dans ces sortes d'ouvrages, & fait naître des événemens de tout genre. L'intérêt qui en résulte est immortel, parce qu'il est fondé sur la profonde sensibilité de l'homme, sur les combats

qu'il éprouve, sur les plaisirs qu'il poursuit, & que cette tendance est indestructible au milieu des sables mouvans que soulevent les orages de la politique.

Il est encore une sorte de roman bien cher au philosophe ; c'est celui qui offre en idée le plan de félicité publique & nationale : rêve consolateur, qui fait entrevoir obscurément que dans l'avenir les hommes pourront mettre en dépôt commun les lumieres de leur raison & le courage de leur ame, pour contrebalancer les maux de la nature & les fautes de leurs aïeux. L'ami des hommes respire en s'enfonçant dans ces ouvrages fantastiques, mais doux à parcourir. Il craint le moment où le songe disparoîtra ; & du moins il se sent plus disposé à poursuivre dans la carriere de la vie, en pensant que lui ou ses enfans pourront recueillir le fruit de ces tableaux touchans & philosophiques.

Je n'ai pas bonne opinion, je le répete, de tout auteur qui dans sa jeunesse n'a pas fait un roman : il annonce par-là même une sécheresse d'imagination, & une sorte de stérilité ; car, pour former un roman, il faut de l'esprit, de l'usage du monde, la connoissance des passions ; & nos versificateurs & nos tragédistes, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n'a pas su faire un roman, me paroît n'être point entré dans la carriere des lettres par l'impulsion du génie.

L'ÉGOISME,

SONGE.

Je crus, en dormant, qu'un ſpectre vêtu de blanc me prenoit par la main. Sa main étoit froide, ſi froide, que je fis des efforts pour me dégager; mais le ſpectre plus fort m'entraîna, me fit paſſer ſous une voûte ſouterraine, longue, très-longue, au bout de laquelle ſe trouvoit une entrée étroite & fort baſſe: il me fallut baiſſer la tête ſous cette porte; après avoir rampé ſur les mains, j'entrai dans un endroit très-vaſte, mais ténébreux & lugubre.

Cet immenſe & triſte édifice n'avoit pour toute lumieres que trois lampes ſuſpendues fort haut, & qui brûloient dans les voûtes. Auſſi les ténebres l'emportoient ſur la clarté. En baiſſant les yeux, je vis des ſépulchres, des urnes cinéraires, des cercueils, des mauſſolées rangés contre les murailles, & qui en ceignoient le vaſte contour.

Tout-à-coup une eſpece de ſiége s'éleva au milieu de cette ſalle vuide & ſpacieuſe: je vis un fantôme habillé de drap verd, & j'entendis une foule de peuple qui s'attrouppoit vers une porte entr'ouverte.

Elle étoit gardée par une figure dont la taille étoit courte, la tête groſſe & peſante, l'air ignoble, les ongles crochus & pleins d'encre; elle parloit en ronflant; un hoquet continuel marquoit que ſa digeſtion étoit laborieuſe: ſur ſon front étoit écrit, *Finance*. De l'autre côté, une figure

timide, seche & louche, au regard assuré, malgré sa misere & sa maigreur, tenoit le second battant. On lisoit sur sa joue droite qu'elle cachoit, *Ressource.*

Toutes deux ouvrirent la porte à la multitude qui se pressoit & se coudoyoit : les uns avoient une face enluminée, un ventre prodigieux, des jambes goutteuses, le cou apoplectique. Les autres étoient maigres, efflanqués, portoient des mines blêmes avec des perruques plates & des manchons pelés.

Aussi-tôt chacun de ces individus sortit un sac d'argent plus ou moins gros, & l'offrit presque à mains jointes au fantôme, en lui demandant un parchemin paraphé. Chacun crioit : *Après moi le déluge ; je double mon revenu ; je vivrai sans travailler ; je déshérite tout ce qui m'appartient ; j'augmenterai ma table ; je nourrirai des chevaux, & je ne marierai point.* Un cri universel, qui avoit quelque chose de lugubre & d'attristant, fit entendre de toutes parts : *Moi, moi, moi, & encore moi, jamais autre que moi !* Ce *moi* terrible déchiroit l'oreille & l'ame de tout le monde, & chacun le répétoit avec un transport effréné.

Les plus honteux ne crioient point, mais ils disoient tout bas : *Que m'importe autrui ? Il faut vivre pour soi : je vis pour moi, pour moi.* Et leurs levres, interpretes fideles de leur cœur, répétoient incessamment ce monosyllabe.

Le fantôme vert fit un signe, & ce fut à qui se précipiteroit vers lui. On versa l'or & l'argent autour de son siege ; bientôt il en fut environné jusqu'aux épaules, quoiqu'il eût huit coudées de haut. Alors il se leva, prit une dixieme partie de cet argent, & le rejetta à ceux qui le lui

avoient apporté ; mais à mesure qu'il dispersoit ce métal, plusieurs individus tomboient & mouroient : aussi-tôt les voisins les rangeoient froidement & l'œil sec dans les sépulcres qui environnoient la salle.

Les survivans ramassoient l'argent du décédé, & le rejettoient au tas en criant : *Moi, moi, moi, rien après moi, ainsi que l'a dit & pratiqué mon prédécesseur ; suivons son exemple !* Ils tiroient en même-temps une petite fiole où étoit un élixir, & ils disoient en buvant : *C'est pour me faire vivre cent années, & pour bien attraper le fantôme vert.* Ce qui m'étonnoit, c'est qu'étant si avides de recevoir, ils l'étoient encore plus de remettre au tas qui s'accroissoit sans cesse.

Le fantôme tournant sur lui-même & en douze temps égaux, arrosoit circulairement la multitude d'une pluie d'especes monnoyées ; il s'arrêtoit pendant cette fonction, & tâchoit de gagner le plus petit espace de temps, car il savoit calculer la valeur du retard ; mais la foule impatiente crioit : *Ah, que le tour est long & mesuré ! Malheureux que je suis d'avoir été baptisé* Zacharie *au lieu d'*Abraham *! Tournez donc plus vîte......* Le fantôme, immobile à ces clameurs, lisoit sans s'émouvoir un petit livre intitulé : *Probabilités de la vie humaine*, avec son commentaire particulier ; livre que la multitude ne lisoit pas, & qu'elle n'auroit pas su lire.

Les especes enlevées du tas énorme descendoient sur la foule expectante qui s'éclaircissoit à mesure qu'elles tomboient : l'un expiroit tandis que l'écu étoit en l'air ; & son voisin, le traînant charitablement au cercueil, trébuchoit sur son camarade en murmurant : *J'ai signé ma quittance.*

Ils s'enterrerent ainsi réciproquement, sans qu'il

y eût une larme sincere de répandue. On fouilloit les poches des morts ; elles étoient vuides, & on les maudissoit. L'écu tombé à leurs pieds, ramassé par celui qui étoit le plus proche, par une tendance magique, revoloit toujours au fantôme ; de sorte qu'il se trouva enfin seul au milieu d'un tas d'or & d'argent d'une grosseur prodigieuse.

Il n'y avoit plus que moi de vivant dans la salle ; & le fantôme me lançant un regard effroyable, me dit : *Qui es tu ? que fais-tu ? — qui t'a conduit ici ? que veux-tu ? Eh, jouir, sans parchemin, des rayons du soleil, des pommes de terre, & de celles que portent les arbres.* Il se tut, voyant qu'il n'avoit rien à me compter ; mais il sembloit me reprocher d'être encore debout parmi ces corps gissans par terre.

Je contemplois avec terreur ce fantôme, lorsque la robe verte qui le couvroit, tomba à ses talons. Je vis un squelette noir qui monta soudain un cheval qui n'étoit lui-même qu'un squelette. Je crus relire un verset mystérieux de l'Apocalypse : j'entendis le craquement effroyable de leurs os ; le cavalier & le coursier n'avoient pas acquis de l'embonpoint au milieu de cette masse d'argent : elle s'envola, elle se changea même en ces vapeurs fluides qui montent au plancher ; elles percerent le toit de pierre sans l'ouvrir : rien ne resta qu'un tas de petits quarrés chargés de paraphes.

Tout-à-coup un bourdonnement confus se fit entendre : tous les décédés qui avoient crié pendant leur vie, *moi*, *moi*, *moi*, se leverent, le coude appuyé sur leur tombe ; leurs figures pâles & repentantes se regardoient l'une l'autre : en disant : *Mes enfans, mes neveux, mes amis ou-*

bliés ! Elles firent quelques efforts pour élever la voix, elles ne purent que murmurer ces mots d'une maniere foible & lamentable : *Nous avons joué contre la mort, ce squelette aride & dévorant ! Nous avons joué contre la mort ! La mort ! elle a gagné la partie ; elle a gagné la partie, la mort ! elle a eu tout notre argent. La mort ! moi, moi, moi..... La mort !* Et à ces mots, ils retomberent en silence dans leurs cercueils.

Me voyant seul au milieu de ces ombres plaintives, de ce murmure & de ce silence plus effrayant, l'épouvante s'empara de mon ame ; une sueur froide coula sur tous mes membres, je poussai un cri perçant, & je me réveillai.

MADRIGAL.

HIER amour me dit d'un air riant :
Bonjour l'ami ! je viens finir ta peine ;
Vois ces deux traits ; l'un sera pour Climene ;
L'autre pour toi. — Grand merci, bel enfant !
Mais de deux traits n'est besoin cependant,
Un suffira : percez-en l'inhumaine ;
Car quant à moi, votre assistance est vaine :
Laissez agir ses beaux yeux seulement (1).

BUVEURS.

LA qualité de buveur a été respectée chez plusieurs peuples, parce qu'elle suppose une force de tête qui convient très-bien à un général, a

(1) Ce sont les premiers vers de l'Auteur.

un chef, à un combattant. Les peuples belliqueux on fait grand cas de cette qualité dépendante de la bonne constitution. Les usages qui nous paroissent ridicules ont toujours un fondement, quand l'œil de l'examen remonte à leur origine.

On a remarqué d'ailleurs que les buveurs de vin étoient plus forts, plus braves, plus ingénieux que les autres ; & à la longue, cela a pu instituer la gloire d'être un bon buveur, comme devant être pour l'homme le gage de la victoire.

Dans un souper qu'Alexandre donna à ses capitaines, il proposa un prix à ceux qui boiroient le plus. Promachus, qui fut le héros de cette débauche, remporta une couronne d'or ; mais il mourut trois jours après, & sa mort fut suivie de quarante-un de ceux qui lui avoient disputé la gloire de ce singulier combat.

Amurat IV, sultan des Turcs, se promenoit un jour déguisé sur la place publique ; plaisir qu'il se donnoit quelquefois pour apprendre & voir ce qu'il n'auroit jamais deviné dans l'enceinte de son palais. Le sultan, jetté dans la foule, rencontra un homme du peuple ivre, & qui, dans sa marche incertaine & chancelante, faillit à renverser l'Empereur. Ce spectacle étant nouveau pour lui, il se faisoit expliquer ce que c'étoit que l'ivresse. *Becri-Mustapha* (c'est le nom de l'ivrogne) voyant un homme qui s'étoit arrêté pour le considérer, lui dit : *Eh l'ami, passe ton chemin...... je ne veux pas qu'on me regarde, moi....* Les souverains se trahissent presque toujours. *Que dis-tu, misérable ?* reprit Amurat, *ne sais-tu pas que je suis le sultan ? — Toi, le sultan ? Et moi, je suis Becri-Mustapha, entends-tu ? Si tu veux me vendre Constantinople, je te l'achete ; tu seras alors Becri-Mustapha, & je serai sultan.* La surprise d'Amurat

augmentant, sur-tout lorsqu'on lui assuroit que dans peu d'heures la raison reviendroit à cet homme; il le fit transporter dans son palais, pour voir ce qu'il penseroit lorsque la mémoire lui rappelleroit les discours qu'il avoit tenus au grand-seigneur.

On le laisse dormir & cuver son vin dans un appartement du sérail. Il se reveille en donnant des marques de la plus grande surprise. On lui raconte son aventure, & la promesse qu'il avoit faite au sultan. L'effroi succede à son délire; &, connoissant Amurat, il se regarde déja comme empalé: il rappelle toutefois sa présence d'esprit & demande en grace une bouteille de vin, ce qui lui fut accordé. Il feint d'en goûter & la cache sous son habit.

L'Empereur paroît, & lui rappellant ses offres, exige la somme qui doit payer Constantinople, ainsi qu'il s'y étoit engagé. *Becri-Mustapha*, sans se déconcerter, tire sa bouteille, & dit à l'Empereur: *Ce prix inestimable, qui achete une capitale, est dans cette bouteille. O très-magnifique Empereur! elle contient le trésor dont je jouissois, & qui surpasse en valeur les trônes de l'univers. Il ne tient qu'à vous d'être aussi riche que je l'étois hier. — Et comment cela, dit Amurat? — En avalant cette liqueur divine, qui me mettoit au-dessus des Rois.*

Amurat voulut en goûter; il but, & l'effet fut prompt dans une tête qui recevoit pour la premiere fois les vapeurs du jus de la treille. Son humeur devint gaie; & pour augmenter cette situation délicieuse, il but encore & s'enivra. Il en fut quitte pour un grand mal de tête; mais le mal s'étant dissipé, il se remit à chercher l'état où il s'étoit trouvé la veille. Une nouvelle bou-

teille lui fit sentir des charmes préférables à ceux de la couronne. Enchanté de cette découverte, il voulut tous les jours boire & s'enivrer avec *Becri-Mustapha*, qui devint son favori, & qui eut un crédit immense.

Après l'Allemagne, la Suisse est le pays où l'on boit le plus ; la qualité de buveur y est encore recommandable dans plusieurs cantons.

Les Suisses se souviennent avec admiration, d'un Ambassadeur de France qui, rappellé à sa cour, prenoit congé des députés des cantons. Monseigneur, lui dit l'un d'eux, vous ne nous quitterez pas sans boire le *vin de l'étrier*. Le *vin de l'étrier*, reprit l'Ambassadeur, doit être bu dans une botte ; & tirant une des siennes, la fait remplir, la vuide d'un trait, la remet & monte à cheval, laissant tout un peuple transporté à la vue de cette action à jamais mémorable dans les fastes helvétiques.

ÉPITHALAME.

» Jonchez le gazon de fleurs, élevez-moi » un lit de roses odorantes & de lis rafraîchissans ; je » veux reposer ma tête sur des touffes de jasmin, » de muguet & de tubéreuse, car je languis d'a- » mour. O vous jeunes bergeres, qui avez par- » couru ces côteaux fleuris, dites-le moi, avez-vous » vu passer celui que mon cœur aime ? —

» Quel est, fille des cités, quel est l'amant de » votre cœur ? à quel trait pouvons-nous le re- » connoître, celui que vous aimez ? —

» Mon amant est, au milieu des bergers de ce » hameau, comme un lis dans un champ semé » d'humbles

» d'humbles marguerites. Ses cheveux tombent » en boucles ſur ſon col ; ſes yeux brillent d'a» mour ; le ſourire eſt ſur ſa bouche ; il marche » avec majeſté, il parle avec douceur, l'enchan» tement, la ſéduction accompagnent ſes paroles ; » ſes careſſes ſont enivrantes ; c'eſt ſur ſes levres » vermeilles que ſe trouve la volupté ; c'eſt dans ſes » bras preſſans que repoſe l'amour.

» J'ai cherché pendant tout le jour celui que » mon cœur aime ; je l'ai cherché, & je ne l'ai » point trouvé. Vaſtes forêts, rendez-moi mon » amant ! J'ai parcouru les vallons, les plus hautes » montagnes ; les voyageurs ont inſulté à ma ten» dreſſe inquiete ; ils ont plongé mon foible cœur » dans le chagrin. Il vous fuit, m'ont-ils dit, l'a» mant que vous ſuivez ; il ſe dérobe à votre amour : » les plus hautes montages, les rochers les plus » eſcarpés le ſéparent de vous.

» Quel eſt celui qui deſcend de ces hautes mon» tagnes ? Son regard plein de feu eſt ſemblable » à l'aſtre du jour ; ſes yeux humides & ſes joues » couvertes de pleurs ſont ſemblables à nos cam» pagnes lorſqu'elles ſont abreuvées de la roſée » de la nuit. Amours, volez à ſa rencontre ! » Zéphyrs, portez-lui la fraîcheur de ces eaux ; » ſoufflez au-devant de lui la douce odeur de ces » fleurs ; & faites couler vers lui le torrent de » parfum de ces plantes odoriférentes.

» Viens, mon amant, repoſer ta tête dans le » ſein de ta tendre amie ; viens ; je paſſerai ma » douce main ſur le duvet de ton menton & ſur » l'incarnat de tes joues ; je chaſſerai de ton eſprit » le ſouci & les inquiétudes ; ma bouche recueil» lera les larmes de tendreſſe qui coulent ſur ton » viſage. Inſenſible, tu ſembles dédaigner mes » attraits ! Si mon viſage eſt noir, ce ſont les

» feux du ſoleil qui l'ont bruni, & mes mamelles » ſont blanches comme les nuées du midi : mon » ſein eſt blanc comme le ſommet des hautes » montagnes toujours couvertes de neige ; mes » joues ſont arrondies, mes yeux ſont pleins d'a- » mour, ainſi que mon cœur ; ma taille eſt ſem- » blable à la tige d'un jeune olivier ; je ſuis vive » & légere ; & quand je t'apperçois, je bondis » dans les prairies comme un chevreau âgé de » deux mois.

» J'entends le doux zéphir murmurer dans le » feuillage. Quel parfum délicieux s'exhale en ce » lieu ! Je crois ſentir l'haleine de mon bien-aimé, » plus douce pour moi que le lait & le miel. Oui, » c'eſt lui ! O joie ! je l'ai trouvé, celui que mon » cœur aime ! Les jaloux de mon bonheur m'ont » trompée. Je l'ai trouvé, je ne le quitterai plus !.... » Bergeres, gardez-vous de réveiller mon amant » qui dort ſous cet épais feuillage pendant la cha- » leur du jour ; gardez-vous de le réveiller. J'ai » retrouvé celui que mon cœur aime. La tourte- » relle fait entendre ſon chant d'amour... Réveille- » toi, mon cher amant, viens dans mes bras, t'en- » ivrer de plaiſirs ; viens, nous parcourrons en- » ſemble cette campagne riante ; nous irons ceuillir » les bourgeons de la vigne, & les fleurs qui com- » mencent à blanchir la cime des pommiers : nous » trouverons à leur ombre une fraîcheur délicieu- » ſe, nous nous aſſeyerons ſur l'herbe qui croît à » nos pieds ; tu repoſeras ta tête ſur mon ſein ; » mes levres apporteront mon ame ſur tes levres, » & ma bouche ſoufflera dans la tienne le feu de » mon amour.... «

Ce morceau, d'une haute antiquité & dont j'ai raſſemblé quelques traits, eſt une œuvre lyrique, regardée par pluſieurs ſavans comme un

épithalame : il y a un dialogue & des chœurs ; on l'attribue à Salomon. C'est l'amour dans toute son énergie ; Salomon n'en a pas moins fait l'*Ecclésiaste*.

Mais ce morceau précieux nous est parvenu tellement défiguré, qu'on n'en peut saisir aujourd'hui que l'intention. Semblable à un temple mutilé par la main du temps, & dont l'architecte seul apperçoit les formes disparues, l'imagination de l'architecte est obligée de le reconstruire ; & c'est en appercevant les bases & les chapiteaux renversés, qu'il découvre la hauteur des colonnes.

Voltaire, toujours ennemi de la simplicité, & jettant son esprit pernicieux à travers les beautés antiques, a fait de cet épithalame une version où chaque mot est un contre-sens qui choque. Il fait dire à l'épouse :

O mes compagnes fidelles !
Voyez mes craintes *cruelles*,
Adoucissez ma douleur.
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre est honorée,
De l'objet de mon ardeur,
Quel dieu m'en a séparée.

Quelle terre est honorée. Cette expression est bien étrange ; c'est une idée moderne. L'épouse continue, en parlant de son amant :

Sous une telle figure
Descendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Ministre du roi des cieux.

Quel amphigouris poétique ! Il n'y a pas un mot

de tout cela. La Salamite dit encore, en ſtyle de Voltaire :

Ne ſouffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement ;
L'abſence d'un ſeul moment
Eſt un moment de parjure.

Voilà un joli madigral : Salomon ne s'en feroit pas douté. Quel goût faux ! L'original en deux lignes dit plus que toute cette verſification, pleine d'une enluminure vicieuſe. Reliſez l'original, & vous verrez, lecteurs, que Voltaire ne ſavoit pas lire ce qu'il liſoit, & qu'il compoſoit inceſſamment avec l'eſprit factice ſi cher à ſon ſiecle, mais dont la valeur diſparoîtra avec lui.

Il a même inſéré dans la verſion de ce monument antique quelques-unes des turlupinades qui lui étoient familieres. Il fait dire à l'épouſe :

De mes parens la ſévere rigueur
Me commande de bien garder ma vigne ;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur :
Le Vendangeur en étoit aſſez digne.

Ces vers qui figurerois dans un conte grivois, paroiſſent bien ridicules, quand on les rapproche de l'expreſſion douce, naïve & ſentimentale que l'auteur antique a donnée à l'amante, à l'épouſe, & qui pénetre l'ame la plus inſenſible.

L'OPULENCE,

SONGE.

Je me trouvois dans un laboratoire de chimie. Un petit homme pâle rêvoit attentivement près d'un fourneau sur lequel étoit une vessie de cuivre rouge. La réverbération du feu illuminoit sa face blême ; il avoit les cheveux hérissés, la barbe longue & négligée ; un masque de verre lui couvroit le visage, & il étoit ceint d'un linge sale. Dès qu'il m'apperçut, il porta le doigt sur sa bouche.

Je me tus. Il souffla pendant quelques minutes, & tout-à-coup regardant au ciel, il me montra un nuage noir & orageux ; il prêta l'oreille, en disant : *Il tonne ; bon !* La joie brilla sur son visage terne. *Voici un orage*, ajouta-t-il, *sortons.*

Un éclair vint à luire ; il me prit par la main : *Ah, que cela est heureux ! Le tonnerre va gronder dans les airs, & peut-être..... Soyons en plein air.* Il sembloit vouloir aller au-devant de l'orage : il monta sur une colline ; il tendit les bras à un homme qui venoit de loin. L'homme qui l'apperçut lui fit signe, & courut à nous. Tout-à-coup un sillon de feu s'échappa de la nue embrasée, tomba sur l'homme qui couroit, & le consuma comme un phosphore. Le chymiste jetta un long cri de joie, accourut sur la place où le feu du ciel avoit décomposé ce corps humain ; il se baissa, ramassa une petite pierre triangulaire, & se relevant, s'écria : *Nous n'avons plus besoin de rien ; voici la pierre philosophale....* Et comment est-elle

là plutôt qu'ailleurs ? Oh ! reprit il, depuis quarante ans je guette la foudre & le tonnerre ; ce grand œuvre, qu'on cherche depuis ſi long-temps, ne peut s'opérer que par la décompoſition ſubite & inſtantanée d'un homme : c'eſt la foudre qui ſeule eſt capable de fondre cette matiere précieuſe.

Il me mit en main cette pierre philoſophale ; & tandis qu'il faiſoit des geſtes qui exprimoient les divers mouvemens qui naiſſoient dans ſon ame, un ſecond coup de foudre plus terrible que le premier, le décompoſa à ſon tour. Je ne fus pas tenté de regarder ſur la place pour voir ſi j'y trouverois une ſeconde pierre, ſans doute plus parfaite, puiſque l'homme qui en auroit fourni la matiere, étoit un philoſophe. Je me ſauvai précipitamment, ayant en main la pierre dont j'avois hérité par un coup auſſi extraordinaire.

J'allai m'établir dans une grande ville, où je louai un galetas ſpacieux : j'achetai toute la boutique d'un chaudronnier ; & le ſoir même, la porte bien cloſe, je métamorphoſai toutes les marmites en or pur ; je les briſai, ou plutôt je les ſciai, & avec ces fragmens précieux j'eus en peu de temps des ſommes prodigieuſes.

Alors tout le monde me fit la cour : j'eus un hôtel, un cuiſinier, des voitures diſtinguées par la ſoupleſſe des reſſorts. Les femmes me trouverent unique, & le peu d'eſprit que j'avois devint du génie.

J'étois garçon, & c'étoit à qui m'épouſeroit. On employa toutes les minauderies pour parvenir à ce but ; les éloges pleuvoient, les attentions n'avoient point de fin. Au milieu de toutes ces demoiſelles coquettes, ambitieuſes, qui recherchoient ma main & qui déployoient une artille-

tie de soupirs & de graces artialisées, je pris une petite personne à l'air ingénu, qui ne m'avoit adressé ni paroles ni regards.

Mes noces furent pompeuses, éblouissantes, & je me félicitois d'avoir choisi parmi ce nombre prodigieux de filles celle qui paroissoit la plus modeste & la plus timide.

Un généalogiste me découvrit un ancêtre tué à Cerisoles, & me gratifia d'un écu à trois pals flamboyans de sable sur un champ d'or. Pour mon épouse, on la fit descendre de Froïla I^er^., quatrieme Roi des Asturies.

J'étois couché auprès d'elle dans un lit magnifique, & je contemplois la somptuosité de mes meubles, lorsque je vis entrer une foule de vampires qui se mirent à démeubler mon appartement. J'avois beau leur faire signe de discontinuer; ils enlevoient tout, en me faisant de profondes révérences. Tous les gens de ma maison, en m'appellant *monseigneur*, chargeoient leurs mains de quelques-uns de mes effets. Des robes noires, des robes rouges, mille gens que je ne connoissois pas, venoient réclamer leur part, & chacun s'emparoit de ce qui m'appartenoit : on me montroit des papiers qui avoient la vertu d'enlever à mes yeux tous mes meubles. Je vis emporter jusqu'au coffret où étoit ma pierre précieuse ; il fut saisi par une figure d'homme qui tenoit en main une verge, & qui crioit, *Justice !*

Alors je me retournai vers ma bien aimée, & lui dis dans l'effusion de mon ame : Les vampires m'ont tout emporté ; mais tu me restes. Je la vis pleurer. Je crus que c'étoit d'attendrissement ; mais ma moitié, si douce, si ingénue, s'arracha de mes bras, parcourut l'appartement avec le geste & l'œil d'une Mégere, & voyant qu'il étoit dé-

garni, ſauta ſur une bourſe que les vampires avoient oublié dans une des poches de ma veſte, vint à moi, m'appliqua un vigoureux ſoufflet, & diſparut.

Encore tout étourdi de cette ſcene, je me levai ſur mon ſéant pour courir après ma femme, car je l'aimois. J'étois devenu un peu gros par la bonne chere, lorſqu'un petit vampire, plus maigre encore que les autres, s'élança ſur moi, & me ſuça tout vivant. Il ſe gonfloit ſur mon corps à meſure que je maigriſſois ; il me deſſécha des pieds à la tête en s'empliſſant de mon ſang, & je devins ſi léger, que le vent m'emporta de deſſus mon lit magnifique aux riches courtines, & que je ſortis par la fenêtre. Je voltigeai quelque-temps dans l'air, & je tombai ſur un rocher nu, qui par bonheur ſervit à m'éveiller.

DE L'HISTOIRE.

Le caractere de l'hiſtorien eſt un verre qui donne une couleur différente aux objets : ainſi la recherche trop ſcrupuleuſe de la vérité eſt moralement impoſſible. Les mêmes faits ſont racontés par divers auteurs avec des circonſtances qui les dénaturent.

J'oſe donc croire que ce n'eſt point abſolument la vérité hiſtorique qui devient la choſe la plus eſſentielle. Ce qui m'importe dans l'hiſtoire, c'eſt de voir en grand le jeu des paſſions humaines, le foible de ceux qu'on appelle les maîtres de la terre, le vuide de ces grandes entrepriſes qui ſemblent flatter l'orgueil national, & qui le trompent. Ce qui m'importe, c'eſt de voir l'ambition

punie, les tyrans périr d'une mort précipitée & violente, les grands criminels ne point échapper au châtiment. Ce qui m'intéresse n'est pas de savoir précisément ce que tel homme a pensé, mais ce qu'il a pu penser dans telle circonstance. En ce sens, les réflexions de l'historien sont souvent plus précieuses que les faits mêmes. Une discussion détaillée d'événemens inutiles m'endormira ; un tableau vaste & majestueux d'un regne, quoiqu'un peu romanesque, exercera puissamment ma pensée. L'historien qui a dit, lorsqu'on lui reprochoit d'avoir un peu forcé l'expression de la vérité, *cela est beaucoup mieux comme cela*, a fait une réponse philosophique. Non pas que j'invite au mensonge ; mais je regrette ces recherches puériles qui font perdre un temps précieux : je ne veux point de ces minuties que l'on honore du nom de dissertations.

Quinte-Curce a beaucoup inventé dans l'histoire d'Alexandre : qu'est-ce que cela me fait ? Je n'en vois pas moins la folie des conquêtes, qui possédoit cet homme funeste au monde ; je ne ris pas moins de le voir se diviniser, & finir par être dupe de sa propre imagination ; je ne le méprise pas moins dans la fureur de sa colere, dans les excès honteux où il se plonge, quand je vois ce conquérant soumis à une courtisane, embraser Persépolis pour elle, & livré tout entier aux plus infames passions, surpasser en débauche ceux dont il a vaincu la mollesse. Je remporte de cette lecture une réflexion morale qui m'éclaire sur la fausse gloire, & qui m'apprend à la distinguer de la véritable.

Homere est aussi un menteur ; mais les divisions des rois, les malheurs des peuples victimes de leurs débats, n'en sont pas moins caractérisés sous leurs

véritables traits. Le langage que les hommes prêtent à leurs dieux, me fait réfléchir : je vois avec quelle facilité ils font intervenir les habitans du ciel pour les rendre témoins & préſidens tutélaires des maſſacres qu'ils exercent ; je vois que les paſſions diviniſent tout ce qui les flatte ; & Homere, ſous ce point de vue, m'inſtruit autant que Tacite.

Celui-ci creuſoit ſans ceſſe, pour déterminer quels étoient les mobiles poſitifs ; il donne ſa ſagacité & ſon eſprit à ceux dont il peint les actions. Les Tacites ſont trop rares pour que je ſuppoſe un auſſi profond coup-d'œil dans les empereurs qu'il m'a peints ; mais je vois ce que Tacite auroit peut-être fait à leur place, ce que d'autres feront d'après ſes inſtructions, ce qu'ils pourront faire du moins. J'aime mieux, par exemple, être convaincu de cette idée-là, que de ſavoir au juſte ſi tel empereur avoit un grand appétit, ou s'il étoit ſobre ; s'il avoit le viſage long, ou ovale ; l'heure de ſon lever & celle de ſon coucher. Il eſt des vérités ſeches, qui n'arrêtent que les yeux du lecteur ; il eſt des choſes haſardées qui le font penſer.

PARESSE.

Ce n'eſt plus le temps où tout homme qui vouloit poſſéder tel art ou telle ſcience, paſſoit une moitié de ſa vie à l'étudier, & l'autre à mettre ſon étude en pratique. On ne voit plus des ſavans pâlir vingt années ſur des livres ; méditer à la lueur de la lampe nocturne ; raſſembler, combiner des idées ; traiter & retraiter cent fois

leur ſujet, pour produire à la fin quatre volumes *in-folio* ſur quelques unes des ſciences abſtraites. Il eſt vrai que ces quatre tomes étoient pour l'ordinaire un amas d'abſurdités ; mais je ne parle pas ici de la rectitude de l'eſprit, je parle de ſa force patiente & du génie laborieux de nos prédéceſſeurs.

Aujourd'hui l'on fait peu, & l'on ne veut faire que des ouvrages aiſés ; on ſe contente de bagatelles ; le peintre ne fait plus que de petits tableaux : on eſt homme de lettres pour une chanſon, un petit conte en vers ou une brochure ſur l'objet des converſations du jour : une comédie en cinq actes s'appelle un effort extraordinaire.

Notre ſiecle eſt celui de la pareſſe : toute grande compoſition fait frémir ; on n'oſe même la contempler en idée. Tel poëte qui néglige ſon talent, excuſe ſa nonchalance oiſive en diſant qu'il reſpecte le public, & bientôt il voudra qu'on honore ſa diſſipation. Tel écrivain qui auroit des lumieres & de la capacité, s'en tient à un petit pamphlet où il conſigne tout ſon avoir, dédaignant ce qu'il pourroit acquérir ; il dit que les lecteurs, plus pareſſeux encore, ne liſent jamais deux volumes entiers, & que, dans ce beau monde où l'on parle tant, on n'a plus le temps de lire.

Si, parmi ce peuple indolent & diſſipé, il ſe trouve de temps en temps un homme vigoureux qui, exact au cabinet, produiſe pluſieurs volumes, on lui fait un crime de ſa fécondité ; des académiciens qui dînent & digerent, des hommes qui tuent leur journée, s'étonnent de cette facilité. Où prend-il ſon temps ? dit-on.

Philippe de Macédoine, aſſis à un feſtin prolongé bien avant dans la nuit, en diſoit autant de Denys qui faiſoit des tragédies. Un courtiſan

en belle humeur oſa lui dire : *Il prend juſtement le temps que nous employons à boire & à nous réjouir.*

Le plus grand crime du luxe dans les grandes villes eſt d'enlever à l'artiſan, à l'artiſte, à l'homme de lettres, une portion conſidérable de ſa durée : le luxe remplit les têtes de futilités ; il interrompt le travail ; le rétrécit, l'empêche d'être grand & utile ; il émouſſe l'activité de l'eſprit, lui ôte ce reſſort qui s'accroît par l'action. Il crée les formalités puériles de la ſociété, invente les jeux, les cercles, fait de l'amuſement un objet eſſentiel, auquel tout ſe rapporte ; ce qui réduit enfin une vie d'homme à quelques journées.

Mais bientôt le pareſſeux tombe dans l'ennui ; il éprouve un vuide inſupportable, vrai tourment, plus intolérable peut-être que la douleur phyſique, & que ne connut jamais l'homme laborieux qui voit toujours en perſpective plus de travail qu'il n'en faut pour remplir tout ſon temps.

On ſait l'hiſtoire de ce fainéant qui croit dans ſa chambre comme ſi on l'eût aſſaſſiné : les gens de la maiſon accourent effrayés ; on pouſſe la porte, on le voit tout ſeul ſur une chaiſe *Qu'avez-vous ?* lui dit-on. — *Ce que j'ai, mes amis ? Hélas ! je m'ennuie.*

Quel fardeau que le temps pour certains hommes ! Comme il s'écoule pour les nobles enfans des arts ! Ceux-ci querellent toujours le vieillard ailé, & ils ſont obligés de ſe mettre ſous le verrou pour ne pas recevoir ces importuns qui, fatigués de leur loiſir, viennent vous dire à la lettre : *Monſieur, débarraſſez-moi de mon temps.*

LUCAIN.

POETE grave, plein d'énergies & de pensées, il a peint de grands hommes ; ce qui étoit plus difficile que de peindre des dieux.

Original & audacieux, il a transmis dans son style la noble témérité dont son cœur étoit plein. La hardiesse des tours, la force & la précision annoncent son génie indépendant : il parloit contre la tyranie, & c'étoit sous le regne de Néron. Les louanges outrées qu'il lui donne, ne sont qu'une ironie des plus sanglantes : Néron lui-même ne s'y méprit point, & le poëte mourut à l'âge de vingt-sept ans par une mort violente.

La vertu romaine transportoit son ame ; & cette passion héroïque pour la liberté enfanta cette diction mâle qui a fait dire qu'il paroissoit parmi les poëtes de son temps, comme un coursier fougueux & indompté au milieu d'une troupe d'onagres.

Les grandes vertus de César ne lui en imposerent point ; par-tout il le voit comme l'oppresseur de sa patrie, fondant le despotisme le plus monstrueux & le plus outrageant qui ait pesé sur une nation grande & victorieuse. Il rend une espece de culte à l'infortuné défenseur de la cause publique ; à ce pompée que sa modération, son âge & la douceur de son caractere éloignoient également de tout attentat à la liberté romaine.

Ce poëte vigoureux & hardi, en peignant la guerre civile qui arma César & Pompée, s'est occupé du plus grand événement politique qui se soit passé dans l'ancien monde. Le choix du su-

jet n'eſt pas d'un génie ordinaire ; & quand on ſonge que c'étoit un jeune homme qui faiſoit parler Caton, Pompée & Céſar, on demeure encore plus étonné.

Sa plus grande gloire n'eſt pas d'avoir été traduit, mais d'avoir été médité par le grand Corneille, qui a tranſporté dans ſes pieces pluſieurs traits de la *Pharſale.*

MAHOMET,

SONGE.

J'ÉTOIS au bord de la mer, & je me plaiſois à conſidérer ces montagnes écumeuſes & mugiſſantes qui viennent ſe briſer ſur un grain de ſable ; elles accourent avec impétuoſité comme pour dévorer la terre ; elles reculent devant le doigt qui ſemble avoir écrit ſur la limite inapperçue : *Tu n'iras pas plus loin.*

Une huitre étoit reſtée à ſec à demi-pied de l'eau ; la vague blanchiſſante & courroucée ne pouvoit la recouvrir. Elle s'entrouvroit tranquillement au ſoleil comme pour s'abreuver de ſes rayons. J'apperçus dedans quelque choſe qui brilloit ; j'achevai de l'ouvrir, & je vis que ce qui avoit frappé ma vue de ſon éclat, étoit une petite ſonnette d'or ; le battant étoit une perle, & la perle étoit couverte de caracteres extrêmement fins. Je pris une forte loupe pour les déchiffrer : & je lus avec étonnement ces mots : *Tu pourras évoquer de la région des morts l'ombre que tu voudras.* Je m'écriai : Graces ſoient rendues à l'auteur de ce don ! & j'agitai la ſonnette.

Tout-à-coup le ſpectacle le plus éblouiſſant frappa mes yeux : un rayon immenſe du ſoleil deſcendoit en droite ligne depuis l'orbe de cet aſtre juſqu'à mes pieds ; & un ange gliſſant avec rapidité ſur cette échelle radieuſe , & effaçant ſes plus vives couleurs, ſe préſenta devant moi.

Je me proſternai, me cachant le viſage avec les mains ; mais une voix douce & majeſtueuſe m'appella, je levai la tête, & je ne vis plus qu'un beau jeune homme. Ses cheveux blonds étoient noués avec grace ; un bandeau couleur d'azur lui ceignoit le front ; ſa robe d'une blancheur éblouiſſante ſe retrouſſoit avec une ceinture d'or. L'ancien des temps, me dit il, celui qui a peſé l'océan dans le creux de ſa main, daigne m'envoyer vers toi, & il ſatisfera à tes demandes.

Auſſi-tôt un temple en rotonde & tout d'albâtre fut édifié en un clin-d'œil autour de moi ; j'entendis une voix qui me cria ; *Nomme donc parmi les enfans des hommes, & qui attendent la ſplendeur du jour éternel, nomme celui que tu veux voir.* Pluſieurs noms ſe preſſerent en foule, dans ma mémoire : Séſoſtris, Abraham, Alexandre, Céſar, Charlemagne, Cromwel, &c. lorſque dans le trouble où j'étois, je nommai tout haut *Mahomet !* Je voulois dire....

Son ombre ſortit du pavé du temple, & je contemplai à loiſir le fondateur de la religion & de la puiſſance mulſulmane, le vainqueur de la Mecque & de l'Arabie, l'époux fortuné de tant de belles femmes. Il avoit un air d'autorité, une phyſionomie auguſte, des yeux perçans, *Pourquoi*, lui dis-je, *t'es-tu érigé en prophéte ? pourquoi as-tu trompé les hommes ?* Mahomet me jetta un regard, & je fus atterré de ſa grandeur. Il garda le ſilence ; mais ſon ſilence étoit celui de la ma-

jeſté & du mépris. Il portoit ſous ſon bras un *livre*, & ſous ſon pied fouloit un *glaive* ! comme s'il eût rougi de l'avoir employé. Mais ſon *livre* lui étoit cher : il s'en échappoit un rayon lumineux, & je ſentis que ce livre étoit plein du Dieu dont il annonçoit ſi dignement la puiſſance & la gloire.

Je repris : *Pourquoi as-tu abuſé de la crédulité de tes concitoyens ? Pourquoi as tu feint des révélations ?* En parlant ainſi, j'étois près d'une haute colonne de marbre jaſpé, & de cette colonne ſortit une voie inviſible qui proféra ces mots :

N'accuſe point un grand homme révéré d'une partie du monde, & qui a détruit l'idolâtrie. Sais-tu lire ce qu'il a écrit ? La calomnie poétique eſt montée ſur le théâtre d'une nation, elle a chargé ſon perſonnage de crimes imaginaires ; mais peut-elle combattre le reſpect univerſel des peuples, & leur antique reconnoiſſance ? Ces préceptes encore vivans & répandus ſur une vaſte ſurface du globe, étoient fondés ſur de grandes lumieres. Oui, tel légiſlateur ſentant bien que l'homme rejetteroit toujours l'autorité de l'homme, ſon ſemblable & ſon égal, a fait deſcendre du ciel les ordres qu'il vouloit intimer à la terre. Garde toi de l'en blâmer ; garde-toi de l'appeller *fourbe*, *imposteur*, parce qu'il y a des loix ſages & utiles qui ſont l'expreſſion de la volonté divine, parce qu'on ne porte aucun préjudice à l'homme quand on lui perſuade ſes véritables devoirs, parce que le monde entier, offrant la conviction d'un pouvoir qui a établi les loix morales ainſi que les loix phyſiques, le grand homme ſe rend le héraut, l'interprete éclairé de ces loix divines ; il les révele d'un ton relatif à leur majeſté ; il donne une baſe religieuſe à la police civile, baſe ſacrée

&

& néceſſaire ; ſon droit eſt dans la nobleſſe & dans la pureté de ſa cauſe.

Si les anciens légiſlateurs ont mêlé des fables & des rêveries à des vérités importantes & ſublimes, peut-être c'étoit le ſeul moyen de faire paſſer celle-ci. Les temps, les circonſtances, l'eſprit humain, toujours amoureux du merveilleux ; tout a pu forcer le légiſlateur à malgamer le culte & la morale : l'un étoit le corps, & ſuſceptible d'être modifié ſans danger ; l'autre étoit l'ame de ſa police.

Rangerez-vous donc, petits obſervateurs à vue myope, rangerez-vous ingratement parmi les *impoſteurs* pluſieurs bienfaicteurs éclairés du genre humain, parce qu'ils ont compati à ſes foibleſſes, & qu'ils lui ont laiſſé quelques erreurs inévitables, pour mieux leur faire adopter de nouvelles lumieres & de nouvelles vertus ?

Ces erreurs n'étoient pas leur propre ouvrage, mais bien avant eux l'œuvre confuſe d'une multitude aveugle : une religion purement métaphyſique n'auroit pas été entendue alors, & ne le ſeroit pas davantage aujourd'hui.

Soyez plus juſtes, foibles humains ; rendez graces à ceux qui les premiers ont enſeigné l'idée de la Divinité, laquelle obſerve toutes nos actions, & qui doit les punir ou les récompenſer ; qui ont inſtitué les fêtes, leſquelles réuniſſent les hommes ; qui leur ont défendu le meurtre, le vol & l'injuſtice ; qui ont enſeigné l'immortalité de l'ame, dogme ſublime & conſolateur ; qui ont établi la ſépulture des morts ; qui ont recommandé la charité, le reſpect pour les parens, la foi des ſermens, & une ſubordination légitime ; qui ont fait chérir ces préceptes ; qui ont tracé enfin le code moral, auquel de nos

jours nous ne pouvons rien ajouter, & qui plus que les autres ſciences porte l'empreinte de l'unité, image de la volonté éternelle.

Il ſeroit difficile, même de nos jours, de décider juſqu'à quel point un homme qui voudroit faire paſſer ſes opinions dans l'eſprit d'un peuple neuf, pourroit ſe ſervir du reſſort de l'enthouſiaſme & du merveilleux. Le chemin ſeroit long & incertain, s'il vouloit procéder par les moyens de conviction; mais s'il frappoit fortement l'imagination, il cauſeroit tout-à-coup une révolution utile. Et, dis-moi, qui ne pardonneroit aujourd'hui quelque ſupercherie innocente au légiſlateur moderne qui auroit réuſſi à faire adopter à un peuple ignorant, ſuperſtitieux & barbare, des loix ſages, raiſonnables & bienfaiſantes!.....

La voix ſe tut. Mahomet toujours muet, immobile, le dédain gravé ſur le front, me fit un ſigne de ſupériorité & rentra en terre avec une majeſté tranquille. Auſſi-tôt le temple avec ſon dôme s'écroula ſur ma tête.

Je m'éveillai, me propoſant d'envoyer au docteur Lavater, mon voiſin & grand phyſionomiſte, la *ſilhouette* du prophete armé, de l'auteur du *Coran*. Les grands hommes anciennement étoient auteurs & par fois ſouverains. O mes confreres, le bon temps!

LE POLITIQUE.

DANS l'acception vulgaire, un politique eſt un homme qui ruſe, qui marche par des chemins couverts, qui emploie avec adreſſe l'artifice & la feinte, qui a des idées compliquées,

de petites haines ; & sous ce point de vue, le politique a été regardé d'un œil défavorable.

Mais dans l'acception générale & raisonnée, un politique, au lieu d'être un homme à moyens oblique & petits, à vengeance particuliere, est celui qui voit en grand, qui découvre des ressources où les autres n'apperçoivent rien, qui saisit la vraie maladie d'un empire, & le remede qu'il faut lui appliquer, qui sait calculer les degrés de résistance & de possibilité, qui ne s'entête pas imprudemment & qui recule à propos, qui saisit enfin l'instant précis où il peut s'élancer d'un pas hardi.

C'est un homme qui mesure d'un coup-d'œil la masse d'un état grand ou petit, en connoît le poids & les angles, & ne la lance contre une autre qu'après avoir prévu le double effet qui doit résulter du choc. C'est un homme qui doit être à la fois timide & audacieux, réservé & facile, impétueux & froid. Les élémens contraires entrent dans son génie, car il doit avoir présens à l'esprit tous les ressorts qu'il peut faire mouvoir ; la passion ne doit jamais transpirer dans ses actions, parce qu'il doit avoir mesuré d'avance une partie de la force physique, la grande loi qui existe en politique, & qui néanmoins doit être subordonnée le plus souvent à des loix morales.

Cette politique est fondée, comme la plus haute géométrie, sur les principes les plus simples ; mais le tout est de savoir en déduire les conséquences : le caractere d'un peuple change les forces relatives, détruit l'ensemble & l'accord du systême, qui paroît admirable sur le papier.

Le politique ne feroit jamais de fausses combinaisons, sans l'extrême variété du caractere des nations : il faut donc qu'il en fasse une étude par-

ticuliere, & qu'il sache tout ce que les degrés de latitude placent d'étrange & d'opposé dans les cerveaux humains.

Voilà le difficile de son art. Loin de l'astuce & de ses finesses insuffisantes, il bâtira ses plans sur le caractere d'un peuple vu en grand : dès qu'il possédera la véritable connoissance de ses mœurs, il obtiendra sur lui un empire que le guerrier ne pourroit pas se promettre.

Celui-ci ravage comme un torrent & passe de même : les sanglans trophées de la victoire sont toujours chérement achetés ; le vainqueur est souvent loin d'en cueillir les fruits ; il ne tient rien, si le politique ne vient à son secours : c'est lui qui doit garder, conserver, naturaliser la conquête.

La plus grande puissance, la plus formidable peut être ruinée par un politique adroit, qui protégeant un état voisin plus foible, saura enlever à son rival, presqu'à son insçu, les forces secretes & vitales qui constituent sa situation florissante.

Ainsi notre prudent & politique Charles V, sans sortir de son cabinet, sut regagner tout ce que lui avoient fait perdre la bataille de Poitiers & la captivité de son pere. Voyez Fabius tourmenter les succès d'Annibal, & les consumer par une force inactive. Voyez Coligny, l'un des plus malheureux généraux, triompher en posant les armes, & briller après des défaites. Voyez le génie du lord Chatham, naguere si terrible à la France.

Plusieurs sciences sont de pure curiosité : la politique qui fait d'un vaste état une grande machine bien montée, bien organisée, & de tous les citoyens un corps animé, souple & vivant, surpasse toutes les autres par son utilité générale &

immédiate ; ses profondes spéculations sont faites pour intéresser vivement le génie supérieur. Combien il doit lui être glorieux & satisfaisant de s'occuper de la félicité publique & d'embrasser dans son sein aggrandi l'intérêt de la patrie & celui de l'humanité entiere ! Il ne doit plus connoître que le desir de la gloire, de cette gloire immortelle qui accompagnera les noms généreux de ceux qui auront su faire régner l'ordre & la paix parmi les hommes, donner aux arts & aux sciences leur développement, & aux belles actions leur récompense.

Le génie politique est le plus rare de tous : il exige un assemblage de vues, une fécondité de moyens ; car la politique est mobile par sa nature : le fait doit fréquemment remplacer le principe, & en tenir lieu ; sans quoi, tout deviendroit vague & illusoire.

Il est des circonstances où la plupart des questions politiques, réduites à leur principe, sont insolubles ; elles se perdent dans la métaphysique. Le droit des peuples & celui des Rois ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence ; & cette science a, comme toutes les autres, ses clartés équivoques & ses jours douteux.

Il est ridicule à des écrivains modernes de parler des constitutions anciennes, & de les proposer pour modele, lorsque la poudre à canon, les mécaniques, la boussole, la tactique, les arts, le christianisme enfin, ont tout changé. Quel rapport y a-t-il entre Lacédémone & Paris ? Que diroit Licurgue transporté à Versailles ?

La politique est versatile par sa nature, & doit varier comme les calendriers. On conçoit qu'un état dans telle position peut & doit changer subi-

tement ses loix politiques & religieuses, ainsi qu'on a vu, lors de la réformation, les principes les plus reçus abolis, anéantis & qui devoient l'être avec une impétueuse décision.

Une loi uniforme, simple, étendue, universelle, ne paroît pas devoir convenir à une machine aussi compliquée : les projets sont féconds; mais les moyens proportionnés sont difficiles à saisir. Le mouvement politique étant variable à l'infini, des principes dogmatiques sont le comble de l'erreur : tout se balance réciproquement; & vouloir jetter des idées purement morales au milieu de tant de choses physiques, c'est ne connoître ni l'histoire, ni les hommes, ni leurs passions.

La politique a passé pendant plusieurs siecles pour une science qui ne pouvoit être traitée que par une classe d'hommes privilégiés qu'on appelloit *hommes d'état*; mais aujourd'hui tout particulier qui raisonne & calcule, peut lire dans les cabinets de tous les potentats de l'Europe; ils sont percés à jour. Il n'est plus d'entreprises secretes : on a évalué la force des empires, & les ressorts les plus mystérieux peuvent être ramenés à un point fixe. S'il est quelque obscurité sur les causes secondes, on découvre aisément les premieres.

Ceux qui administrent les états, sont gouvernés ensuite eux-mêmes par les *infiniment petits.* C'est à la suite d'une foule d'idées & d'observations jettées dans le public par des êtres obscurs, que l'homme d'état compose son systême : il ne peut l'appuyer que sur le choix des hommes, & c'est en cela que réside le grand art de gouverner. Un seul homme quelque soit son génie, ne peut tout à la fois dessiner l'ensemble & suivre les détails, veiller à la gloire du dehors & assurer la félicité

intérieure, concilier les grandes opérations & l'économie du trésor : il faut qu'il aille chercher la vraie capacité, & qu'il lui confie l'exécution de ses plans.

Le choix des hommes, voilà le grand art du politique.

INDÉPENDANCE.

La plus grande des chimeres est l'indépendance absolue : l'homme est un être foible qui dépend de tout ce qui l'environne ; il n'est fort que lorsqu'il est réuni en société : mais alors il est soumis à ses semblables ; il faut qu'il achete par le sacrifice d'une portion de sa liberté les nouvelles forces qui lui sont acquises, la plus grande sûreté dont il jouit. Ses besoins seront plutôt satisfaits ; son existence sera plus assurée ; son esprit se développera, il étendra la sphere de ses connoissances ; mais il faut qu'il paye un tribut au pouvoir : c'est de la dépendance réciproque des citoyens que naît le véritable esprit de liberté.

Chacun se croit sacrifié à l'intérêt des autres, & personne ne réfléchit aux avantages qu'il retire pour la somme de liberté qu'il a sacrifiée.

L'inégalité est une suite inévitable du corps social ; les arts & l'industrie nécessitent les travaux & l'abaissement des autres classes ; c'est cette inégalité qui est le souffle vivifiant de la grande société ; il réveille les esprits, encourage les talens, remue tous les bras, fait éclorre les commodités & les richesses.

Quand l'homme est riche, je ne dis pas opulent, il est meilleur. Les déclamations des mo-

ralîstes, les raisonnemens des philosophes ne constituent pas le génie d'une nation ; il faut la prendre au point où elle est. L'assurance des propriétés actuelles, voilà la base fondamentale, sans quoi tout est chancelant.

Qu'on remédie ensuite à cette inégalité, qu'on augmente le mouvement de circulation, qu'on laisse au commerce le soin de ramener l'ordre le plus naturel ; il le fera : son activité débarrassée de toute contrainte, tiendra lieu d'une foule de réglemens abusifs ; chacun ayant son industrie en toute propriété, se dégagera bientôt du poids trop lourd des classes supérieures ; il obtiendra les jouissances que comporte son rang ; il sera libre parmi l'inégalité des conditions ; il n'aura rien à envier aux autres. Mais si le gouvernement se regarde comme maître absolu des biens & des talens des citoyens, il occasionne un découragement général ; il fait appercevoir l'inégalité des fortunes ; il la rend odieuse ; il sépare toutes les classes de l'état, qui doivent oublier leurs situations respectives, en envisageant sans cesse une nouvelle reproduction de richesses & de jouissances.

Le plus riche a encore à désirer, comme le plus pauvre ; & c'est de ce désir fécond que naissent les travaux qui répandent par-tout les productions de la nature & des arts.

Que l'avarice fiscale, dont les caprices sont éternels, abolisse les gênes, les exclusions, les prohibitions de toute espece ; & bientôt ce que l'inégalité des fortunes a d'attristant disparoîtra : chaque arpent de terre recevra toute la valeur dont il est susceptible ; chaque tête déploira son génie ; chaque bras frappera un coup juste ; & tout le monde sera content dans sa sphere, quoique les rangs soient inégaux.

Ce n'eſt jamais la grande propriété qui fatigue l'œil du pauvre, c'eſt l'impuiſſance où il ſe trouve, par des loix erronnées, d'avoir auſſi une propriété.

LE BALLON-MONGOLFIER.

On connoît l'Athénien Dédale, qui attacha des ailes à ſon fils Icare ; mais comme le ciment étoit de la cire, elles ſe fondirent aux rayons du ſoleil. On connoît Simon le Magicien, qui s'éleva fort haut aux yeux du peuple Romain ; mais un apôtre chrétien le fit tomber, & il ſe caſſa le cou. On a entendu parler de Perſée ; de Belléraphon combattant la chimere, du char de feu d'Elie, qui en partant laiſſa tomber ſon manteau que ramaſſa ſon diſciple Eliſée ; du char-volant de Médée, fuyant après le maſſacre de ſes enfants ; de Mercure ayant des ailes aux talons ; du cheval ailé, qui partageoit avec l'aigle de Jupiter la redoutable fonction de porter ſes foudres & ſes éclairs.

On a écrit qu'Apollonius de Thyane avoit fait un voyage de trois cents lieues par les airs, puiſqu'il s'étoit montré le même jour dans deux endroits que ſéparoit cette diſtance.

Sous le regne de Néron, un homme s'éleva fort haut ; l'hiſtoire dit à quatre cents pieds de hauteur : il tomba & ſe tua ; ſon ſang rejaillit juſqu'à l'Empereur. *Voyez* Suétone.

Jean-Baptiſte Dante, de Pérouſe, a volé & s'eſt [illegible]ſé la jambe. Campanella parle d'un habitant de [illegible]alabre, qui tenta un vol réel & paya [illegible] [illegible]epriſe téméraire.

Les anciens, qui nous ont tranſmis les premiers voyages aériens, avoient-ils trouvé le gaz inflammable qui rend le ballon où il eſt contenu plus léger que l'air atmoſphétique? Le haſard qui fait naître les grandes découvertes qui s'enſéveliſſent enſuite avec les peuples, ne peut-il pas repréſenter le même fait à des époques extrêmement éloignées? Tous ces dieux aſcendants, dont la mythologie eſt pleine, qui volent ſur les nues & plus vîte que les nuages, n'annonceroient-ils pas des chymiſtes intelligents qui avoient trouvé ce que Montgolfier a rencontré depuis peu?

Nous ne faiſions aucune attention aux divinités d'Homere, marchant dans le vague des airs; à la Pallas deſcendant de l'Olympe & arrêtant le fougueux Achille par ſa blonde chevelure; à la Junon aux yeux pers, ſe cachant dans un nuage; à la meſſagere Iris; au char de Vénus, traîné par deux colombes: tout nous revient enfin de l'antiquité, juſqu'au *chant des cygnes*, dont nous nous moquions. Les cygnes de Chantilly nous diront qu'il faut être circonſpect, quand, ſans aucune connoiſſance du paſſé, l'on veut taxer les anciens d'avoir méconnu la phyſique. Nous reviendrons peut-être à la phyſique des anciens.

Voici que l'homme vient de s'aſſujettir le royaume qui lui ſembloit interdit; il a rencontré l'aigle dans ſon vol, & il partage aujourd'hui ſon empire. Il ne manque plus que d'entendre un capucin en chaire prêcher contre Montgolfier.

Il y eut des eſſais malheureux. On a vu, il y a quarante années, M. de B***** s'ajuſter des ailes au haut d'un donjon du quai des Théatins; il avoit orné des mêmes ailes les épaules de ſon domeſtique, & il l'exhortoit fort à le devancer, lorſque celui-ci répondit *qu'il étoit fait pour ſervir ſon maître.* Le

Marquis de B***** goûta ce raisonnement, s'élança sans son domestique, pirouetta quelques toises, & se cassa la cuisse en tombant à vingt toises sur un bateau de blanchisseuses.

M. Blanchart, composant une très-lourde machine qu'il appelloit *bateau volant*, & s'appuyant sur les forces purement mécaniques, nous avoit promis de partir de Saint-Germain-en-Laye, & d'arriver aux Champs Elysées en face des Tuileries. Ce M. Blanchart, malgré ses annonces, n'a pas tenu parole. Je ne parle plus ici du Chanoine d'Etampes.

Ces promesses de s'élever en l'air rencontroient des incrédules & des rieurs; des gens qui ne soupçonnoient pas jusqu'où pouvoit aller la possibilité physique, armés de ce scepticisme froid & moqueur qui rejette tout ce qui est inconnu (1), étoient loin d'avouer que l'homme pouvoit, par hasard ou par étude, découvrir des prodiges nouveaux.

Aristote, Bacon, Descartes, Galilée, Newton, tous les Physiciens de l'Europe, en se chauffant devant leur âtre, avoient vu la fumée s'élever: aucun d'eux ne devina qu'en enfermant cette fumée dans un ballon, il s'éleveroit facilement dans les airs, & qu'en augmentant son volume, la chaîne de la pesanteur soit rompue, pour le coq emplumé & pour le coq à deux pieds sans plumes.

---

(1) Il y a une physique inconnue, que les Physiciens à systême rejettent; mais elle n'en existe pas moins: la grande physique c'est la physique inconnue. De même que les empyriques guérissent mieux que les Médecins, de même les Physiciens sans chaire expérimentale ont des connoissances qui échappent aux *brevetés*: ce n'est point de la magie, c'est toujours de la physique.

M. Montgolfier a imaginé le premier ce que chacun auroit pu découvrir au coin de sa cheminée. Plus la chose étoit simple, plus elle se déroboit à l'esprit de recherche, & c'est ainsi que nous sommes entourés de vrais phénomenes auxquels l'habitude nous rend insensibles ; car, malgré notre sagacité, l'habitude fait de nous des hommes distraits sur ce qui nous environne, & rien de plus difficile que de bien voir ce qu'on a perpétuellement sous les yeux.

M. le Marquis d'Arlandes & M. Pilâtre de Rozier ont eu le courage de s'asseoir les premiers sur ce globe ascendant & abandonné ; ils ont voyagé ainsi dans l'espace, au-dessus de la Ville de Paris.

Cette merveilleuse découverte a dû commander l'admiration universelle, & échauffer jusqu'au vulgaire, que rien ne frappe ordinairement en physique, & pour qui tous les miracles de la nature sont perdus : il est sorti de son apathie ; il a marqué de la curiosité, de l'intérêt, de l'étonnement, & toutes les têtes grandes & petites se sont exaltées à l'unisson.

Bientôt MM. Charles & Robert, doués d'une intrépidité éclairée & calme, nous ont donné un spectable bien neuf & jusqu'alors incroyable. Jamais leçon de physique ne fut publiée devant un plus nombreux & plus solemnel auditoire. L'effet quoique suite d'un principe simple & certain, étoit inconnu à l'homme & étranger à ses fastes, depuis..... depuis tous les renseignements connus.

Or, si tous les siecles passés s'étoient relevés au moment où montoit si majestueusement dans les airs le *navigateur aérien*, ils n'en auroient pas cru leurs yeux, ou auroient cru voir quelque dieu retourner de la terre chez lui.

Cette découverte aura sûrement son utilité dans

bien des choſes ; mais, ne fût-elle qu'une ſimple curioſité, ce ſeroit toujours une belle & brillante expérience que cette *aſſomption*. Il eſt ſatisfaiſant de pouvoir enfin quitter vivant cette terre où nous rampons, & de voyager quelques heures dans les airs avec tant de rapidité.

M. Charles aſſure qu'à une certaine hauteur, plongé dans un air ſubtil, on ſe ſent une hilarité inconnue à nous qui rampons dans les plaines. Je le crois ; car quand dans mon voiſinage je m'éleve ſeulement à ſix cents pieds, je me ſens un tout autre être.

Le Ballon-Montgolfier ! c'eſt la planche jettée ſur l'océan ; c'eſt l'arbre creuſé en canot : la planche & le canot ſe ſont métamorphoſés en vaiſſeaux qui ont fait le tour du monde, portant l'homme ſur des gouffres mouvants, paiſible vainqueur des ouragants & des tempêtes. Et l'on ſait comment Horace, plus voiſin que nous de cette découverte, appelloit celui qui le premier affronta la mer blanchiſſante d'écume, entre des écueils :

Audax Japeti genus, &c.

L'agent principal de cette aſcenſion eſt trouvé ; la nation Françoiſe a tout l'honneur de la découverte, & l'Anglois en eſt jaloux : il a voulu ripoſter par des épigrammes ; il a encore été battu. La royale ſociété de Londres (malgré le reſpect que je lui dois) n'a pas eu le ſens commun en cette occaſion : jalouſie, pure jalouſie ; j'en ſuis fâché pour elle.

Cette découverte immortaliſera le regne actuel. Dans quatre mille ans on dira : Les *hommes volans* datent du regne de LOUIS XVI, & il a fait préſent à l'Empereur de la Chine de douze Ballons aéroſtatiques.

Que ce préſent eſt bien imaginé ! Comme l'Empereur de la Chine ſera émerveillé du génie françois ! en croira-t-il ſes yeux ?

Laiſſons faire préſentement l'induſtrie humaine ; elle va tourmenter cette découverte importante, la manier en tout ſens, & parcourir l'ordre des poſſibles.

Les nations voiſines voudront du moins obtenir une gloire ſecondaire ; & ce ballon, déja ſi curieux, va apprendre à l'homme qu'il ne doit jamais déſeſpérer de ſes forces, que ſon intelligence eſt faite pour deſcendre dans tous les ſecrets de la nature, & qu'il peut ſe les approprier pour l'intérêt de ſes beſoins, ou pour le luxe de ſa grandeur.

Qui aſſignera des bornes à la ſagacité de l'homme & aux connoiſſances que le temps, le haſard & la méditation peuvent lui amener ? Qui connoît toute la capacité du cerveau de l'homme, cet être qui paroît ſi foible ?

Scrutons, analyſons, cherchons : les plus importantes vérités dorment ſous nos mains, frappons, interrogeons tout ce qui nous environne. Examinons les ſimilitudes, les *analogues* juſque dans les infiniment petits ; là peut-être eſt le grand ſecret. Le poiſſon dans l'eau monte, s'éleve ; deſcend, tournoie ſans point d'appui dans ſon propre élément, parce qu'il ſe rend plus léger que l'eau, au moyen de la veſſie qu'il a dans le corps, qu'il contracte & qu'il dilate à ſon gré : l'homme a fait ſa veſſie, & l'a déployée ſur ſa tête, & cette veſſie artificielle lui a complétement réuſſi (1).

Maintenant, quand je leve les yeux au firma-

(1) Un globe de cuivre laminé empêcheroit peut-être les déchirures promptes & l'embraſement toujours à craindre. La veſſie plus compacte ſeroit douée d'une réſiſtance qui, en exigeant d'autres combinaiſons, auroit un effet plus étonnant.

ment, je ne vois plus la lune que comme un ballon aérostatique ; ce satellite flotte sûrement par les mêmes loix que le ballon-montgolfier : les planetes sont des globes creux, remplis d'un *gaz* particulier, peut-être soixante fois plus léger que l'air : c'est un pareil gaz qu'il nous faudroit trouver. Que nous serions alors forts & lestes.

Notre terre balancée dans le vide recele visiblement un *feu central* qui s'échappe : elle flottera tant que l'enveloppe épaisse retiendra son fluide gazeux. J'explique de ce coup une foule de phénomenes non encore expliqués, tels que les volcans, les tempêtes, les tremblements de terre, la variation des climats ; c'est la déperdition de l'air inflammable, c'est le combat éternel du gaz & de l'air atmosphérique : l'équateur est enflé, tandis que les poles sont applatis : la charpente du ballon est dans les poles ; c'est l'effet inévitable de la matiere ignée qui gonfle notre globe à l'équateur : elle a chassé des entrailles de la terre tout corps étranger ; elle y a établi le *fluide* moteur qui suspend le monde en l'air, qui l'appuie sur rien. Toute *planete* est un ballon aérostatique. Je le soutiens, que dis-je ! tout *astre*, tout *soleil*, toute *étoile*, autant de globes *creux*, ballons ! ballons ! qui enferment le *gaz* contenu dans leur intérieur. Il n'y a qu'une seule loi pour le petit poisson comme pour le pesant Saturne.

L'ascension du *globe-Montgolfier* m'a donné l'idée d'un nouveau systême physique plus raisonnable, je crois, que les précédents, & qui rend compte de toutes les crises de la nature. Notre globe, flottant dans l'éther, est un ballon aérostatique, & dès-lors tout s'explique avec clarté : les conséquences sont lumineuses & fécondes. Quand l'enveloppe se déchirera, il périra par le feu. *Et sæculum per ignem.*

Je détrône en ce jour & Descartes & Newton

& je composerois là-dessus un volume plein de *calculs* & sur-tout d'évidence, si je n'avois pas un *drame* à faire.

Incrédules esprits, froids ignorans, rampez dans vos stériles négations : l'homme devient le maître des éléments. Les plus énormes fardeaux s'éléveront des abymes : on ira visiter les sommets du *Ténérife*. C'est peu ; l'on prendra sans doute un jour un vaisseau de cent dix canons, agrès, charge, équipage, avec de bonnes pincettes, & on le portera proprement & sans avarie dans la mer Rouge, ce qui évitera le long circuit pour le voyage des Indes Orientales.

Pourquoi dans cent années ne parleroit-on pas d'un ballon aérostatique comme on parle aujourd'hui d'un cheval & d'une paire de bottes pour faire un voyage par terre? Quant à la maniere la plus sûre & la plus simple de diriger à volonté horizontalement le ballon aerostatique, il ne faudra pas vingt-cinq ans pour la trouver. Nous étudierons sur tout le mécanisme du corps & des ailes de l'oiseau, qui se soutient, lui, par ses forces organiques, & nous en ferons un bel attelage.

Un Anglois a avancé que les oiseaux qu'on nomme oiseaux de passage, se retirent dans le globe de la lune, lorsqu'ils disparoissent de nos climats : ils prennent en effet leur essor en haut quand ils partent, & s'élevent perpendiculairement ; ils descendent d'en haut quand ils reviennent. Si cette hypothese semble hasardée, il paroît du moins que l'homme peut respirer à une certaine hauteur, puisque ces oiseaux vivent dans l'air le plus subtil.

En attendant le prochain voyage dans la lune, nos travaux vont développer & étendre singuliérement la connoissance de l'astronomie, de l'air, des météóres, de la géographie, &c. Nos ballons aérostatiques

tatiques serons nos observatoires, la guérite célesţe, d'où nous découvrirons les grands effets de la nature; & tout cela tenoit à partir d'un petit principe de chimie. Mais que la frivolité n'oublie pas mon *systême*; que les géometres le travaillent, je le leur abandonne; la terre, je le répete, est un *ballon-Montgolfier* : voilà le vrai systême du monde enfin découvert, & je suis tenté de m'écrier comme Archimede : *Je l'ai trouvé.*

Encore un petit mot qui me vient à l'imagination. L'art de se promener librement dans les airs étant connu, il s'agiroit sur-tout de se tenir immobile dans l'atmosphere contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre, de jetter l'ancre, pour ainsi dire, à quinze cents toises au-dessus de nos tours & de nos clochers. Ainsi nos nouveaux Argonautes, en laissant paisiblement la terre tourner sous leurs pieds, pourroient sans se mouvoir se trouver au-dessus de Pekin, y descendre, y saluer l'Empereur de la Chine de la part du Roi de France, remonter & revenir quelques heures après rendre compte à Louis XVI de la santé de Sa Majesté Tartaro-Chinoise, à qui Dieu prête longue vie, puisqu'elle sait si bien punir ces mandarins exacteurs qui vexent les pauvres peuples plantant du riz sur le *gros ballon aérostatique* vers le 39e degré 54 minutes.

Aucun accident n'est encore arrivé à ces hommes volans; puisse l'histoire ne dire jamais d'aucun d'eux : *Suo sepultus est triumpho!* Le ballon de Lyon a porté sept personnes (1), & ce char aérien s'est élevé à 522 toises.

---

(1) Ces personnes sont, MM. Montgolfier l'aîné, Pilâtre de Rozier, le Prince Charles fils aîné du Prince de Ligne, le Comte de la Porte-d'Anglefort, Lieutenant-Colonel

On a fait diverſes expériences dans pluſieurs villes, & par-tout le peuple, ſatisfait de ce nouveau ſpectacle, crioit de ſurpriſe, levoit d'étonnement les mains au ciel, rioit de joie, pleuroit de crainte, manifeſtoit à ſa maniere ſon admiration & les mouvemens extraordinaires dont ſon ame étoit profondément agitée.

Quel prodige en effet que cette pyramide immenſe s'élevant d'un vol majeſtueux qui monte au haut de l'atmoſphere, & qui traîne avec ſon poids & ſon volume d'intrépides phyſiciens, ſaluant cent cinquante mille hommes aſſemblés, & leur jettant leurs chapeaux d'un air calme & ſerein.

On vient d'en lancer un à Neuchatel, ſous ma fenêtre, le 24 janvier, jour anniverſaire de la naiſſance de Sa Majeſté Pruſſienne, en l'honneur de ce Monarque. On avoit écrit deſſus : *A Frédéric.*

Roi, le plus roi qui fut onc couronné.

MAROT.

Il s'eſt élevé à une majeſtueuſe hauteur en préſence des Alpes.

Tel légiſlateur Européen, jetté chez tel peuple ſauvage, ne pourroit-il pas un jour faire ſervir la machine aéroſtatique à ſes deſſeins utiles, donner des loix du haut des airs à des hordes errantes, & opérer ainſi de grandes choſes par le ſimple appareil de ce globe merveilleux ?

Et nous, déchirons les cahiers de nos ſyſtêmes

---

d'Infanterie & Chevalier de Saint Louis, le Comte de Laurencin, Chevalier de Saint Louis, le Comte de Dampierre, Officier aux Gardes-Françoiſes, & le Sieur Fontaine, de Lyon, coopérateur très-zélé.

physiques. Professeurs, adoptez le mien; tout astre, toute planete porte son gaz abondant; ce fluide moteur est le seul contre-poids de tous les corps célestes. Voilà sa base, si vainement cherchée jusqu'à nos jours. Les corps n'ont plus de pesanteur, malgré leur masse, quand ils sont animés par le *fluide gazeux*; & la main de la nature se joue des astres avec cette puissance unique, ainsi que nous nous jouons de ces ballons ronds ou sphériques, objets de nos amusemens; la forme ne fait presque rien, quand le gaz est puissant.: nouvelle analogie avec la forme des corps planétaires.

Une réflexion attristante se mêle au plaisir qu'inspire ce nouvel ordre de choses. Il y a du danger pour ces hardis physiciens qui veulent nous ouvrir la route des airs : mais tout état a ses risques & ses périls.

Si tant d'hommes ont prodigué leur vie pour des intérêts équivoques, laissons ces nobles & généreux enfans des arts faire pour la navigation aérienne, ce que les anciens ont fait pour la navigation maritime.

N'y a-t-il pas eu des naufrages, & les naufrages n'ont-ils pas appris à la postérité à se jouer des vents & des écueils? Quand l'homme s'abandonne au caprice des flots, pourquoi ne se livreroit-il pas aux bourrasques de l'air? Ces deux élémens lui appartiennent, puisque la nature lui a donné les moyens de les assujettir. Ce droit précede toutes les loix : il n'est pas plus téméraire de tenter un vol audacieux que d'avoir affronté la premiere fois l'indomptable océan. Le char aérien est tout aussi sûr que la premiere nacelle.

D'ailleurs, il est utile en politique, & même glorieux pour une nation, d'offrir à l'univers des

hommes qui ne tiennent pas assez à la vie pour craindre la mort, lorsqu'il s'agit de reculer les bornes de la puissance & de l'industrie humaine. Ne limitons pas l'empire du génie, laissons le luire sur les humains ; il en est le vrai soleil.

On avoit parlé de faire monter des *malfaicteurs* lors des premiers essais de la machine aérostatique. Cette idée étoit rampante, vile & mesquine : les arts veulent être achetés par des mains dignes de les conquérir.

Il appartenoit à des citoyens distingués par leur noblesse & leur courage, de donner ce grand exemple. Qui sert bien sa patrie, sait servir l'humanité. J'ose croire qu'il y a un rapport intime entre ces deux vertus ; qu'il ne faut jamais les séparer ni les opposer l'une à l'autre. La nation y perdroit : il faut savoir affronter la mort. Qu'est-ce que la vie, quand on la sacrifie à l'utilité & à la reconnoissance des siecles à venir ? Qui ne hasarde pas sa vie dans les fonctions les plus ordinaires de la société ? On ne devroit même permettre qu'au physicien, au militaire & à l'homme de lettres de s'élever ainsi & de planer au-dessus de nos têtes : cet horizon ne me semble fait que pour eux.

L'année 1783 a été l'année des merveilles : on a fait de l'eau avec de l'air, & de l'air avec de l'eau ; on a imité la formation du givre & de la neige ; on a vu de quelle maniere la feuille de l'arbre transpire ; on a parlé savamment de l'électricité des végétaux ; le physicien connu sous le nom de *Comus* a soumis le fluide électrique & l'a appliqué avec succès à la guérison de nos maux ; l'abbé de Spallanzani a publié ses neuves expériences sur la digestion, & a laissé transpirer celles sur la génération, non moins nouvelles

& encore plus étonnantes; d'habiles théoriciens ont fait des recherches fines & des expériences délicates sur l'hygrometre; l'Anglois Wright a marché sous les eaux; & si l'espoir d'un air déphlogistiqué se réalise, on touchera le fond de la mer, & l'on en retirera les richesses curieuses que son sein avide a soustraites à nos regards.

On a greffé les vieux ceps de vignes, & cette méthode a plusieurs avantages. On a trouvé dans les tiges de guimauve une filasse plus douce que celle du chanvre & plus forte que le lin.

Mesmer, armé d'une médecine nouvelle, & qui confond la faculté, est revenu sur la scene. Par un jeu d'acoustique très-surprenant, une poupée a parlé entre nos mains. Un physicien ingénieux, & qui a vraiment l'air d'un magicien, a mis sous nos yeux la marche progressive de la végétation.

Dans un coin ignoré, mais qui deviendra célebre par cette découverte, la doctrine des *fermens assimilateurs* a commencé à percer. L'eau peut se changer en vinaigre, en vin, en liqueurs de toute espece, sans passer par le bois tortu, ou par les lentes filieres des végétaux. La métamorphose s'opére presque subitement, par la grande loi, *aut superat, aut superatur; ubi virus, ibi virtus*. Qui comprendra la valeur de ces mots? Cette découverte, encore au berceau, fera révolution en chymie; j'ose le croire.

Autre phénomene de la même année; ce sont des *têtes d'airain* imitant la voix humaine, articulant & prononçant comme nous les mots & les phrases. Si les anciens en eussent créé de pareilles qui eussent passé jusqu'à nous, il n'y auroit point de langues mortes; elles vivroient dans

ces bouches d'airain, qui en rendroient aux générations éloignées tous les sons & les accens; & nous saurions comment se parloient le grec & le latin.

Vous qui courez les plaines salées de l'océan, ne craignez plus le fléau le plus cruel, le manque d'eau : l'eau de la mer va devenir potable par un moyen facile & prompt.

Ajoutez au prodige de la navigation aérienne les faits extraordinaires de l'année qui l'a vu naître ; les tremblements de terre qui ont renversé Messine & ébranlé la Calabre ; les volcans de l'Islande ; la paix qui a fondé en Amérique un état immense composé de plusieurs états qui vont croître, se développer & montrer au reste de l'univers le drapeau invitateur de la liberté ; le Croissant, en alarmes aux apprêts de deux puissances qui, réunissant leurs forces, semblent devoir frapper un coup qui tient d'avance l'Europe attentive & en suspens, & qui embarasse la politique des nations ; les crises singulieres du gouvernement Anglois ; la situation de la Hollande toujours indécise ; la ville de Dantzic bloquée & abandonnée à elle-même ; le décès des mathématiciens célebres ; enfin je ne sais quelle commotion répandue dans les esprits & qui les dispose aux entreprises les plus hardies, aux événements les plus rares : tout doit faire ranger l'année 1783 parmi les années les plus remarquables par des faits étonnans.

Siecle d'Auguste, siecle des Médicis, siecle de Louis XIV, si vantés pour des peintres, des sculpteurs des orateurs, des architectes & des poëtes, vous pourriez fort bien disparoître devant un siecle déja marqué par tant d'époques mémo-

rables ! Le génie impatient de mes contemporains, réclamant son libre essor, demande à se déployer; il veut modifier l'univers, malgré les obstacles des esprits froids & bornés; il veut imposer silence aux détracteurs, & servir jusqu'à ces caracteres sombres, petits, envieux, jaloux & méchans, qui se plaisent à arrêter le progrès des sciences; il veut que le regne actuel, puisqu'il protege & récompense les arts, illustré par les plus brillantes découvertes, soit à jamais célebre dans la mémoire des hommes.

Et que contera-t-on dans mille ans des actions passageres de la génération présente ? Les glorieuses conquêtes du génie des arts sur les pages muettes & ténébreuses du livre de la Nature; l'Eternel l'a ouvert sous nos regards, apprenons à y lire. O physique ! ô chimie ! ô rois ! protégez ces importantes sciences.

MA FENETRE.

Il faut à l'homme qui écrit, un emplacement agréable, un point de vue qui intéresse à la fois son œil & son imagination. Le hasard m'a mieux servi que le choix le plus difficile : ma fenêtre me présente en perspective les tableaux les plus magnifiques de la Nature & ses grands monumens. Un horison immense est sous mes regards, & la chaîne majestueuse des Alpes en ceint le contour.

Je les vois, ces monts d'inégale structure, ces dépôts éternels des neiges & des frimats, ces rochers que l'œil voit croître & monter jusqu'aux

cieux, d'où tombent les torrens, d'où sortent les fleuves qui vont se perdre dans les deux mers ; je les vois ces monts antiques, témoins des premiers jours du monde ; les voilà ces rocs inaccessibles qu'Annibal a franchis lorsqu'il étonna l'aigle des Romains. Quel superbe entassement de ruines augustes ! Les glaces amoncelées blanchissent les faîtes de ces montagnes sourcilleuses ; l'œil les confond avec les nuages, & il ne paroît pas qu'au-delà de ces masses gigantesses il puisse y avoir des humains.

Derriere les monts du Valais, qui forment le premier rang, j'apperçois les pointes brillantes des Alpes, le mont Blanc dans sa majesté, le mont Sixt, le Shrekhorn, & plus loin vers l'orient le Grindelwal & le Saint-Gothard. D'autres cimes plus reculées & d'un aspect non moins imposant se confondent dans le lointain avec un ciel pur & sans bornes ; ces masses différemment colorées impriment à l'œil qui les contemple un mêlange de surprise, d'admiration & de respect.

C'est pour moi que le soleil en se levant dore ces hautes montagnes ; c'est pour moi qu'à son coucher elles sont illuminées d'un feu rouge & vif : ces somnités élancées dans les airs sont des prismes où toutes les couleur viennent se mélanger. J'embrasse ce surperbe horison ; & si ma vie est casaniere, mon œil court au loin dans cet espace étendu.

Chaque instant m'apporte les jouissances de la vue. A l'aide d'un télescope, elle s'enfonce dans les vallées profondes qui séparent les Alpes ; elle monte sur leurs sommets glacés & rayonnans ; elle rapproche ces figures colossales, objets tout-à-la-fois terribles & beaux ; elle y poursuit l'éclair ;

elle plane sur ces cantons républicains où vivent des pâtres heureux sur un sol stérile, mais libre.

C'est-là, vous l'apprendrai-je, citadins délicats? c'est-là que l'usage du pain est presque inconnu, que des familles entieres n'en ont jamais goûté, & qu'on le regarde, les uns comme un aliment trop chérement acheté, les autres comme une friandise inutile à l'homme. Ces mangeurs de laitage foulent des mines riches qu'on n'exploite pas; & c'est sous leurs pieds que l'or repose innocent.

O que de réflexions m'a fait faire ma fenêtre! Elle est de toutes les fenêtres celle qui offre l'aspect le plus pittoresque & le plus large. Quel terme pourra exprimer un spectacle qui intéresse à la fois le physique & le moral, que le temps n'use point, & qui apprend à fuir le tumulte, le luxe des villes, si pauvre devant la brute magnificence de la Nature?

Ce tableau, dont les couleurs varient sans cesse, seroit trop vaste, si des montagnes plus rapprochées, placées à ma droite, & dont les masses diminuent en s'éloignant, n'en formoient le cadre de maniere à m'en faire sentir les dégradations. Il seroit trop silencieux, si le beau lac de Neuchatel n'en occupoit le centre; ses vagues écumeuses & bondissantes qui retentissent huit mois de l'année, animent cette riche perspective, rendent la nuit plus auguste, & bercent mon premier sommeil. Ce lac retentissant forme pour l'oreille un accord qui répond au plaisir dé la vue.

Qu'il est encore beau lorsque sa surface tranquille réfléchit la lumiere brillante de la lune! Tous ses rayons y descendent. Ah, que le silence profond d'une belle nuit d'été a de charmes sur

ses bords ! C'eſt alors que l'ame tombe dans une douce mélancolie, & que les idées qui naiſſent, vous ſubjuguent & vous arrachent des larmes.

Ceux qui ont parcouru la Suiſſe, admirent encore le point de vue de ma fenêtre. Je ne ſuis point au milieu d'une vague étendue de pays, ni reſſerré entre des collines : ma demeure eſt adoſſée à une côte, & de là je contemple le lac qui laiſſe appercevoir ſa rive oppoſée, les bois verdoyans qui l'environnent, les montagnes qui s'élevent en amphithéatre, enfin les Alpes hautaines & leurs glaces reſplendiſſantes; ſpectacle dont mon œil n'eſt jamais raſſaſié, & qui placé à une diſtance convenable, me fait voir, ſans m'éblouir & ſans me fatiguer, toutes les modifications de la lumiere.

Je ne vois ni rochers démantelés, ni rocs éboulés, ni pics, ni précipices horribles, ni gouffres, ni excavation, ni glaciers, ni ſommets déchirés, rien de ces horreurs ſublimes que la Nature enfanta dans ſes convulſions, je ne découvre que les pyramides argentées de ces blocs immenſes, leurs couleurs éclatantes & leurs majeſtueuſes irrégularités.

Quand les orages viennent s'aſſeoir ſur ces trônes de grandeur, j'apperçois la foudre étincelante qui s'échappe de ces nuages opaques & noirs : mais le ſéjour des tempêtes eſt loin de moi; l'oreille devine plutôt qu'elle n'entend le bruit ſourd du tonnerre, & les élémens ne ſemblent combattre & rouler des vagues de feu ſur ces cimes orgueilleuſes & en enflammer les criſtaux, que pour arrêter & réjouir ma vue.

A mes pieds eſt une petite ville où la diſcorde littéraire n'a jamais pénétré ; car j'y ſuis le ſeul

qui tienne la plume. On y a mis d'accord la littérature du *fauxbourg Saint-Germain* & celle du *fauxbourg Saint-Honoré* (1); car on n'y lit aucune brochure parisienne. La musique est le seul art qu'on y cultive. On a creusé au dieu des vendanges, cher au pays, des asiles souterrains, percés dans le roc. Des tonnes effrayantes par leur hauteur sont remplies d'un vin pur & salubre. Le peuple est tranquille & attaché à son gouvernement, dont lui seul peut rendre compte : les loix pénales y sont douces ; mais des coutumes exclusives y tuent l'industrie qui ne demanderoit qu'à germer, & rétrécissent les avantages du local. Les vues génératrices n'y sont pas encore apperçues. . . . . .

L'esprit est naturel dans cette ville, mais on croit trop qu'il n'a pas besoin de culture. Les caracteres y sont adroits sans être ingénieux ; les mœurs y sont singuliérement mélangées. Ce peuple bigarré, placé sur les limites de la France & de la Suisse, n'est ni Suisse ni François.

Le protestantisme en éloigne la superstition, & l'inoculation les ravages de la petite vérole. La jeunesse y est brillante & fraîche, & les bals y offrent plus de beautés qu'on n'en voit ailleurs, proportion gardée.

Ici, tout mon temps m'appartient ; aucun ne songe à m'en dérober la moindre portion, je jouis de chaque instant de ma durée ; mon loisir est parfait ; nulle distraction ne m'enleve à l'é-

---

(1) *La littérature du fauxbourg Saint-Germain, & la littérature du fauxbourg Saint-Honoré*, c'est un chapitre curieux que j'ai oublié dans le *Tableau de Paris.* J'en demande pardon aux nombreux acheteurs de cet ouvrage ; c'est une omission que je réparerai le plutôt qu'il me sera possible.

tude ; je me ſens ſeul avec une ſatisfaction intime ; ici je regrette que les jours n'aient pas ſoixante-douze heures : je ne ſuis point dans une ſolitude abſolue , je ne ſuis point dans une ville bruyante ; je ne demande aucun ſuffrage ; j'écris enfin dans un pays libre & ſous la main protectrice d'un grand Roi qui lui même ſait écrire.

Fin du Tome ſecond.

On publiera *l'Homme ſauvage* , roman ; 1 volume , avec cette épigraphe :

Sponte ſuâ ſine lege fidem rectumque colebat.
OVID. Metam. lib. I.

Portrait de PHILIPPE II , *roi d'Eſpagne* ; 1 volume.

TABLE.

OREILLER. Page 1
Attendrissement. 4
La Pensée. 8
Monde. 9
Insectes. 11
Sens intérieurs. 13
Fleuves. 16
Main. ibid.
Mariage. 18
Satirique. 20
Talion. 22
Bulletins. 24
Poudre à canon. 27
Homme vain. 31
Esprit de parti. 32
Dialogue des Morts. Entre un Faquir & une vestale. 34
Science. 48
Les larmes de Milton, sur la perte de sa vue. 51
De la Royauté & de la Tyrannie, Songe. 53
Idyle. 70
Bons Rois. 73
Hospitalité. 74
George Dandin. ibid.
Physionomie. 77
Amour. 79
Vieillesse. 82
De la Campagne. 86
De la Cupidité, Songe, 96
Geste. 104

Astronomie. ibid.
De l'inégalité des têtes humaines. 105
Mal physique. 111
Libéralité. 112
Bassesse. 113
D'un Monde heureux, Songe. 114
Vision. 121
Apostrophe. 123
Renommée littéraire. 125
Boileau. 128
Entraves déraisonnables. 132
De la Grece. 135
Perse. 137
Temples. 140
Sémiramis, Songe. 142
Beaux-Arts. 145
Anson. 146
Douleur. 148
Prospérité. 151
Stasicrate. 152
Vers françois. 153
Morale. 155
Platon. 157
Lecteurs. 158
Rêve. 162
Sur le Dicton : Rien de nouveau. 166
Point de vue. 168
Enfance. 170
Le Lac de Nantua. 172
Critiques. 176
Des Femmes savantes de Moliere. 179
Facilité. 182
Turenne. ibid.
Les Historiens, Fable. 183
Tavernier. 184
Montesquieu. 185

Lycurgue. 187
Aux Laides. 189
Peinture d'une bataille. 191
Bulle. 194
Sagesse. ibid.
Romans. 198
L'Égoïsme, Songe. 201
Madrigal. 205
Buveurs. ibid.
Epitalame. 208
L'Opulence, Songe. 213
De l'Histoire. 216
Paresse. 218
Lucain. 221
Mahomet, Songe. 222
Le Politique. 226
Indépendance. 232
Le Ballon Montgolfier. 233
Ma fenêtre. 274

Fin de la Table.

14/53222